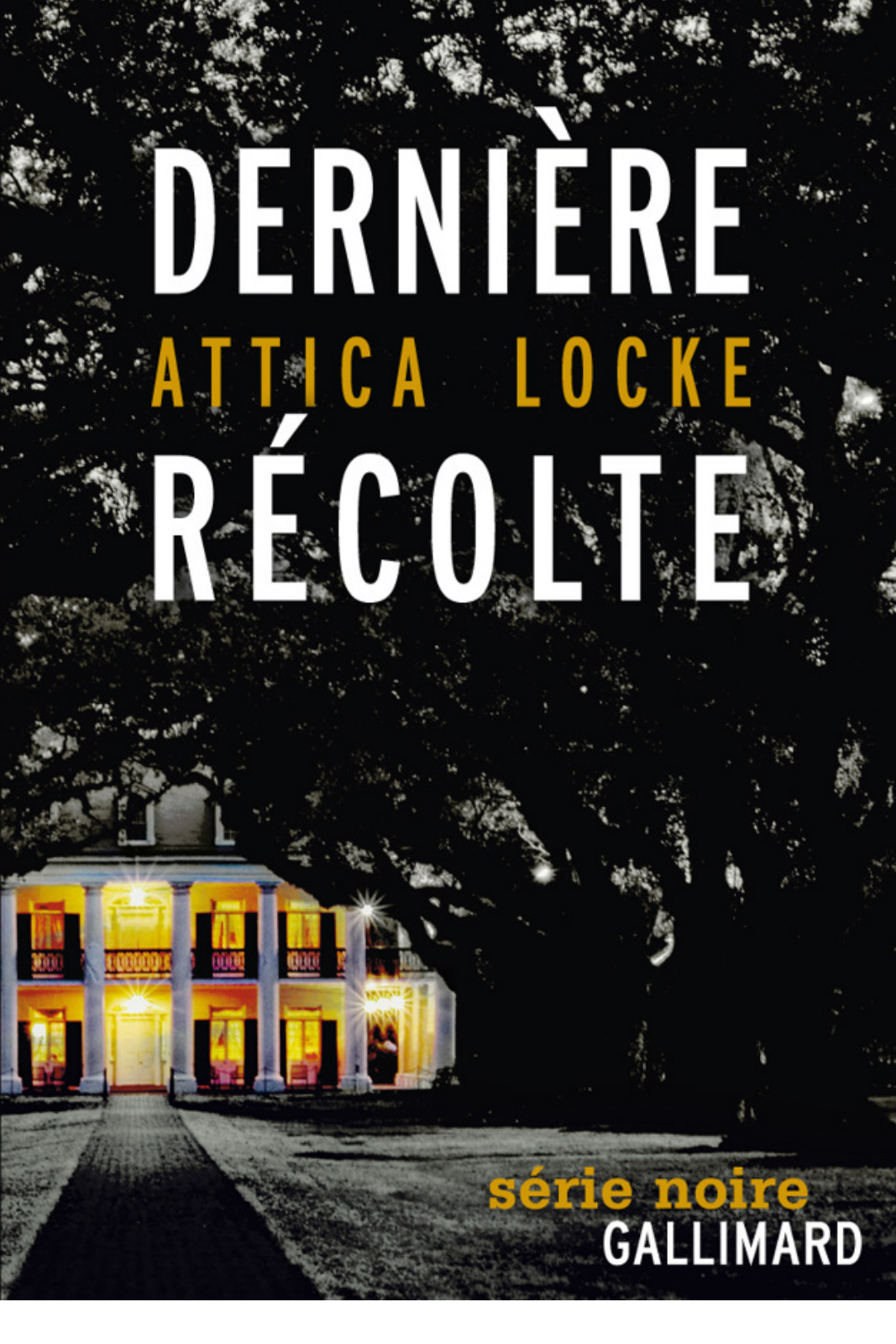




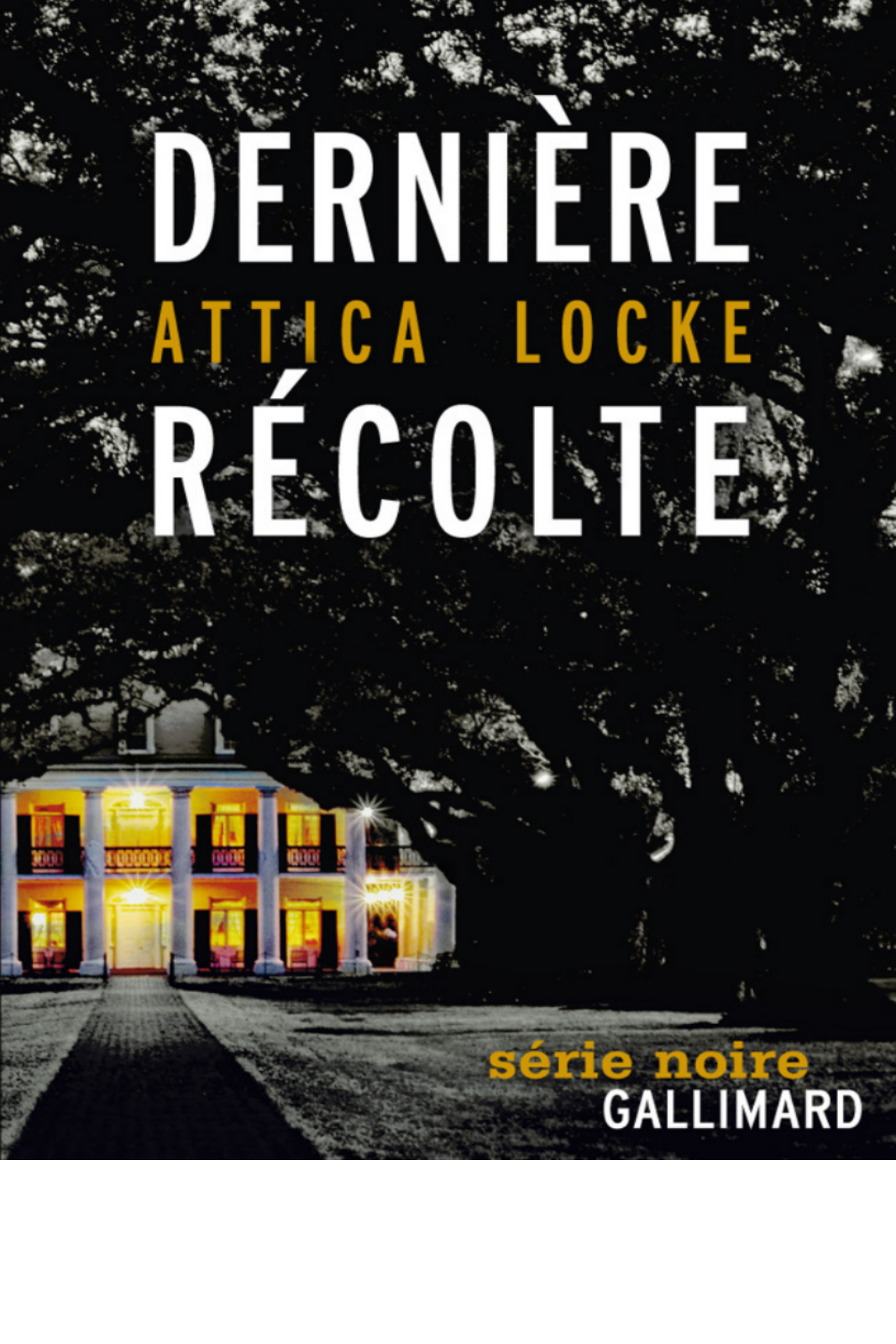
DERNIÈRE

ATTICA LOCKE

RÉCOLTE

série noire
GALLIMARD





DERNIÈRE

ATTICA LOCKE

RÉCOLTE

série noire
GALLIMARD

ATTICA LOCKE

Dernière récolte

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR CLÉMENT BAUDE

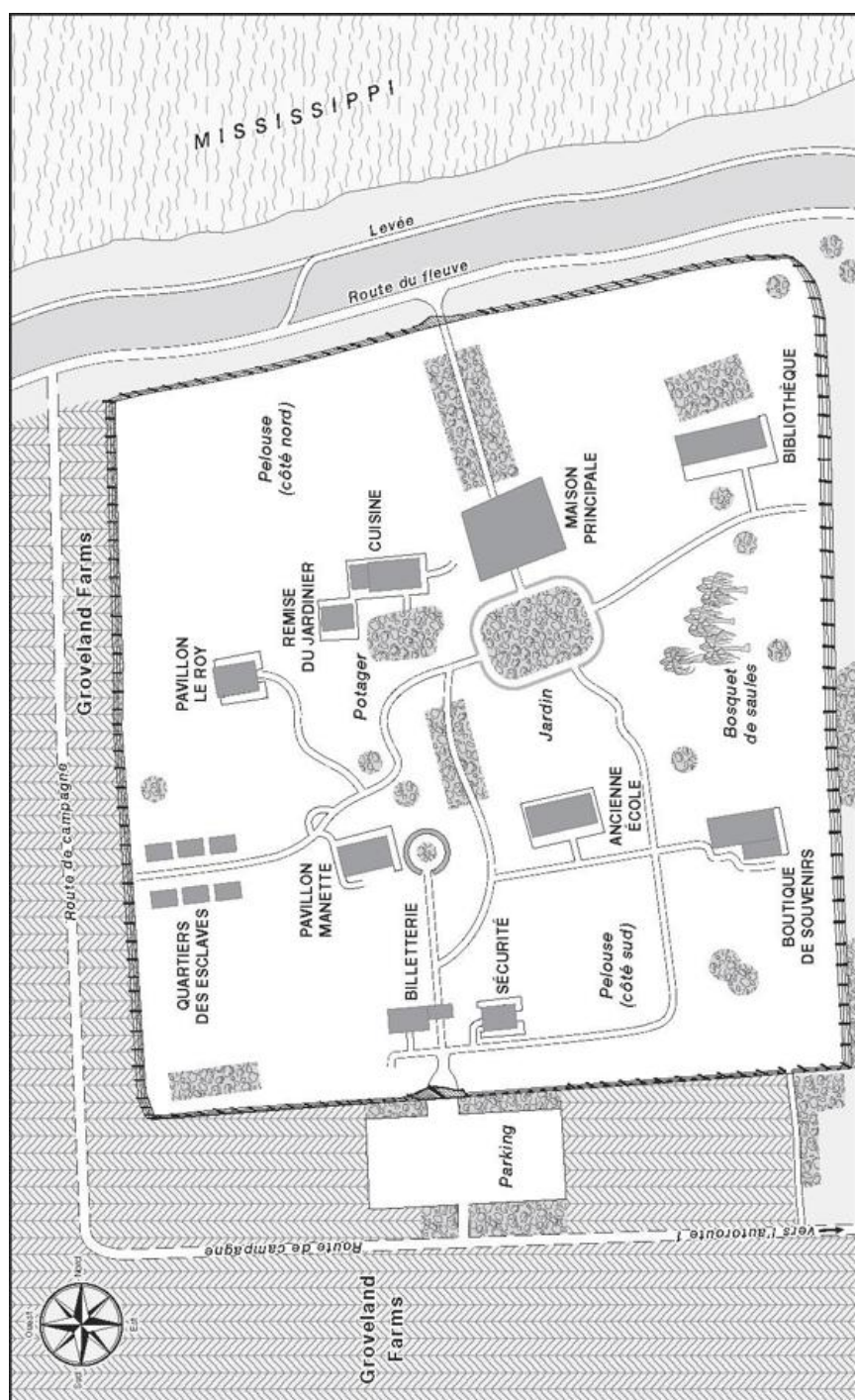


GALLIMARD

Pour Odell & Odelia

On navigue en se repérant aux histoires,
mais parfois on ne peut s'échapper
qu'en les abandonnant.

REBECCA SOLNIT



PREMIÈRE PARTIE

UNE DÉCOUVERTE OBSÉDANTE

Paroisse d'Ascension, 2009

C'est lors du mariage Thompson-Delacroix — Caren avait été embauchée une semaine plus tôt — qu'un mocassin d'eau aussi long qu'une Cadillac tomba d'un chêne vert et atterrit comme une corde enroulée, six mètres plus bas, sur les genoux de la future belle-mère de la mariée. La cérémonie ne fut pas interrompue longtemps — après tout, on était en Louisiane. Il fallut quelques minutes pour qu'un des invités du mari, un adjoint du shérif, mette la main sur un fusil de chasse 12-gauge dans la remise du jardinier et dégomme l'animal, et qu'un des serveurs ait la gentillesse d'arroser la pelouse. Tandis que le Mississippi envoyait un vent frais dans l'allée aux grands arbres centenaires, les mariés prononcèrent leurs vœux et respectèrent le programme en s'embrassant face au coucher du soleil. L'intrus alimenta à coup sûr nombre de discussions pendant la réception dans la grande salle. Avant que les serveurs n'attaquent leur quatrième tournée de champagne importé, plusieurs hommes, y compris le petit et propre père Haliwell, firent la queue pour être photographiés à côté de la vipère, jusqu'à ce qu'un employé de la paroisse vienne, enfin, enlever la carcasse.

Elle y vit tout de même un signe.

Le rappel, en vérité, qu'il ne fallait pas se fier à Belle Vie [1](#), à sa beauté.

Que sous cette herbe grasse, sous les jardins impeccables, sous deux siècles d'opulence et par-delà les panoramas époustouflants, il y avait une terre noire, amère, molle, mais dont la force vous saisissait. Caren aurait dû se douter qu'un jour cette même terre vomirait ce qui ne lui servait plus à rien, les secrets qu'elle ne voulait plus garder.

La plantation proprement dite s'étendait sur plus de sept hectares, encadrée au nord par le fleuve et à l'est par les paysages rudes de la paroisse d'Ascension. En faire le tour — la bibliothèque, au nord-est, le magasin de souvenirs, puis au-delà la maison principale, après la cuisine en pierre et la roseraie, les pavillons Manette et Le Roy, l'ancienne école et les quartiers des esclaves — prenait presque une heure. Caren avait appris à se réveiller de bonne heure, quand tout était calme, et à sortir de chez elle avant le lever du jour — elle s'était

arrangée pour que Letty vienne à 6 heures au moins trois jours par semaine, pendant que sa fille dormait encore. Six matinées sur sept, elle faisait le tour complet de la propriété, vérifiait chaque centimètre carré, à l'affût d'un parquet rayé, d'un parterre de fleurs desséchées ou de rideaux qui avaient besoin d'être repassés. Une fois, même, elle avait dû changer seule le moteur d'un des ventilateurs au plafond de la terrasse.

Ces tâches ne la rebutaient pas.

Belle Vie était son travail et elle devait le faire en professionnelle.

Mais jamais elle n'aurait pu prévoir la vision sinistre qui s'offrait aujourd'hui à elle.

Au sud et à l'ouest, au-delà de la clôture haute de presque un mètre cinquante devant laquelle se tenait Caren, les deux cents hectares situés à l'arrière de la propriété des Clancy, vieille de cent cinquante-sept ans, étaient loués depuis longtemps à d'autres pour la culture de la canne à sucre. Des nuages de fumée grise s'élevaient des champs. Les machines étaient de sortie ce matin-là, déjà à l'œuvre. Les moissonneuses étaient aussi grandes et aussi larges que des tracteurs, grosses bêtes trapues dont les moteurs pétaradants dérangent souvent l'environnement local, débusquant les rats, les serpents et les lapins, si bien que chaque année, au moment de la récolte, les animaux cherchaient invariablement refuge sur la propriété de Belle Vie. Luis les avait chassés du jardin, il avait débarrassé sa remise de leurs crottes et, plus d'une fois, piégé un spécimen pour le rapporter chez lui à Dieu sait quelle fin. Or voilà qu'une bestiole avait remué la terre et l'herbe le long de la clôture pour en ressortir ça.

Le corps était couché sur le ventre.

La fosse était tellement peu profonde que ses parois enserraient le cadavre d'aussi près qu'une coquille, comme si la femme morte était sur le point d'éclore, de sortir de sa gangue pour reprendre cette vie à zéro. Elle était souillée de boue de la tête aux pieds, ses bras et ses jambes étaient calés sous son corps, et sa colonne vertébrale était voûtée. Le mot « foetal » venait à l'esprit. L'espace d'une seconde, Caren crut qu'elle allait s'évanouir. « Ne la touche pas, dit-elle. Ne touche à rien. »

En ce jeudi matin froid, elle était debout depuis l'aube.

La journée avait déjà mal commencé, avant même que Caren mette le pied dehors... Mais pour une raison totalement différente. Ce matin-là, en se réveillant, elle avait découvert un message sur son portable, un message qui avait déclenché une petite crise parmi le personnel. Donovan Isaacs avait eu le culot de se faire porter pâle pour la troisième fois en deux semaines. Il lui avait laissé un message quasi incohérent à 4 heures du matin et l'avait obligée, une heure durant, à

envoyer des mails et à passer des coups de fil, en pyjama, afin de trouver un remplaçant. Elle ne savait pas si c'était parcequ'elle était une femme ou parce qu'elle était noire — une *sœur*, comme il disait —, mais elle n'avait jamais connu un employé aussi peu soucieux de faire bonne impression sur elle. Chroniquement retardataire et injoignable, il répondait de temps en temps aux SMS ou aux appels incessants à sa grand-mère, avec laquelle il vivait tout en suivant des cours à l'université de River Valley et en travaillant ici à mi-temps. Son salaire, comme celui des autres Comédiens de Belle Vie, provenait d'un fonds annuel alloué par le département de la Culture, des Loisirs et du Tourisme de Louisiane, ce qui faisait de son licenciement un vrai cauchemar, mais un cauchemar que Caren était déterminée à affronter. Plus tard, bien sûr. En attendant, elle avait besoin d'un remplaçant pour le rôle de l'Esclave n° 1. Elle était à deux doigts de téléphoner au département théâtre du lycée de Donaldsonville, prête à engager le premier venu, quand finalement, à 6 h 45, Ennis Mabry répondit à un de ses messages : il avait un neveu qui pourrait reprendre son propre rôle, celui du Chauffeur dévoué de Monsieur Duquesne, de sorte qu'Ennis pourrait reprendre celui de Donovan, qu'il connaissait, jurait-il, par cœur.

« Ne vous en faites pas, mademoiselle Caren, dit-il. Les gamins auront leur spectacle. »

Letty parlait au téléphone de la cuisine lorsque Caren descendit quelques minutes plus tard. Elle était debout devant la gazinière, en train de discuter avec sa fille aînée, que Caren n'avait rencontrée qu'une seule fois, un jour où, la Ford Aerostar de Letty, qui datait de 1992, ne démarrant pas, Gabriela avait dû faire toute la route depuis Vacherie pour passer la prendre. C'était une fille bien, lui répétait Letty au moins une fois par semaine. Elle était dans les meilleures de sa classe, travaillait depuis ses quinze ans et ne traînait pas avec les garçons. Et, trois jours par semaine, la jeune Gabby préparait un petit déjeuner chaud pour ses petits frère et sœur, emballait leurs déjeuners et les emmenait en voiture à l'école, tout ça pour que sa mère puisse arriver au travail avant l'aurore et faire la même chose avec la fille de Caren. Penchée au-dessus d'une casserole de céréales, Letty parlait à voix basse du petit frère de Gabby, dans un espagnol dont Caren ne put attraper que quelques mots : *thermomètre*, *aspirine* et une histoire de *thé bouillant*.

Caren avait deux visites scolaires prévues avant le déjeuner puis, le soir même, dans la maison principale, un cocktail dont il fallait encore arrêter le menu. Mission impossible sans la présence de Letty, sans son monospace rouillé, sans que les petits Herrera soient prêts pour l'école. Ils étaient tous liés. La vie de Caren, son travail impliquaient que Letty

puisse faire le sien. Elle lui serra chaleureusement l'épaule avant de sortir, non sans prononcer un « merci » et dresser mentalement la liste de tout ce qu'elle pourrait imaginer pour lui rendre la monnaie de sa pièce, consciente, au fond, que tout cela ne valait rien quand votre enfant était malade. Elle n'était pas fière de se défiler comme ça. Mais dans sa vie il n'y avait pas grand-chose dont elle fût fière. La fierté comme moyen d'organiser sa vie et son histoire personnelles, voilà bien une chose à laquelle elle avait renoncé depuis longtemps. Il y avait sa fille, et il y avait son boulot.

Dehors, il faisait froid pour un mois d'octobre. Froid et humide. L'air était encore ivre de la pluie qui avait détrempé Belle Vie jusque tard dans la nuit, et une fois encore Caren estima plus sage de prévenir les invités du soir contre une réception en extérieur. Elle allait quand même devoir demander à Luis de sortir au moins une des lampes chauffantes du cagibi de la maison principale. Beaucoup des gens qui payaient pour une soirée à Belle Vie aimaient prendre un digestif sur la véranda après le dîner, sans parler des fumeurs, qui avaient l'habitude de s'y retrouver. La plantation était enfin devenue non-fumeur l'année précédente — du moins la maison principale et les pavillons des invités. Dans l'appartement de trois pièces de Caren, situé au premier étage de l'ancienne *garçonnière* 2 et résidence du contremaître — où étaient également conservées les archives historiques de la plantation —, régnait toujours une forte odeur de tabac à pipe, un arôme légèrement doux qu'elle avait fini par considérer comme son chez-soi.

Pour le meilleur ou pour le pire, elle avait fait sa vie ici.

Elle avait enfin accepté qu'elle appartenait à Belle Vie.

Ses chaussures de travail, une paire de bottines en cuir marron élimé, l'attendaient toujours au même endroit, juste devant la porte d'entrée de la bibliothèque. Elle y glissa ses pieds protégés par des chaussettes de laine et referma sa doudoune. De la poche, elle sortit une vieille casquette TULANE SCHOOL OF LAW et la vissa sur ses cheveux bouclés, dont elle sentit toute la masse contre sa nuque. Suspendu à sa hanche droite, elle portait un talkie-walkie noir. Côté gauche, un porte-clés accroché à sa boucle de ceinture n'arrêtait pas de rebondir sur sa cuisse pendant qu'elle se dirigeait vers le portail. Elle parcourait plus de distance en moins de temps quand elle empruntait la voiturette de golf à la sécurité. L'idée était de faire le tour du domaine dans un sens, puis dans l'autre, puis de se garer près des pavillons des invités et de parcourir à pied les quartiers des esclaves, où elle prenait toujours bien soin de ne pas laisser de traces de pneus. Même ce petit détail relevait de sa responsabilité.

Pourtant, Dieu sait que Belle Vie ne manquait pas de personnel.

Une équipe de nettoyage venait plusieurs fois par semaine, voire

davantage s'il y avait des invités dans les pavillons ou deux événements prévus le même week-end. Et Luis, qui travaillait là depuis 1966 — quand les Clancy avaient entièrement restauré cette plantation qui appartenait à leur famille depuis des générations —, aurait sans doute pu gérer l'endroit seul s'il y avait été contraint. Cependant, elle était toujours étonnée de voir que certaines petites choses restaient négligées. Un jour, elle avait ainsi trouvé un préservatif usagé sur le sol en terre battue d'une des cases d'esclaves. D'expérience, elle savait que les invités des mariages ivres constituaient, de loin, la population la plus délurée, la moins scrupuleuse, du monde : rien, ni le sens du macabre ni le minimum de décence, ne pouvait les arrêter une fois qu'ils avaient quelque chose ou quelqu'un en tête. Et elle estimait anormal qu'une excursion d'enfants de sept ans dût inclure une leçon aussi improvisée que confuse sur les mœurs sexuelles des demoiselles d'honneur en folie.

Alors que très haut dans le ciel le soleil émaillait l'herbe verte de corail et d'or, Caren passa sous la voûte des vieux magnolias qui ombrageaient l'allée principale de la plantation, pavée de briques ; leurs branches étaient d'un noir profond, perlées par les vestiges de la pluie. Les matins comme celui-là, elle n'essayait même pas de résister au romantisme du lieu. C'était inutile, de toute façon. Le paysage était tout simplement à couper le souffle, luxuriant et pur. Elle dépassa le magasin de souvenirs, puis tourna au nord, vers la magnifique roseraie de Belle Vie, entourée d'une allée circulaire, à quelques mètres de la maison principale. La bâtisse, vieille de presque deux siècles, soutenue par des colonnes blanches, était ornée de volets noirs et d'un balcon en fer forgé qui surplombait au nord le fleuve et, au sud, le jardin. Luis et son équipe de maintenance composée d'un seul homme avaient fait un travail remarquable avec *le jardin 3*, transformant des rangées de roses thé couleur prune et d'hortensias en un improbable spectacle d'automne. Si elle avait été encore de ce monde, Mme Leland James Clancy aurait été fière.

Tout au long du trajet, Caren prenait des notes dans sa tête.

Les haies devant les pavillons des invités méritaient d'être taillées. Et quelle que fût la dernière formule ou concoction d'engrais répandue par Luis sur la butte derrière les quartiers des esclaves, elle ne marchait pas. Dans cette partie-là, il y avait un bout de terrain étroit — par-dessus les fondations d'une construction oubliée depuis longtemps et ne figurant sur aucune carte de la plantation — qui demeurerait aussi désespérément terne et sec qu'à l'époque où Caren était enfant, et ce malgré toutes les tentatives de Luis — des restes de nourriture et du crottin de cheval, ou encore de l'eau salée froide.

Près des quartiers, l'herbe refusait tout simplement de pousser.

Caren se trouvait à une petite trentaine de mètres d'une scène de

crime, mais à cet instant, bien sûr, elle ne le savait pas. Elle ne voyait que la faille dans le sol, là où la terre avait été remuée. De loin, on aurait dit qu'un lapin, une taupe ou une bête dans ce genre-là l'avait creusée le long de la clôture qui séparait la plantation des champs de canne — encore un problème, se dit-elle, depuis que l'entreprise Groveland avait repris le bail des deux cents hectares de canne à sucre. Ed Renfrew, à l'époque où c'était sa famille qui cultivait ces champs, mettait toujours un point d'honneur à s'occuper de *son* côté de la clôture, et, si un animal ravageait la terre ou laissait derrière lui une telle flétrissure dans le paysage, il faisait tout son possible pour réparer les dégâts. Mais Hunt Abrams, le responsable de la ferme Groveland, n'avait jamais prononcé plus de dix mots en présence de Caren, n'avait jamais pris la peine de reconnaître son existence. Elle décrocha son talkie-walkie de la ceinture de son jean, avertit Luis de la situation et lui demanda de faire venir quelqu'un pour nettoyer tout ça. « C'est comme si c'était fait, madame », dit-il.

Plus tard, deux policiers lui demanderaient à plusieurs reprises comment elle avait fait pour ne pas la voir.

Elle aurait pu leur opposer une multitude d'explications : la terre et la boue sur le dos de la femme, les vingt ou trente mètres entre la clôture et l'endroit où elle se trouvait, voire sa propre théorie profane selon laquelle le cerveau ne peut pas analyser ce qu'il ne connaît pas. Or rien de tout cela ne lui viendrait à l'esprit. « Je ne sais pas », dirait-elle.

Elle regarderait un des deux flics noter sa réponse.

Mais c'était à cause des quartiers, non ?

La raison pour laquelle elle n'avait vu ni la fille, ni la terre, ni le sang.

À Belle Vie, le village des esclaves avait toujours représenté une force obscure, dont les ombres déchirées et tordues venaient noircir bien des matinées. C'était la partie de son travail que Caren aimait le moins. Elle commençait à avoir peur avant même d'avoir posé le pied sur le chemin de terre, et ce jour-là n'avait pas fait exception. Il faisait encore sombre quand elle s'était élancée vers le sud. Pas nuit noire, mais froid et obscur, un gris lourd, de plomb. Et, depuis qu'elle était partie de chez elle le matin, elle avait redouté cet instant, l'inspection des quartiers, le repoussant indéfiniment jusqu'à ce qu'enfin elle gare la voiturette près des pavillons des invités pour terminer le trajet à pied. Elle croisa les bras, les serra fort, ne laissant que l'épaisseur de sa doudoune entre son corps et le vent. Près des quartiers, il faisait toujours quelques degrés de moins. Même en plein été, ils n'étaient pas rares, ceux qui disaient avoir ressenti un frisson sur ce chemin. Un signe envoyé par les esprits qui vivaient parmi eux, lui avait-on dit le

premier jour. Pour les employés — ceux qui ignoraient tout de son passé, de l'endroit où elle avait vu le jour et grandi —, ç'avait été une sorte de bizutage pervers, peut-être une manière d'éprouver sa résolution, de faire des paris sur sa longévité à Belle Vie. Et qu'elle ait refusé de parcourir le village des esclaves, les premières semaines, cela avait fait beaucoup jaser. Dès qu'elle en approchait, sa poitrine se comprimait au point qu'elle avait du mal à respirer. Parvenue au chemin de terre, elle s'arrêtait.

Tout le monde lui avait donné une semaine, grand maximum.

Mais ils ne connaissaient pas toute l'histoire.

La vérité, c'était que cela faisait très, très longtemps qu'elle évitait le village des esclaves — déjà bien avant qu'elle prenne ce travail. Caren avait grandi dans la paroisse d'Ascension, à l'ombre de Belle Vie, au milieu des histoires de fantômes, des légendes enfantines et du reste, aussi immémoriaux que la plantation elle-même. Certes, elle n'avait pas la preuve que les quartiers étaient hantés, mais il est parfaitement vrai qu'un matin, la première année, elle s'était plantée à l'orée du village et avait regardé fixement le bout de la route de terre. Dans la brume du matin, devant les cases aux bardeaux grisâtres alignées de part et d'autre, elle avait prononcé une courte mais ardente prière, et le sortilège avait été immédiatement, effectivement, brisé. L'espace ne s'était ouvert à elle qu'après qu'elle en eut, au fond d'elle, reconnu la puissance. C'était la seule issue.

Ce matin-là, elle répéta sa prière en murmurant.

Le vent se leva et changea de direction, dans son dos, la poussant vers l'avant.

Ses talons enfoncés dans la terre molle et humide, elle dépassa d'abord la plaque de bronze. Posée à quatre-vingt-dix centimètres du sol, sur le côté intérieur du portail de la première case, elle faisait remonter le village à 1852, l'année où M. et Mme Duquesne achetèrent le terrain qui s'étendait du Mississippi jusqu'au marais et le baptisèrent *La Belle Vie*. Les six cases étaient tout ce qui restait de ce qui avait été jadis un VILLAGE PROSPÈRE DE TRAVAILLEURS DE PLANTATION. Elle passa sa manche sur l'inscription pour en enlever la rosée. Dans la première case, elle s'arrêta assez longtemps pour que ses yeux s'adaptent à l'obscurité de l'unique pièce. L'atmosphère était épaisse, et même le courant d'air le plus frais était incapable, ou n'avait aucune envie, de franchir le seuil de l'entrée. Caren jeta un rapide coup d'œil dans la case : une pailleasse sur la terre battue ; des outils agricoles d'un autre temps suspendus à des clous rouillés sur les murs ; une table en pin avec une tasse en fer-blanc et une bouilloire posées dessus ; un balai fabriqué avec des branches ; enfin, un banc grossièrement découpé, recouvert, à une extrémité, d'une couverture usée jusqu'à la corde. Tout était impeccable, propre, prêt à être montré. Caren recula pour

sortir, non sans baisser la tête sous une poutre basse.

Les autres cases étaient identiques : quatre murs penchés sous des toits affaissés, une ouverture de porte mais pas de porte et, devant, un tout petit carré de terre et de mauvaises herbes où avaient jadis poussé des légumes et des fleurs — élément historique que Raymond Clancy avait résolument refusé de recréer, même par souci de vraisemblance, de crainte d'être accusé de montrer une image trop policée de la vie d'esclave et de faire l'apologie du pire. Raymond les détestait, ces cases d'esclaves, il détestait tout ce qu'elles représentaient, avait-il dit, et plus d'une fois il avait exigé, ou plutôt supplié, qu'on les rase, conscient qu'il s'agissait là d'une décision cruciale qui devait être avalisée par son père, Leland, un homme admiré dans toute la paroisse pour avoir su préserver un témoignage historique important aux yeux des Louisianais, notamment des Noirs. Raymond avait voulu impliquer Caren et lui avait demandé de rédiger un rapport, avec en-tête de la société, recensant tous les bénéfices que la plantation tirerait d'une destruction pure et simple de ces horribles cases. Ils pourraient construire une deuxième salle de réception, avait-il expliqué, ou agrandir le parking. Depuis que Caren travaillait pour Raymond, peut-être même depuis qu'elle le connaissait, ce fut la seule fois où elle lui dit *non*.

Raymond, celui qu'on appelait autrefois — elle s'en souvenait très bien — la mauviette.

Caren et Bobby, le petit frère de Raymond encore bébé, passaient de longs après-midi pluvieux à défier Ray de marcher seul à travers le village des esclaves, de rester ne fût-ce que dix minutes à l'intérieur de la dernière case sur la gauche, celle devant laquelle Caren se trouvait à présent.

La case de Jason, disaient-ils, car c'était comme ça que la mère de Caren l'appelait.

Elle entendait encore sa voix de soprano, chaleureuse et melliflue.

Elle entendait encore sa mère murmurer ce nom.

L'histoire voulait que Jason fût un de ses ancêtres, une branche éloignée de l'arbre généalogique des Gray, une branche mince et fragile, élaguée par les années et les circonstances. Caren était fille unique, comme sa mère avant elle, et leurs grand-tantes et grands-oncles étaient morts depuis belle lurette. Jason, son arrière-arrière-arrière-grand-père maternel, lui avait-on expliqué, était un esclave né sur la rive d'en face, dans une plantation voisine, puis amené à Belle Vie alors qu'il était enfant. Sa mère lui avait toujours dit que Jason était un homme dont on pouvait être fier, esclave ou non. Les histoires qu'elle lui racontait, ces fragments transmis de génération en génération, dépeignaient un homme qui avait vécu la tête haute et le dos droit, un homme qui avait vécu une vie de paix et de fidélité...

Jusqu'à ce qu'il disparaisse mystérieusement après la guerre de Sécession. Personne ne savait vraiment ce qu'il était devenu, mais sur cette question-là le folklore de la plantation ne manquait pas d'hypothèses. Certains disaient qu'il en avait eu ras le bol de couper la canne à sucre et qu'il était parti après la guerre, abandonnant femme et enfant. Pour d'autres, il avait eu des problèmes avec l'alcool et les femmes et avait dû fuir. D'autres encore, par exemple la mère de Caren, pensaient qu'il avait dû avoir des ennuis ici même, sur la plantation ; qu'il était mort à Belle Vie et que son âme n'avait jamais quitté les lieux. Les récits de Bobby étaient les plus sinistres ; il y était souvent question de bagarres, de coups de couteau et de sang dans les champs de canne, bref tout ce que son cerveau de douze ans pouvait inventer pour pimenter ces histoires de fantômes et prouver que la plantation était vraiment hantée par un homme privé de sépulture. Il susurrail à l'oreille de Caren, lui tapotait les épaules au rythme des pieds des fantômes qui erraient dans le village des esclaves, l'embêtait jusqu'à ce qu'elle hurle ou éclate de rire, puis se mette à courir, la poitrine brûlante, en se retournant régulièrement dans l'espoir que Bobby Clancy la rattraperait. Grand et mince comme il était, il ne lui fallait jamais plus de quelques foulées. Il se jetait par terre, roulait à ses pieds dans l'herbe, des mèches noires collées sur son front rose et mouillé. « Je te jure », disait-il, essoufflé, regardant la cime des arbres. La case de Jason était hantée.

Caren posa sa main sur le portail bas de la case.

Celui-ci avait été balayé par la pluie et la porte en était grande ouverte.

Elle s'arrêta une seconde, trouvant ce petit détail bizarre.

Mais il fallut qu'elle traverse le minuscule carré de terre et pénètre dans la case pour qu'elle sente que quelque chose clochait sérieusement. Quelqu'un était venu ici, se dit-elle, à l'intérieur même de cette case. C'était le silence qui lui faisait peur. Pas le silence qui envahit n'importe quel lieu inoccupé, plutôt une sorte de calme forcé qui se donnait du mal, la tension qui survient quand quelqu'un, quelque part, essaie à tout prix de rester immobile, de contenir le moindre geste, le moindre souffle.

Elle crut, un instant, qu'elle n'était pas seule.

Elle ne voyait pas à cinquante centimètres devant elle ; la lumière du jour, faible et diffuse, refusait résolument de franchir la porte. Caren était dans le noir complet, enveloppée d'un air épais et poussiéreux. Elle sentit sa poitrine se comprimer, sa tête tourner. Elle avait déjà ressenti ce genre de choses dans cette même case, terrorisée, le sternum écrasé par un poids énorme. Mais aujourd'hui la sensation était encore pire. Alors elle fit ce qu'elle n'avait jamais fait, pas depuis toutes ces années qu'elle travaillait à Belle Vie. Elle

n'attendit même pas que ses yeux s'adaptent, n'attendit même pas de pouvoir distinguer quelque chose — les outils au mur et le chaudron à sucre rouillé transformé en lavoir avec, à l'intérieur, une barre de savon à lessive et une serpillière, le lit en paille, la table en bois de pin et le petit trou creusé dans le sol pour la cuisson des aliments. Elle fit demi-tour et ressortit, écourtant son inspection. Cette case, la plus proche des champs, était exactement identique aux autres. En tout cas, c'est ce qu'elle expliqua aux policiers.

Sa dernière étape était la cuisine du personnel, située dans un bâtiment trapu, tout en pierre et en brique, à quelques mètres de la maison principale. Dans le temps, un feu de cuisine pouvait vous détruire une belle demeure du Sud en quelques minutes, et la distance entre les deux bâtiments était censée garantir une certaine protection tout en maintenant la grande maison fraîche aux pires mois de l'été. La cuisine formait un grand carré de soixante-quinze mètres de côté, soit un endroit plus vaste que tous ceux où Caren avait vécu, gamine, avec sa mère : les pensions, les garages reconvertis en appartements, et un été insupportablement chaud et humide passé dans une caravane de deux pièces garée sur la propriété d'autrui. Autant de locations bon marché qui donnaient un toit, mais pas grand-chose d'autre, des endroits auxquels Helen Gray ne s'intéressait guère. Les sept hectares de la plantation étaient tout ce que Caren se représentait comme un chez-soi, la seule constante dans sa vie. « Belle Vie, *c'est chez nous*, disait sa mère. *C'est dans notre sang, 'Cakes.* » Caren avait passé le plus clair de son enfance dans cette même cuisine. Elle y avait fait ses devoirs, elle y avait regardé la télévision, elle y avait appris à écrire ses lettres cursives en un après-midi, assise devant une des petites tables près de la gazinière, en attendant que sa mère termine sa journée.

La porte de la cuisine était entrouverte. Lorraine, l'actuelle cuisinière, avait les pieds posés sur une petite table couverte d'épluchures de légumes, de journaux et de coquilles d'huîtres vides.

« Salut, chérie », dit-elle en voyant Caren devant la porte de service. Lorraine appelait tout le monde *chéri* ou *chérie*, et Caren savait depuis longtemps qu'il ne fallait pas la prendre au pied de la lettre.

Dans la cuisine torride et pleine de vapeur, elle ouvrit sa doudoune.

« Tu m'as préparé un menu, Lorraine ? »

— Mais qu'est-ce que tu crois, chérie ? »

Avec une bouteille de sauce piquante qui dépassait de la poche de son tablier taché, Lorraine était en train d'avaloir des huîtres crues pour son petit déjeuner, tout en regardant l'émission *Fox & Friends* sur la petite télévision en noir et blanc. Caren aurait pu rester là toute la journée avant que Lorraine lève le petit doigt. « Lorraine, soupira-t-

elle, parce que chaque fois c'était la même chose.

— Oui, chérie ? » répondit Lorraine sur un ton qui laissait entendre que la discussion avait déjà trop duré. Elle se méfiait ouvertement de Caren et de son retour soudain à Belle Vie quatre ans plus tôt. Peut-être même croyait-elle, de façon irrationnelle, que Caren était venue lui prendre son boulot, réclamer la place qui lui était due. Que Raymond Clancy en ait fait sa directrice générale, c'est-à-dire la patronne de Lorraine, n'aidait certainement pas. Lorraine adorait montrer des petits signes d'insubordination, comme passer des commandes sans la permission de Caren, servir du *chow-chow* qu'elle gardait chez elle dans des pots douteux ou, souvent, changer la carte à la dernière minute. Elle se considérait comme une artiste, et une artiste qu'on ne pouvait pas brider avec des menus fixés à l'avance. Pour elle, Caren était une nuisance, avec son petit bloc-notes et ses listes interminables de questions. Pire, elle voyait en elle une femme sans racines et ne sachant pas vraiment quel était son camp — donc quelqu'un qui, d'après ses critères, ne devait pas être consulté sur les raffinements de la gastronomie locale. Lorraine était grande, noire et incorrigiblement grosse. Elle portait la plus grande partie de son surpoids au milieu, l'arborait comme une publicité ambulante pour son talent, et estimait que la silhouette plutôt mince de Caren prouvait, s'il en était besoin, que cette femme n'avait rien à faire dans une cuisine. Tout le contraire de sa mère, adorait-elle lui rappeler.

« Lorraine, quatre-vingt-cinq invités seront là à 17 heures.

— On a tout le temps.

— Les organisateurs attendent un dîner à cinq plats, répondit Caren, insistant sur un point parfaitement connu de Lorraine. J'aimerais pouvoir leur en dire un peu plus. »

Lorraine réfléchit puis décida, sur un coup de tête, qu'elle acceptait.

« Qu'est-ce qu'on a, Pearl ? »

Elle regarda derrière elle, vers son assistante, une minuscule Noire d'une soixantaine d'années qui devait se jucher sur un cageot d'oranges pour manœuvrer la gazinière au-dessus de laquelle elle était penchée. Elle ne daigna pas lever les yeux de la casserole qui embuait ses lunettes.

« De l'alligator », répondit Pearl.

Lorraine se retourna et transmit l'information à Caren. « De l'alligator.

— Et ? »

Lorraine soupira et se leva avec une mauvaise volonté manifeste. Elle traversa la cuisine jusqu'à un énorme réfrigérateur en inox. Une main posée sur sa hanche droite, elle se planta devant la porte ouverte du réfrigérateur et en inspecta le contenu. Après quelques secondes de silence, elle récita le menu du soir : « Gruau de maïs avec gouda fumé,

épinards et bacon ; blettes du potager avec ail et citron ; et pommes de terre fourrées au beurre et à la graisse de viande. » Elle se pencha un peu pour étudier un des compartiments du bas. « Et je pense qu'on pourrait faire une soupe de champignons, pour commencer. » Puis, avec un hochement de tête en direction de son assistante, elle ajouta : « Pearl a préparé un *cobbler* hier soir.

— À la pêche », précisa Pearl.

Lorraine se retourna vers Caren. « À la pêche. »

Caren acquiesça. « Ça m'a l'air excellent. »

C'était excellent, pensa-t-elle. Lorraine et elle savaient qu'il s'agissait des recettes de sa mère. Lorraine soutint son regard quelques instants, plissant ses yeux couleur beurre brûlé et défiant Caren de faire une remarque. « Oh que oui, chérie. »

Le bureau de Caren se trouvait au premier étage de la maison principale, au-dessus du salon. C'était une pièce toute en longueur, étroite et constamment chaude, puisque la seule et unique fenêtre donnait au sud. De là, elle pouvait voir un bout du parking et, plus loin, les champs de canne.

Quand elle était petite, elle n'avait jamais le droit d'aller dans la maison principale.

Bobby et elle avaient accès à toute la propriété et ils se frayaient parfois un chemin jusqu'à la digue pour se cacher de Raymond. Mais jamais elle n'avait mis les pieds dans la chambre de Bobby, ni dîné avec la famille. Et sa propre mère ne dépassait jamais le vestibule. Helen faisait la cuisine, mais ne *servait* pas ; elle laissait les plateaux encore chauds sur un guéridon près de la porte de service ou envoyait Lorraine à sa place. Pendant des générations, les Gray s'étaient tenus à l'écart de la maison principale, soit par choix, soit à cause du destin. Et voilà que six jours sur sept Caren s'asseyait confortablement devant son bureau et regardait ces champs où ses ancêtres avaient coupé la canne à la main, avant et après la guerre de Sécession. Les jours où elle était tentée de ruminer ses erreurs, les choix qui l'avaient ramenée, comme des miettes de pain rassis, jusqu'aux portes de Belle Vie, elle repensait toujours à ça. Elle était allée plus loin, s'était élevée plus haut que n'importe quel membre de sa famille aurait pu jamais rêver de le faire. Ce n'était pas tout à fait la vie qu'elle avait imaginée, pas à trente-sept ans. Mais c'était déjà quelque chose.

Ce jour-là, les moissonneuses étaient dans les champs.

D'octobre à janvier, elles s'activaient de l'aurore à la nuit ; elles coupaient rangée après rangée, arrachaient du sol les tiges mûres et entassaient la récolte avant la longue route jusqu'au moulin, à Thibodaux. Chaque année, à la saison de la coupe, Caren les regardait de son bureau pendant des heures. Leur existence répétitive formait

l'arrière-plan sonore de ses automnes à la plantation.

Ce jeudi-là, c'était le premier matin sec depuis une semaine.

Même si l'air était encore aussi humide et aussi compact que du coton mouillé, avec quelques perles de rosée sur la fenêtre de son bureau, il ne pleuvait pas, donc les ouvriers étaient dans les champs. Elle les regarda travailler deux par deux. Ils jetaient des tiges de canne entières sur de longs sillons peu profonds creusés dans les champs jusque-là laissés en jachère ; ils plantaient pour l'année suivante, ce qui aurait dû être fait avant le début de septembre, bien avant la récolte, si la saison n'avait pas été aussi exceptionnellement humide. Pour le seul mois d'août, ils avaient eu près de trente-huit centimètres de pluie, un record. Chaque jour de pluie était un jour où on ne pouvait pas planter, ce qui mettait Groveland et tous les autres en retard — et poussait une petite troupe de saisonniers sous-employés à s'en aller traîner devant l'Ace Hardware ou la supérette T&H de Donaldsonville, en quête d'un deuxième boulot. Ed Renfrew avait toujours embauché de la main-d'œuvre locale, surtout des Noirs et des Blancs pauvres. Pareil pour les Clancy à l'époque où ils possédaient encore la ferme. Mais, depuis trois ans, Groveland faisait appel à des ouvriers venus d'ailleurs, d'aussi loin que Beaumont, Texas, voire de Géorgie et de l'Alabama. Principalement des Mexicains, et quelques Guatémaltèques, arrachés aux rizières et aux vergers pour passer quelques mois dans la canne à sucre de Louisiane avant d'aller voir ailleurs. Si le ciel avait été plus clément, diraient plus tard les policiers, Inés Avalo serait déjà repartie. Elle serait vraisemblablement toujours en vie.

La plantation se trouvait à environ quatre-vingts kilomètres au sud de Baton Rouge, la capitale de la Louisiane.

Ici, il n'y avait que quelques stations de radio, pour la plupart installées à Baton Rouge, qui déversaient un flot interminable de pop-rock et de country, du Lionel Richie et du Randy Travis. D'ailleurs, la musique passait doucement au moment où Caren s'attela à sa première tâche de la matinée : un topo à son patron, Raymond Clancy, pour lui rappeler les tenants et les aboutissants du problème Donovan Isaacs.

Tout avait commencé pendant l'été.

M. Isaacs, un « acteur » des Comédiens de Belle Vie qui depuis un an tenait un des rôles principaux de *Belle Vie au temps jadis*, avait suivi un cours d'histoire américaine première année à son université, ce qui avait fait de lui, disait-il, un autre homme. Il avait connu une sorte d'illumination personnelle et s'était soudain rebiffé contre la pièce, refusant de prononcer, par principe, les répliques qu'on lui « mettait dans la bouche ».

La pièce était médiocre, en effet, mais Caren ne le souligna pas dans son rapport.

Elle avait été écrite vingt-cinq ans plus tôt par la femme d'un sénateur de Louisiane, après que le domaine de Belle Vie eut été officiellement reconnu patrimoine historique (donc éligible aux financements de l'État). Et, depuis, pas une virgule n'avait été changée. Le texte était aussi sirupeux qu'*Autant en emporte le vent*, avec tout le tralala : les belles dames du Sud, les bals et les amants contrariés, les Confédérés au cœur pur, les nègres joyeux et la cohorte des méchants Yankees. Les touristes *adoraient*. Les groupes du troisième âge, les passionnés de la guerre de Sécession, les gens de la Nouvelle-Angleterre en shorts et claquettes. Et les instituteurs, bien sûr, qui achetaient à la boutique de souvenirs quantité d'objets pour leurs élèves.

Caren pouvait comprendre la colère soudaine de Donovan. Elle le laissa même s'épancher dans son bureau pendant vingt bonnes minutes le jour où il lui énuméra les mille et une erreurs de « cette connerie pour petits Blancs » qui était très éloignée de la *véritable* vie dans les plantations de Louisiane. Donovan voulait carrément qu'on abandonne cette pièce, ce que Caren n'était pas en mesure de décider. Cependant, elle l'encouragea. C'est même elle qui lui proposa d'écrire une sorte de version alternative, « comme un document historique » qui donnerait une image plus fidèle de la vie avant la guerre de Sécession, en puisant dans la bibliothèque de Belle Vie s'il le voulait, et d'aller la présenter à la famille Clancy ainsi qu'au département de la Culture, des Loisirs et du Tourisme de Louisiane qui lui versait son maigre salaire. Elle pensait alors à un texte d'une page, quelque chose qu'ils pourraient photocopier et incorporer au programme de la pièce. Or Donovan était allé beaucoup plus loin. Par une matinée torride de juillet, il débarqua ainsi dans son bureau avec une liasse de feuilles de calepin froissées, maculées d'encre et de taches de stylo. Il avait réécrit la pièce de A à Z. Même le titre avait changé : *Vérité et Conséquences : la véritable histoire du Sud*. Son texte était illisible et difficile à suivre, à tel point que Caren crut d'abord à une plaisanterie. « Je suis aussi sérieux qu'une crise cardiaque », lui dit-il en posant ses feuilles sur le bureau.

Elle n'avait jamais réussi à dépasser la troisième page, où, d'après ce qu'elle avait compris, une révolte d'esclaves provoquait la mort de la moitié des créoles français vivant sur la paroisse d'Ascension. Il n'y avait pas moins de trois décapitations en un seul paragraphe. L'ensemble ressemblait à une mauvaise fiction rédigée par un fan de bandes dessinées : des esclaves qui tiraient avec des armes à feu sans qu'il y ait la moindre trace de poudre à l'horizon, des soldats yankees qui passaient des coups de téléphone en pleine guerre de Sécession et au moins un intermède musical. Un vrai galimatias, un fantasme de petit garçon, une relecture outrancière qui faisait la part belle aux

conceptions erronées de Donovan sur le pouvoir et la revanche, à rebours de toute vraisemblance historique. Sans compter que ce n'était pas tout à fait le genre de spectacle réjouissant qui donnerait envie aux touristes de quitter l'autoroute pour faire un crochet par Belle Vie. Raymond Clancy ne dit pas autre chose lorsqu'elle lui soumit l'idée au téléphone. Ses instructions n'auraient pu être plus claires : la pièce et Belle Vie, sa maison de famille, resteraient telles qu'elles avaient toujours été. Lorsqu'elle annonça cela à Donovan, celui-ci hocha la tête, stoïque, comme s'il s'y attendait. Puis il brandit la menace d'une grève de toute la troupe en guise de protestation — enrôlant sur-le-champ Shauna Hayes et Cornelius McCrary, puis persuadant Dell Blanchett, Nikki Hubbard et Ennis Mabry de rejoindre le combat si ça bardait —, laissant à Caren le soin de trouver le moyen de diriger Belle Vie sans le moindre esclave. Ce jour-là, il avait quitté son bureau en la prévenant que la vérité finirait bien par éclater, d'une manière ou d'une autre.

Par certains aspects, Caren le comprenait.

Elle comprenait son envie d'une histoire dont il puisse tirer une certaine fierté. Après tout, elle était la fille d'une cuisinière de plantation, arrière-arrière-arrière-petite-fille d'esclaves, autant de choses qui lui faisaient honte quand elle avait l'âge de Donovan.

Simplement, elle ne l'aimait pas beaucoup.

Elle n'avait pas envie d'être sa *sœur*.

C'était un jeune homme de vingt-deux ans, peu éduqué et trop sûr de lui, d'une génération depuis longtemps sortie de l'ombre du dur labeur qui avait rendu possible une vie comme la sienne. Il avait de belles fringues et une bonne voiture, offertes par sa grand-mère, rien de moins, cette même grand-mère qui raclait les fonds de tiroir pour payer la caution dès que le cher petit avait des ennuis, ce qui arrivait presque tous les trois mois. Pas grand-chose, le plus souvent — des larcins, des troubles à l'ordre public, des bagarres alcoolisées devant les boîtes ou en soirée. C'était le comportement impulsif d'un écervelé, pas d'un criminel invétéré, ce qui, dans l'esprit de Caren, ne faisait qu'aggraver son cas. Elle avait vu au tribunal des gamins qui n'avaient même pas la moitié des ressources dont disposait Donovan, qui pour la plupart passeraient leur vie en prison, qui n'avaient aucune chance de s'en sortir, et elle estimait qu'il aurait dû y réfléchir à deux fois, se retenir un peu, faire saigner un peu moins le cœur de sa grand-mère. Betty Collier avait plus de quatre-vingts ans ; elle l'élevait depuis qu'il était à l'école primaire. Certains jours, elle téléphonait à Caren à n'importe quelle heure, lui rappelait qu'elle faisait tout son possible pour tenir son petit-fils à l'écart des problèmes et concluait souvent la discussion en lui demandant si elle pouvait trouver à Donovan d'autres tâches à accomplir à Belle Vie, histoire de l'occuper. Et Caren de lui

expliquer qu'il n'y avait du boulot que dans les tâches de maintenance. Or Donovan avait clairement dit qu'il ne mettrait jamais les mains dans le cambouis.

« Pourquoi je me fais chier à aller à la fac, sinon ? » avait-il répondu un jour.

Ces absences inexplicables étaient donc sa dernière trouvaille. Caren était en train d'en faire la liste par ordre chronologique, en commençant au mois d'août, lorsque la nouvelle lui parvint enfin. Elle entendit un léger grésillement sur sa hanche, puis la voix flûtée de Luis dans le talkie-walkie.

« Madame... »

Elle décrocha le gros appareil de son jean. « Luis, est-ce que vous pourriez, vous ou Miguel, penser à sortir de la remise une des lampes chauffantes pour ce soir ?

— Euh... Madame Gray ? »

Elle poussa un soupir.

Elle avait dû lui dire au moins cent fois qu'elle n'était pas mariée, et sans doute autant de fois que c'était plutôt à elle, de trente ans sa cadette, de l'appeler *monsieur*.

« Oui, dit-elle en continuant de tapoter sur son clavier. Qu'est-ce qu'il y a, Luis ?

— Il y a quelque chose là-bas, madame. Quelque chose que vous devriez venir voir. »

1. *Belle Vie* est en français dans le texte. (Toutes les notes sont du traducteur.)

2. En français dans le texte.

3. En français dans le texte.

Elle téléphona d'abord au bureau du shérif.

Lequel dépêcha un jeune adjoint en uniforme, à peine plus âgé que les lycéens qui débarquaient dans les cars jaunes pour leurs sorties de groupe. Il essayait, le pauvre, de sécuriser la scène de crime, où s'était déjà rassemblée une petite foule : Luis et Miguel, qui n'arrêtait pas de se signer toutes les cinq minutes et d'embrasser son rosaire ; Lorraine et Pearl, qui tendait le cou pour regarder, de même que Gerald, de la sécurité ; et quelques membres de la troupe. Nikki Hubbard était debout derrière les larges épaules de Bo Johnston, les yeux grands ouverts. Elle avait dans les oreilles deux écouteurs d'iPod blancs comme la neige. Elle avait remonté jusqu'au menton la fermeture de son teddy rouge et noir. Caren pouvait voir la buée de son souffle.

Elle voulait que tout le monde s'en aille.

Elle insista, une fois de plus, pour que personne ne touche à rien.

Aux Comédiens de Belle Vie — Nikki et Bo, Shauna et Dell, Cornelius McCrary et Ennis, qui avait déjà enfilé le costume trop grand de Donovan —, elle dit de patienter dans l'ancienne école, en attendant de nouvelles instructions. Lorraine se dirigea vers la cuisine, seule, ne serait-ce que pour priver Caren du plaisir de lui donner des ordres. Pearl lui emboîta le pas en silence. Caren ordonna à Luis et à Miguel de sortir les lampes chauffantes de la remise. Les deux hommes acquiescèrent sans mot dire, tout comme Gerald, qui s'en alla sans qu'on le lui demande. En moins d'une minute, Caren avait fait ce que le jeune adjoint du shérif n'avait pas su faire. Il sembla y voir un affront ; il beugla que personne ne devait quitter la plantation et lui demanda d'attendre les inspecteurs de la brigade criminelle au portail.

Tandis que le groupe commençait à se disperser, Danny Olmsted apparut au sommet de la petite butte derrière les quartiers. Ayant appris la nouvelle, il marchait rapidement, courait, presque, vers eux. Son trench-coat ouvert claquait derrière lui et ses lacets étaient défaits. Caren se demanda s'il avait encore dormi dans la bibliothèque la nuit précédente, au lieu de retourner en voiture chez lui, ou à son bureau, ou quel que fût l'endroit où il traînait quand il n'était pas là. Danny était professeur assistant au département d'histoire de l'université de Louisiane (LSU) et travaillait à ce qui était certainement la thèse la plus longue à accoucher du monde. Quelques années

auparavant, il s'était arrangé avec Leland Clancy pour avoir accès à la bibliothèque de la plantation, finissant même par obtenir son propre double des clés — une apparence de sérieux universitaire que Caren avait longtemps considérée comme de la poudre aux yeux. Elle l'avait pris suffisamment de fois en flagrant délit de sieste dans la salle des archives de la bibliothèque pour ne plus lui accorder grand crédit. La plantation lui permettait surtout de rester loin du campus pendant de longues périodes sans que personne ne l'embête, et lui fournissait un cadre romantique assez efficace pour séduire d'innocentes étudiantes. Il en avait d'ailleurs laissé plus d'une feuilleter les documents historiques de Belle Vie.

Il arriva, essoufflé, devant la fosse, sans prêter attention au jeune adjoint du shérif qui lui demandait de reculer. Danny, grand et mince, des yeux en amande derrière des lunettes sales, posa ses mains sur ses hanches et pencha le haut du corps pour contempler le cadavre plein de boue. « Mon Dieu », murmura-t-il, la mâchoire décrochée de telle manière qu'il en avait l'air soit bête, soit ivre, comme s'il n'arrivait pas à comprendre ce qu'il avait sous les yeux.

« Vous allez devoir partir d'ici », dit l'adjoint. Il remonta son pantalon, tiré vers le bas par le poids de son arme de service. Danny fit un pas en arrière, tourna maladroitement les talons et se retrouva brièvement face à Caren. Il était tout rouge. Une fine goutte de sueur au-dessus de sa lèvre supérieure retenait la lumière du soleil sur sa peau pâle. Il bredouilla quelque chose d'incompréhensible, puis repartit d'un pas titubant par où il était venu en traversant les quartiers des esclaves, ce qu'elle lui avait demandé mille fois de ne pas faire.

Le jeune adjoint du shérif, toujours occupé à remonter son pantalon, se tourna alors vers elle.

« Vous aussi, madame, dit-il. Il ne doit y avoir personne dans la zone. »

Le car de l'école primaire St. Ignatius était déjà garé sur le parking. C'étaient les seules personnes que Caren n'avait pas pu contacter au téléphone.

Par chance, l'école Ernest N. Morial, de la paroisse d'Orleans, avait eu son message avant le départ des élèves de septième. Le directeur adjoint la remercia et reconnut bien volontiers qu'avec les inspecteurs de police en route, et le coroner, le moment n'était peut-être pas le mieux choisi pour une visite de la plantation.

Une certaine Mme Patricia Quinlan — assistante de Giles Schuyler, le P-DG de Merryvale Properties, Inc., qui organisait le dîner ce soir-là — lui dit qu'elle la rappellerait dès qu'elle en saurait plus sur les intentions de M. Schuyler. Elle avait l'air nerveuse, mais aussi un peu

agacée, comme si elle sous-entendait que Caren aurait dû anticiper la découverte d'un cadavre sur la propriété.

Mais personne, au secrétariat de l'école St. Ignatius, n'était arrivé à joindre les accompagnateurs ou le chauffeur du car sur leurs portables. Aussi Caren se retrouva-t-elle sur le parking, en train d'exposer une série de circonstances pour le moins exceptionnelles à deux professeurs d'histoire de sixième, dont l'un portait un sweat-shirt noir avec une carte de la Louisiane en doré dessinée dessus. Derrière eux, les gamins avaient tous quitté leurs sièges et sautaient dans l'allée du car ; leurs cris stridents auraient suffi à faire fondre l'acier. Aucun des deux enseignants ne semblait disposé à endurer un nouveau trajet d'une heure et demie jusqu'à Metairie.

Caren sentait qu'elle commençait à transpirer.

Elle leur proposa un café, s'excusa platement et promit une visite partielle de la propriété, qui contournerait, en un grand arc, tout élément choquant. Elle les accompagna elle-même jusqu'à l'ancienne école, où le spectacle était proposé trois jours par semaine et les samedis toute la journée. Tandis que les élèves s'installaient sur les rangées de chaises pliantes en plastique, Caren se glissa dans les coulisses — une pièce spacieuse, derrière la scène, qui servait de foyer aux comédiens. Elle dit à Ennis Mabry de ne pas hésiter à prolonger certains des monologues de Donovan et d'improviser, si nécessaire, pour meubler. Ennis se leva, triturant un mouchoir dans ses mains arthritiques. « Désolé, mademoiselle Caren », dit-il avant de lui annoncer que son neveu, la doublure prévue pour le rôle du chauffeur de la plantation, les avait plantés. « Il ne veut rien avoir affaire avec les flics.

— Alors faites de votre mieux », lança-t-elle à l'ensemble de la troupe.

Ce matin-là, les Comédiens de Belle Vie étaient d'un calme inhabituel.

Comme s'ils avaient peur.

Cornelius McCrary, vêtu d'un vieux tee-shirt rouge et bleu OBAMA 2008 et du pantalon de coton brut élimé qui constituait sa tenue officielle d'Esclave n° 2, regardait par terre. Nikki Hubbard, la Couturière de la plantation, jouait avec la fermeture Éclair de son teddy. Dell et Shauna, respectivement la Vieille Bonne noire et la Jeune Esclave domestique, se nouaient mutuellement leurs tabliers. Bo Johnston, auquel revenait la tâche cruciale d'incarner Tynan, l'ancien contremaître et lointain prédécesseur du clan Clancy qui acquérait la plantation après la guerre de Sécession, était en train d'enfiler son costume. Dell et lui n'arrêtaient pas de regarder Eddie Knoxville.

Caren ne pouvait s'empêcher de penser qu'on lui cachait quelque chose.

Elle voulut les mettre à l'aise.

« Bien », dit-elle, parce qu'elle avait une vague idée de la suite des événements. Elle s'était déjà frottée à la mécanique d'une enquête criminelle. Ça ne remontait pas à si longtemps. « Voilà comment ça va se passer. Des inspecteurs de police vont venir. Ils vont vouloir vous poser quelques questions, sans doute à chacun d'entre vous. Il n'y a aucune crainte à avoir. » Elle força un sourire et sentit à quel point, tout en leur demandant de se détendre, elle était elle-même incroyablement stressée, et inquiète. « Répondez-leur simplement et honnêtement », reprit-elle. C'était ce qu'elle avait l'habitude de dire à ses clients, autrefois.

La pièce était plongée dans un silence de mort.

Val Marchand, ou Madame Duquesne, selon l'affiche, buvait un Pepsi, assise à côté de Kimberly Reece et de Terry « Shep » Shepard, qui jouaient les deux enfants des Duquesne, Manette et Le Roy. Shep, ancienne gloire du football américain universitaire, semblait nerveux ; il n'arrêtait pas d'agiter son genou gauche. Val essuya une tache de rouge à lèvres rose sur ses dents. Elle non plus ne disait rien. Eddie, qui incarnait Monsieur Duquesne depuis qu'il avait pris sa retraite d'une usine de traitement des eaux dans la paroisse de St. Charles, soit fut désigné, soit s'autoproclama porte-parole. Il fit un pas vers Caren et se retrouva si près d'elle qu'elle sentit son haleine encore chargée de l'amaretto du matin. Il parla d'une voix neutre et sèche, à peine plus qu'un murmure. « Où est Donovan ? » Tous les autres la regardaient aussi.

La question n'était pas anodine, et Caren réfléchit avant de répondre. Sur sa hanche, la voix de Gerald transperça une onde de friture. Depuis son poste itinérant, il déclara : « Les policiers sont là, madame. »

Elle décrocha le talkie-walkie et répondit : « O.K. »

Aux membres de la troupe, elle dit : « Prévenez-moi quand le spectacle sera terminé. »

Ce n'est qu'en ressortant qu'elle s'aperçut que ses mains tremblaient.

Elle ferma les yeux et revit le sang, la terre, la fosse et le dos voûté de la femme. Elle s'appuya de tout son poids contre le tronc du premier arbre venu, posa une main ferme sur son estomac, pour le contenir, pour ne pas vomir, comme aux premiers mois de sa grossesse, quand elle avait refusé de se mettre à genoux.

Le monospace de Letty avait déjà quitté le parking. Morgan et elle devaient être à mi-chemin de l'école, située à une bonne cinquantaine de kilomètres de là, dans la petite ville de Laurel Springs. Caren estimait possible que sa fille ait quitté la propriété sans avoir la moindre idée de ce qui s'était passé. Du moins elle l'espérait.

Le chauffeur du car de l'école St. Ignatius était toujours derrière son volant, en train de téléphoner avec son portable et de manger une brioche au miel emballée dans du PVDC. Sa voix assourdie par l'air humide du matin franchissait les vitres ouvertes du car. Le soleil, maintenant plus haut, cuisait la terre détrempée et enveloppait l'extrémité sud de Belle Vie dans le parfum mouillé des jasmins et des cornouillers. Encore une heure et il ferait assez chaud pour se promener en manches courtes. De l'autre côté du parking en bitume, il y avait une route de campagne à une seule voie. Quelques centaines de mètres plus loin, vers l'est, elle tournait avant de rejoindre la route 1, celle-là même qu'avaient dû prendre les inspecteurs en provenance du bureau du shérif, installé sur la rive opposée du fleuve, à Gonzales. Elle ne vit pas leur voiture sur le parking, mais uniquement un pick-up rouge foncé, rouillé sur les côtés, qui roulait lentement sur la route de campagne. Il finit par faire demi-tour et passa une seconde fois devant le parking.

Elle se dit que le conducteur devait s'être perdu.

Elle se dirigea vers la clôture, pensant que les inspecteurs étaient déjà devant la fosse. Le temps qu'elle retourne près du champ de canne, une équipe de techniciens de scène de crime était arrivée. Ils étaient au nombre de trois, chacun vêtu de la tête aux pieds d'un tissu synthétique blanc fripé, avec des chaussons en plastique par-dessus leurs chaussures. On aurait dit des astronautes, saugrenus dans ce paysage verdoyant, penchés au-dessus du corps de la femme morte. Tandis qu'un technicien photographiait la scène, un autre mesurait la distance entre le cadavre et la clôture en acier blanc qui faisait presque un mètre cinquante de haut. Du côté du champ, les tiges de canne ondulaient. Derrière les lisses, Hunt Abrams observait la scène, ses deux poings dans les poches de son jean Wrangler. Il portait un coupe-vent noir GROVELAND FARMS. Caren ne l'avait rencontré qu'une seule fois, lors d'une récolte particulièrement intense, quand ses machines travaillaient dix-huit heures par jour, sept jours sur sept. Un malheureux dimanche matin, elle était allée le chercher, traversant des rangs de cannes aussi hautes qu'elle pour rejoindre le mobil-home où il avait son bureau, dans le champ. Ce jour-là, elle avait un mariage à 60 000 dollars qui devait débiter à 15 heures ; elle lui avait donc gentiment demandé d'interrompre le travail pendant quelques heures. Il avait poliment répondu : « Non, madame. » Puis il lui avait proposé de la reconduire jusqu'à la plantation. Elle s'était assise sur le siège passager de son pick-up noir, à côté d'un fusil chargé qu'il gardait à portée de main. « Pour les serpents », avait-il expliqué.

À présent, deux inspecteurs de police se tenaient à quelques mètres de Caren.

Ils interrogeaient déjà Miguel, avec un Luis très nerveux en guise

d'interprète. Un des flics prenait des notes sur un petit calepin. Il était grand, avait un cou épais et une peau rougeaude qui laissait croire qu'il faisait un gros effort alors qu'il était parfaitement immobile. L'autre était plus petit, plus râblé. Ses cheveux tachetés de gris étaient bien coiffés, et il émanait de lui un certain calme. Il faisait des calculs dans sa tête et ses yeux observaient ce qu'ils avaient devant eux : le cadavre, la terre noire, la haute clôture, Luis et le pauvre Miguel, qui transpirait abondamment et s'épongeait le front avec le revers de sa main.

Ce fut le plus gros des deux policiers qui remarqua Caren en premier.

Il hocha la tête vers son collègue. « Nes », dit-il.

Puis il se replongea dans ses questions à Miguel, lequel murmurait quelque chose à Luis. Il fit non de la tête. « Dis-lui que j'en ai rien à foutre des services de l'Immigration. » Puis, d'une voix plus forte, à Miguel : « *Migra*, non... Pigé ? Réponds juste à mes questions. » Miguel n'avait que dix-neuf ans et il était deux fois moins massif que le flic. Il avait l'air effaré. Il vivait dans un studio sur l'autre rive du fleuve, à Galvez, avec sa petite amie, les parents de celle-ci et son fils âgé de deux ans. Il était gentil, rieur, toujours à l'heure. Caren comprit tout de suite qu'elle allait devoir se passer de ses services. Ainsi la carte de Sécurité sociale qu'il avait présentée le jour de son embauche valait-elle peut-être moins que le papier sur lequel elle était imprimée. La plantation recevait des subventions de l'État de Louisiane. Caren n'avait pas le droit de prendre le moindre risque. Elle avait des responsabilités, maintenant.

Elle sentit son ventre se retourner.

Elle détestait cet aspect de son boulot.

Elle avait envie de s'allonger quelque part et de recommencer cette journée à zéro — Donovan à l'heure, pas de cadavre par terre, aucune mauvaise surprise concernant le statut de Miguel.

L'inspecteur plus mince était en train de marcher vers elle. « Caren Gray ?

— Oui.

— Le sergent nous a dit que c'est vous qui avez appelé ?

— Oui.

— Je suis l'inspecteur Nestor Lang, madame, dit-il en tendant la main droite.

— Vous pouvez m'appeler Caren.

— Oui, madame. »

Il se retourna et, avec un petit soupir, embrassa du regard la scène de crime.

« Bien, souffla-t-il. Dites-moi ce que vous savez.

— Miguel, répondit-elle en hochant la tête vers le jeune homme. Il a

prévenu Luis, qui m'a prévenue, et j'ai téléphoné au commissariat. Je n'en sais pas beaucoup plus. »

L'inspecteur Lang acquiesça et se saisit de son portable accroché à sa taille. Il lut un SMS et fit un signe de menton au jeune adjoint en uniforme. « Allez chercher le docteur Allard et dites-lui que les gens de la brigade criminelle sont déjà arrivés.

— Bien, inspecteur », répondit l'adjoint. Il traversa l'herbe en courant, vers le parking, la main toujours agrippée à l'élastique détendu de son pantalon. Lang remit son téléphone dans l'étui en cuir qu'il portait à sa ceinture. De sa poche de veste il sortit un calepin identique à celui de son collègue. Il appuya sur le bout d'un stylo et demanda : « Donc qui a accès à la propriété, madame ?

— Le personnel, dans la journée.

— Je peux avoir la liste ?

— Oui.

— Et la propriété est fermée la nuit ?

— Sauf si nous avons un événement, oui.

— Exact, exact. Vous autres, vous organisez des fêtes, ici. »

Elle ne croyait pas une seconde à ce *vous autres*. C'était censé faire peuple, pour gagner sa confiance, pensa-t-elle, pour la mettre à l'aise. Il l'observait de près, étudiait son visage, sa manière de garder ses deux mains fourrées au fond de ses poches de jean, tout ça pour lui montrer clairement qu'il n'avait pas encore décidé dans quelle catégorie il la classait, franchement coopérative... ou source d'emmerdements. Il jeta un coup d'œil derrière lui, vers la maison principale et les quartiers des esclaves. « Drôle d'endroit pour faire une fête », dit-il. Il la testait, essayait de voir quel genre d'employée elle était, peut-être de celles qui pourraient confier certaines choses loin des oreilles du patron.

« Eh bien... On fait des mariages, aussi. »

La phrase le fit sourire.

Il pensa qu'elle jouait au plus fin.

« Ces événements nous aident à couvrir les frais d'entretien de la propriété, dit-elle, terre à terre. D'après les Clancy, c'est la meilleure manière de préserver la vocation historique de l'endroit.

— Il y a eu quelque chose ici cette nuit ?

— Non. Le dernier événement a été un déjeuner, hier. »

Les Déjeuners des Dames de Baton Rouge, précisa-t-elle.

« Et qui dispose des clés de la propriété ? »

Elle cita les noms. « Gerald, notre agent de sécurité, travaille la nuit quand il y a des événements. Il a les clés du portail principal et de la plupart des bâtiments. Lorraine, la cuisinière, vient parfois de bonne heure. Elle aussi a une clé. De même que Danny.

— Danny ?

— C'est un chercheur. Un professeur, je crois. Il a la clé du portail principal et il a accès à la bibliothèque. Il va et vient un peu quand ça lui chante. Il ne travaille pas pour moi », ajouta-t-elle afin que les choses soient bien claires. Lang notait tout.

« Il est là en ce moment ?

— Il était là tout à l'heure, oui.

— Bien, fit Lang en notant cet élément aussi.

— Et, bien sûr, les Clancy ont les clés.

— Les propriétaires. »

Caren fit signe que oui. « Leland et ses deux fils, Raymond et Bobby. Leland est presque toujours alité depuis quelque temps et Bobby vient rarement. C'est Raymond qui dirige l'entreprise. Mais il n'est pas souvent là non plus. »

Lang pointa un doigt vers la grande maison.

« On est arrivés par là, dit-il. Ce n'est pas l'entrée principale ?

— Non, le portail est de l'autre côté, en fait. Près du parking. »

C'était une erreur classique, expliqua-t-elle. La façade de la grande maison — qui, faisant face au Mississippi, était visible depuis ce qu'on appelait la « route du fleuve », une chaussée pavée qui longeait les berges comme une sœur jumelle à la fois fidèle et moins jolie — n'était plus l'entrée principale de la plantation depuis plus d'un siècle, à l'époque où le fleuve était la principale voie de communication pour arriver à Belle Vie ou en partir. Presque tout le monde, aujourd'hui, entrait par le portail de derrière.

« Et c'est le seul accès ? Hormis la maison, je veux dire ?

— Oui.

— Et les deux, le portail et la maison, étaient fermés à clé la nuit dernière ? demanda Lang en jetant un coup d'œil sur son calepin. Le dernier événement était à midi, un déjeuner, vous disiez.

— C'est bien ça. Tout était fermé à clé la nuit dernière. »

Lang acquiesça et nota. « Je n'ai pas vu de caméras. » Il leva le menton en direction de la maison principale, des quartiers et des pelouses manucurées.

« Il y a en fait deux caméras de surveillance, lui dit Caren. Elles sont installées sur la maison principale. Mais elles ne marchaient déjà plus quand j'ai été embauchée et Raymond Clancy a refusé plusieurs fois de les faire réparer. » Lang, une fois de plus, contempla la propriété, cette vue à couper le souffle, et poussa une sorte de bourdonnement guttural. « J'ai vu des gens qui mettaient des projecteurs et des caméras-espions sur un mobil-home, vous savez. »

Caren haussa les épaules. « On n'a jamais eu de problème ici.

— Bien sûr. Je comprends. »

À quelques mètres de là, l'autre flic discutait toujours avec Luis et Miguel. Ce dernier regardait par terre. Luis tenait sa casquette serrée

contre son torse, l'air affligé.

Caren était navrée pour eux.

« Et qui se trouvait ici hier soir, madame ?

— Il n'y avait que moi. J'habite sur la propriété.

— Seule ?

— Avec ma fille. »

L'inspecteur nota en hochant la tête.

L'adjoint en uniforme était de retour avec un homme aux cheveux blancs que Caren devina être le coroner, le docteur Frank Allard. Sans même l'avoir jamais vu en chair et en os, elle avait voté pour lui lors de la dernière élection, l'année passée. De toute manière, il aurait été élu puisqu'il n'avait pas d'adversaire face à lui, mais on était alors en 2008, Obama était candidat, et elle avait trouvé bizarre de laisser un espace vide sur son bulletin de vote. Elle n'avait pas voulu perdre sa voix pour une bête erreur. Seule dans l'isoloir, elle avait donc lu et relu le bulletin trois ou quatre fois, en passant son doigt sous la première ligne — sous le mot *président*. Elle s'était demandé comment sa mère aurait réagi si elle avait encore été de ce monde.

Le docteur Allard avait des bottes marron et tenait dans sa main droite une sacoche en cuir. Il adressa un salut aux astronautes, puis se pencha très bas pour étudier le corps, le nez presque sur la terre.

« Depuis combien de temps vivez-vous ici ? » demanda Lang.

Elle avait déjà décidé qu'elle répondrait à la lettre aux questions qu'on lui poserait ; c'est ce qu'elle aurait conseillé à ses clients, dans le temps. Pas besoin, donc, de raconter son enfance, Belle Vie comme terrain de jeux, ni les trente ans que sa mère avait passés au service des Clancy.

Elle ne prononcerait pas son nom.

Voilà des années qu'elle ne l'avait pas prononcé.

« Depuis 2005 », répondit-elle.

Quatre ans, pensa-t-elle. Et je suis toujours là.

Elle se détourna de Lang pour jeter de nouveau un coup d'œil sur le coroner. Il était en train d'enlever de la boue sur le dos du cadavre à l'aide d'un outil qui ressemblait à un petit pinceau, décrivant de minuscules cercles très serrés. « Et tout votre personnel est présent ? » entendit-elle l'inspecteur demander.

Il y avait évidemment une personne qui manquait à l'appel.

Elle hésita avant de donner son nom.

« Donovan Isaacs, un des acteurs de la troupe, dit-elle. Il n'est pas venu au travail aujourd'hui.

— Vous avez son numéro de téléphone ? »

Elle fit signe que oui. « Dans mon bureau.

— On va aussi en avoir besoin.

— Pas de problème », dit-elle en consultant sa montre. Dans

l'ancienne école, les acteurs devaient juste être en train d'attaquer la guerre de Sécession, quelques minutes avant la mort brutale de Monsieur Duquesne, à la veille de la Reconstruction et de la quasi-disparition de Belle Vie. Ce qui signifiait que le spectacle était presque terminé et qu'elle allait devoir trouver un autre moyen de meubler. Peut-être des cadeaux à la boutique de souvenirs. Ou alors Pearl pourrait offrir des glaces aux enfants.

« Et les champs de canne, madame ? C'est bien l'entreprise Groveland là-bas ? demanda Lang en montrant les machines et les rangées de canne à sucre.

— Oui, elle loue le terrain depuis un an.

— Votre personnel a des rapports avec ces gens-là, et vice versa ?

— Leurs ouvriers n'ont pas le droit d'entrer sur la propriété de Belle Vie. Raymond Clancy a toujours été très clair sur ce point.

— Bien sûr, je comprends, madame, répondit Lang en refermant son calepin pour la première fois. Mais je me demandais si malgré tout il n'y avait jamais eu de contacts entre vos employés et les ouvriers de là-bas. Des *conflits*, peut-être ?

— La plupart des ouvriers, chez eux, ne parlent pas l'anglais, inspecteur.

— Je sais. Et ça pourrait justement être une source de conflits. »

Il ajouta : « Pour *certains*. » Il s'interrompt, dans l'attente de sa réaction ; il voulait faire montre de politesse, l'inviter à confier à une oreille amie des sentiments jusqu'ici réprimés à l'encontre des immigrés de la paroisse, dont le nombre enflait pendant la période des semis, tel le Mississippi après un orage, et qui venaient perturber une communauté historiquement très soudée. Chaque année, le ressentiment des locaux — notamment les Noirs, pour beaucoup installés là depuis quatre ou cinq générations — ne faisait que se renforcer, se traduisant souvent par des remarques sur « ces nouveaux venus qui font comme s'ils étaient chez eux ».

La plupart des Noirs originaires de Louisiane pouvaient faire remonter leur arbre généalogique avant la guerre de Sécession, lorsque les esclaves bâtirent à mains nues l'industrie sucrière de l'État. Et ils avaient tous un arrière-grand-oncle ou un lointain cousin qui avait combattu avec les sudistes, ou un arrière-arrière-grand-père qui avait été un des premiers Noirs élus au Congrès pendant la Reconstruction. Il restait bien quelques témoignages çà et là, des lettres et des articles de journaux jaunis, mais pour l'essentiel cette histoire-là était une histoire orale, transmise de génération en génération. Caren aussi avait entendu ces récits, que sa mère tenait de sa propre enfance, auprès d'anciens qui les avaient eux-mêmes appris dans leur enfance. La mère de Caren, née et élevée dans la paroisse d'Ascension, avait toujours rappelé que les Gray étaient des gens du

sucré, qu'elle et Caren étaient issues d'une lignée d'hommes qui vivaient et mouraient de ce qu'ils produisaient de leurs mains. Son grand-père coupait la canne, comme son père avant lui, dans les champs situés derrière Belle Vie. Sa mère adorait cet endroit et elle voulait que Caren l'adore aussi, afin qu'elle sache d'où elle venait. Elle connaissait l'histoire de chaque parcelle de la paroisse et, pour l'endormir, tirait des récits de la terre même où la petite jouait, modifiant quelques détails chaque soir. En lieu et place du père, du frère ou de la sœur que Caren aurait pu avoir, sa mère peuplait leur existence avec les histoires nébuleuses d'hommes et de femmes que sa fille ne connaîtrait jamais.

Au bout d'un moment, elle avait fini par ne plus l'écouter.

Ces derniers temps, on entendait souvent jaser en ville. Les gens disaient que les choses n'étaient plus comme avant, qu'il n'y avait plus de boulots bien payés pour les Noirs. Le présentateur d'une émission de radio était même allé jusqu'à reprocher en public à la société Groveland d'accroître le chômage dans la population locale, d'employer sciemment des clandestins et de casser le coût de la main-d'œuvre. « Bon Dieu, si on parle pas l'espagnol on peut même plus gagner un peu de sous en remplissant les sacs à la caisse du Piggly Wiggly », avait-il pesté.

« Vos employés ont-ils eu des problèmes avec les saisonniers ? » demanda Lang, plus directement cette fois. Caren ne vit pas tout de suite le rapport qu'il pouvait y avoir entre sa question et le cadavre. Elle regarda la femme morte, puis Hunt Abrams qui les observait de l'autre côté de la clôture. Elle comprit alors à quoi pensait Lang. Ou plutôt à *qui* il pensait. Le corps dans la terre, découvert à quelques mètres des champs de canne, avait été le premier indice. Les questions sur la ferme et les ouvriers agricoles, les insinuations de Lang, discrètes mais tenaces, à propos des tensions de part et d'autre de la clôture, tout cela menait à une première conclusion sur l'identité de la femme. Elle travaillait dans la canne à sucre, comprit Caren.

« Le seul homme que je connaisse personnellement qui ait eu un problème avec Groveland ou avec la ferme, c'est Ed Renfrew, dit-elle.

— Je le connais.

— Sa famille a cultivé cette terre pendant des années.

— Et les gens de Groveland l'en ont chassé ?

— Ils ont remporté le marché contre lui. Raymond disait que c'était une histoire de sous, qu'il était pieds et poings liés. Ed était très en colère. Je crois qu'il n'a jamais eu beaucoup de respect pour l'agriculture industrielle, pour le genre de choses qu'ils font là-bas.

— Ed embauchait localement », dit Lang. Plus une affirmation qu'une question.

« C'est exact.

— Des Noirs. »

Le sous-entendu fit tiquer Caren ; elle semblait voir où il voulait en venir. « Certains », dit-elle. Quoi que l'inspecteur en pensât, il le garda pour lui. Son calepin était maintenant dans la poche de sa veste.

« D'autres gens ont exprimé des opinions politiques qui auraient retenu votre attention ? »

Elle ne savait pas trop si la grande tirade de Donovan sur les esclaves, dans son bureau, méritait d'être considérée comme un discours politique. À part avec lui, elle n'avait jamais parlé avec les employés d'autre chose que des emplois du temps et des permis de stationnement — même si elle se souvenait de Val Marchand disant, une fois, qu'elle admirait Sarah Palin et voterait de nouveau pour elle si elle le pouvait. Mais Caren n'avait jamais entendu quiconque, à Belle Vie, prononcer la moindre phrase à propos des ouvriers agricoles.

« Non, dit-elle.

— Dans ce cas, parfait. »

Derrière lui, les astronautes avaient formé un demi-cercle serré autour de la fosse.

Le docteur Allard était debout. Il hocha la tête. « On la retourne. »

L'inspecteur Lang jeta un coup d'œil à son collègue. « Jimmy ? »

Les deux hommes s'approchèrent de la fosse au moment où les TSC posaient leurs mains gantées sur le cadavre maculé de terre. Ils comptèrent jusqu'à trois et soulevèrent le corps.

Un essaim de mouches à viande s'envola.

Caren recula en titubant.

Avec la chaleur qui montait rapidement, l'odeur de la mort avait pris toute son ampleur. C'était pire que le lait tourné, que la viande avariée ou que le poisson pourri au soleil... Même si une combinaison ingénieuse des trois pouvait se rapprocher de cette odeur fétide.

Les TSC retournèrent le corps et le couchèrent péniblement sur l'herbe plane.

Là, allongée sur le dos, la femme les regardait fixement.

Sa peau et ses cheveux étaient couverts de boue et du sang séché souillait son tee-shirt rose. Elle avait les bras serrés sur sa poitrine et la bouche ouverte, comme si son dernier cri s'était logé dans sa gorge, coincé quelque part dans la chair béante de son cou ensanglanté, par où elle avait failli être coupée en deux.

Caren sentit ses jambes flageoler.

Elle tourna la tête et, un peu chancelante, voulut s'en aller.

« Ça va, madame ? » demanda Lang.

Sa voix lui parut très lointaine, comme un murmure au fond d'un baril de pétrole, creux et inutile. Elle se pencha en avant, posa ses mains sur ses cuisses pour se ressaisir, retrouver son souffle.

Lorsqu'elle finit par relever la tête, la première chose qu'elle vit fut les quartiers des esclaves et la case de Jason, la dernière sur la gauche. Une douleur terrible envahit sa poitrine. C'était le même poids, le même effroi qu'elle avait ressentis le matin même, quand, à peine franchi le seuil de cette case, elle avait dû s'arrêter et ressortir.

« Madame Gray ?

— Une seconde, s'il vous plaît.

— Nous allons demander aux enquêteurs de faire leur travail et de quitter les lieux au plus vite, je vous le promets. En attendant, si ça ne vous embête pas de rassembler le personnel, on pourra attaquer les interrogatoires tout de suite. »

Elle acquiesça. « Bien sûr. » Puis elle marcha vers l'ancienne école — n'importe quoi pour se tirer de là.

« Et on va être obligés de discuter avec votre fille, naturellement. »

Caren s'arrêta net. « Elle n'a que neuf ans. »

Dix, en réalité. En décembre.

C'était un chiffre auquel elle pensait souvent, ces temps-ci.

« On doit lui parler aussi, madame.

— Je vais réfléchir. »

Elle ne lui concéderait rien de plus.

« Je vous invite à être présente pendant l'interrogatoire.

— Je sais. Je sais aussi que j'ai le droit de refuser. »

Lang lui jeta un regard bizarre, comme si les nuages dans le ciel s'étaient soudain déplacés, sans prévenir, pour la montrer sous un jour nouveau qui n'avait rien de flatteur. « Vous ne seriez pas avocate, par le plus grand des hasards ? » Il lui lança alors un sourire narquois, ravi que Caren, avec ses bottines et son jean usé, ne puisse être docteur en droit.

« Non. Je ne suis pas avocate. »

Il regarda la casquette de base-ball TULANE SCHOOL OF LAW qu'elle avait toujours sur la tête, mais n'ajouta rien.

Derrière eux, un des astronautes ouvrit une housse mortuaire en caoutchouc. Dans le ciel, une buse noire solitaire décrivait des cercles.

« Je comprends votre inquiétude, madame, reprit Lang. Mais il faut qu'on voie tout le monde. » Caren hocha la tête, sans être pour autant rassurée. Elle n'avait pas encore réfléchi à la meilleure manière d'expliquer la situation à sa fille : qu'une femme avait été assassinée et retrouvée morte dans la boue, là où elles vivaient. Jusque-là, elle avait toujours pensé qu'un des bonheurs de son retour ici, à Belle Vie, c'était le sentiment de sécurité, en pleine campagne, à vingt-cinq kilomètres de la première ville. Au lieu de craindre que sa fille ne se perde dans les rues de la bourgade ou ne se fasse pourchasser par des prédateurs, voire ne prenne une balle perdue, comme ça aurait pu être le cas si elles étaient restées à La Nouvelle-Orléans, Caren savait que Morgan,

presque chaque après-midi, roulait à vélo sur l'allée principale de la plantation, comme elle-même le faisait autrefois. Et, même les soirs où Letty ne travaillait pas, elle ne demandait à sa fille qu'une seule chose : qu'elle soit rentrée avant la tombée de la nuit. Dans le périmètre de la plantation, Morgan avait toujours été libre.

Elle finit par donner à Letty sa journée et par s'arranger avec les deux inspecteurs : elle serait interrogée dès qu'elle reviendrait à la plantation et pourrait ainsi tranquillement retrouver ses enfants chez elle. Après un deuxième et plus long interrogatoire par les policiers, Caren quitta Belle Vie à 14 heures et entama le trajet d'une demi-heure vers Baton Rouge, au nord, pour récupérer Morgan.

Sur l'autoroute, derrière elle, il y avait un véhicule rouge.

C'était un pick-up, avec la calandre cabossée et dix ans de rouille accumulée.

Sur le coup, elle n'y prêta pas grande attention.

Elle pensait à ce qu'elle raconterait à sa fille.

L'école de Morgan, toute récente, était située à Laurel Springs, une ville nouvelle sécurisée au sud de Baton Rouge. Raymond Clancy, qui avait son cabinet à Baton Rouge, avait joué de son réseau pour faire inscrire Morgan dans cette école ; c'était une des conditions imposées par Caren pour qu'elle accepte le poste. Les propres enfants de Clancy fréquentaient le collège de Laurel Springs, sur le trottoir d'en face. Les trois établissements scolaires de la ville partageaient le même campus, ainsi qu'un centre aquatique, un laboratoire informatique dernier cri et une bibliothèque tenue par des diplômés de la LSU. Si elles étaient restées à La Nouvelle-Orléans, cette école lui aurait coûté au moins 10 000 dollars par an. Au lieu de quoi, chaque année passée sans loyer à Belle Vie lui avait permis d'économiser presque deux fois cette somme. Elle n'avait pas de crédit sur le dos, pas d'affaires qui ne puissent être emballées en un après-midi, et sa voiture, vieille de onze ans, était déjà remboursée. Le moment venu, Morgan pourrait s'offrir n'importe quelle université, de préférence loin d'ici.

Pendant qu'elle conduisait, Caren reçut deux appels.

Le premier était de Raymond. Il avait enfin appris la nouvelle par sa secrétaire. « Mon Dieu, Gray », dit-il. Cela faisait des années qu'il l'appelait comme ça, par son nom de famille, depuis qu'il était parti à l'université (dont il revint, le premier semestre, avec toutes sortes d'idées bien arrêtées sur la manière dont un Clancy devait se comporter). Il appartenait depuis longtemps à la fraternité Sigma Chi et semblait estimer que cette coquetterie de langage était une manière irrésistible de montrer son affection et sa familiarité, même si ni l'une

ni l'autre n'existaient. Raymond et Caren n'étaient pas, n'avaient jamais été particulièrement proches. C'était par Bobby qu'elle avait toujours été attirée, Bobby qui la laissait s'introduire ici ou là, qui ne la faisait jamais se sentir différente parce qu'elle était née fille... et noire. Raymond, lui, l'avait toujours plus ou moins snobée. Il approchait la cinquantaine, il était grand, bel homme, et, concernant la cuiller en argent qu'il avait eue dans la bouche en naissant, il montrait une pudeur que certaines femmes prenaient pour du charme. C'était un personnage apprécié à Baton Rouge, un avocat au civil réputé qui défendait tout le monde dans la région, de Shell à CenturyTel. Et tous les quatre ans, comme une horloge, les milieux d'affaires locaux le suppliaient de présenter sa candidature, autant pour son nom de famille que pour le reste. Il s'était révélé un patron correct, pas embêtant et loyal — même si elle avait entendu dire qu'il avait eu des échanges musclés avec le précédent directeur général de Belle Vie, accusé d'avoir volé des babioles. Clancy l'avait renvoyé sur-le-champ. Coup de chance pour Caren, tout cela se passait une semaine avant qu'elle lui téléphone, surgie du néant, et lui demande s'il avait pour elle du boulot et un endroit où dormir.

« Que disent les flics ? lui demanda Raymond.

— Uniquement que c'est une femme qui a été tuée. Elle a été balancée le long de la clôture, près des champs de canne.

— Elle travaillait pour Hunt ?

— Il semblerait, oui.

— Ils savent qui a fait le coup ?

— Pour l'instant, ils ne font que poser des tas de questions.

— Mon Dieu, marmonna Raymond. Tu as parlé à Schuyler ? »

En plus d'être l'organisateur de la réception prévue le soir même et payée d'avance, Giles Schuyler était le P-DG de Merryvale Properties, le promoteur immobilier qui avait conçu la ville de Laurel Springs. « On devrait peut-être envisager d'annuler sa fête ce soir, ajouta Raymond.

— Les inspecteurs avaient l'air de dire qu'on pourrait procéder comme d'habitude, répondit Caren, consciente, pourtant, que rien ne serait plus jamais pareil à Belle Vie. Ils avaient déjà fini d'interroger le personnel quand je suis partie.

— Bonne nouvelle, dit-il, même s'il semblait vaguement mécontent. Essayons de garder le secret du mieux qu'on peut autour de cette affaire, Gray. Pas de journalistes, compris ?

— Bien sûr.

— C'est horrible. Entre nous, ça n'aurait pas pu tomber à un plus mauvais moment. »

Il y avait dans sa voix une froideur qui les prit tous deux par surprise. Sa phrase était dure et méchante. Clancy se tut. Caren

n'entendait plus que le bruit de roulement de l'autoroute sous sa voiture. Dans son rétroviseur, elle repéra de nouveau le pick-up rouge, mais cette fois elle fut troublée. Elle l'avait déjà vu. C'était le même qui était passé lentement, dans un sens puis dans l'autre, sur la route de terre juste devant le portail de Belle Vie — en tout cas il lui ressemblait beaucoup. C'était étrange, ou étonnant à tout le moins, de voir ce pick-up rouge la suivre à présent sur l'autoroute, toujours à quelques mètres. Caren n'arrivait pas à distinguer la tête du conducteur, mais c'était un homme, et son visage était presque entièrement plongé dans l'ombre par un pare-soleil.

Raymond s'éclaircit la gorge pour trouver un ton plus sobre. « Écoute, Gray. Je préférerais que papa ne sache rien de cette affaire, d'accord ?

— D'accord », répondit-elle tout en pensant que cela allait sans dire.

La dernière fois qu'elle avait parlé à Leland Clancy remontait à plusieurs années. En 2005, déjà quasiment à la retraite alors qu'elle-même venait d'être embauchée, il avait pour habitude de quitter sa maison, à Baker, pour déjeuner à Belle Vie plusieurs fois par semaine. Lorraine lui préparait un plateau chaud — poulet en sauce, écrevisses aux haricots rouges et au riz, ou, parfois, une simple soupe de pois avec des *american biscuits*. Leland s'asseyait ensuite avec un livre sous un des vieux chênes, étendant ses grandes jambes vers le fleuve. Certains jours, il piquait un petit roupillon dans la bibliothèque. Il venait de perdre sa femme. Il était très seul la journée et semblait apprécier la compagnie qu'il trouvait à Belle Vie, où l'on se sentait « toujours chez soi », comme il disait. Il avait un petit faible pour Morgan et lui offrait des bonbons au beurre de cacahuètes dont on avait l'impression qu'ils se déversaient des poches de ses éternels cardigans rapiécés. Parfois, il lui lisait des histoires dans la roseraie. De temps à autre, il demandait où était Helen, oubliant qu'elle était morte.

Caren aimait énormément Leland, depuis toujours.

Elle était souvent navrée de devoir lui demander de quitter sa place sur la pelouse, afin qu'ils puissent installer les chaises en vue d'un mariage, ou de ne pas se garer sur les emplacements réservés aux cars scolaires et aux camions affrétés. Il obéissait toujours gentiment, la remerciant pour le travail qu'elle faisait. Mais elle le trouvait incroyablement seul et déboussolé ; il pouvait passer des après-midi entiers à errer sur son domaine, comme s'il cherchait quelque chose qu'il avait perdu. Il avait hérité Belle Vie de son père, qui lui-même l'avait héritée du sien, longue lignée de propriétaires remontant à William P. Tynan, l'ancêtre, qui avait acquis le domaine après la guerre de Sécession. Leland y avait élevé ses enfants pendant quelque temps, jusqu'à ce que son florissant cabinet d'avocat à Baton Rouge ne

l'oblige à déménager. Une fois la famille installée dans une maison à deux niveaux et quatre chambres juste au nord de la capitale, Belle Vie devint le joujou de sa femme, qui finit par lui redonner son lustre d'antan et par en faire un fleuron de la Louisiane — bien loin du terrain abandonné, en friche et abîmé par les éléments qui avait vu grandir Leland. Même si dans la paroisse d'Ascension les Clancy étaient très aimés pour ce qu'ils avaient accompli, ouvrant leur domaine au public et préservant le patrimoine (sans parler des bourses qu'ils accordaient et de l'argent qu'ils investissaient dans les écoles du coin, surtout noires), Leland confia un jour à Caren qu'il aurait préféré ne jamais s'embêter avec tout ça, ne jamais avoir transformé Belle Vie en un lieu pour événements, en un site touristique. Il avait maintenant quatre-vingts ans, sa santé déclinait, et une fois par mois Lorraine lui apportait un repas chez lui, à Baker, comme l'avait fait la propre mère de Caren, à l'époque où Lorraine était son assistante.

Caren n'y était allée avec sa mère qu'une seule fois, à l'âge de douze ans. Elle avait fait le voyage sur le siège passager de la Pontiac blanche de sa mère et avait fini par trouver le courage de lui demander quelque chose de particulièrement délicat. Elle savait qu'Helen n'aimait pas la voir passer autant de temps avec Bobby Clancy, qu'elle n'appréciait pas sa manière parfois de la reluquer, des petits coups d'œil en coin qui n'avaient pas échappé à Raymond non plus, même si Bobby et elle n'étaient que des gamins, plus frère et sœur qu'autre chose. Et une fois que cette idée s'était emparée d'elle, Caren s'y accrocha et n'en démordit pas. C'était comme une réponse, peut-être, une explication à cette vie qui les clouait toutes deux sur place, accrochées à une plantation. Caren pensait qu'elle accepterait tout ça, le travail de sa mère, son dévouement pour Belle Vie, si seulement elle pouvait y mettre un peu de sens. Alors, ce jour-là, dans la voiture, elle demanda à sa mère de but en blanc si Leland James Clancy était son père. Helen éclata de rire, faisant onduler les muscles de son cou. « Oh, 'Cakes... » Puis elle se mura dans un silence froid, un silence de marbre, et ne lui adressa plus la parole pendant trois jours, refermée comme une huître. Après l'incident, Caren s'était sentie honteuse, mais troublée, aussi.

Elle n'avait pas vu Leland depuis très longtemps.

C'était Raymond qui signait les chèques.

« Papa ne doit pas avoir de stress inutile, et je ne fais que répéter ce qu'a dit le médecin. Ce genre de choses ne ferait que lui embrouiller la tête.

— Bien sûr, Raymond.

— Et Bobby non plus, d'accord ? » fit Clancy. Caren trouva drôle que Raymond, après toutes ces années, s'imaginât que Bobby et elle entretenaient toujours une relation spéciale, alors qu'ils ne s'étaient

vus qu'une seule fois en quatre ans, en ville, lors d'une brève rencontre embarrassée et un peu crispée. « Laissons-le en dehors de tout ça aussi. Il y a plein de choses que mon frère est infoutu de comprendre et il serait capable de prendre ça pour lui, quelqu'un qui laisse cette fille dans cet état. Pour lui, la plantation, c'est toujours chez lui. » Caren acquiesça, quand bien même elle soupçonnait Raymond de se compliquer l'existence pour rien. Jusque très récemment, Bobby n'avait jamais remis les pieds à la paroisse, esquivant même une fête organisée par Lorraine pour les soixante-seize ans de son père. « Laisse-moi lui annoncer la nouvelle, dit Raymond.

— Bien sûr. »

Elle jeta encore un coup d'œil sur son rétroviseur.

Le pick-up rouge avait disparu.

Quelques minutes plus tard, au moment même où elle quittait l'autoroute 1 pour retrouver les barrières décoratives de Laurel Springs, elle reçut un autre appel sur son portable. C'était l'assistante de M. Schuyler, Patricia Quinlan. Elle lui expliqua qu'elle passerait au moins une heure avant les invités pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'autres mauvaises surprises.

« Est-ce qu'ils ont retiré...

— Le coroner est reparti avec le corps ce matin, oui. »

À l'autre bout du fil, Mme Quinlan lâcha un soupir bruyant. « Bon. M. Schuyler souhaiterait vraiment que la nouvelle ne parvienne pas aux oreilles de nos invités.

— Entendu.

— Dans ce cas, parfait, dit Mme Quinlan. On se voit à 16 heures. »

Les enfants sortaient déjà lorsque Caren s'engagea sur le rond-point devant l'école primaire, au milieu d'une cohorte de 4×4 et de minivans. Les trois établissements, de la crèche à la terminale, se trouvaient à un kilomètre et demi après l'église unitariste. Le campus s'étendait de part et d'autre de la rue principale, et un passage piéton surélevé reliait l'école primaire aux autres bâtiments, tous construits à la hâte dans un vague style néocolonial, avec force briques rouges, volets noirs et avant-toits peints en blanc. Les filles portaient des robes à smocks plissées bleu marine et vert, les garçons avaient obligation de mettre des pantalons de toile. À part ça, le haut devait être tout blanc, polos ou chemises en coton seulement.

Morgan était l'une des vingt élèves noirs de l'école primaire, ce qui la rendait facilement repérable dans la foule. Assise sur son sac à dos à quelques dizaines de centimètres du trottoir, les jambes croisées, elle lisait un livre de la bibliothèque. Elle leva les yeux une fois, scruta les voitures alignées autour du rond-point, puis se replongea dans sa lecture. Caren savait qu'elle s'attendait à voir le monospace de Letty.

Elle klaxonna, bien que le personnel de l'école n'aimât pas ça. Morgan leva de nouveau la tête. Cette fois, elle vit sa mère et eut un grand sourire. Elle commença à rassembler ses affaires. Au moment où Caren arrivait au bout de la courbe que dessinait la route, Morgan l'attendait déjà sur le trottoir, son sac à dos bleu marine sur l'épaule. « Où est Letty ? demanda-t-elle.

— Artie est malade. »

Morgan plissa très légèrement les yeux, d'un air sceptique presque drôle chez une enfant de neuf ans. « Elle ne m'en a pas parlé. » Elle était debout devant la vitre ouverte côté passager. Elle n'avait encore fait aucun mouvement pour monter. Derrière, la file des voitures qui attendaient s'était encore allongée. « Allez, viens, Morgan, et on en parle, d'accord ? » La phrase de Caren ne fit que conforter sa fille dans son soupçon que la présence inopinée de sa mère était due à autre chose. Devant, l'agent de la circulation les regardait et faisait signe à la Volvo d'avancer.

« Monte, Morgan.

— Tu as eu mon bulletin ? » demanda sa fille, changeant de sujet.

Caren ne voulait pas avoir cette discussion maintenant.

« Monte dans la voiture. »

Morgan fit la moue, ostensiblement. Elle s'installa sur la banquette arrière, jeta son sac à dos sur le plancher et ne prononça plus un mot jusqu'à ce qu'elles aient roulé quinze kilomètres. Elle avait les yeux rivés sur le paysage, des librairies, des armureries et de petits étals qui vendaient des huîtres sur de la glace au bord de la route, qui finirent par laisser place aux marécages de Louisiane à mesure qu'elles longeaient le fleuve en ligne droite. Morgan avait posé un doigt sur la vitre froide. Elle le soulevait toutes les deux ou trois secondes pour voir la trace de chaleur et de sueur qu'elle laissait, puis le posait de nouveau.

« Tu m'avais promis », fut tout ce qu'elle dit.

Caren la regarda dans le rétroviseur.

Morgan avait encore un peu de sa rondeur de bébé, qui adoucissait ce qui aurait été la copie conforme des traits anguleux de Caren : la mâchoire carrée, les joues comme deux grandes conques sous la peau, l'implantation des cheveux en forme de cœur héritée de sa propre mère. Pendant un temps, elle avait été gênée par cette ressemblance flagrante : on aurait dit qu'elle s'était blottie un jour toute seule dans une pièce obscure et avait sculpté son enfant à partir de sa propre chair. Elle y voyait une sorte de cupidité, comme si elle prenait plus que ce qui lui revenait. Ces derniers temps, elle avait les cheveux longs, bien serrés avec du gel pour en faire une queue-de-cheval pleine de volume ou, les soirs de réception, une natte en forme de chignon. Morgan, elle, avait toujours voulu avoir les cheveux courts, allant

jusqu'à se les couper toute seule quand elle avait quatre ans. Même à l'époque, elle semblait comprendre que, là où une limite ne pouvait être tracée entre elles, il n'y aurait que problèmes et souffrances. De ce point de vue-là, se disait Caren, elle était beaucoup plus intelligente que sa mère. Maintenant qu'elle allait sur ses dix ans, Morgan avait une sorte de coupe afro courte et un peu lâche qu'elle maintenait en arrière au moyen d'un serre-tête — mais elle avait tenté mille autres styles, les boucles une semaine, le fer à lisser la semaine d'après, pendant de longs après-midi passés devant le miroir de la salle de bains. Caren l'aimait d'un amour absolu. Jusqu'à présent, leur relation était la plus solide qu'elle ait jamais connue, et elle était bien décidée à ne jamais la foutre en l'air. Son boulot, se disait-elle chaque jour, cette vie en pleine cambrousse, tout ça, c'était pour Morgan.

La petite, elle, voyait les choses d'un autre œil.

Elle commençait tout juste à se rebiffer contre leur mode de vie, en particulier contre l'éloignement de son père. Parfois, elle passait des journées entières sans parler, au grand dam de ses professeurs et de ses rares camarades de classe, et les responsables de l'école envoyaient souvent des courriers à sa mère, alarmés par la nature timide et réservée de Morgan. Mais Caren ne s'inquiétait pas outre mesure. Morgan savait se montrer charmante, séduisante même, quand elle voulait attirer l'attention de quelqu'un. À Belle Vie, ce quelqu'un était en général Lorraine, mais surtout Donovan. Elle avait dû voir *Belle Vie au temps jadis* au moins cinquante fois et connaissait par cœur les répliques de Donovan, du début jusqu'au final larmoyant. Caren soupçonnait depuis longtemps Morgan d'avoir un béguin de petite fille pour Donovan — béguin parfaitement inoffensif, sinon qu'il soulignait encore plus les limites de son influence maternelle. Depuis quelque temps, elle rêvait qu'elle suivait sa fille à travers une série interminable de pièces, dans des petits couloirs sans fin, en un cercle resserré qui ne s'arrêtait jamais.

« 'Cakes », dit-elle.

Elles étaient presque arrivées à Modeste, et le temps lui était compté.

« Il faut que je te parle de quelque chose, d'accord ? Quelque chose d'important. »

Morgan était occupée à faire glisser son doigt sur la vitre arrière. Elle ne regarda même pas sa mère. « Il y a eu un incident à Belle Vie, dit Caren, qui ne voyait pas comment le formuler autrement. Quelqu'un a eu un grave accident. »

Dans le rétroviseur, elle réussit à attraper le regard de sa fille.

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Quelqu'un est mort. »

Sur la banquette arrière, Morgan ne dit rien pendant quelques

secondes. « Ah bon, répondit-elle enfin.

— Quand on va rentrer à la maison, il va y avoir des policiers », dit Caren, s'efforçant de garder un ton neutre et calme. Elle ne voulait pas l'effrayer, mais il fallait tout de même que sa fille comprenne la gravité de la situation. « Ils vont vouloir te parler. »

Dans le rétroviseur, leurs regards se croisèrent de nouveau.

« Je veux que tu saches que tu n'as rien fait de mal.

— Je sais.

— Enfin... Je veux dire par là que personne ne pense que tu as fait quelque chose de mal. Ils interrogent tout le monde à Belle Vie, et comme tu habites là-bas ils veulent aussi te poser des questions. Ça les aidera à comprendre ce qui s'est passé. Et pendant tout ce temps-là je serai avec toi.

— Qui est mort ?

— Pas quelqu'un que tu connais. Tous les gens de Belle Vie vont bien. »

Morgan ne dit rien. Elle recroquevilla son index sur la vitre sale. Les cèdres couverts de mousse qui bordaient la route jetaient des ombres mouvantes sur son visage, comme des nuages noirs qui passaient puis se défaisaient. « Il faut que je prépare une fête ce soir, continua Caren. Mais après on pourra reparler de ton billet d'avion, d'accord ?

— Papa m'a dit qu'il le paierait.

— Je sais. On en reparlera ce soir. »

Une voiture les dépassa en trombe sur la route à deux voies, à plus de 130 km/h, facilement, et disparut à l'horizon. Caren ne put ni déchiffrer la plaque d'immatriculation, ni reconnaître le modèle ou la marque. Mais c'était un pick-up rouge, elle en était sûre.

Le temps que Caren fasse l'aller-retour avec Laurel Springs, les inspecteurs avaient transformé l'ancienne école en base opérationnelle. Ils étaient tous deux occupés avec leur portable lorsque Caren et Morgan entrèrent, cette dernière portant son sac à dos dans les bras, serré contre sa poitrine. Certaines chaises avaient été déplacées et Lorraine avait fait servir du café sur une desserte destinée initialement aux pavillons des invités. Caren passa un bras autour de la taille de sa fille et attendit qu'un des deux flics remarque leur présence. Le plus massif, l'inspecteur Jimmy Bertrand, raccrocha le premier. Il leur dit de s'asseoir. Caren prit la main de sa fille et la serra fort pendant que Morgan se pressait contre elle. Elles choisirent deux chaises placées tout près de l'estrade où se jouait la pièce. L'inspecteur Lang venait de raccrocher aussi. Il les rejoignit près de la scène. Il sourit à Morgan et lui demanda si elle voulait boire quelque chose, de l'eau ou un jus de fruits, même si Caren ne voyait pas très bien où il allait pouvoir trouver ça. Il n'y avait pas de distributeur de nourriture à Belle Vie, et la cuisine de Lorraine était à dix minutes de marche. Morgan fit signe que non. Caren sentait une chaleur humide irradier de son petit corps rond. Lang ouvrit son carnet et choisit une page vierge, puis regarda de nouveau Morgan. « Bon, dit-il en commençant par les renseignements de base. Morgan Gray ?

— Ellis, rectifia-t-elle. Morgan Ellis. »

Lang jeta un petit coup d'œil à Caren, mais elle n'éclaira pas sa lanterne.

Cet interrogatoire n'était rien de plus qu'un geste de courtoisie de sa part, une preuve de bonne foi.

Lang revint vers Morgan et sourit. « Morgan, je suis l'inspecteur Nestor Lang. Et lui, c'est mon collègue, l'inspecteur Bertrand. » La petite fille les regarda l'un après l'autre. Bertrand était debout, une main sur la hanche. Lorsqu'il vida sa tasse de café, Caren découvrit une auréole de sueur aux aisselles de sa chemise. Entre-temps, Lang avait installé une chaise en face de Morgan. « On veut juste te poser quelques questions, lui dit-il. Il ne devrait pas y en avoir pour longtemps.

— D'accord.

— Tu es en quelle classe, Morgan ?

- En septième.
- Donc tu as... quoi ? Dix ans ?
- Neuf ans.
- Ah oui, ta mère nous l'a dit. »

Il nota sur son carnet.

« Et tu vis ici avec ta mère ? »

Morgan hocha la tête.

« Bien, j'imagine qu'elle t'a expliqué... Il y a eu un "incident" ici.

— Quelqu'un est mort.

— C'est exact, dit Lang. Quelqu'un a fait quelque chose de très mal, Morgan, et mon collègue et moi on est là pour comprendre ce qui s'est passé.

— Et mettre quelqu'un en prison. »

Lang leva les yeux vers Caren. « Elle a oublié d'être bête, cette petite. »

Caren consulta sa montre. Ils allaient devoir se dépêcher si elle voulait être prête pour un petit tour avec l'assistante de Schuyler à 16 heures. Les serveurs, engagés auprès d'une entreprise de restauration à Baton Rouge, devaient arriver d'un instant à l'autre.

L'inspecteur Bertrand s'écarta pour prendre un appel.

« Bien, Morgan, continua Lang. Peux-tu me dire si ces deux derniers jours tu as vu des inconnus dans la plantation ?

— Il y a des inconnus tous les jours, ici. C'est un musée, en fait. »

Lang sourit, de manière un peu plus crispée cette fois, chiffonné de se faire rappeler par une préadolescente, rien de moins, quelles étaient les difficultés inhérentes à ce genre d'affaires. « Alors disons-le autrement : est-ce que tu as vu ou entendu quelque chose qui sortait de l'ordinaire ces deux derniers jours ? » Sans s'en rendre compte, il n'arrêtait pas d'appuyer sur le bout de son stylo. Le rythme était entêtant. Il mettait les nerfs de Caren à vif.

« Mais, qui sortait de l'ordinaire... Comment ?

— Eh bien, à toi de me le dire. À quoi penses-tu, par exemple ? »

D'abord, Morgan hésita. Elle jeta un bref coup d'œil vers sa mère. Puis elle testa son public en commençant par un petit détail. « Bien... Pearl a trouvé un chat errant dans le parking, et elle lui a donné à manger les restes de la cuisine, et quand Lorraine a découvert ça elle s'est mise en colère parce qu'elle disait que c'était gâcher la nourriture.

— O.K., Morgan, répondit Lang d'une voix patiente. Quoi d'autre ?

— Nikki et Bo Johnston se sont embrassés dans la maison de Manette. »

Caren se tourna vers sa fille. « Qui t'a raconté ça ? »

Morgan semblait ravie d'avoir divulgué ce petit ragot.

« Ah, et Donovan a abandonné l'université », dit-elle.

À quelques mètres de là, Bertrand hocha légèrement la tête pour

attirer l'attention de son collègue.

« Nes, dit-il en agitant son portable pour marquer le coup. On a un rapport préliminaire du docteur Allard, et il y a une fille du labo qui est en route.

— Deux petites secondes. »

À Morgan, Lang demanda : « Où est-ce que tu as entendu ça ? Cette histoire au sujet de Donovan ? »

Caren n'était pas au courant non plus. « Morgan ? »

La fillette regarda sa mère, puis les deux inspecteurs de police.

Tous les yeux étaient braqués sur elle. Il était évident que de sa réponse dépendaient certaines choses, même si elle ne savait pas trop lesquelles. Pour la première fois, elle parut angoissée par l'interrogatoire, les deux types en costard, les questions.

« Il a des problèmes ? »

— Non », intervint Caren avant même que Lang ait le temps de répondre. Elle voulait que sa fille dise la vérité.

Lang acquiesça. « Tout va bien, Morgan. Où est-ce que tu as entendu ça ? »

— C'est Danny qui l'a dit à Eddie Knoxville.

— Quand ça ? demanda Caren.

— Hier. Ils fumaient derrière la cuisine.

— D'accord, dit Lang en notant sur la page presque vierge de son calepin un des rares éléments qu'il ait retenus de cet entretien. Ta maman nous a expliqué que ta chambre était située au-dessus de la bibliothèque. J'ai besoin de savoir si tu as entendu quelque chose la nuit dernière... Un bruit ou un détail bizarre qui aurait pu te réveiller.

— Vous voulez dire le vent qui souffle, quelque chose qui fait peur comme ça ?

— Elle a entendu des histoires de fantômes, dit Caren.

— Quelque chose de nouveau la nuit dernière, Morgan. Tu as entendu quelque chose cette nuit ?

— Uniquement la pluie.

— Avant l'orage, Morgan, insista Lang, attaché à la précision des faits. Entre minuit et 2 heures du matin... »

C'était le créneau horaire, Caren le savait, à l'intérieur duquel les policiers situaient l'assassinat de la femme. Ils lui avaient posé la même question lors de son deuxième interrogatoire, en fin de matinée. Ils étaient revenus plusieurs fois là-dessus. Lang avait tourné autour, comme une mouette qui aurait repéré quelque chose sur le sable. Elle avait répondu que Morgan était allée au lit à 21 heures. Ensuite elle avait lu ses mails et s'était couchée à son tour à 22 h 30.

« Est-ce que tu as entendu quelque chose cette nuit dans ces eaux-là ? »

Morgan haussa les épaules. « Quoi, par exemple ? »

— Des voix bizarres ? Une dispute ?

— Non.

— Et des cris ? »

Morgan fit signe que non.

Lang referma son carnet. « Très bien. »

D'une chaise pliante toute proche qui lui servait de bureau improvisé, il souleva une feuille de papier à dessin. On y voyait un croquis au crayon dont le trait grossier indiquait un portrait exécuté à la hâte. La bouche était fermée et le regard avait été ranimé par la main de l'artiste... mais c'était bien elle. La femme retrouvée dans la fosse. Ses yeux étaient petits, proches de l'arête d'un nez fin et pointu, cernés de rides douces. Sur le lobe de l'oreille gauche, une boucle en forme d'étoile. Elle était jeune, beaucoup plus jeune que Caren, la vingtaine peut-être.

« Tu as déjà vu cette femme ?

— Non. »

Lang regarda ensuite Caren. Elle secoua la tête. « Moi non plus.

— Très bien. »

Il se leva, le dessin toujours dans sa main.

L'inspecteur Bertrand attendait, adossé à la porte de l'ancienne école, en train d'écrire un SMS sur son portable. Lang tendit sa main droite vers Morgan, qui sembla ne pas trop savoir quoi faire de ce geste d'adulte, venant d'un policier qui plus est. Elle la serra timidement en le regardant à peine. « Si tu te souviens de quoi que ce soit, tu le dis à ta mère, d'accord ? » Sur ce, il hocha la tête en direction de Caren, l'invitant à une discussion à part, loin de la petite. Avant de se lever pour suivre Lang, Caren tapota la jambe de sa fille comme pour lui signifier qu'elle s'était bien débrouillée. Elle était soulagée que ce soit terminé. Elle traversa l'ancienne école en faisant claquer ses talons sur le plancher irrégulier. À l'origine, le bâtiment était une chapelle, une maison de prière pour la famille du maître et un sanctuaire provisoire pour tous les prédicateurs itinérants qui arpentaient la paroisse. Son nom actuel remontait aux lendemains de la guerre de Sécession, au cours des quelques années où le gouvernement fédéral avait possédé cet endroit, quand le Bureau des Affranchis y avait créé une école pour anciens esclaves. Des instituteurs noirs motivés, surtout des femmes célibataires qui consacraient leur vie à la promotion sociale et à l'apprentissage, descendirent en masse dans le Sud. Il y avait d'ailleurs une belle institutrice à Belle Vie en ce temps-là, une Mlle Nadine quelque chose, d'après ce que lui avait souvent raconté sa mère. Des hommes avaient appris à lire dans cette salle. Des hommes comme Jason. Se servant de leurs cuisses comme de tables, ils avaient formé leurs lettres, s'étaient débattus avec de tout nouveaux outils. Nadine leur avait appris à faire

les signes qui font les lettres qui font les mots. C'était un système, comme la fabrication du sucre à partir de la canne.

Lang s'arrêta près de la table où traînaient les programmes de la pièce. Les poings sur les hanches, il poussa un long soupir. « Il faut qu'on mette la main sur ce jeune homme.

— Donovan ?

— Oui. Malheureusement, jusqu'ici, les numéros que vous nous avez indiqués n'ont rien donné. »

Il y avait un léger soupçon accusateur dans sa voix, comme s'il n'excluait pas la possibilité que Caren protège Donovan.

« Ce sont les seuls numéros que j'ai. Son portable et le téléphone de sa grand-mère.

— Eh bien, j' imagine qu'il y a moyen de lui faire décrocher le téléphone, dit Lang en baissant d'un ton. Par exemple, si vous laissiez un message à l'attention de M. Isaacs en disant qu'il y a un problème avec son chèque, j' imagine qu'il ne mettrait pas longtemps à vous rappeler.

— C'est l'État qui lui signe ses chèques, pas nous. »

C'était un simple constat factuel, et pourtant Lang y perçut une réticence à coopérer. « C'était une idée comme une autre », dit-il. Il regarda Caren un long moment, comme pour déchiffrer en elle quelque chose qui n'était pas tout à fait clair. Caren sentit le parfum musqué de son eau de Cologne, mêlé aux odeurs de café refroidi et de gel. Lang devait approcher de la soixantaine, mais il avait une peau mate de Cajun à laquelle il était difficile de donner un âge.

« Permettez-moi une petite question, madame. Est-ce que vous aviez eu vent des démêlés de M. Isaacs avec la justice avant de l'engager, par hasard ? » Il plissa ses lèvres, dans l'attente de la réponse. Il avait l'air de rouler quelque chose dans sa poche, des pièces de monnaie peut-être.

C'était donc ça, se dit Caren.

Le casier judiciaire de Donovan.

Elle avait l'impression très nette que l'enquête des policiers avait avancé depuis qu'elle était partie chercher sa fille à l'école, qu'ils tournaient désormais autour d'une théorie précise, quoique encore non formulée. Et elle n'aimait pas ça. Peu importaient ses sentiments personnels pour Donovan, elle trouvait cela injuste. Donovan avait beaucoup de défauts, et le respect de la loi n'était pas forcément son fort, mais un meurtre restait un meurtre, le vol d'une âme, qui supposait une dépravation morale indigne d'un être humain. Or elle pensait que Donovan n'avait pas ça en lui. C'était un jeune homme simple, les pieds bien plantés dans le monde réel.

« J'étais au courant, oui, répondit-elle. C'était dans sa lettre de motivation. » Elle ne précisa pas que ça ne l'aurait de toute façon pas

disqualifié, pas pour cet emploi-là.

« Ah, pour ça, il a un beau casier », dit Lang. Il n'arrêtait pas de remuer les pièces de monnaie dans sa poche, au point que Caren crut avoir le tournis en entendant le bruit. « Des atteintes aux biens et des infractions, ajouta-t-il. Mais l'année dernière il a également passé un peu de temps à la prison de la paroisse, à Donaldsonville, pour coups et blessures. »

Elle savait tout ça.

Lang souleva et rajusta sa cravate fine, puis la lissa le long du milieu de sa chemise. « Écoutez, je vais être honnête avec vous et vous dire ce qu'on sait. On a une idée assez claire de l'heure de la mort. C'est le où qui nous pose problème. La pluie est tombée très fort cette nuit et, d'après ce qu'on constate, elle a effacé tout ce qui pouvait rester d'une scène de crime digne de ce nom. Il n'y a pas de sang, pas de traces de lutte, rien par où commencer. Du coup, plus on aura de renseignements de votre part à tous ici, sur ce que vous savez ou avez pu voir, plus ce sera facile pour nous d'arrêter le coupable. » Il sourit, comme pour la convaincre de son offre de partenariat, lui et Caren jouant dans la même équipe. « Si vous pouviez nous aider à mettre la main sur Donovan...

— Ne pousse pas trop, Nes », lui lança son collègue.

Lang le regarda mais ne dit rien.

« Vous êtes la fille d'Helen, c'est ça ? »

Il sourit, n'attendant pas de réponse. « J'ai mis un petit moment à faire le lien. »

Bravo, pensa Caren.

Elle ne voulait pas parler de sa mère, pas comme ça, pas avec lui.

Elle jeta un coup d'œil vers Morgan, occupée à rabattre sur sa paume l'ourlet de sa jupe plissée et à donner des coups de talon sur le bord de l'estrade. Tout à coup Caren se sentit fatiguée, consciente, physiquement, que sa journée avait commencé à la pâle aurore. Elle revit le visage de la femme, ces yeux plissés et noirs, cette petite boucle d'oreille en forme d'étoile qui avait perdu sa sœur jumelle en chemin. Elle voulait prendre sa fille et rentrer à la maison.

« C'était une femme bien, votre mère, dit Lang. Une femme loyale. »

Caren hocha vaguement la tête.

« Trente-deux ans à Belle Vie, reprit-il en sifflant entre ses dents. Et Leland Clancy n'a jamais eu le moindre problème avec elle. » Il regarda l'inspecteur Bertrand, qui suivait cette partie de la conversation avec une sorte de détachement face au style et à l'approche de son collègue. « Elle est morte il y a combien de temps, déjà ?

— Excusez-moi, mais quel est le rapport avec votre enquête ?

— Vous avez dû terriblement lui manquer quand vous êtes partie,

dit Lang. L'université Dillard, ensuite deux ans à la fac de droit de Tulane. Là-bas, vous avez travaillé dans un centre d'aide juridique, n'est-ce pas ? »

Ainsi donc, se dit-elle, il n'y avait pas que le passé de Donovan qu'ils avaient exploré. « C'est tout de même un peu bizarre que vous ne nous en ayez pas parlé.

— Vous m'avez demandé si j'étais avocate, j'ai répondu à votre question.

— Et vous n'avez pas précisé non plus que votre mère avait travaillé ici même.

— Ça ne m'a pas semblé pertinent.

— “Pertinent.” »

Lang baissa les yeux vers le bout de ses chaussures noires, souillées de terre et d'herbe humide. Il jouait toujours avec les pièces de monnaie dans sa poche. « Oui, Tulane... J'espère en tout cas que vous n'êtes pas partie assez longtemps pour oublier d'où vous venez et ce que cet endroit signifie aux yeux des Clancy, qui ont été très généreux avec les gens comme votre mère, madame Gray. Les gens comme vous. On veut pouvoir compter sur vous dans cette affaire. Il se trouve que quelqu'un a assassiné cette fille. Et j'ai l'intuition que c'est quelqu'un du coin, quelqu'un qui connaît le terrain et qui pourrait bien revenir. On a besoin du soutien de tout le monde et, pour ça, il faut qu'on mette la main sur Donovan.

— L'assassin l'a balancée ici, vous voulez dire », rectifia Caren.

L'inspecteur Bertrand secoua la tête. « On y a pensé.

— Mais vous nous avez expliqué que la propriété était fermée la nuit dernière, enchaîna Lang.

— C'est vrai.

— Toutes les entrées, tout était fermé à clé, vous avez dit.

— Oui.

— Ce qui signifie, madame... »

Lang énonçait les faits le plus délicatement possible. Il sentait qu'il ne s'était pas montré aussi franc qu'il aurait dû l'être, tel un médecin évoquant l'opération, les médicaments et les prochaines étapes sans jamais prononcer le mot « cancer ». Le danger qui les menaçait était beaucoup plus proche qu'elle ne le croyait. « Ce qui signifie qu'à mon avis quelqu'un n'est pas entré ici avec le corps, mais a essayé d'en *sortir* avec. Cette clôture, là-bas... Elle fait quoi ? Un mètre cinquante de haut ?

— Un mètre vingt-cinq », rectifia-t-elle sans broncher. Elle l'avait fait mesurer une fois, pour une future mariée qui voulait accueillir ses invités, le jour de Noël, avec une rangée de pins Douglas.

« Or cette fille mesurait bien plus qu'un mètre cinquante et pesait environ soixante-trois kilos. Même un homme particulièrement fort

aurait eu du mal à hisser un tel poids mort par-dessus une clôture verticale, et sans le moindre levier. D'après moi, quelqu'un a tué cette fille ici, sur la propriété, et a ensuite cherché à l'emmener hors de la plantation. Et nous sommes convaincus, dit-il avec un petit coup d'œil en direction de Bertrand, que c'est la clôture qui l'en a empêché.

— Maman ? demanda alors Morgan. Je peux aller dans la cuisine ?

— Non, tu restes là. »

Morgan s'affala sur son siège en roulant les yeux.

Caren, soudain gagnée par une onde de chaleur, se retourna vers l'inspecteur Lang.

« Il y a de fortes chances, madame, qu'on ait affaire à un meurtre commis la nuit dernière ici même, sur la propriété de Belle Vie, pendant que vous et votre fille dormiez... J'imagine donc que vous voulez nous aider à élucider ce crime de toutes les manières possibles.

— J'essaierai. »

Ses mots se réduisirent à un simple souffle, emportant avec eux le peu de forces qu'il lui restait. Elle avait peur, bien sûr. Mais elle ressentit aussi une angoisse étouffante, qui monta comme une rivière en crue, du nombril jusqu'au cou, avant même qu'elle ait le temps de reprendre son souffle.

Elle savait quels ennuis les attendaient, tous.

Elle tenterait de retrouver Donovan, dit-elle.

« C'est gentil à vous, madame, fit Bertrand.

— Et on va laisser l'adjoint Harris sur place au moins jusqu'à demain matin.

— Le petit jeune en uniforme ? »

Lang boutonna sa veste, alors même que l'atmosphère de l'ancienne école était devenue épaisse et chaude, et que Caren transpirait à grosses gouttes. « Vous ne pourriez pas être en de meilleures mains, dit-il. N'importe comment, on reviendra ici demain matin avec le mandat de perquisition. » Il laissa ces derniers mots flotter dans l'air, en suspens entre Caren et lui, comme un nuage de fumée.

Naturellement, elle n'en dit pas un mot à sa fille au moment où elles repartirent vers la maison, quittant ensemble l'allée principale pour traverser l'herbe à l'ombre d'un bosquet de chênes saules. De temps en temps, les branches étaient soulevées par un petit vent sec de fin d'après-midi qui réveillait les feuilles, les incitait à converser, comme un murmure au-dessus de leurs têtes.

Il ferait bientôt nuit.

Elle demanderait à Gerald de rester, de se planter juste devant leur porte d'entrée.

L'inspecteur Lang avait été clair. Il y avait un tueur qui rôdait dans les parages.

Morgan marchait un peu devant elle. Elle fredonnait une chanson que Caren ne reconnut pas. De sa main droite, par une lanière, elle balançait son sac à dos surchargé et le faisait rebondir derrière ses genoux dénudés. « J'ai faim », dit-elle lorsqu'elles eurent dépassé la roseaie, avec la bibliothèque qui se profilait. Leur appartement était situé au premier étage du bâtiment, tout en brique et en pierre peintes. Bien qu'il ne comportât ni colonnes ni balcon, il ressemblait en tout point à une réplique miniature de la maison principale. Les volets noirs de la fenêtre en haut, au coin, étaient ceux de la chambre de Caren.

Autrefois, cette maison avait été celle de Tynan, le contremaître de la plantation.

Ici, il était perçu comme un héros, cité dans tous les textes sur Belle Vie et dans les fascicules vendus au magasin de souvenirs, omniprésent dans la pièce *Belle Vie au temps jadis*. Les propriétaires originels ayant fui pendant la guerre de Sécession, le gouvernement américain chargea Tynan de diriger la canneraie. L'administration Grant avait en effet saisi des terres confédérées à travers tout le Sud, dont Belle Vie, afin d'y établir des écoles et un système de travail salarié pour les anciens esclaves — mais aussi de rafler une partie des profits du sucre. Tynan se débrouilla très bien et personne ne fut surpris de voir le gouvernement lui transférer le titre de propriété de Belle Vie. Dans la paroisse, Tynan était considéré comme un planteur travailleur qui, fort des bonnes vieilles valeurs du Sud, dur labeur et discipline, avait arraché cette terre des mains d'un gouvernement

fédéral cupide et lui avait redonné son lustre. Il vécut dans ce bâtiment-là jusqu'à sa mort, offrant la maison principale à sa fille cadette, en guise de cadeau, à la veille de son mariage avec un certain James Clancy. Les jeunes époux avaient ainsi été les premiers occupants de la grande maison depuis près d'une décennie.

« Je vais te chercher un plateau dans la cuisine », dit Caren tandis qu'elles s'approchaient de la porte d'entrée, qui n'était jamais fermée à clé aux heures ouvrables. Il n'y avait pas d'entrée séparée pour l'appartement du premier étage, mais jusqu'à présent la sécurité n'avait pas posé de problèmes. Personne, parmi les touristes, ne s'aventurait aussi loin ; il n'y avait que Danny et son ordinateur portable. D'ailleurs, Caren pensa à la clé dont il disposait, libre d'aller et de venir comme bon lui semblait.

« Tu as des devoirs ?

— Je les ai déjà faits. »

Caren regarda rapidement le sac à dos de sa fille : il était sans doute rempli de livres et de revues empruntés à la bibliothèque plutôt que de manuels de classe, sans compter les biscuits qu'elle gardait de son déjeuner à l'école. Morgan brillait en classe, ce qui lui laissait une grande latitude pour organiser sa scolarité, mais n'empêchait pas Caren de jurer ses grands dieux qu'elle n'accepterait jamais de mensonges de sa part.

« Tous tes devoirs ?

— Ouais. »

Morgan poussa la porte d'entrée avec son coude.

Caren se débarrassa de ses bottines crottées avant de franchir le seuil.

À l'intérieur, le vestibule était plongé dans la pénombre. La lumière déclinante du jour jetait des ombres grises et poussiéreuses dans toute la pièce. Caren alluma une lampe à pied, puis s'approcha de chacune des fenêtres de la façade pour tirer les rideaux de velours. « Ce soir, je veux que tu restes à l'intérieur, Morgan. »

Elle était en train de farfouiller dans les tiroirs d'un vieux bureau.

Elle semblait se rappeler qu'il y avait un double de la clé à l'intérieur. « Letty n'est pas là et il y a une réception à la maison principale, donc je veux savoir exactement où tu es. »

Elle s'aperçut que la clé n'était pas là.

« Je pourrai regarder la télé ? » demanda Morgan.

La pièce comportait deux portes, chacune à un côté opposé. Sur la droite, l'une ouvrait la salle des archives de Belle Vie, une pièce aussi petite qu'un placard, aux murs couverts d'armoires de rangement et de bibliothèques. Celle de gauche, fermée, menait au premier niveau de leur appartement. Quand on y entrait, on voyait d'abord une petite cuisine, à côté d'un escalier étroit, tapissé d'une moquette médiocre,

qui montait jusqu'aux quatre pièces à l'étage : une salle de bains, deux chambres et un petit salon. Il n'y avait pas le câble, et la « télévision » désignait en réalité l'ordinateur portable sur lequel Morgan téléchargeait des émissions dont elle avait entendu d'autres filles parler à l'école. Elle n'avait pas le droit d'avoir sa page Facebook et l'ordinateur était protégé par une autorisation parentale que Caren avait passé presque deux après-midi à installer, sans l'aide de personne. Elle était une mère seule ici, qui se reposait sur Letty et toutes les bonnes volontés pour élever sa fille du mieux possible. « 'Cakes, dit-elle. Je veux que tu me le dises, quand tu entends parler de choses qui se passent ici. Bo et Nikki Hubbard ne sont pas censés aller dans les pavillons des invités, peu importe ce qu'ils y trafiquaient. » Elle préféra s'arrêter là plutôt que d'entrer dans les détails de ce qu'elle les soupçonnait d'avoir fabriqué. « Si tu entends parler de quelqu'un qui enfreint les règles, je veux que tu le dises à ta mère, d'accord ?

— Mm-mmh », répondit Morgan sur un ton qui sous-entendait qu'elle n'avait aucunement l'intention de faire une chose pareille. Elle n'avait pas de camarades de jeux ici, pas de gamins de son âge ; tous les élèves de son école vivaient à des kilomètres de là, à Laurel Springs. En guise d'amis, Morgan avait le personnel : une cuisinière, deux jardiniers et des comédiens-esclaves. Et presque tous les moments sans sa mère, elle les passait en leur compagnie, à son plus grand bonheur la plupart du temps.

Caren entra dans la cuisine.

Là encore, elle ne trouva le double de la clé dans aucun des tiroirs.

Mais elle avait déjà pris sa décision. « Je vais fermer cette porte à clé, Morgan. »

Dans le salon, sa fille, les fesses posées sur un des fauteuils en cuir, faisait glisser un doigt le long d'une rangée de clous en laiton, sur l'accoudoir gauche, et suivait du regard les mouvements de Caren. « Je vais prendre mon portable avec moi, dit celle-ci en ramassant le sac à dos de sa fille pour le poser sur le fauteuil. Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit. Je demanderai à Gerald de rester avec toi jusqu'à mon retour. »

Elle décrocha son porte-clés de la boucle de ceinture de son jean.

La clé de la bibliothèque était prise en sandwich entre celle de sa vieille Volvo et la petite, en laiton, à bout arrondi, qui ouvrait autrefois la porte de leur appartement à Lakeview, une moitié de duplex victorien qui n'existait même plus. Quatre ans avaient passé, mais elle n'arrivait toujours pas à s'en débarrasser. Son porte-clés comportait une bonne vingtaine de clés : la petite en laiton pour la maison principale ; celles avec des codes couleur pour les deux pavillons, Manette et Le Roy ; et celle, en argent terni, qui ouvrait la

remise du jardinier. Elle s'arrêta sur celle-ci... La clé de la remise de Luis. À l'intérieur, elle le savait, il y avait un placard renfermant un fusil 12-gauge et un revolver à six coups de calibre 32, une arme suffisamment petite pour tenir dans sa paume. On ne s'en servait que pour tuer les serpents ou les rats dans le potager de Lorraine — carabine ou revolver, selon l'humeur de Luis ou la taille du bestiau. Caren était la seule à posséder cette clé — c'était la plus petite sur son porte-clés, avec une minuscule tête en forme de diamant. Pour la première fois, depuis le temps qu'elle travaillait ici, elle pensa ouvrir ce placard toute seule, sans en parler à personne. Pour la première fois, depuis qu'elle était à Belle Vie, elle ressentit le besoin d'avoir une arme à portée de main.

Elle se tourna vers sa fille. « Pourquoi est-ce que tu ne viendrais pas avec moi ce soir ? » dit-elle, calculant déjà dans sa tête, réfléchissant à la manière dont elle pourrait faire son travail et surveiller sa fille en même temps. Les organisateurs ne verraient sans aucun doute pas d'inconvénient à ce qu'une gamine de neuf ans reste sagement dans un coin tranquille de la salle de bal avec un bouquin sur les genoux. Morgan souleva ses pieds et laissa son corps potelé s'affaler au centre du fauteuil. Elle s'enfonça dans le cuir craquelé et ramena ses genoux éraflés sous son menton. Elle avait l'air distraite, préoccupée. « Pourquoi Donovan n'est pas là ?

— Je ne sais pas, 'Cakes. »

Puis Caren insista. « Pourquoi est-ce que tu ne resterais pas avec moi ce soir dans la grande maison ? Ou bien tu pourrais regarder Lorraine cuisiner. »

Mais Morgan, étonnamment, n'était pas intéressée.

Elle fit non de la tête. « Je suis fatiguée, maman. »

Caren lui embrassa les cheveux, qui sentaient l'herbe mouillée, les gros nuages de la fin de journée, la sueur salée de la récréation. Elle n'arrivait pas à croire qu'en décembre prochain sa fille fêterait ses dix ans. Elle se souvenait encore d'après-midi entiers où Morgan ne voulait pas quitter ses jupes. Elle l'embrassa encore, humant tout. Ce fut Morgan qui se détacha la première. Elle bâilla, s'enfonça encore plus dans le fauteuil en cuir et posa la tête sur l'accoudoir. « Je vais demander à Gerald de rester là ce soir, reprit Caren. Je reviendrai prendre une douche et t'apporter de quoi manger. » Morgan acquiesça. Il était 15 h 45 lorsque Caren referma la porte et laissa derrière son seul enfant.

Les Comédiens de Belle Vie étaient tous repartis, sauf Shauna et Dell, qui gagnaient un peu d'argent de poche en faisant les « hôtesse d'accueil » et en participant à l'installation du décor — rester debout vêtues d'un calicot et d'un foulard usés, à 10,75 dollars de l'heure, ce

n'était pas un effort surhumain pour arrondir les fins de mois. Dell Blanchett, âgée d'un peu moins de cinquante ans, avait un deuxième emploi dans un centre de magasins d'usine près de la route I-10 et une dette colossale héritée de son deuxième mariage. Shauna avait dans les vingt-cinq ans et, d'après ce que constatait Caren, dépensait l'essentiel de son argent dans une Lexus LS de location noire aux vitres teintées. Elle était mignonne, jeune et coquette, elle réussissait même à rendre beau le style pré-guerre-de-Sécession, le tablier et les haillons jusqu'aux pieds qui constituaient son costume d'esclave. Les deux femmes étaient dans la cuisine, près de la maison principale, lorsque Caren y entra quelques minutes avant l'ultime vérification. Elles étaient assises autour de la table basse de Lorraine, en train de partager un dîner de bonne heure avec trois des serveurs embauchés pour la soirée, dont l'un parlait au téléphone. L'air de la cuisine était épaissi par la fumée du bacon à la poêle et la chaleur des légumes sautés. Caren sentit ses yeux se mouiller et son ventre se tordre de faim. Pearl, juchée sur son cageot aux fourneaux, penchée au-dessus d'une énorme casserole toute cabossée, remuait des pommes de terre à la crème. Lorraine, adossée au chambranle de la porte de service, partageait une cigarette avec Danny Olmsted.

« Comment ça se passe pour toi, Lorraine ? demanda Caren, encouragée par ce surcroît d'activité culinaire. Le client ne va pas tarder à arriver. J'imagine qu'on est bientôt prêts ? » Lorraine ne lui répondit pas directement. Elle recracha un long nuage de fumée et jeta un coup d'œil à son assistante. « Pearl ? »

Cette dernière plissa les yeux pour se protéger de la vapeur. « Oui, ça va, marmonna-t-elle.

— Génial », dit Caren avec un entrain forcé devant la petite troupe.

En vérité, l'énergie qu'elle déployait pour rester debout à la fin de cette longue journée la faisait transpirer. Elle sentit une goutte froide couler sur son dos.

Lorraine laissa passer un filet de fumée entre ses lèvres en brassant l'air devant elle, puis proposa sa cigarette à Danny, qui déclina et se rongea l'ongle du pouce. Il avait toujours son imperméable sur le dos, alors que la cuisine était chaude et poisseuse. Depuis que Caren était entrée, il ne l'avait pas quittée des yeux.

« Qu'ont dit les flics, alors ? demanda-t-il.

— Ils reviennent demain, répondit-elle, car elle ne voulait pas en parler ici, en présence des extras.

— Et aucune nouvelle de Donovan ?

— Non. »

Il y eut un silence lourd, presque douloureux, seulement dérangé par le bruit de la gazinière et le sifflement de la chaleur que dégageaient les fourneaux. Le personnel ne disait rien, comme le

matin même dans l'ancienne école. Caren regarda l'un après l'autre Danny, Lorraine, Dell, Shauna et Pearl. Tous aussi muets que des souris.

« Écoutez, si vous savez où il est, vous feriez mieux de me le dire maintenant. Faites-moi confiance, plus il attend pour parler aux flics, plus il s'attire d'ennuis. »

Danny s'éclaircit la gorge.

« Il ne répond à aucun de nos appels », dit-il.

Shauna confirma d'un hochement de tête, tout en dégageant ses longs cheveux noirs de ses épaules. Elle paraissait soucieuse, comme les autres, mais pas autant que Danny. Il avait l'air franchement perturbé, il était blanc comme un linge et il n'arrêtait pas, ou ne pouvait pas s'empêcher de se ronger les peaux autour de ses ongles, comme un chien sur un os.

« Les inspecteurs veulent simplement discuter avec lui », expliqua Caren sur un ton qu'elle espérait rassurant.

Lorraine jeta sa cigarette par la porte de service. « Discuter de quoi avec lui ? Donovan n'a rien à voir avec les Mexicains de là-bas.

— Oh, tais-toi, Lorraine », fit Dell en se ventilant à l'aide d'une assiette en carton. Elle souleva au-dessus des genoux les plis de sa longue jupe début de siècle pour laisser passer un courant d'air en bas. Un des serveurs, un jeune Blanc d'une vingtaine d'années portant des bretelles, un pantalon de costume noir et une chemise encore déboutonnée, regarda Dell, puis Lorraine.

« Mais de quoi vous parlez ?

— De rien », bredouilla Shauna. Dell et elle semblaient considérer cela comme une affaire de famille, pas comme un sujet ouvert à la discussion. Caren fut prise d'un élan d'affection inattendu pour elles. Shauna se leva et jeta le reste de son assiette dans une poubelle grise. Caren lui rappela, ainsi qu'à Dell, qu'elle voulait les voir en place à 17 heures. Elle leur demanda de garder un œil l'une sur l'autre, avec interdiction de se promener. « Pas ce soir », dit-elle fermement. La nuit tombée, elle voulait que tout le monde reste deux par deux.

Elle approcha de la porte et s'arrêta net.

Elle se retourna vers Danny et l'interrogea sur sa clé.

« Les policiers m'ont informée que tout le monde, sauf le personnel nécessaire, devait rendre les clés. » C'était faux, bien sûr, et elle ne comprit pas pourquoi elle mentait.

Danny la fixa pendant un long moment et se tourna vers Lorraine, qui haussa un sourcil mais ne dit rien. Il tâta les poches de son imperméable, puis de son pantalon, mais n'en sortit rien. « Désolé, dit-il. J'ai dû les oublier. » Les choses en restèrent là. Caren fit demi-tour et quitta la cuisine.

L'inspection se déroula sans incident. En cuisine, Lorraine se comporta parfaitement. Elle donna à Mme Quinlan du « oui madame » jusqu'à plus soif, mais lui laissa aussi goûter sa soupe de champignons et lui offrit un petit verre de rhum maison concocté avec de la mélasse et du caramel. Caren connaissait le pouvoir de cette boisson, sa douceur beurrée, sa capacité à vous engourdir la langue. C'était la spécialité de sa mère, un cocktail autant qu'un tonique. Les matins froids, quand sa mère s'installait avec le chauffage allumé dans la voiture pendant que Caren finissait de s'habiller pour l'école, elle avait droit à exactement une gorgée afin de ne pas avoir les orteils gelés. Helen fumait cigarette sur cigarette, attendait, recrachait la fumée par la vitre à peine entrouverte et, parfois, s'endormait pour laisser Caren conduire jusqu'à la ville alors même qu'elle n'avait que quinze ans. « Oh, 'Cakes, lui disait sa mère. De toute façon, que tu sois au volant ou non, ma vie repose entre tes petites mains. » Chose que Caren n'avait jamais vraiment comprise jusqu'à ce qu'elle-même accouche, jusqu'à ce qu'elle ait une fille et que sa propre mère soit morte.

Un jour, elle avait essayé de le préparer. Le rhum maison de sa mère.

C'était à l'époque où elles ne se parlaient plus, où Caren vivait à La Nouvelle-Orléans — et ç'avait été un vrai fiasco, terminé dans les larmes, Eric nettoyant le résultat poisseux, elle prostrée sur le sol de la cuisine. Ils habitaient encore l'appartement de Carrollton Avenue, au rez-de-chaussée, lui assis sur la véranda presque tous les soirs, à potasser et à boire des bières fraîches, pendant qu'elle préparait le dîner. Il était encore étudiant en droit à Tulane, elle rapportait à la maison des primeurs et du pain un peu rassis volés à l'hôtel où elle travaillait depuis qu'elle avait abandonné la fac de droit l'année précédente. C'était l'époque où ils pensaient encore qu'ils se marieraient un jour.

Au départ de l'inspection officielle, Caren accompagna Mme Quinlan jusqu'à la maison principale en s'assurant de la faire arriver par la roseraie plutôt que par une porte latérale sans intérêt. Patricia Quinlan était une femme entre deux âges, avec des hanches de secrétaire. Elle avait le cheveu fatigué et des chaussures pas chères dont le similicuir s'écaillait au talon. Caren l'imagina devant son bureau toute la journée, sous un néon, avec des photos de ses vacances à Gulfport ou à Biloxi punaisées aux murs. Comme tant d'autres, elle fut charmée par l'ampleur et la beauté du domaine de Belle Vie, qui était joli en photo mais montrait son plus beau visage quand on le voyait pour de vrai. Caren lui fit faire le tour de l'allée circulaire, avec le gravier fin qui crissait sous les pieds. Une vieille calèche — tout en bois verni et en cuir couleur érable — était garée, théâtrale, à quelques mètres de la maison.

Puis... Elle ouvrit grand les portes et recula pour dévoiler un panorama qui s'étendait du parquet du vestibule à l'escalier incurvé, puis à la salle à manger où, sur des tables rondes couvertes d'argenterie et de nappes couleur crème, trônaient des bouquets de roses et de freesias. Les soirées comme celle-là, au début de l'automne ou quand le printemps était doux, ils laissaient souvent la porte « arrière » ouverte, élargissant la vue jusqu'aux vieux chênes verts de la pelouse côté nord. Leurs branches épaisses et imposantes se déployaient et se rejoignaient au-dessus d'une allée naturelle tapissée d'herbe verte qui encadrait, à cette heure-là, le soleil se couchant sur le Mississippi. Mme Quinlan poussa un petit soupir aigu et passa ses doigts sur ses grosses joues rouges. Elle était émerveillée, sous le charme, et peut-être un peu pompette. « Eh bien, dit-elle. M. Schuyler sera très, très content. »

En haut, Miguel attendait dans le bureau de Caren.

Elle avait oublié qu'elle l'avait convoqué et ne savait pas du tout depuis combien de temps il était assis là. Il avait encore sa tenue de travail, pantalon de toile beige avec ceinture et tee-shirt, tous deux tachés de terreau, d'herbe et de cercles de sueur. Lorsqu'elle entra, il leva les yeux et eut l'air, d'abord, plein d'espoir. Elle songea un instant à lui dire : « Laisse tomber. Rentre chez toi. » Elle le verrait le lendemain. Mais, à sa connaissance, les flics avaient déjà informé Raymond Clancy de son statut d'immigrant clandestin, et elle perdrait son boulot si elle ne prenait pas les décisions qui s'imposaient. Elle savait qu'elle n'avait pas le choix.

Voilà ce qu'était devenue sa vie.

Elle avait des responsabilités, maintenant.

Juché sur le rebord de son siège, une vieille casquette de base-ball entre les mains, la semelle d'une de ses bottes posée sur la cambrure de l'autre, Miguel suivait de ses yeux noisette et un peu clos les déplacements de Caren. Avant même qu'elle s'assoie à son bureau et se penche légèrement en avant, il semblait avoir compris.

« *Lo siento* », dit-elle.

Miguel baissa la tête et la secoua un peu, incrédule. Il pétrissait le bout de sa casquette avec ses mains rugueuses et calleuses. « Je t'aime beaucoup, Miguel. Vraiment. Et tu as très bien travaillé ici. *Pero si estás aquí* illégalement... *no hay nada que puedo hacer*. »

Il leva un doigt en l'air, un doigt mille fois piqué et tailladé par les outils de jardinage. « *Una semana más* », dit-il. Puis, dans un anglais presque parfait, il l'adjura : « Encore une semaine, mademoiselle.

— Je ne peux pas. »

Il avait toujours le doigt brandi. Sur son annulaire gauche, elle vit un mince cercle doré qui étincelait, par contraste avec la poussière et

la terre. Soit elle ne l'avait jamais remarqué jusque-là, soit c'était tout nouveau. Caren sentit sa gorge se nouer. Elle regarda la surface de son bureau, les ordres d'achat et les créances clients, dont les lettres et les chiffres se brouillaient à mesure que ses yeux s'embuaient. Miguel l'observa pendant ce qui lui sembla être une éternité, espérant que son sort changerait. « Je ne peux pas », dit-elle. Miguel finit par baisser la tête et remettre sa casquette sur ses cheveux noirs gras. Il se leva et quitta la pièce. Caren écouta le bruit de ses bottes jusqu'en bas de l'escalier ; une fois qu'il fut parti, elle se retrouva enfin seule. La radio n'avait pas cessé de marcher depuis le matin, depuis ces instants qui avaient précédé l'appel affolé de Luis, quand elle travaillait encore à son bureau — et que son problème principal s'appelait Donovan Isaacs. Elle sortit son portable de sa poche de jean et consulta sa messagerie pour réécouter le dernier message de Donovan.

Le répondeur indiquait que l'appel avait été passé à 4 h 07 du matin.

Elle ne comprenait toujours que la moitié du message. Donovan était soit ivre, soit défoncé, soit à moitié endormi. La phrase « Je vais pas pouvoir y retourner » ne formait pratiquement qu'un seul mot. Le reste était inintelligible, même à la deuxième écoute. Elle éteignit sa messagerie et regarda son téléphone portable.

Je vais pas pouvoir y retourner.

Je vais pas pouvoir y retourner.

C'étaient les propres mots de Donovan, prononcés comme s'il venait juste d'enchaîner deux journées d'affilée. Sauf qu'il n'avait pas été programmé la veille et n'était pas venu le jour d'avant. Son dernier jour de travail remontait donc au samedi, quand la troupe avait enchaîné trois spectacles sans interruption. Dans ce cas, pourquoi appeler à 4 heures du matin, avec une voix manifestement perdue, pour dire qu'il ne pourrait pas *retourner* à Belle Vie ?

Caren hésita avant de téléphoner chez la grand-mère de Donovan en utilisant la ligne de son bureau. Elle attendit six sonneries et laissa un message sur le répondeur, à propos d'un problème d'emploi du temps qui risquait d'affecter les heures et le salaire de Donovan. Elle termina en demandant qu'il la rappelle au plus vite, puis raccrocha. Elle pivota sur son fauteuil et, par la fenêtre, contempla les champs de canne de Groveland, au loin, ainsi que la clôture haute de presque un mètre cinquante qui séparait ces gens-là des siens.

Il était 16 h 30.

Elle devait encore prendre une douche et s'habiller.

Pourtant, elle mit un temps fou à se lever. Elle était épuisée, oui, bien sûr. Mais il y avait autre chose. Elle ne pouvait pas s'empêcher de penser à l'alliance au doigt de Miguel, à la jeune femme qu'elle imaginait l'attendant à la maison, une casserole en train de chauffer

sur la cuisinière. Caren se prit la tête entre les mains et pleura.

Lorsqu'elle sortit de sa douche, le soleil était couché.

Enveloppée d'une serviette, elle traversa le premier étage dans le noir, en faisant attention de ne pas réveiller sa fille. Quand elle était rentrée, Morgan dormait déjà, enroulée dans les draps de son lit, encore vêtue de son uniforme d'écolière. Caren n'avait pas pu la réveiller. Elle lui avait donc laissé son dîner sur la gazinière, puis avait demandé à Gerald de faire un petit tour de la propriété et de revenir d'ici un quart d'heure.

Dans sa chambre, éclairée par la lampe, elle se fit une épaisse tresse qu'elle épingla sur sa nuque. Elle enfila un soutien-gorge et une culotte, mais ne retrouva pas la robe de crêpe qu'elle avait prévu de mettre ; elle l'avait pourtant soigneusement posée, tôt le matin, sur le rocking-chair à côté du lit. Elle se dit que Letty l'avait peut-être rangée, pensant qu'elle l'avait déjà mise ou qu'elle n'était pas à sa place. Dès son premier jour à Belle Vie, Letty avait réagencé tous les placards de la cuisine sans demander la permission et, régulièrement, décidait de déplacer les livres sur les rayons de ses bibliothèques. C'était elle qui avait eu l'idée d'installer l'ordinateur hors de la chambre de Caren. Mère de trois enfants intelligents et en pleine forme, épouse d'un mari qui l'adorait, elle était par conséquent sourde à toute recommandation d'ordre domestique. Caren n'était pas bien placée pour se plaindre.

Elle inspecta d'abord la chambre de Morgan. Elle fouilla dans les tiroirs de sa commode ; elle y trouva entre autres choses un collier de perles et une paire de boucles d'oreilles en or qui lui appartenaient, pris dans sa boîte à bijoux sans autorisation. Elle décida de les laisser sur la commode, histoire que sa fille sache qu'elle était passée et qu'elle savait. Elle ouvrit d'autres tiroirs mais ne retrouva pas sa robe noire. Toujours en petite culotte, elle se dirigea vers la buanderie, en bas, dans la cuisine.

La robe n'était pas non plus dans le tas de vêtements posé sur la machine à laver. Elle vérifia deux fois, soulevant les habits un par un, comme les pétales d'une fleur fanée, puis les laissant tomber par terre. C'étaient surtout les tenues de Morgan pour l'école : des robes plissées, des chemises en coton blanches et un short de gym bleu marine avec un liséré rouge. Il y avait aussi des chaussettes retournées, un caraco nacré et un vieux tee-shirt gris des Kingston Mines que le père de Morgan lui avait envoyé quand il vivait encore à Chicago, juste après leur séparation. L'élastique du col pendouillait et il y avait un accroc gros comme une piécette sous le bras gauche. Morgan dormait avec ce tee-shirt depuis des lustres, elle le chérissait plus que tous les autres cadeaux envoyés par son père au fil des années : les livres, les jouets

et, à l'occasion d'un Noël particulièrement généreux, une guitare toute neuve (c'était Caren qui avait payé les cours deux fois par semaine pendant six mois, après l'école).

Cependant, la robe noire restait introuvable.

Ce n'est qu'en se penchant pour ramasser les vêtements sales par terre que Caren remarqua la tache sur une des chemises de Morgan. Elle était située sur le poignet droit, et assez grande, s'étalant sur plusieurs centimètres, de l'extrémité de la manche à un point situé au-dessus du poignet. La forme de la tache lui parut immédiatement reconnaissable, souvenir de l'époque où Morgan, beaucoup plus petite, rentrait à la maison avec les bouts de ses manches trempés dans la peinture ou le ketchup, ou couverts de boue séchée — comme un témoignage brut sur sa journée, toutes les choses où elle avait fourré ses mains. Seule dans la cuisine, Caren étudia attentivement le poignet de la chemise blanche. Le coton portait une marque d'un brun cuivré sombre, raide au toucher, et ça ressemblait de façon inquiétante à du sang séché.

En haut, elle opta pour une jupe fourreau grise et un pull en cachemire.

Elle s'habilla en silence, puis traversa le couloir jusqu'à la chambre de sa fille. Morgan s'était retournée sur le ventre et sifflait en respirant. Caren alluma la lampe près du lit. Elle souleva la couette molletonnée sur ses jambes et attendit qu'elle s'agite. « Morgan », dit-elle, une fois, puis deux, sa fille ne se réveillant toujours pas. Elle s'agenouilla à côté du lit et posa la main sur le front de Morgan. La peau était chaude et charnue, mais pas fiévreuse, et Caren ne comprenait pas pourquoi sa fille dormait d'un sommeil aussi profond presque cinq heures avant l'heure normale du coucher. « Morgan », insista-t-elle en la secouant. Lorsque la fillette ouvrit enfin les yeux, sa mère était au-dessus d'elle, la chemise souillée entre les mains. « Assieds-toi », lui dit-elle. Morgan se hissa sur ses coudes, mais son corps était encore tout engourdi. « J'ai faim, marmonna-t-elle en frottant ses yeux gonflés.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Morgan ?

— De quoi ?

— Ça. »

Caren approcha la tache de la lumière de la lampe. « Pourquoi est-ce qu'il y a du sang sur ta chemise ? » Morgan observa la chemise un long moment, d'un œil parfaitement neutre. Elle fronça le nez mais ne dit rien. Ses cheveux étaient aplatis du côté où elle avait dormi et son uniforme n'était plus qu'une série de plis. Elle avait de la salive séchée au coin des lèvres. Caren s'assit au bord de son lit. À l'autre bout du couloir, elle entendit le grésillement de son talkie-walkie, puis Gerald, en pleine inspection. « Les premiers invités arrivent, madame. »

« Quelle heure est-il ? » demanda Morgan avec une petite voix endormie. Elle gratta une piqûre d'insecte sur sa jambe et remonta ses chaussettes en coton, dont l'une avait glissé sous son talon. Lorsqu'elle balança ses jambes hors du lit, ses pieds ne touchèrent même pas la vieille moquette couleur petit pois. Caren posa la chemise au-dessus des draps froissés. Morgan jeta un coup d'œil sur la tache marron en forme de demi-lune, comme si elle avait repéré une pierre par terre, spectacle banal et aucunement inquiétant.

Caren sentait ses artères battre derrière ses oreilles.

« Comment est-ce que ta chemise a été ensanglantée, Morgan ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ça... Cette tache sur ta chemise. »

Morgan haussa les épaules. « Je ne sais pas ce que c'est. »

Caren lui attrapa les bras, les tira et examina sa peau à la recherche d'une éraflure, d'une plaie, de quelque chose qui puisse expliquer une telle quantité de sang sur ses vêtements.

« Tu t'es fait mal ?

— Non.

— Quelqu'un d'autre t'a fait mal ?

— C'est *toi* qui me fais mal ! »

Morgan dégagea ses bras et recula le plus loin possible de sa mère. En plaquant son dos contre la tête de lit, elle fit légèrement cogner celle-ci sur le papier peint rose. Caren n'en démordait pas. « D'où vient ce sang sur ta chemise ?

— Mais pourquoi est-ce que tu me cries dessus ?

— Je ne crie pas », fit Caren, alors qu'elle criait. Il y avait maintenant dans sa voix cette note fragile et aiguë qu'elle prenait quand elle avait vraiment peur. Et là, dans la chambre de sa fille, avec cette chemise tachée de sang entre elles, Caren avait peur comme sans doute jamais. « Quelqu'un t'a fait du mal, Morgan ?

— Non. »

Ce qui laissait une autre possibilité — celle qui effrayait le plus Caren.

Elle se força à respirer.

« Cet après-midi, dit-elle d'un ton calme et déterminé, insistant sur chaque mot, quand les policiers t'ont demandé si tu avais vu ou entendu quelque chose la nuit dernière, tu as dit la vérité, n'est-ce pas, 'Cakes ? »

Morgan bredouilla quelque chose.

« Morgan ?

— J'ai dit *oui*. »

La petite fille roula des yeux, une nouvelle habitude qu'elle avait prise à l'école et que Caren ne supportait pas. Elle voulut donner une tape sur ses petites jambes pour attirer son attention, comme elle l'aurait fait à l'époque où, Morgan encore bébé, le danger signifiait quelque chose d'aussi concret et réel qu'une flamme sur la gazinière. Or sa fille n'était plus un bébé. Elle ne pouvait plus l'envoyer au coin ou lui arracher physiquement la vérité. Mère et fille en étaient désormais réduites à la violence du langage, à l'imprécision des mots. « Qu'est-ce qui se passe, Morgan ? Pourquoi tu as du sang sur ta chemise ? » Sa voix était stridente. Elle criait encore.

Au fond du couloir, la voix de Lorraine se fit entendre dans le talkie-walkie. « La dame blanche te cherche, chérie, dit-elle en parlant de

Mme Quinlan. Je crois bien qu'ils attendent que quelqu'un lance officiellement la soirée. » Il y eut de la friture, puis Lorraine se tut. Il était déjà 17 heures passées. Caren était en retard et attendue à la maison principale. Mais elle s'en moquait. Le monde à l'extérieur de cette chambre pouvait bien attendre.

Elle recommença, lentement. « Morgan... »

Soudain, sa fille eut quelque chose à dire, une explication à fournir. « Si ça se trouve, ce n'est même pas ma chemise », répondit-elle sur un ton plein d'espoir, et même obligeant, comme si elle voulait vraiment aider, élucider un mystère aussi anodin que l'endroit où sa mère avait pu ranger ses clés de voiture. Mais plus elle parlait et essayait de refourguer sa version, plus Caren se rendait compte à quel point elles étaient dans le pétrin. « Parfois nos uniformes sont mélangés pendant le cours de sport, tenta Morgan. Ils sont tous pareils. Et tu m'as dit que tu coudrais mon nom derrière mais tu ne l'as jamais fait, alors quelqu'un a dû se tromper. Je suis sûre que j'ai pris la mauvaise chemise après le cours.

— 'Cakes... Je veux que tu me dises la vérité.

— Mais c'est ce que je fais. »

Caren pouvait à peine la regarder. Ses yeux tombèrent sur la tache. Dans sa tête, elle vit son équivalent. Elle vit la fosse, et la femme morte, et le sang qui imbibait ses vêtements.

« Est-ce que tu es sortie de la maison la nuit dernière, Morgan ?

— Non.

— Dis-moi la vérité, 'Cakes. »

De toute manière, Caren n'avait aucun moyen de le savoir.

Devant les flics, elle avait déjà essayé de se souvenir du moindre détail incongru la nuit passée ; elle chercha de nouveau à retracer les faits et gestes de sa fille durant la soirée. Morgan, malgré ses neuf ans, avait encore des problèmes de fuites nocturnes, ce qui expliquait en partie pourquoi elle déclinait les rares invitations à dormir chez ses copines. Elle avait l'habitude d'aller voir Caren en pleine nuit, serrant contre elle ses draps mouillés. Or, depuis la rentrée, elle changeait souvent les draps toute seule, trop honteuse pour l'avouer serait-ce à sa mère. N'importe comment, Caren avait bu du vin au dîner, beaucoup de vin. Elle avait dormi comme une souche et n'avait rien entendu.

Morgan était adossée à la tête de lit.

Elle marmonna encore quelque chose. Caren l'entendit à peine.

« Qu'est-ce qu'il y a, 'Cakes ? »

Ce qui sortit de la bouche de Morgan n'était qu'un murmure.

« Tu m'as dit que je n'avais rien fait de mal.

— Oh, Morgan... »

Caren sentit une énorme boule se former dans sa gorge.

« Je vais te poser encore une fois la question. Comment as-tu fait pour avoir du sang sur ta chemise ? » Sa fille haussa légèrement les épaules et répondit : « Je ne sais pas, maman. » Caren s'y résigna. Elle savait qu'elle n'obtiendrait rien de plus. « O.K. », dit-elle calmement. Elle s'appuya contre le côté du lit, se releva lentement et reprit la chemise tachée. N'ayant pas de meilleure idée, elle la rangea dans le tiroir du haut de la commode en bois de Morgan. « Gerald va arriver dans deux minutes. Tu ne dois quitter cette maison sous aucun prétexte, compris ?

— Oui, madame.

— Alors parfait. »

Elle ne comptait pas s'éterniser, juste le temps d'installer les invités et de serrer la main de Giles Schuyler, le P-DG de Merryvale Properties. Il ne ressemblait pas du tout à ce qu'elle s'était imaginé. On aurait dit un joueur de football américain vieillissant. Il avait de larges épaules, qu'aucune veste n'aurait pu contenir avec grâce, et de grosses mâchoires qui s'amollissaient avec l'âge. Il portait à sa main droite une petite montagne d'or sous la forme d'une chevalière de la LSU sertie d'une pierre terne et médiocre. Aurait-on expliqué à Caren qu'il vendait des lave-linge Amana au supermarché Sears du coin qu'elle l'aurait cru. Il avait l'apparence d'un homme simple, d'un gars du coin, pas le genre que l'on s'attendrait à voir diriger une entreprise cotée à la Bourse de New York. Aimable et chaleureux, il lui donna une tape amicale dans le dos et proposa d'aller lui chercher une flûte de champagne, comme s'ils étaient chez lui, dans son salon. Avec son apéritif à la main et sa veste déboutonnée, il était parfaitement à l'aise. Quoi que lui ait dit — si tant est qu'elle lui en eût parlé — Mme Quinlan à propos du cadavre retrouvé près de la clôture, il n'avait pas l'air le moins du monde troublé. De son côté, Mme Quinlan n'avait pas lâché un verre du rhum couleur de beurre plus d'une seconde. Elle était collée aux basques de Schuyler, avalait de petites gorgées et observait de près les allées et venues, repérant les invités.

« J'ai cru comprendre que votre fille était à l'école primaire de Laurel Springs ?

— Oui », répondit Caren. Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Elle essaya de calculer l'heure qu'il était à Washington et de voir dans combien de temps elle pourrait passer un coup de fil. « On en est très contentes.

— C'est le but, dit Schuyler. Construire des lieux où les familles peuvent s'épanouir. »

La phrase sortait tout droit de sa brochure publicitaire. Il but une petite gorgée de son apéritif et montra la foule. Dans la salle à manger, les convives n'avaient pas moins de trente-cinq ans. Ils

appartenaient à une génération qui accédait à la propriété sur le tard, des hommes et des femmes dont la première maison pourrait fort bien être la dernière. Tous avaient été invités ici, sous les lustres en cristal, pour profiter d'une occasion qui ne se représenterait pas deux fois : devenir les premiers investisseurs dans la prochaine grande communauté huppée de Louisiane, Douxville Estates, dont on vendait déjà les lotissements résidentiels. Les maisons qui illustraient la brochure rappelaient l'élégance ancienne d'un lieu comme Belle Vie, mais avec une plomberie toute neuve, bien entendu, et des plans de travail en granit sur mesure. Le but était de retrouver l'atmosphère des romans de Margaret Mitchell, une époque d'opulence et de raffinement, où l'on pouvait terminer chaque journée de travail à la manière de ses ancêtres, assis sur la véranda autour d'un verre, en imaginant un terrain qui s'étendrait sur des hectares au lieu de s'arrêter brutalement au bout d'une allée en béton. M. Schuyler ouvrit le bal en demandant aux invités de se lever et de trinquer avec leurs nouveaux voisins, avant de leur rappeler, en bon commercial, que le temps pressait. Il ne restait plus que quelques lotissements disponibles. « Décidez-vous vite, dit-il.

— Qui est ce monsieur ? »

Patricia Quinlan s'était glissée juste à côté de Caren. D'un hochement de tête, elle montra quelqu'un au fond de la salle. Schuyler commençait tout juste à entrer dans le vif du sujet, la présentation PowerPoint des plans, des maquettes en trois dimensions et des témoignages des habitants d'autres réussites signées Merryvale : Oakwood Village à Dallas, Sweetwater Estates sur la côte de Virginie, et bien sûr la petite ville de Laurel Springs, ici même, en Louisiane. Caren n'écoutait pas vraiment. Elle cherchait encore un moyen de rejoindre son bureau à l'étage lorsque Mme Quinlan montra du doigt un homme debout à côté de la table des hors-d'œuvre, en train de picorer la nourriture, sans serviette ni assiette — et, ce qui était sans doute encore pire aux yeux de Mme Quinlan, sans porter de badge à son nom. « Je ne pense pas que ce soit un de nos invités, dit-elle en consultant un bloc-notes assez petit pour tenir dans son sac à main. Il ne faudrait pas non plus que *n'importe qui* puisse entrer ici, ajouta-t-elle.

— Ce n'est pas n'importe qui », dit Caren, se sentant rougir.

À l'autre bout de la salle à manger bondée, Bobby Clancy avait la bouche pleine.

Du bout des doigts, il se tapota les commissures des lèvres, avala une rasade du liquide qu'un serveur lui avait mis entre les mains — en l'occurrence un bourgogne 1996 qu'il sifflait sans y mettre les formes —, reposa son verre vide et en attrapa un autre sur un plateau qui passait par là. Il avait un jean noir, élimé par endroits, et un tee-

shirt vert olive trop grand. Il était maigre et avec les années son crâne s'était dégarni. Même si l'alcool et le temps avaient tracé la carte routière vers l'âge mûr sur les rides de son visage pâle, il n'en restait pas moins un Clancy et possédait encore une beauté madrée, avec ses cheveux noirs, ses larges épaules et ses yeux bleu et or. Il avait l'air de passer un moment formidable. Il se bâfrait du festin étalé sur le buffet, et, Clancy ou pas Clancy, sa présence paraissait totalement incongrue aux yeux de Mme Quinlan. « Pourquoi est-ce qu'il est *ici* ? »

Caren proposa de la resservir. Elle s'en occuperait, lui dit-elle.

Elle traversa la salle à manger pour saluer Bobby et le trouva étrangement décalé. Avec ses vêtements ordinaires, il ressemblait à un homme qui n'était pas à sa place ici, un homme qui pouvait difficilement s'offrir ne fût-ce que la plus rudimentaire des maisons de Schuyler, plutôt qu'à un Clancy, quelqu'un dont la famille possédait Belle Vie depuis plusieurs générations. Elle se rappela que Bobby, enfant, jouait dans cette même salle.

Il était en train d'engloutir une brioche beurrée.

Caren posa le verre vide de Mme Quinlan et lui tendit une soucoupe propre.

« Bobby Clancy, dit-elle. Qu'est-ce qui se passe ? Deux fois en, quoi... Moins d'une semaine ? » Ils s'étaient croisés en ville quelques jours plus tôt.

« Je sais, je te gâte. »

Il fit signe à un serveur de lui resservir du vin.

Puis il se tourna vers Caren et sourit.

Il étudia sa mise, sa robe et sa grande natte.

« Il faut que je fasse gaffe, dit-il. Tu vas peut-être mal interpréter ma présence ici. »

Elle sourit à son tour, sans le vouloir. Il avait toujours le sens de l'humour.

« Qu'est-ce que tu fais ici, Bobby ?

— Je jette un coup d'œil sur les affaires familiales, rien de plus. Je viens voir ce que fabrique mon frère. »

Il promena son regard sur l'ensemble de la salle, les lustres, les nappes amidonnées, les dizaines d'inconnus regroupés dans ce qui avait été, autrefois, son salon.

« Il y en a pour combien, là ? 10 000 ou 15 000 dollars ?

— Quelque chose comme ça, oui. »

À l'autre bout de la pièce, Mme Quinlan les observait, les lèvres pincées.

Caren envoya un serveur lui chercher une boisson fraîche.

« Je préférerais comme c'était avant, dit Bobby. En famille, tu comprends ? Papa et Ray, moi et maman. Et tous les gens de l'époque, ta mère et sa famille, les coupeurs dans les champs. » Il fourra dans sa

bouche un autre pain rond, cette fois au hachis de courgette et de pomme de terre, avec saucisse fumée et ciboulette, que Lorraine avait préparé à la dernière minute. Bobby l'avalait d'un coup et s'essuya la bouche avec le revers de la main. « J'aimais mieux la cuisine de ta mère, aussi. » Il tendit le cou, regarda autour de lui, toujours à la recherche de son deuxième ou troisième verre de vin.

Caren se demanda s'il était au courant pour le meurtre.

Elle n'avait jamais autant vu Bobby depuis qu'elle était revenue à Belle Vie quatre ans plus tôt. Elle soupçonnait forcément autre chose derrière sa réapparition soudaine sur la plantation. Raymond lui avait fait jurer de se taire, de le laisser annoncer lui-même la nouvelle à Bobby. Vingt, trente ans plus tôt, elle n'en aurait pas fait grand cas. Mais aujourd'hui Raymond était son patron, et en vérité cela faisait belle lurette que Bobby et elle n'étaient plus amis, plus tout à fait. Il avait suivi les pas de sa famille en allant à l'université du Mississippi, en adoptant en cours de route les idées de Raymond sur la manière dont les Clancy devaient se comporter, notamment en ne frayant pas trop avec la domesticité. Raymond n'avait jamais manqué une occasion de le taquiner sur son petit faible pour Caren. Elle n'avait que treize ans quand Bobby était parti à l'université. Après ça, il avait cessé de traîner avec elle. Il ne passait plus à la cuisine pour les biscuits à thé et le lait ; il ne la courait plus jusqu'en haut des arbres ; et il ne lui racontait plus d'histoires de fantômes dans les quartiers des esclaves. Caren s'était bercée d'illusions pendant un temps, persuadée que c'était leur différence d'âge qui était devenue soudain trop grande. Une fois ses illusions dissipées, elle avait simplement accepté la vérité : elle était la fille d'une cuisinière de plantation, descendante d'esclaves, et Bobby était né dans la grande maison. Il jouait son rôle et elle le sien, en attendant de pouvoir se tirer de là, loin de Belle Vie. Pourtant, elles étaient longtemps restées dans sa tête, ces frontières infranchissables, comme pour lui rappeler d'où elle venait.

Maintenant qu'elle avait pris de la bouteille, elle ne lui en voulait plus.

Les gens s'éloignent, tournent la page.

Des deux frères, c'était sans doute Bobby qu'elle aimait encore le plus. Mais sa nostalgie du bon vieux temps avait une teinte qui ne lui disait plus rien. « Raymond sait que tu es là ? »

Bobby ne répondit pas.

« Il y a un flic dans le coin, tu sais, qui fourre son nez un peu partout.

— Le shérif adjoint Harris. »

Caren avait oublié le jeune policier et sa présence nocturne. Elle se dit, inquiète, que c'était en fait une ruse de Lang pour pouvoir surveiller non seulement la plantation, mais surtout *elle*. C'était une

angoisse irrationnelle, la crainte que Lang sache déjà ce qu'elle savait et voie ce qu'elle avait vu : le sang sur la chemise de sa fille.

Bobby se pencha au-dessus d'elle. « J'ai appris que c'était toi qui l'avais trouvée.

— Raymond t'a raconté. »

Encore une fois, Bobby ne réagit pas au nom de son frère.

« Quelle saloperie. » Ce fut tout ce qu'il dit, la main tendue vers le plateau à cocktails le plus proche. Il prit une coupe de champagne et l'avalait d'un trait. « J'aurais pu lui dire que cette boîte n'allait nous apporter que des emmerdes. »

Caren ne voyait pas ce que Groveland venait faire là-dedans.

« Les flics ont plutôt l'air de chercher chez nous.

— Hmf », marmonna Bobby.

Elle ne savait pas si c'était à cause de l'alcool ou de l'heure fatale, du soleil couchant à travers les fenêtres à vitraux, mais elle ne pouvait pas ne pas voir les croissants grisâtres sous les yeux de Bobby, ses joues décolorées, la pâleur de son visage. Elle y décela une profonde tristesse, mais aussi de la colère. « Le fric, voilà tout, dit-il. Avec Raymond, tout est toujours une question de fric, bordel. Fais attention à lui, Caren. » Il lui prit le bras, son mètre quatre-vingts cachant presque toute la lumière disponible, rejetant Caren dans l'ombre, tellement près d'elle qu'elle pouvait compter les poils sur son menton.

« Sois prudente. C'est tout ce que je dis. »

Elle se sentait étourdie, elle avait chaud, elle était bouleversée.

Elle voulut monter dans son bureau, seule.

Elle attrapa un verre sur un plateau qui passait. « Je suis contente de t'avoir vu, Bobby. En attendant, j'ai du boulot. Tu peux rester si tu veux, mais je sais qu'ils ne préfèrent pas », dit-elle en montrant Mme Quinlan à l'autre bout.

Qu'elle se débrouille avec lui, pensa-t-elle.

Elle se retourna et sortit avant même que les entrées soient servies.

En haut, elle referma la porte de son bureau derrière elle. En nage, un peu secouée, elle entrebâilla la fenêtre et cala un annuaire de la paroisse sous le châssis en bois pour le maintenir ouvert. Elle but le vin rouge tiède, puis se pencha au-dessus de son bureau pour regarder ses doigts tremblants composer le numéro de téléphone d'Eric.

Ce fut Lela qui décrocha.

Caren savait que, par politesse, elle aurait dû prendre le temps de demander à Lela comment elle allait, des nouvelles de sa famille ou de son travail, et d'ordinaire elle n'aurait pas manqué de le faire. Elle n'avait jamais rencontré cette femme et avait toujours vu en Eric un homme de goût ; il eût été médiocre de ne pas être au moins cordiale avec elle. Mais elle estimait aussi avoir gagné le droit, en cas d'urgence, de passer outre les convenances sociales.

« Est-ce qu'Eric est là ? »

Il y eut un silence à l'autre bout du fil. En bas, la voix amplifiée de M. Schuyler résonnait et remontait à travers le plancher.

Elle entendit son nom dans le combiné.

« Caren ?

— Oui. »

Nouveau silence. Puis la voix de Lela, plus froide. « Il est là. »

Caren entendit un bruit sourd, et plus rien — Lela posait le téléphone.

Lorsque Eric prit le combiné, près d'une minute plus tard, il semblait de bonne humeur, presque joyeux et heureux de l'avoir au bout du fil. « Salut », dit-il. Puis, reprenant une conversation en cours, leur dernier échange de mails ou un message vocal qu'elle avait oublié, il ajouta : « Tu sais, Caren, je crois que le mieux, c'est que tu nous laisses acheter le billet d'avion. En ce moment, American Airlines propose un vol direct La Nouvelle-Orléans - Washington à moins de 400 dollars. »

Cela faisait presque un an qu'elle n'avait pas revu Eric.

Sa dernière visite remontait au printemps. Pendant que Caren voyait un fournisseur à Baton Rouge, il était passé prendre Morgan avec Lela. Morgan était restée tout le week-end à l'hôtel avec eux, à La Nouvelle-Orléans, et ils l'avaient ramenée à l'école de Laurel Springs le lundi matin. Lela n'avait jamais vu La Nouvelle-Orléans, et Morgan était revenue à la maison avec les photos de trois appareils jetables. Caren avait été attristée de voir sa fille visiter en touriste la ville où elle était née, et, même si elle lui avait promis plusieurs fois de s'asseoir à ses côtés pour regarder les photos, elle ne l'avait jamais fait. Par conséquent, la petite amie d'Eric demeurait pour elle un mystère. Et, si gênant que cela puisse paraître, elle l'avait d'abord imaginée comme une rivale : grande, peut-être avec des seins plus gros, et diplômée en droit. Pendant des semaines, elle s'était même demandé si Lela n'était pas blanche. Morgan l'avait rassurée en lui disant, sans qu'elle le lui demande, que Lela était café au lait, de taille moyenne, avec un « très beau sourire ». « Elle te ressemble un peu, maman. » Eric, lui, restait toujours le même dans l'esprit de Caren : grand et mince, avec des cheveux très frisés courts et des lunettes rondes à monture invisible. Ils se parlaient au téléphone au moins une fois par mois, s'envoyaient des mails plus souvent, surtout au sujet de la scolarité de Morgan, mais cela faisait longtemps qu'elle ne l'avait pas eu en face d'elle. « Je crois que Morgan commence à avoir peur que tu changes d'avis à propos de son séjour ici, dit-il.

— Je ne t'appelle pas pour le voyage, Eric.

— Ah », répondit-il avant de s'éclaircir brièvement la gorge. Caren se demanda si Lela écoutait.

« On a un problème, Eric.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il y a eu un “incident” ici. »

Elle regretta aussitôt le choix de ce mot. Elle ne voulait ni arrondir les angles, ni lui mentir. Elle voulait qu'il connaisse tous les faits. « La police est venue ce matin.

— Tout va bien pour toi ? » demanda-t-il avec empressement. Il paraissait sincèrement préoccupé et, l'espace d'un bref instant, Caren sentit une boule au fond de sa gorge.

« Oui.

— Et Morgan ? »

Elle hésita. « Oui.

— Eh bien qu'est-ce que c'est, alors ?

— On a retrouvé un corps, ici, à Belle Vie. Au bout de la propriété, près de la clôture et des champs de canne derrière. Une femme. Elle était à moitié enterrée.

— Quelqu'un est mort.

— Quelqu'un a été tué.

— Là-bas ? demanda-t-il, incrédule. Qui est-ce ? »

Caren évacua de son cerveau le visage de cette femme.

« Je ne sais pas. Il semblerait qu'elle travaillait dans les champs.

— Oh mon Dieu, dit Eric avant de prendre une longue inspiration. Est-ce que Morgan est au courant ? »

Elle allait justement y venir.

« Ils ont interrogé tout le personnel pour savoir si quelqu'un a vu ou entendu quoi que ce soit. Je ne sais même pas comment quelqu'un a pu entrer sur la propriété, la femme... ou la personne qui lui a fait ça. » Caren regarda par la fenêtre. Le monde de Belle Vie était devenu tout sombre. Elle voyait à peine à quelques mètres derrière la fenêtre de son bureau, ce qui ne l'avait jamais dérangée jusque-là. Mais elle s'aperçut qu'elle avait peur d'être seule ici. « Je ne sais pas, Eric... Toute cette histoire est horrible.

— Est-ce que la plantation cherche à se dégager de toute responsabilité ? demanda-t-il, interprétant complètement de travers la raison de son appel. Je suis sûr que le cabinet de Clancy peut s'en occuper, mais je connais encore deux ou trois personnes chez DeLouche & Pitt, à Baton Rouge. Bob Klein est toujours persuadé que je reviendrai travailler chez lui un jour. »

Il poussa une sorte de petit gloussement, qui s'évanouit dès qu'il s'aperçut, trop tard, qu'il marchait sur un terrain sablonneux. Ils restèrent silencieux pendant quelques secondes. Puis Caren dit : « Les inspecteurs ont aussi interrogé Morgan.

— Pourquoi ?

— Elle habite ici et ils voulaient savoir si elle avait des renseignements à leur donner.

— Mais c'est une gamine.

— Je suis restée avec elle tout le temps, dit-elle, s'efforçant de garder une voix calme, de s'en tenir aux faits. Ils lui ont demandé si elle a vu ou entendu quelque chose d'anormal ces derniers jours. J'étais à côté d'elle quand elle leur a répondu que non.

— Elle a dû être terrorisée.

— Elle a menti.

— Quoi ?

— J'ai retrouvé du sang sur une de ses chemises, Eric. »

Il ne répondit pas. Il retenait son souffle.

« Je ne comprends pas.

— Dans le linge sale, sur la manche droite d'une de ses chemises, j'ai retrouvé du sang.

— Donc tu penses qu'elle a tué quelqu'un ? »

Il avait l'air à la fois amusé et un peu soulagé. L'idée était tellement absurde qu'elle sembla détendre l'atmosphère de son côté. « Non, dit Caren, je ne pense pas qu'elle ait tué quelqu'un. Elle est gauchère. »

Le silence retomba.

« Nom de Dieu, Caren, marmonna-t-il avant d'ajouter, sur un ton plus grave : Tu plaisantes, j'espère ?

— Comment se fait-il qu'il y ait du sang sur sa chemise, Eric ?

— Oh, Caren... »

Il dit cela avec tendresse, sur un ton presque joyeusement réprobateur. Pour lui c'était comme la fois où, quand Morgan avait six mois, Caren avait cru dur comme fer que leur fille ne respirait plus, jusqu'à ce qu'Eric place un miroir au-dessus de son petit nez. Ou le jour où elle s'était persuadée que les dames de la crèche nourrissaient secrètement Morgan avec du lait entier.

« Elle a dû tomber par terre à l'école et se blesser, ou se faire une coupure sur la main, quelque chose comme ça.

— Il y avait trop de sang. »

Les mots formaient une image, une image qui le fit hésiter.

« Et tu lui as posé la question ?

— Elle *ment*.

— Comment est-ce que tu peux en être sûre ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Eric ? C'est ma fille. »

Eric poussa un petit soupir.

Elle connaissait ce bruit par cœur. Ça voulait dire qu'il réfléchissait.

« Du sang ?

— Oui.

— Très bien. Passe-la-moi, alors.

— Elle est à la maison. »

Avant de raccrocher, elle lui dit qu'elle attendait son coup de fil.

Dehors, le vent s'était levé. Il s'insinuait dans l'obscurité par des

tourbillons échevelés et poussait les arbres contre la fenêtre. Les branches étaient comme des doigts sur la vitre, qui venaient réclamer son attention. Caren fit le tour de son bureau pour aller à la fenêtre. Lorsqu'elle se pencha pour retirer l'annuaire, elle crut entendre des voix en provenance des quartiers des esclaves. Elle crut vraiment entendre des voix... *chanter*. C'était lointain ; elle se dit qu'elle rêvait. Pourtant, lorsque le vent se leva de nouveau, il envoya le son directement jusqu'au rebord de la fenêtre. Caren fit un pas en arrière, croyant qu'il y avait quelqu'un dehors.

Le téléphone sonna. Elle sursauta.

À l'autre bout du fil, Eric lui répéta la même version que celle de Morgan, à savoir que la chemise n'était sans doute même pas la sienne, qu'il avait dû y avoir un quiproquo à l'école. Il n'y croyait pas trop. Il avait encore du mal à se dire que c'était du sang sur la chemise de sa fille, ou que Morgan mentait. Caren préféra se mordre la langue plutôt que de préciser qu'elle pensait connaître sa fille mieux que lui. Ça aurait paru mesquin. Ce n'était pas Eric qui avait voulu que Morgan reste en Louisiane.

Elle lui rappela la quantité de sang et la disposition étrange de la tache sur la manche.

« À ta place, je ne m'inquiéterais pas trop », dit-il d'une voix soudain très lointaine. Pour la première fois, Caren se demanda ce qu'il fabriquait quand elle avait appelé, si son dîner était en train de refroidir, si pendant tout ce temps-là Lela attendait, seule à table.

« Ils ont demandé un mandat de perquisition, Eric.

— Les flics ?

— Ils reviennent demain matin. »

L'attitude d'Eric changea.

C'était un avocat chevronné, après tout. Et il était le père de Morgan.

Il resta silencieux pendant un long moment.

« Franchement, je ne m'inquiéterais pas pour ça, Caren.

— D'accord. »

Elle n'allait pas s'inquiéter pour cette tache.

Elle allait la faire disparaître.

Elle songea d'abord au fleuve. Mais naturellement se posait le problème du poids, de la manière d'empêcher la chemise de flotter à la surface de l'eau et de dériver au vu de tout le monde. Elle imaginait déjà quelqu'un retrouver la chemise de sa fille le lendemain matin, piégée dans des fourrés sur la berge, n'ayant parcouru qu'un petit kilomètre avant le lever du soleil. N'importe comment, dans cette partie de la paroisse, les digues mesuraient deux mètres quarante de haut et empêchaient presque de mettre une barque à l'eau, même en

plein jour. Elle ne se voyait pas non plus expliquer à Gerald qu'elle sortait faire une course en pleine nuit après avoir tellement insisté pour qu'il reste planté devant la porte d'entrée. D'expérience, elle savait aussi que se débarrasser d'un objet vous jouait souvent des tours. C'est là que la plupart des gens commettaient les plus grosses erreurs. Dans une des premières affaires qu'elle avait traitées, un petit jeune avait jeté un couteau dans une benne à ordures à quelques mètres de chez lui ; le lendemain matin, une fois les camions poubelles passés, le couteau s'était retrouvé aux mains de la municipalité. Non, il était plus sensé de garder ce genre de choses à portée de main, avec un argumentaire soigneusement élaboré autour du Quatrième Amendement et des garanties qu'il offrait face à une perquisition et à une mise sous séquestre illicites. Elle ne savait ni ce qui était sur la chemise, ni comment ç'avait pu arriver. En revanche, elle savait que l'inspecteur Lang n'en apprendrait jamais rien. Pas tant qu'elle n'aurait pas recueilli des renseignements supplémentaires. Le droit, elle le savait, est une petite boîte étroite. Et le moindre faux pas suffit à vous mettre en dehors de cette boîte.

Il était 2 heures du matin passées lorsqu'elle échafauda un plan.

Morgan endormie à l'étage, Caren lava deux fois la chemise en utilisant double dose d'eau de Javel. Adossée à la gazinière, elle regarda le tambour de la machine tourner et secouer en tous sens la chemise blanche de sa fille. Le plateau préparé par Lorraine attendait toujours, intact. Caren essaya, sans conviction, d'avalier un morceau. L'alligator frit était caoutchouteux, froid, absolument immangeable, les légumes étaient enrobés d'une graisse animale blanche. Le spectacle lui retourna l'estomac. Elle jeta alors son dévolu sur des pommes de terre à la crème, une petite cuillerée, pour remplir son ventre creux.

Elle avala la bouchée et attendit.

Le calme régnait.

Une fois sortie du sèche-linge, la chemise était d'un blanc éclatant, partout, *sauf* à l'emplacement de la tache sur la manche droite, où subsistait une ombre. La couleur s'était estompée pour laisser place à un gris sale, mais la forme en demi-lune était encore nette. Caren fut tout de même soulagée. Qui s'intéresserait à cette tache relativement petite, dont l'eau avait emporté la couleur et qui ne sautait plus aux yeux, et dont, à cette heure tardive, elle était prête à admettre que ça n'avait jamais été du sang ? Pourquoi diable la commode rose de sa fille serait-elle concernée par un mandat de perquisition de la police ? Si elle repliait soigneusement la chemise en rabattant les manches et la rangeait au fond d'un tiroir peu utilisé, à coup sûr personne n'y ferait attention. En haut, dans la chambre de sa fille, elle regarda Morgan dormir. Cela faisait presque dix heures. Elle essaya de la

réveiller en secouant doucement ses épaules. Elle l'entendit émettre un son, un petit fredonnement qui ressemblait beaucoup à « maman ». Mais peut-être n'était-ce que ce qu'elle espérait, un murmure à l'intérieur de sa propre tête. À l'exception de son souffle léger, Morgan restait immobile. Caren remonta les draps pour couvrir les jambes nues de sa fille. Finalement, elle rangea la chemise propre dans le tiroir supérieur de sa commode, puis traversa le couloir pour se déshabiller avant d'aller au lit.

Elle se coucha et ferma les yeux en repensant à sa drôle de rencontre inopinée avec Bobby Clancy, aux propos qu'il avait tenus au sujet de son frère Raymond. Ce n'est qu'à cet instant, en pleine nuit, alors que son corps était sur le point de céder, qu'une image finit par surgir dans son cerveau : la femme morte, son visage, ses yeux noirs dessinés au charbon. Elle se rappela enfin où elle l'avait déjà vue.

Il était 6 h 15 lorsque le coup de fil de Donovan la réveilla.

Elle ne se rappelait plus s'être endormie, ni comment elle avait fait pour se retrouver à l'envers sur son lit *queen size*, les pieds nus face à la tête de lit. Sous elle, la couette était trempée de sueur. La culotte en soie qu'elle n'avait pas pris la peine de retirer ressemblait à un morceau de film étirable posé sur sa peau. La chambre était une étuve. Elle se traîna jusqu'au radiateur. Elle avait la langue épaisse et pâteuse. Elle tourna le bouton. « Qu'est-ce qui se passe, Donovan ?

— Vous m'avez appelé. »

En effet, pensa-t-elle.

Elle se redressa, réitéra son mensonge, sa ruse pour le faire venir à Belle Vie, quoique en se mélangeant un peu les pinceaux dans les détails. Cette fois, elle prononça le nom de Raymond Clancy, laissant penser que c'était *lui* qui proposait quelques changements dans le programme. Elle lui demanda de se présenter à son bureau avant 9 heures. Il ne posa aucune question. « O.K., ça marche », se contenta-t-il de répondre. Elle entendit alors un déclic et la ligne fut coupée.

Dans un coin sombre, le radiateur en cours de refroidissement ronronnait et sifflait.

Caren entrouvrit la fenêtre de sa chambre.

Il y avait de la rosée sur la peinture écaillée du rebord. Dehors, il faisait frais et humide, la plantation était enveloppée par la brume mouvante du matin, le ciel était encore d'un bleu noir et on voyait à peine une lueur à l'horizon. Dans l'obscurité de sa petite chambre, elle commença à mettre un jean et un tee-shirt à manches longues.

Par la fenêtre ouverte, elle entendit un bruit.

À cette heure matinale, l'air était parfaitement immobile et Belle Vie retenait son souffle au parfum de magnolia. Caren pencha la tête vers la brume, l'oreille à l'affût. Le bruit était faible, comme un petit sifflement, un appel lointain. Il venait du sud, près des quartiers. De sa fenêtre du premier étage, elle ne distinguait que la cime des arbres, et, même si ça lui paraissait absurde, elle était persuadée d'avoir entendu des voix... *chanter*. C'était ce même bruit diffus qu'elle avait entendu par la fenêtre de son bureau la veille au soir.

Elle prit le couloir et jeta un coup d'œil dans la chambre de sa fille.

Morgan dormait du sommeil du juste.

En bas, Caren enfila ses bottes. Le cuir usé était froid sous la plante de ses pieds nus. Dehors, Gerald était assis sur la voiturette, son coupe-vent noir fermé jusqu'au menton. Ses mains étaient posées sur son entrejambe et il avait la tête en arrière, contre l'appuie-tête ; il dormait à poings fermés. Caren était sortie de la maison sans blouson. Elle serra ses bras autour de sa poitrine pour essayer d'enfermer la chaleur dans son corps. « Gerald », dit-elle en s'avançant vers la voiturette garée à quelques mètres de sa porte. Gerald s'agita et ouvrit ses yeux rougis. Âgé d'un peu moins de quarante ans, il était bâti comme un joueur de football américain. Il eut du mal, mais il se redressa lentement en essuyant un peu de salive séchée pâle sur la peau marron foncé qui entourait sa bouche. « Je me reposais juste quelques secondes, madame. »

Elle lui demanda de se lever et de bien vouloir lui remettre les clés de la voiturette.

« Tout va bien, madame ? »

Elle prit sa place sur le siège conducteur et sentit la chaleur de Gerald percer à travers le coton fin de ses propres vêtements. Elle lui dit de rester près de la porte d'entrée et lui rappela, pendant qu'elle mettait le contact, que sa petite fille était en haut. « Oui, madame. »

Elle partit vers le sud en faisant rebondir les pneus de la voiturette sur l'herbe mouillée.

Avant qu'elle ait dépassé les pavillons des invités, la lumière avait commencé à changer. Le soleil levant avait blanchi l'horizon, transperçant de ses rayons chauds l'air humide et fendant la brume au moment où Caren arriva à l'entrée des quartiers.

Près du village, elle ralentit, comme toujours.

Le moteur de la voiturette toussota... puis se tut.

Caren observa les cases obscures et désertes, avec leurs porches affaissés qui se faisaient face. Elle sentit ce frisson qu'elle connaissait bien. Et elle entendit de nouveau les voix, empilées les unes sur les autres pour ne plus former qu'un chœur grave. Elle reconnut tout de suite la mélodie.

C'est la grâce qui apprit à mon cœur la crainte,

Et la grâce qui soulagea mes craintes...

Combien précieuse cette grâce m'apparut

À l'heure où pour la première fois je crus...

Caren se tenait parfaitement immobile. Elle écoutait le chant ancien. Il semblait provenir de l'extrémité du village, au bout du chemin de terre, la dernière maison sur la gauche, celle que sa mère appelait la case de Jason.

Elle sentit un petit vent se lever derrière elle, froid et humide, comme le souffle d'un fantôme.

Son pouls accéléra.

Elle posa le pied sur le chemin et commença à marcher en se demandant si, dans cette lumière du petit jour, elle n'assistait pas à un retour des fantômes, à la résurrection des quartiers, sous ses yeux. À mesure qu'elle approchait de la case de Jason, la plus proche des champs de canne, la musique se faisait plus forte, les voix plus ferventes. Leur douceur était aussi aiguë que des piqûres d'aiguille, elle laissait des tas de petits points sur la peau nue de Caren. Lorsqu'elle atteignit la porte, les chants cessèrent soudain, disparaissant aussi mystérieusement qu'ils étaient venus. Elle s'arrêta et repensa à l'effroi glacé qu'elle avait ressenti la veille au matin quand, sans raison valable, elle avait écourté son inspection.

Elle se rappela aussi les histoires de fantômes de Bobby.

Il lui avait toujours raconté que la case de Jason était hantée.

À l'intérieur, la maison était plongée dans le noir, encore plus que la veille. Caren fit quelques pas, donna deux ou trois coups hésitants dans le vide pour se repérer, tâta le bois brut des murs. Et c'est comme ça qu'elle découvrit le premier véritable indice. Elle s'arrêta net et attendit que ses yeux se fassent à l'obscurité. Lorsque la lumière finit par apparaître, Caren avait devant elle un espace vide sur le mur. Elle en distinguait encore le contour, la forme d'un couteau à canne ancien avec sa longue lame, plate et large comme le soc d'une houe, et le manche en bois incurvé. Le couteau avait disparu. Quelqu'un l'avait volé quelques jours avant que cette femme se fasse égorger.

Les voix reprirent, comme un murmure dans son dos.

Elle se retourna mais ne vit personne.

Oui, quand cette chair et ce cœur auront péri,

Et que la vie mortelle aura cessé...

Je posséderai dans l'au-delà

Une vie de joie et de paix...

Elle s'aperçut que le chant ne venait pas du tout de la case. Elle ressortit. Les voix étaient de plus en plus fortes. Elles paraissaient provenir des champs de canne.

Elle conduisit la voiturette jusqu'à l'arrière des quartiers, sur cette triste butte où aucune herbe ne poussait. Parvenue à une trentaine de mètres de l'endroit où le corps avait été découvert, elle les vit, de l'autre côté de la clôture, celui des champs de canne. Une petite assemblée, debout sur la terre. Une femme tenait un cierge presque entièrement consumé. Les autres gens faisaient aussi face à Caren, la tête inclinée solennellement vers la fosse par-delà la clôture. C'étaient surtout des femmes, au nombre de six, compta Caren, des Blanches d'âge mûr, aux hanches très larges. Leurs voix étaient haut perchées et douces, emmenées par un ténor solitaire. Au centre du groupe, il y

avait en effet un Noir au visage rond, presque de chérubin. Il portait un pantalon noir, une chemise noire et un col de prêtre dont le blanc contrastait fortement avec sa peau couleur café.

Derrière eux, les ouvriers agricoles s'étaient rassemblés. Les hommes, petits et trapus, avaient la peau bronzée jusqu'à devenir brun-rouge et portaient presque tous la même tenue : les manches de leurs blouses de travail serrées par des élastiques aux poignets, les jambes de leurs pantalons fixées aux chevilles à l'aide de bouts de tissu. Ils tenaient leurs chapeaux de paille contre leur torse et écoutaient en silence, suivant de près sinon les paroles, du moins la mélodie douce-amère. Quelques femmes les avaient accompagnés. Un homme, tête baissée, se tenait contre la clôture. Du revers de sa main, il séchait ses larmes. Le prêtre noir jeta un coup d'œil vers Caren. Il hocha gentiment la tête, mais sans sourire, puis leva la main pour faire signe à l'assemblée, qui entonna de nouveau l'hymne.

*Grâce étonnante, doux murmure,
Qui sauva le misérable que j'étais...*

Le shérif adjoint Harris, qui attaquait sa vingt-quatrième heure de surveillance, se tenait dos au garde-corps de la clôture. Il fumait une cigarette et, entre deux bouffées, se rongeaient les ongles de la main gauche. Il avait visiblement les nerfs à vif. Par-dessus son épaule, il regarda les fidèles qui chantaient avec le prêtre noir et roula ses yeux, jetant les cendres de sa cigarette à quelques centimètres de la fosse déchiquetée. Autour, il y avait quatre petits pieux plantés et reliés les uns aux autres par un fragile ruban jaune.

Couvrant le gospel, Caren entendit démarrer un moteur de camion.

Derrière les ouvriers agricoles, un pick-up Chevrolet, avec le nom GROVELAND inscrit en jaune vif sur le côté, s'arrêta sur un talus entre la clôture et les plants de canne à sucre. Hunt Abrams était au volant. De sa cabine, il contemplait la scène : ses ouvriers debout, à l'arrêt, et plus d'une demi-douzaine d'inconnus en train d'entonner des chants religieux aux aurores. Son bras gauche pendait par la vitre. Il pointa le doigt pour essayer d'attirer l'attention du jeune flic. « Hé, lança-t-il. Vous voulez bien leur dire de dégager de mon champ ? »

Harris réagit à peine. « Moi je m'occupe de *ce côté-là* de la clôture. » Il tira sur sa cigarette. « Tant qu'ils dérangent pas la scène de crime, c'est pas mon problème.

— Ah oui, vraiment ? »

Harris haussa les épaules.

Abrams réfléchit un moment. Son regard se détacha du policier pour se poser, une fois de plus, sur le prêtre et les dames pieuses. Puis il tapa du poing sur la portière et adressa un signe de tête aux ouvriers. « *Vamonos*, les gars, dit-il dans un espagnol élémentaire. Allons-y.

Trabajamos. » Caren vit le canon d'un fusil posé à côté de lui, sur le siège passager. Les ouvriers, une dizaine en tout et pour tout, remirent leurs chapeaux puis s'ébranlèrent en silence sous le soleil levant et disparurent dans les champs. Le dernier homme, dont les joues étaient encore ruisselantes, refusa de bouger jusqu'à ce qu'un autre homme l'appelle. « *Gustavo, no puedes quedarte aquí.* » Gustavo essuya ses larmes. Il se signa, puis fit demi-tour pour rejoindre les autres. « Je vais vous demander de partir, dit Abrams aux femmes. C'est une entreprise ici, pas un groupe de prière. » Comme elles n'obéirent pas immédiatement, il haussa le ton : « Je sais que vous m'avez entendu. À rester là, vous risquez de vous attirer des ennuis. »

Le fusil était toujours à portée de sa main.

Une des dames, visage replet en forme de cœur sous une masse de cheveux bouclés, interpella le jeune flic. « Vous avez vu ça ? Vous avez entendu comme il nous parle ? » Mais le shérif adjoint Harris se montra aussi insensible à leurs doléances qu'à celles de Hunt. Encore une fois, ce n'était pas son problème. Cependant, et non sans une certaine curiosité, il regarda une des femmes sortir de son sac à main un calepin à spirale et prendre des notes sur les moindres détails de la scène, allant même jusqu'à relever la plaque d'immatriculation du pick-up. Abrams les fusilla du regard. Pendant tout ce temps-là, le prêtre n'avait pas dit un mot, ni au flic ni à Hunt Abrams. D'un geste, il signifia aux femmes que la cérémonie était terminée. Tandis qu'elles commençaient à se mettre en file indienne pour quitter le champ et retrouver la route, le prêtre, avec un accent que Caren n'arriva pas à identifier tout de suite, lui jeta un dernier regard. « Bonne journée, madame », dit-il très poliment.

Quand tout le monde fut parti, Hunt Abrams était toujours dans son camion.

Il regarda Caren, de l'autre côté de la clôture. « Vous avez un commentaire à faire ? »

Il était 7 heures passées lorsqu'elle rentra chez elle. Letty était déjà aux fourneaux, en train de faire cuire des œufs. Morgan était assise à la petite table ronde en face de l'escalier. Habillée pour l'école, une autre chemise de coton blanc sous une robe à smocks plissée, elle était plongée dans un manuel de mathématiques. Elle faisait des fractions. Caren l'embrassa sur la tête et s'apprêta à terminer la natte que Morgan avait commencé à se tresser derrière la tête. « Non », dit Morgan. Elle se dégagea et balaya des copeaux de taille-crayon sur son cahier quadrillé.

« Je croyais que tu avais fait tes devoirs.

— Mais je les ai faits. Ça, c'est pour demain. »

Devant la gazinière, Letty sourit. « Brave petite. »

Morgan referma son manuel de mathématiques et le rangea dans son sac bleu marine. Elle se leva et annonça à Letty qu'elle l'attendrait devant la voiture.

« Elle est bien pressée, aujourd'hui.

— Morgan, assieds-toi », dit Caren.

C'était la première fois qu'elles se voyaient depuis la nuit précédente, depuis leur discussion houleuse dans la chambre de Morgan. Caren voulait qu'elle sache qu'elles n'en avaient pas terminé. Mais elle ne voulait pas non plus parler du sang et de la police devant Letty. « C'est terrible ce qui est arrivé à cette femme, non ? dit Letty, lisant dans les pensées de tout le monde. *Pobrecita*, hein ? On en vient à se demander si la moitié d'entre eux ne ferait pas mieux de rester chez elle. Ça peut être dur, ici, vous savez. Des filles comme elle, j'en ai dans ma famille. Elles débarquent de leurs petites villes mexicaines sans savoir ce qui les attend, la réalité des choses ici. » Elle était penchée au-dessus de la gazinière et paraissait presque parler toute seule. « J'ai allumé un cierge pour elle hier soir. Gabby et moi, on a prié pour elle. »

Caren s'était réveillée aussi avec elle. La femme, son visage.

Et le souvenir de l'endroit où elle l'avait vue.

C'était en ville, à peine une semaine plus tôt. Caren faisait la queue à l'épicerie Brandy's, sur St. Patrick Street ; elle achetait deux ou trois choses dont Lorraine lui avait juré avoir absolument besoin dès potron-minet. Il n'y avait qu'une seule caisse ouverte, tenue par une jeune fille noire de dix-huit ans, nommée FAYE, à en croire son badge. Elle avait des strass aux doigts et du vernis brillant sur les ongles, et son siège était juste assez haut pour qu'elle puisse toiser les clients. La queue s'étant arrêtée d'avancer, Caren tendit le cou pour voir où était le problème. La tension montait entre la caissière et une cliente... Et c'était elle, Caren s'en rendait maintenant compte. La femme dans la fosse. Elle revoyait encore son regard noir intense. La caissière, Faye, était à deux doigts d'appeler le directeur du magasin. Le problème, tel que le comprit Caren par fragments, tournait autour de l'achat d'un mandat. Faye exigeait de voir un document d'identité avant de valider la transaction, et la femme disait *Non, non, non*, le seul mot que Caren put déchiffrer. Mais son accent ne trompait pas : pas besoin d'être un génie pour comprendre que cette femme n'était pas née et n'avait pas grandi dans les environs. Elle avait un panier rempli, et tout ce qu'elle voulait c'était régler ses articles et son mandat.

« Ts-ts, faisait Faye en secouant la tête. Je ne peux pas. On ne fait plus de mandats, madame. Pas sans carte d'identité avec photo. »

Dans la queue, les gens commençaient à râler.

La femme exposa son cas à la caissière en détachant les mots l'un après l'autre. Elle les choisissait avec soin, expliquant en anglais que

personne ne lui avait demandé le moindre document d'identité quand elle avait acheté un mandat ici même, la semaine précédente. Ce à quoi Faye répondit par un haussement d'épaules, puis : « Je fais juste ce qu'on me dit. Vous n'avez pas un permis de conduire ? Une carte d'identité ? » Tout ça sur un ton sec, impatient. Elle en avait marre de cette discussion interminable. Et, en réaction à une remarque de la femme, elle appuya sur un bouton. Le directeur était désormais officiellement en chemin.

Caren s'avança.

Elle allait proposer son aide, prendre les billets froissés de la femme et acheter le mandat à sa place en présentant son propre permis de conduire valide... lorsqu'elle entendit une voix familière dans son dos.

« Je croyais que c'était à cause de toi », dit un homme.

Caren se retourna et se retrouva face à Bobby Clancy. Il tenait un pack de six bières dans une main et deux oranges dans l'autre.

« Alors ça, pour une surprise... » dit-elle.

Il rougit, et les rides autour de ses yeux se froncèrent lorsqu'il sourit. Cela faisait presque vingt ans qu'ils ne s'étaient pas vus. Caren sourit à son tour, heureuse de ces retrouvailles inopinées. Elle ne pouvait pas le regarder sans repenser à sa propre mère, à son enfance. Il lui parla de l'enterrement d'Helen, lui dit qu'il était revenu à la paroisse, ce jour-là, pour la cérémonie, pour rendre hommage à la défunte, mais surtout pour la voir, elle, Caren. « Mais il faut croire qu'on s'est ratés.

— Il faut croire, oui. »

Elle ne mentionna pas le fait qu'en réalité elle n'avait pas assisté à l'enterrement de sa propre mère. Helen Gray avait été inhumée avant que quiconque ait pu retrouver Caren ou son numéro de téléphone. C'était Lorraine qui avait fini par la prévenir, la joignant alors qu'elle était devant chez elle, sur le point de partir au travail. Elle avait dû lui demander de répéter deux fois. Lorraine avait noté son adresse postale et, trois jours plus tard, Caren avait trouvé devant sa porte un carton rempli des affaires de sa mère. « Elle voulait que tu les récupères, chérie », avait écrit Lorraine au crayon. Ce carton, Caren ne l'avait ouvert qu'une seule fois. Elle avait eu le temps de sentir l'odeur de sa mère, un mélange de romarin, de lavande et de cigarette, puis l'avait aussitôt refermé et rangé quelque part.

Dans l'épicerie, Bobby lui dit qu'il était content de la voir.

Il le lui dit à plusieurs reprises, même.

Ils se promirent de se revoir une autre fois, de se raconter leur vie, mais n'échangèrent pas leurs coordonnées. Caren pensait qu'il saurait où la trouver. Sur ce, il quitta la file toujours bloquée et lui donna une petite tape sur l'épaule, abandonnant sa bière et ses oranges, tandis que d'autres clients agacés s'en allaient aussi.

« Y a-t-il un problème ? demanda le directeur du magasin.

— Non, il n'y a pas de problème », répondit la jeune femme.

Calmement, elle tourna les talons et partit en faisant retentir la sonnerie de la porte derrière elle. Lorsque ce fut enfin le tour de Caren, elle vit les articles que la femme avait laissés en plan. Derrière la caisse, il y avait le petit panier qu'elle tenait. À l'intérieur : un carton de lait, un paquet de farine, une boîte de pralines à offrir, une brosse à cheveux et du ruban rose, enfin un nounours blanc avec un ruban rouge autour du cou. Depuis, Caren avait complètement oublié cet incident, cette rencontre avec la femme morte.

Letty lui demanda si elle voulait encore manger quelque chose. « Vous avez faim ? »

— Je vais boire un café si vous en avez fait. »

Letty hocha la tête en direction de la cafetière sur le plan de travail. « Vous n'avez plus de lait, par contre. »

Caren la remercia et chercha un mug dans les placards. Letty était en train de mettre du sel et du poivre dans la poêle brûlante. « Faites-moi une liste si vous avez besoin d'autre chose.

— C'est gentil, Letty. »

Elle ne pouvait rien faire sans elle.

Le café était brûlant, onctueux, parfait.

« Comment va Artie ? demanda Caren.

— Oh, celui-là... » répondit Letty en sifflant avec ses grandes dents de devant.

Letty était une Mexicaine-Américaine de la troisième génération, née ici, Louisianaise du Sud jusqu'à la moelle, qui mettait parfois du *grits* dans ses œufs et son chorizo. « Vous savez quoi ? Quand je suis rentrée hier, il avait les pieds sur le canapé et il jouait à la Nintendo, à la PlayStation, à la Xbox ou je sais pas quoi, comme si tout allait bien. Pas de fièvre, rien, dit-elle en levant les yeux au ciel. Vilain, vilain, vilain, ajouta-t-elle, badine. Attendez que celle-là aille au collège. » Elle montra Morgan à l'autre bout de la cuisine. « Tout à coup, vous êtes obligée de les surveiller comme le lait sur le feu.

— J'imagine », répondit Caren avec un sourire crispé.

Letty plaça une assiette d'œufs fumants devant Morgan. Elle posa une main sur l'épaule de la fillette et se baissa pour lui embrasser la tête. Morgan ne broncha pas, ne bougea pas, tellement à l'aise avec cette autre femme que Caren sentit une pointe de jalousie, un besoin irrationnel de les séparer. Letty resta un long moment penchée au-dessus de la table, à regarder Morgan manger. Puis elle claqua les doigts en l'air, faisant doucement tinter ses bracelets en or. « Ah, et de l'eau de Javel ! » dit-elle soudain avant d'ouvrir un tiroir pour en sortir un crayon. Au verso d'une vieille brochure de Belle Vie, elle commença à rédiger la liste des courses. « Il y avait une bouteille à moitié pleine hier, mais tout a été vidé. »

Morgan se tourna enfin pour regarder sa mère.

D'un côté, l'eau de Javel vidée, de l'autre côté les questions de la veille sur sa chemise ensanglantée. Elle fit le rapprochement entre les deux avec la même facilité que ses exercices de maths tout à l'heure. Caren dit à Letty : « Vous savez, je pense que je passerai prendre Morgan à l'école aujourd'hui.

— Vous êtes sûre ? fit Letty, ravie par la perspective. Parce que, vous savez, Gabby a ses partiels qui arrivent, et j'ai du linge sale qui s'empile partout dans la maison.

— Sûre et certaine. »

Morgan baissa les yeux vers son assiette et joua avec les œufs.

La discussion avec sa mère était loin d'être terminée.

Letty plia la liste de courses improvisée et la cala sous le bonnet de son soutien-gorge en coton couleur pêche. Elle jeta un dernier coup d'œil à Morgan et se pencha vers Caren en haussant ses sourcils effilés.

Elle lui glissa à l'oreille : « *La policia llamó.* »

Donovan n'eut pas l'air particulièrement surpris de voir deux policiers dans le bureau de Caren. Il s'arrêta une seconde au seuil de la porte, le temps d'ouvrir son sweat-shirt à capuche gris. Il avisa d'abord l'inspecteur Bertrand, qui était debout à côté du bureau de Caren, puis l'inspecteur Lang, planté devant la fenêtre, les mains sur les hanches.

Il regarda Caren en dernier.

Son expression trahissait un mélange d'étonnement et de déception — mais à l'égard de Caren, de cette femme manifestement déloyale. C'est en silence qu'il s'assit juste en face d'elle, les mains fourrées dans la poche avant de son sweat-shirt. On aurait dit un gamin convoqué chez le proviseur. À Caren, il rappelait certains jeunes hommes qu'elle avait croisés, des clients sur les dossiers desquels elle avait travaillé. Par deux fois, elle pensa lui dire de se tenir droit, de ne pas aggraver son cas. Mais elle ne le fit pas. On lui avait bien expliqué que ce seraient les policiers qui parleraient. Donovan n'était pas son client. Il n'était pas sous sa responsabilité. Il secoua la tête en marmonnant : « C'est de la connerie.

— On veut juste vous poser quelques questions, monsieur Isaacs.

— C'est ça, oui.

— Je suis l'inspecteur Jimmy Bertrand, dit le plus baraqué. Et voici mon collègue, l'inspecteur Nestor Lang. »

Il adressa un signe de tête à Lang. « On travaille au bureau du shérif. La brigade criminelle. Vous savez ce que c'est ? » Donovan regarda les deux policiers avec l'air de celui qui n'aime pas qu'on le prenne pour un imbécile. « Si vous connaissez mon nom, répondit-il, j'imagine que vous savez déjà que je connais bien le bureau du shérif.

— C'est exact », fit Bertrand.

Lang prit enfin la parole. « On n'est pas ici pour parler de ton casier, fiston.

— Oui, bien sûr, dit Donovan en roulant des yeux. Tout ce que vous voudrez. »

L'inspecteur Bertrand souleva une photo qui n'avait pas bougé du coin du bureau de Caren depuis qu'ils étaient arrivés, quelques minutes avant Donovan. Il la brandit devant lui. Donovan sortit ses mains de sa poche et essuya ses paumes moites sur le devant de son jean baggy. Il prit la photo. « Tu connais cette femme, Donovan ? »

Ils l'avaient montrée à Caren, aussi, juste avant que Donovan arrive. Contrairement au portrait-robot, c'était une photo prise sur le vif — la femme portait une robe à fleurs qui descendait sous les genoux, ses cheveux foncés tombaient sur ses yeux. C'était bien elle que Caren avait vue à l'épicerie la semaine d'avant. Elle fut prise au dépourvu : la femme souriait. Son visage était par conséquent creusé de rides, aussi profondes, autour de la bouche, que des ruisseaux à sec. Elle avait un grain de beauté noir au-dessus de l'œil droit et deux de ses dents de devant étaient en or. Enfin, elle portait ces fameuses boucles d'oreilles en forme d'étoile, une à chaque lobe. La photo semblait avoir été prise sur la pelouse de l'église catholique de Lessard Street, à Donaldsonville. Caren reconnut le prêtre qui posait à côté de la femme, une main sur son épaule. C'était le Noir qui avait dirigé la cérémonie au cierge le matin même. Donovan regarda la photo à peine quelques secondes. « Non, dit-il. Connais pas. » Il la reposa sur le coin du bureau. Caren scrutait son visage impassible presque avec la même attention que les deux flics.

« Où étais-tu mercredi soir, Donovan ? » demanda Bertrand.

Donovan jeta aussitôt un coup d'œil vers Caren, ce qui n'échappa pas aux policiers. « À la fac », répondit-il. Il avait suffisamment d'expérience en la matière pour savoir que moins il en disait, mieux il se porterait. Certes, le mot *fac* ne fit qu'attiser les soupçons des flics. La veille, Morgan avait rapporté la dernière rumeur en date — à savoir que Donovan avait en réalité abandonné la fac.

« L'université de River Valley ?

— Oui.

— Où tu étudies ? »

Donovan hésita une fraction de seconde. « Oui.

— O.K., Donovan », dit Bertrand avant de regarder brièvement son collègue. Ce dernier s'avança et s'éclaircit la voix. « Tu te rappelles à quelle heure tu es rentré, fiston ? »

Donovan se tourna de nouveau vers Caren.

« Mercredi *soir* ? dit-il, visiblement pour gagner du temps. Il faudrait peut-être que je demande à ma grand-mère », répondit-il, malin, éludant la question et opposant en la personne de sa grand-mère un alibi tout prêt, en cas de besoin. Betty Collier était disposée à raconter n'importe quoi pour protéger son petit-fils.

Fais gaffe, faillit lui dire Caren.

Fais attention, Donovan.

« Pour être très franc, dit Bertrand, on a déjà parlé avec ta grand-mère.

— Ah oui ?

— En ce moment même, il y a deux policiers chez elle.

— Elle a expliqué, embraya Lang, que tu étais au travail mercredi

soir. »

Donovan parut d'abord déconcerté, puis nerveux. Il frotta ses mains sur son jean et adopta une posture plus raide, plus attentive. « Elle a dit ça ? »

— Betty Collier a maintenant plus de quatre-vingts ans, je crois », intervint soudain Caren, enfreignant la consigne de Lang. Elle voulait lancer une bouée de sauvetage à Donovan. « Peut-être qu'elle s'est trompée de jour. » Donovan n'était pas à Belle Vie mercredi soir — aucun membre du personnel n'y était. Elle l'avait déjà expliqué à la police la veille. « Il n'était pas programmé.

— C'est vrai, ça ? demanda Bertrand à Donovan.

— Oui, c'est vrai.

— Ce qui signifie que tu n'avais aucune raison d'être ici ce soir-là, n'est-ce pas ? »

Donovan confirma d'un signe de tête.

La question suivante coulait de source ; tout le monde l'attendait. Bertrand regarda son collègue, qui était clairement le leader, même s'il n'avait presque rien dit pendant l'entretien. Lang hochà légèrement le menton.

« Tu étais là, Donovan ? insista Bertrand. Tu étais *ici* mercredi soir ? »

Encore une fois, Donovan regarda Caren, comme si elle était, d'une manière ou d'une autre, derrière les questions des policiers, derrière leur présence dans son bureau, comme si elle pouvait, par un simple geste, mettre un terme à ces questions. Cet air d'impuissance, elle l'avait souvent vu à l'époque où elle se retrouvait face à des clients apeurés.

Elle pivota sur son siège et s'adressa à Bertrand.

« Question déjà posée, inspecteur.

— Je vous demande pardon ?

— Vous lui avez posé la question et il y a répondu. »

Elle regarda Donovan. « Tu n'as pas à dire quoi que ce soit d'autre. »

Bertrand se tourna vers son collègue. « Qu'est-ce que c'est que ça, Nes ? »

Caren sentit Lang la fusiller du regard. Donovan la fixait, aussi.

Lui non plus n'était pas certain de comprendre ce qui se passait, s'il s'agissait d'un coup monté, d'une ruse quelconque. Il n'était pas certain de pouvoir lui faire confiance. Alors il tenta une sortie et n'écouta pas son conseil. Il parla.

« Non. Je n'étais pas ici. »

Lang enfonça ses mains dans ses poches. « Dis-moi, fiston, pourquoi est-ce que tu ne nous accompagnerais pas au poste ? On a encore quelques questions à te poser et on sera peut-être plus à l'aise là-bas qu'ici. » Il promena son regard sur le bureau encombré de Caren. Elle

savait pertinemment que le but de la manœuvre était de l'éloigner de Donovan. Lang procéda en douceur, avec une politesse exagérée, comme si Donovan, en acceptant, lui rendait un énorme service. « On pourrait te donner un morceau à manger, un bon café.

— Je n'ai pas faim.

— Écoute, fiston, dit Lang avec un sourire, on pense pouvoir régler cette affaire dans les plus brefs délais. Alors tu nous consacres un peu de ton temps et tu rentres à la maison. »

Caren se tourna vers Donovan en faisant non de la tête.

Ne fais pas ça, pensa-t-elle.

« Bon, alors ? » insista Lang.

Donovan haussa les épaules. « O.K., très bien. » Il se leva, non sans remonter son jean qui tombait. Bertrand quitta le bureau en premier, suivi par Donovan. Ce dernier s'arrêta à la porte, juste le temps de se retourner vers Caren.

« C'était pas la peine d'appeler la police », marmonna-t-il.

La phrase était curieuse. Les flics semblèrent n'y prêter aucune attention.

Après le départ de Bertrand et de Donovan, Lang s'attarda un peu. Il reprit la photo sur le bureau et la rangea dans la poche de sa veste grise.

« Qui était cette femme ? » demanda Caren.

L'inspecteur plissa les lèvres, le temps de déterminer ce qu'il était prêt à divulguer. « Eh bien, avec ces gens-là, on n'a pas de vrais documents, pas d'empreintes digitales dans les dossiers. » Il replongea sa main dans la même poche et en tira ce qui ressemblait à un bout de programme d'église déchiré, où quelques notes avaient été griffonnées au crayon. « Tout ce qu'on a, pour l'instant, c'est le nom de la femme... Inés Avalo. » Il remit le document dans sa poche, presque distraitement, la tête déjà ailleurs. Il décrocha son portable de sa ceinture, lut un mail ou un texto, en silence, puis rangea l'appareil dans son étui. « Vous savez, la grand-mère de Donovan jure que son petit-fils était ici mercredi soir. Elle nous a dit que *vous* pourriez le confirmer. Elle a insisté pour qu'on vous pose la question. » Il souleva sa cravate et la rajusta devant sa chemise, un tic chez lui. « Du coup, je me retrouve avec Mme Collier qui me dit qu'il était à son travail ce soir-là, vous qui m'affirmez le contraire, et Donovan qui raconte qu'il était à la fac. Il est impossible que vous disiez tous les trois la vérité. Je ne vois pas comment ce serait possible, si ? »

Le téléphone du bureau sonna deux fois. Caren laissa le répondeur prendre les messages.

Elle en avait reçu cinq le matin même, des journalistes, sans compter deux appels sur son portable. Le *Donaldsonville Chief*, le *Times-Picayune* à La Nouvelle-Orléans, et même le *Dallas Morning*

News. Elle n'avait répondu à aucun d'entre eux.

« La nuit où cette fille a été tuée, vous nous avez expliqué qu'aucun membre de votre personnel n'était ici.

— C'est exact. Aucun des employés n'était programmé. Je crois vous l'avoir dit, inspecteur.

— “Question déjà posée”, oui. »

Il ne l'aimait pas, elle le sentait bien. Il pensait qu'elle était contre lui. « On n'est pas au tribunal de Tulane, ici. Ni à La Nouvelle-Orléans. N'oubliez jamais ça.

— Je sais très bien où je suis, dit-elle.

— Vous m'avez dit qu'il n'y avait personne *sur la propriété* ce soir-là. Vous avez été très claire sur ce point. Sauf erreur, on ne parlait pas des gens qui étaient *censés* être ici le soir où Avalo a été tuée. Ce n'est pas ce que je vous ai demandé.

— Donovan n'était pas ici. Peu importe ce que vous a raconté sa grand-mère. »

Lang hocha la tête, consulta sa montre, s'arrêta, comme s'il voulait lui laisser une minute pour se dédire et modifier sa version des faits pendant qu'il était encore temps. Dehors, les agents en uniforme étaient toujours là. Caren les voyait par la fenêtre, en train de photographier le sol devant un groupe de visiteurs à la fois curieux et troublés, menés par un Bo Johnston en costume. Un des touristes, un homme portant un pantalon de toile beige et une casquette de baseball, photographiait les policiers avec son portable. « Vous savez, si vous avez quelque chose d'autre à me dire... » Lang s'interrompt encore, lui laissant une dernière chance. « C'est le moment. »

Elle pensa à la tache sur la chemise de Morgan.

Elle pensa à la femme, au supermarché, au fait qu'elle avait involontairement menti aux inspecteurs en affirmant qu'elle ne l'avait jamais vue jusque-là.

Deux choses qui ne seraient pas simples à expliquer.

Elle préféra donc lui donner *le seul élément* qui détournerait son regard perçant. Il y avait une chose qu'il devait savoir, lui dit-elle, une chose qu'elle venait de découvrir le matin même, dans les quartiers des esclaves. « Un couteau à canne a disparu. »

L'inspecteur Bertrand reçut l'ordre de regagner le commissariat avant Lang.

Ce dernier resta sur place. Il regarda deux policiers en uniforme fouiller la case de Jason, la dernière sur la gauche. Avec de grosses lampes torches, ils inspectaient l'intérieur poussiéreux et sombre, jetant une lumière voilée sur le mobilier de la mesure délabrée : la bouilloire à sucre rouillée, la couverture élimée repliée à côté de la pailasse et la petite tasse en fer-blanc posée sur la table en pin.

Comme si Jason était sorti pour quelques minutes, et non pour plus d'une centaine d'années. Curieusement, l'endroit donnait l'impression d'être habité. Caren sentait une présence humaine entre ces quatre murs où son arrière-arrière-arrière-grand-père avait mené une vie de labeur et élevé une famille. Elle se demanda si les policiers ressentaient la même chose. Elle se tenait à distance, debout sur le seuil de l'entrée. Il paraissait impossible d'être à plus de trois dans cette pauvre maisonnette. L'un d'eux prenait des photos, relevait des empreintes au sol, parmi lesquelles Caren reconnut nombre des siennes, la trace du talon de ses bottes sur la terre. « Depuis quand a-t-il disparu ? » demanda Lang.

Il montrait du doigt l'espace vide au mur.

Caren lui avait passé une photo du couteau manquant, arrachée à l'un des beaux livres que vendait la boutique de souvenirs. C'était une photo de la case. On y voyait le vieil outil — vestige d'une époque où la canne à sucre était entièrement coupée à la main par des hommes tels que les ancêtres de Caren — accroché au mur, à l'endroit précis où se trouvait à présent Lang. Le policier prit une photo. Le flash illumina l'espace vide, comme un éclair dans la pièce, avant que tout redevienne noir.

« Je ne sais pas, répondit-elle.

— Mais c'est récent ?

— Oui.

— Et Donovan aurait pu avoir accès à cette case ?

— Comme n'importe quel membre du personnel, ou Danny, ou les touristes qui passent par là. Personne n'est censé se promener ici sans surveillance, mais ça peut arriver. »

Pour toutes sortes de raisons, pensa-t-elle. Elle savait que des couples s'étaient cachés dans les recoins les plus reculés de Belle Vie — échangeant des baisers volés, et bien plus encore, dans les pavillons, ou la remise, voire, oui, dans les quartiers des esclaves —, ce qu'elle avait toujours trouvé curieux et tordu, mais peut-être pas plus que de vouloir se marier, sceller un espoir, sur une plantation. Belle Vie était une coquille vide, vraiment, un lieu dans la beauté duquel on pouvait trouver plaisir ou souffrance, prélassement ou labeur. Dans ses colonnes lisses, dans ses magnolias et ses vieux chênes, les gens voyaient ce qu'ils voulaient voir, ce que leur propre passé leur disait de voir. Elle avait répondu au policier honnêtement, et pourtant Lang sembla y déceler une nouvelle preuve de sa mauvaise volonté. Il poussa un petit soupir et nota quelque chose sur son calepin en faisant cliquer son stylo deux fois.

« Vous pensez que c'est avec ça qu'elle a été tuée ? demanda Caren.

— Ça pourrait correspondre aux blessures sur son cou, oui, madame. Ça aurait été bien de nous en avoir parlé pendant qu'on était

là hier matin. Je pensais que vous m'aviez dit avoir inspecté la propriété de long en large.

— Je vous ai tenu au courant dès l'instant où je l'ai su. »

Elle ajouta ensuite : « Ça aussi, c'est nouveau. »

Elle montrait du doigt un autre élément curieux.

Sur la table en bois, il y avait des traces de cire, d'un blanc laiteux, et les mèches brûlées de cierges bon marché. Encore un autre détail qui lui avait échappé quand, hier matin, elle avait eu trop peur pour s'attarder et rester seule dans la case.

Lang le nota sur son calepin.

Le policier à l'appareil photo prit quelques clichés.

Là-dessus, Lang considéra une dernière fois l'ensemble de la case, sondant presque chaque recoin. Il avait l'air perplexe. Il n'y avait pas de sang, pas de traces de lutte, et il ne comprenait toujours pas où Inés Avalo avait été assassinée.

Il referma son stylo et rangea son calepin dans sa poche de veste.

Il retournait au commissariat, dit-il. Ses hommes resteraient sur place encore une heure, au moins, pour passer la propriété et les champs au peigne fin. Caren connaissait le périmètre du mandat de perquisition, signé tard dans la nuit par un juge de la paroisse. Elle l'avait soigneusement lu le matin même. Les agents en uniforme étaient arrivés en premier. Ils avaient inspecté l'école et le foyer des acteurs. Elle les avait conduits à la maison principale, aux pavillons des invités et à la remise du jardinier. Le magasin de souvenirs et la bibliothèque n'étaient pas concernés par le mandat ; c'étaient les deux bâtiments les plus éloignés de la scène de crime. Pendant les interrogatoires, elle avait insisté plusieurs fois sur ce point. Elle savait que les inspecteurs étaient libres d'aller revoir le juge à n'importe quel moment, au fur et à mesure des progrès de l'enquête. Plus ils recueilleraient de renseignements, plus leur autorité serait élargie, plus nombreuses seraient les portes qu'ils pourraient ouvrir. Lang était maintenant en route vers le commissariat, où Donovan avait été emmené à bord d'un véhicule de police.

C'était pas la peine d'appeler la police, avait-il dit.

Caren était encore troublée par ces paroles étranges.

Les réunions avec le personnel avaient lieu deux fois par semaine, le mercredi et le vendredi, juste après le spectacle de 9 h 15 — et celle programmée ce matin-là l'avait été bien avant l'arrivée des forces de l'ordre. En général, les employés se retrouvaient dans l'ancienne école, ou parfois, si le temps le permettait, sur la pelouse sud, cette vaste étendue d'herbe ombragée entre l'école et le parking. Aujourd'hui, la pluie semblait de nouveau imminente. Le ciel s'était couvert, si bien qu'après le spectacle Caren emmena tout le monde dans l'ancienne école, devant la scène. Lorraine et Pearl, Val Marchand, Kimberly Reece et les autres comédiens. Shep et Ennis Mabry, Dell et Shauna. Nikki Hubbard et Bo Johnston, assis l'un à côté de l'autre sur la première rangée de chaises pliantes. Eddie Knoxville, les joues rosies par l'alcool, tenait un sac en plastique à l'effigie des Saints. Il avait posé ses bottes noires sur le bord de la scène, où était assis Cornelius McCrary, balançant ses Air Jordan dans le vide. Luis, désormais le seul membre de l'équipe de maintenance, se tenait, solennel, contre le mur du fond. Danny Olmsted était là aussi, bien que sa présence ne fût pas vraiment justifiée. Caren aurait pu s'en émouvoir mais Danny, pour le meilleur et pour le pire, faisait partie de la famille, et elle voulait entendre ce qu'il avait à dire. Lorraine attendait, les bras croisés. Pearl suçait un noyau de pêche. Les seuls absents étaient Gerald, auquel elle avait déjà donné sa matinée après sa garde nocturne, et les lycéennes qui travaillaient à mi-temps au magasin de souvenirs. Et Donovan, bien sûr.

Caren voulut commencer par là.

« Est-ce que l'un d'entre vous a discuté avec Donovan ? »

Bo Johnston, à qui on avait confié le rôle du contremaître en raison de sa taille et de l'impression de force que donnaient ses larges épaules, leva la main. « J'ai vu sa voiture sur le parking ce matin. » Nikki acquiesça. « Moi aussi », dit-elle.

Quelques regards intrigués furent échangés.

« Mais où est-ce qu'il est passé, alors ? » demanda Cornelius.

Il avait un peigne afro dans ses cheveux ébouriffés et s'était aspergé d'eau de Cologne, ce que Caren avait déjà noté sur sa fiche individuelle.

« Il est avec les inspecteurs de police, répondit-elle.

— Oh, nom de Dieu », dit Ennis. Il secoua la tête d'un air grave en pétrissant le bord de son chapeau de feutre.

Lorraine siffla entre ses dents, dégoûtée. « Je vous l'avais bien dit, lança-t-elle à l'ensemble des comédiens. Pas vrai ? » Elle enleva la cigarette qu'elle avait calée derrière son oreille pour la mettre entre ses lèvres, alors même qu'elle savait qu'il était interdit de fumer.

« Qu'est-ce que tu leur avais bien dit, Lorraine ?

— Je vous l'avais bien dit qu'ils allaient essayer de nous faire porter le chapeau », répondit la cuisinière, qui prêchait devant son propre chœur. Pearl hocha la tête. « Oui, c'est exactement ce que tu nous avais dit. » Elle sortit le noyau de pêche de sa bouche et le déposa dans la poche de son tablier, pour plus tard.

« Personne ici n'est soupçonné », dit Caren, même si elle n'en était pas convaincue. Elle avait assisté à l'interrogatoire de Donovan et il était évident que les policiers le traitaient comme un suspect. « Mais juste pour que ce soit bien clair : parmi vous, personne ne lui a parlé ? »

Les autres firent signe que non.

« Ts-ts », fit Cornelius.

Danny Olmsted s'éclaircit la gorge. « Je lui ai laissé trois messages. »

Shauna expliqua qu'elle avait également laissé des messages. « Je lui ai dit qu'il se passait quelque chose mais il ne m'a jamais rappelée. » Elle avait enfilé un jean noir sous sa tenue d'esclave, pour ne pas prendre froid, et portait aux pieds des bottes en peau de mouton, des Ugg roses.

« Moi non plus, ajouta Cornelius. Pas un SMS, pas un mot.

— Depuis quand ?

— Depuis samedi. »

Il regarda autour de lui pour obtenir l'approbation des autres.

Shauna confirma d'un signe de tête. Dell aussi.

Seul Danny Olmsted ne regardait pas Caren dans les yeux.

« Samedi ? demanda-t-elle.

— Oui », dit Cornelius. Nikki confirma que, la dernière fois qu'elle l'avait vu, il quittait Belle Vie.

Voilà plusieurs jours, bien avant l'assassinat de la jeune femme, qu'aucun d'entre eux n'avait eu, semblait-il, le moindre contact avec Donovan. Or c'était ce point précis qui taraudait Caren depuis que celui-ci avait quitté son bureau le matin même. Plus elle y pensait, plus cet interrogatoire lui paraissait bizarre, à commencer par l'attitude de Donovan, qui n'avait vraiment pas eu l'air de prendre l'affaire au sérieux, réagissant sans angoisse aux questions des policiers. Il n'était pas à Belle Vie le matin où le corps avait été découvert et personne ne lui avait parlé. Aussi était-il concevable, se dit Caren, que Donovan ne sache même pas qu'un crime avait été

commis.

« Est-ce que Donovan est au courant de ce qui est arrivé ?

— La fille qui est morte, vous voulez dire ? demanda Val.

— En tout cas *j'espère* qu'il est au courant de rien, dit Ennis.

— Arrête, Ennis, fit Lorraine. Tu connais Donovan. »

Eddie Knoxville, en train de siroter le liquide qu'il avait caché dans son mug aux couleurs noir et or des Saints, haussa les épaules ; il n'en était pas si sûr. Kimberly Reece serrait dans ses mains une tasse de café qu'elle avait réussi à se faire apporter par Lorraine. Elle était aussi gâtée et choyée que le personnage qu'elle incarnait, Manette, la fille du planteur. « J'ai toujours bien aimé Donovan », dit-elle, comme si elle n'allait plus jamais le revoir, comme si l'implication présumée de Donovan était déjà avérée. Derrière elle, Dell roula les yeux.

« Écoutez, dit Caren, qui estimait que les effrayer ne servirait à rien, les policiers veulent simplement lui parler. Ils ont quelques questions, c'est tout.

— Des questions à propos du meurtre ? » demanda Danny.

Caren le regarda fixement. « Pour quelle autre raison l'interrogeraient-ils ? » Danny ouvrit la bouche, puis la referma aussitôt. Elle repensa à la phrase que lui avait lancée Donovan dans son bureau. *C'était pas la peine d'appeler la police*. Si Donovan ignorait tout du meurtre, du cadavre d'Inés Avalo sur la propriété, qu'avait-il donc voulu dire par là ? Pour quelle autre raison Caren aurait-elle appelé la police ?

« Danny ? » insista-t-elle.

Les yeux durs de Cornelius ne lâchaient pas Danny.

Lorraine secouait lentement la tête en le regardant.

Caren sentit qu'il se tramait quelque chose. Elle savait depuis longtemps que, par principe, les employés ne lui disaient pas tout. Ils ne la considéraient pas comme une des leurs. Mis à part Lorraine, Ennis et Luis, ils ne connaissaient pas son passé, ils ignoraient qu'elle était la fille de l'ancienne cuisinière de la plantation. Pour eux, elle était la patronne, avec un grand P, les yeux et les oreilles de Raymond Clancy, séparée d'eux par une frontière, comme la clôture entre Belle Vie et les ouvriers agricoles dans les champs. Elle travaillait dans la grande maison maintenant, un changement de classe et de statut qui l'isolait de tous ceux qui l'entouraient, de ces gens avec qui elle travaillait chaque jour, même de Lorraine, qui l'avait pourtant vue grandir, de ces gens qui étaient, à tout point de vue, sa famille. Ils ne lui faisaient pas confiance, pas davantage que Donovan tout à l'heure dans son bureau. Ils ne la crurent pas lorsqu'elle dit : « Si vous savez quelque chose concernant Donovan, quelque chose qui a un rapport avec cette enquête, je vous jure que ce sera mieux, et pour vous, et pour lui, si vous le dites maintenant. »

Danny n'ajouta rien de plus.

Ennis et Lorraine échangèrent quelques regards, mais eux aussi restèrent d'un mutisme inquiétant.

Pearl émit un long sifflement grave.

« Bon, très bien, dit Caren.

— Il y a un problème, mademoiselle Caren ? »

Elle baissa les yeux vers son bloc-notes et remua quelques papiers. Elle ne voulait pas qu'ils sachent à quel point elle était blessée de sentir qu'ils ne la *voyaient* pas vraiment. N'était sa relation avec sa fille Morgan, certains jours Caren se sentait totalement seule.

« On jouera comme convenu à 11 heures, dit-elle, s'accrochant au sujet principal, au programme de la réunion. Ennis, tu es toujours partant pour reprendre le rôle de Donovan ? »

Ennis se leva, son chapeau de feutre serré contre lui. Il inclina la tête et, dans un langage tout droit sorti de *La Case de l'oncle Tom*, prononça un extrait de la longue tirade de Donovan à la fin de la pièce. « Jamais ces Blancs de Yankees pourront me faire quitter cette terre. Ici, c'est chez moi. La liberté sans Belle Vie, c'est pas la liberté. »

Eddie Knoxville se fendit d'un sourire.

Nikki Hubbard pouffa. Elle donna un petit coup de coude à Shep, assis à sa gauche, et Caren s'aperçut qu'il dormait depuis le début. « C'est bon, Ennis, dit-elle avant de consulter le programme de la semaine sur son bloc-notes. Lorraine, je vais te demander de me préparer un menu dégustation demain, pour le mariage Whitman. Ils veulent que la question des plats soit réglée au plus vite. Et, Luis, ils vont sans doute vouloir voir les pavillons puisque à mon avis ils envisagent d'y mettre les demoiselles et les garçons d'honneur pour qu'ils s'habillent en attendant l'arrivée des invités. » Elle essaya d'attraper son regard. « Donc si tu pouvais jeter un dernier coup d'œil sur le jardin, remplacer les fleurs fanées et tailler les haies. » Luis acquiesça, l'air toujours sombre, et Caren se sentit de nouveau coupable d'avoir renvoyé Miguel. « *Gracias* », dit-elle, regrettant aussitôt de ne pas l'avoir dit en anglais.

« Bien, parfait, lança-t-elle aux autres. On essaiera d'être à l'heure, autant que possible. M. Clancy insiste vraiment pour qu'on travaille comme d'habitude.

— Hmf.

— Tu veux ajouter quelque chose, Lorraine ?

— C'est tout ce qu'il a dit ?

— Évidemment, il est bouleversé par la mort de cette femme, précisa Caren, charitable.

— Et la vente ? demanda Val.

— Quelle vente ? »

Val regarda Lorraine dans les yeux.

Eddie fit de même. « Vas-y, dit-il. Explique-lui.

— M'expliquer quoi ? fit Caren en regardant tout le monde.

— Donc vous êtes pas au courant ?

— Au courant de quoi ? »

Lorraine eut un sourire satisfait. Elle ménageait son effet.

Pearl leva soudain la main. « Clancy va vendre la plantation. »

Lorraine la fusilla du regard, furieuse de ne pas être la première à annoncer la grande nouvelle, surtout à Caren, qui était abasourdie par ce qu'elle venait d'entendre. Elle ne dit rien. Elle en était incapable. Elle devint si calme, si immobile, qu'elle pouvait sentir chaque souffle remonter de sa gorge. Lorsqu'elle parla enfin, sa voix était nouée et sèche. « Où as-tu entendu ça, Lorraine ?

— On n'est sûrs de rien, intervint Dell.

— Oh, c'est la rumeur, chérie.

— De quoi est-ce que tu parles ? »

Lorraine soupira. Elle déplaça avec grâce son corps lourd, s'avança vers Caren et baissa d'un ton, trahissant la nature secrète de ce qu'elle s'apprêtait à révéler. « J'étais chez Leland ce matin, là-bas, à Baker, et Raymond est passé voir son père. Il avait des papiers avec lui, *plein* de papiers. Et il voulait que Leland signe. Bobby aussi a téléphoné, deux fois, mais Raymond a refusé de lui parler. Il a demandé aux infirmières de jour de se taire et les a virées de la chambre de M. Leland. J'étais dans la cuisine la plupart du temps, mais je jure que je les ai entendus parler de vendre Belle Vie. Raymond essayait de convaincre son père.

— Vous êtes au courant, mademoiselle Caren ? » demanda Ennis.

Elle déglutit difficilement et répondit : « Non, je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille. »

Elle ne pouvait pas y croire. Elle imaginait mal un monde sans Belle Vie, tel qu'elle l'avait toujours connu, avec les Clancy, et Luis, et Lorraine, et cette cuisine où elle avait passé son enfance. L'endroit n'avait jamais changé, même — surtout — l'année où elle était revenue, quand Belle Vie lui avait tendu les bras alors qu'elle avait besoin de trouver un toit et de repartir de zéro. Elle pensa à sa mère, aussi. C'était plus fort qu'elle. La dernière fois qu'elle avait vu Helen, c'était ici, à Belle Vie, une dispute dans la cuisine en pierre.

Val se pencha en arrière et croisa ses longs doigts manucurés autour de son genou cagneux. Comme la délicate Madame Duquesne, le personnage qu'elle jouait, Val était d'une beauté intemporelle, la peau claire et les lèvres rouges, le tout bien conservé. « Eh bien si c'était moi, je la vendrais, dit-elle, indifférente aux regards désapprobateurs des autres. La propriété est en première ligne sur le fleuve, le terrain est magnifique et ça vaut un paquet de fric.

— D'accord, mais nous, là-dedans ?

— Ça fait huit ans que je suis ici, intervint Ennis. Qu'est-ce que je vais faire si tout ça disparaît ? J'ai bientôt soixante-quatre ans. Je ne peux pas m'en sortir sans la Sécurité sociale.

— Ce serait une erreur, dit Danny.

— Bien sûr que ce serait une erreur », confirma Lorraine.

Nikki passait ses doigts à travers une mèche de cheveux lissés qu'elle tenait devant ses yeux, à la recherche de fourches. Sur ses épaules, elle avait posé un teddy rouge et noir à l'effigie du lycée de Donaldsonville (PROMO 2006). Jusqu'à présent, Shauna, Bo, Eddie et elle étaient restés muets.

« Enfin, si Raymond Clancy persiste, il fait une énorme erreur, reprit Danny. C'est un lieu historique très important, qui a été préservé comme peu d'autres en Louisiane, et même dans tout le pays.

— Il ne peut pas fermer Belle Vie comme un simple Holiday Inn ou une salle des fêtes, dit Lorraine.

— Il est propriétaire, il fait ce qu'il veut, rétorqua Dell sur un ton amer.

— Mais Danny a quand même raison. C'est un lieu chargé d'histoire. »

Sur ce, Shauna prit la parole avec une petite voix. « Je ne savais presque rien de ces choses-là avant de bosser ici... Comment les esclaves travaillaient dans les champs et coupaient la canne à la main. Avant ce boulot, je n'avais jamais vu ça de près, la manière de vivre de ces gens comme nous, et tout le reste. Les Noirs ont vraiment fait quelque chose ici. Il n'y aurait jamais eu de sucre nulle part si on n'avait pas été là.

— C'est pour ça que c'est impossible, dit Ennis. Ça ne ressemble pas aux Clancy de vendre tout ça du jour au lendemain. Ils ont toujours voulu garder cet endroit ouvert, pour apprendre l'Histoire aux gamins, pour que les gens n'oublient jamais.

— Ça ne ressemble pas à *Leland* Clancy, rectifia Lorraine. Mais tout ça, c'est Raymond, et lui en a rien à foutre de personne et de tout ce qui ne vient pas lui remplir les poches.

— Je sais que l'université adorerait récupérer une partie des documents qui sont ici, dit Danny en se grattant le menton. Ce serait une très belle prise.

— Je suis sûre que c'est Merryvale Properties, la boîte de Giles Schuyler », dit Val, toujours dans son rôle de spéculateur immobilier. Ancien agent elle-même, elle avait perdu son emploi l'année précédente quand, avec l'effondrement du marché, plusieurs maisons qu'elle comptait vendre avaient été saisies par des banques. « Clancy et lui sont copains, vous savez. Je suis sûre qu'il va en faire un projet immobilier, encore un de ces lotissements de luxe. » Elle s'autorisait déjà à être enthousiasmée par la perspective.

Bo Johnston haussa les épaules. « Ce serait peut-être pas si mal.

— Ça ferait des beaux chantiers, ajouta Eddie Knoxville, même s'il était beaucoup trop vieux, et trop imbibé, pour être utile à quoi que ce soit sur un chantier.

— Mon cul, dit Cornelius en grattant sa coiffure afro. On n'a pas de boulot sur les chantiers dans cette paroisse. Aucun promoteur ne voudra déboursier 15 dollars de l'heure alors qu'il peut payer le premier Mexicain venu 9 et même 8 dollars, vous me suivez ? Merde, on serait déjà bien chanceux de bosser à la sécurité, ou de tondre la pelouse, ou une connerie comme ça. Le prends pas mal, Luis. »

Luis cala ses deux pouces dans les poches de son pantalon de toile taché d'herbe.

Il n'avait pas encore dit le moindre mot.

Caren se tourna vers Lorraine et lui expliqua que jamais Raymond Clancy ne vendrait une propriété que sa famille possédait depuis des générations, depuis les années qui avaient suivi la guerre de Sécession, sans lui en toucher un mot. Elle ne pouvait pas croire que Raymond puisse lui cacher une chose pareille, à elle, la directrice générale, la seule personne habitant sur place. Sans même parler de sa propre histoire personnelle ici. Les membres de sa famille avaient travaillé à Belle Vie, à tel ou tel poste, depuis que les Clancy possédaient la plantation, voire avant. Elle connaissait Raymond depuis qu'elle était née. Sa mère lui avait fait la cuisine tous les jours pendant la plus grande partie de son enfance.

« Je suis sûre qu'il m'en aurait parlé », dit-elle, se souvenant seulement à cet instant de la soudaine réapparition de Bobby dans la paroisse d'Ascension, de ses propos selon lesquels il gardait un œil sur la situation, en particulier sur les manigances de son frère. Il avait formulé la même inquiétude que Lorraine et fait remarquer avec amertume que son frère Raymond ne pensait qu'à l'argent.

« Alors demande-le-lui, dit Lorraine, les mains sur les hanches, comme si elle défiait Caren. Va voir Raymond et demande-lui de quoi il a discuté aujourd'hui avec son père. Je ne suis pas débile, chérie. Je sais ce que j'ai entendu. » Elle remit sa cigarette non allumée derrière son oreille. Pearl, qui n'arrivait même pas au menton de Lorraine, acquiesça.

« Oui, c'est vrai, demande-le-lui, ajouta Ennis. On a le droit de savoir.

— Putain, fit Cornelius. J'ai besoin de savoir si je dois commencer à chercher du boulot.

— Du calme », intervint Dell.

Dell, la plus vieille de la troupe après Ennis et Eddie Knoxville, portait un survêtement rouge et des tennnis blanches, des Keds de contrefaçon achetées au Walmart ou chez Family Dollar. Caren avait

toujours apprécié son approche pragmatique et sensée. « Attendons de voir ce qu'elle va découvrir », dit-elle. Même elle semblait exiger une réponse, d'une manière ou d'une autre. Et cette réponse, il revenait à Caren, leur patronne et la seule de la plantation, hormis Lorraine, à avoir échangé deux mots avec Raymond Clancy, de l'obtenir.

« Vous feriez ça ? demanda Ennis. Vous iriez lui parler, mademoiselle Caren ? »

Dehors, la queue pour le prochain spectacle commençait à se former.

Elle entendit des voix, surtout de femmes, peut-être une association d'étudiantes ou un club de lecture.

« Je suis sûre que ce n'est rien », répondit Caren, les pressant de se remettre au travail, alors même qu'elle sentait ses jambes flageoler. Qu'est-ce que Raymond avait derrière la tête ? Elle aussi estimait avoir le droit de savoir.

En quelques minutes, la salle se remplit. Caren resta sur place, le temps de présenter la pièce, et s'éclipsa au moment où Monsieur Duquesne prononçait ses premières répliques, adressées à sa nouvelle épouse lorsqu'ils découvrent leur future demeure. « Ah, *ma chère* 1, dit-il, ici nous aurons en effet une belle vie. »

Les mêmes répliques, trois jours par semaine.

Tout cela formait une boucle continue, depuis des années.

Elle regagna à pied la maison principale et téléphona au bureau de Raymond. Joyce, la secrétaire, n'était pas en mesure de joindre Raymond ni d'indiquer clairement où il pouvait bien se trouver. Caren n'appela pas une, mais trois fois, pour essayer de mettre la main sur lui. Avant le déjeuner, elle choisit une approche plus directe. Elle partirait chercher Morgan à l'école plus tôt et ferait un petit détour. Sur l'autoroute, elle dépassa la sortie de Laurel Springs et fonça tout droit à Baton Rouge, où se trouvait le cabinet d'avocat de Clancy.

1. En français dans le texte.

Elle n'avait jamais aimé Baton Rouge. Elle n'avait pas non plus une passion pour Donaldsonville, l'endormie, la petite ville où elle était née, où elle avait fréquenté l'école primaire et le collège, avec sa mère qui la déposait chaque jour avant d'aller travailler dans la fournaise qu'était la cuisine de Belle Vie. C'était La Nouvelle-Orléans qui avait toujours enflammé l'imagination de Caren, l'avait attirée par son éclat, par le souffle de chaque note bleue entendue derrière telle ou telle fenêtre, le long de ces rues étincelantes de corail et de rose où les gens buvaient du café au cognac et du bourbon devant chez eux, bavardaient avec leurs voisins jusqu'au bout de la nuit. Elle avait douze ans quand elle avait découvert cette ville qui ne perdrait jamais le lustre et la magie qu'elle lui avait associés petite fille, le prisme à travers lequel elle l'avait vue la première fois, une journée chaude de mars. Sa mère avait débarqué à l'école à midi, ce qui était rare, et l'avait sortie de la salle de classe sans prévenir. Helen n'était pas habillée pour aller au travail ; elle avait pris le temps de se changer chez elle. Elle était grande et mince, sa mère, elle avait les mêmes traits anguleux que Caren, les pommettes taillées dans le mastic de sa peau couleur noisette, et une bouche droite et serrée qu'adoucissait seulement un éclat de rire soudain, quand elle rejetait sa tête en arrière et dévoilait le petit espace entre ses deux dents de devant. Ce jour-là elle portait une jupe longue et un twin-set bleu, avec un collier de perles et des talons. Habillée pour l'église, aurait-on dit, pour un événement solennel qui les attendait toutes les deux.

D'un geste du menton, elle lui indiqua le siège passager. « Monte. »

Caren s'installa sans mot dire et fit les soixante-dix premiers kilomètres en silence.

Elle tripota l'autoradio jusqu'à ne plus capter le signal. Ce n'est qu'à cet instant qu'elle se donna la peine de demander à sa mère : « Où est-ce qu'on va ? » Mais Helen ne détachait pas ses yeux de la route.

Elles entrèrent dans la ville par l'ouest.

Helen baissa la vitre et alluma une cigarette.

Elle était tendue, Caren le sentait bien, mais aussi tendre et toujours plus attentionnée à mesure qu'elles roulaient vers l'est, passant de temps en temps son bras au-dessus du siège pour caresser la jambe de sa fille. Elle voulait qu'elle sache qu'elle était à ses côtés, quoi qu'il

advienne.

Caren, la tête plaquée contre la vitre côté passager, tout en attrapant des reflets de son visage, regardait défilier les banlieues de Kenner et de Metairie, les centres commerciaux plats et gris, les hypermarchés et les maisons en bois médiocre collées à la route. Elle ne s'était pas coiffée, n'avait pas pris soin de lisser les boucles sur son front ni de se changer. Elle portait toujours son jean de l'école, ses baskets vert et blanc et un vieux tee-shirt. Ça aussi, elle le reprocherait à sa mère. On ne lui avait jamais laissé sa chance.

Il vivait *uptown*, sur Chestnut Street.

Il était médecin, spécialiste de quelque chose, un des rares Noirs acceptés dans ce quartier de maisons victoriennes et coloniales, peuplées de banquiers, d'avocats et d'hommes d'affaires à la retraite, aux rues plantées de chênes. Déjà dans les années 70, Glenn Carle était un habitant respecté de cette ville, un père de famille avec une femme et deux enfants.

Ils étaient tous sur la pelouse, ce jour-là.

Helen gara la Pontiac blanche sur le trottoir d'en face.

La maison se trouvait à quelques rues de Napoleon Avenue. Caren entendit de la musique dans un restaurant proche — pas du ragtime, mais quelque chose du même genre, *bluesy* et plein de longues notes, qui planait dans l'air à deux rues de là. Le soleil était sur le point de se coucher. Elle demanda à sa mère pourquoi elles étaient là. Helen montra l'homme devant la maison jaune beurre. Il était assis sur le perron de l'entrée, un journal plié en quatre entre les mains, des pantoufles aux pieds, levant les yeux de temps à autre pour regarder ses gamins jouer... C'est comme ça qu'il les vit, garées en face, cachées dans l'ombre d'un vieux chêne.

« Ça, dit Helen sans émotion, c'est ton père. »

Il descendit du perron et demanda soudain à sa famille, sa femme et ses deux enfants, un garçon et une fille guère plus âgée que Caren, de rentrer. Il les regarda rassembler les ballons, les livres et une chaise de jardin pliable qu'il eût été mal vu, dans ce quartier, de laisser dehors toute la nuit. Il attendit qu'ils soient tous à l'intérieur pour traverser la rue. Affalée sur le siège passager de la voiture de sa mère, Caren sentit son estomac se soulever puis s'affaisser, et de la sueur poisseuse couler le long de son dos et de sa poitrine. Avec ses gros bras, sa peau foncée et ses traits fins, presque délicats, l'homme ne lui ressemblait pas du tout. Il posa une main sur le toit, l'autre sur l'encadrement de la vitre, et se pencha pour parler d'abord à Helen. Il n'avait pas l'air fâché, ni même exaspéré. Pourtant, son visage n'exprimait aucune joie, aucun plaisir à les voir débarquer soudain devant chez lui. Regardant la mère de Caren, il poussa un soupir et secoua la tête.

« Je t'en prie, Helen », fut tout ce qu'il dit.

Il avisa ensuite Caren, pendant un long moment. Les commissures de ses lèvres se relevèrent pour former non pas un sourire, mais plutôt une expression émerveillée, stupéfaite, l'air de se demander : « Et si... » Caren sentit ses joues lui brûler. L'homme passa son bras à l'intérieur de la voiture, jusqu'au siège passager, pour attraper sa main gauche ; il avait une peau d'une douceur incroyable. Il lui prit la main, la serra une seconde, puis hocha la tête vers Helen, se retourna et traversa de nouveau la rue jusqu'au perron de sa maison. Des années plus tard, lorsqu'il estima Caren assez mûre pour comprendre, pour accepter sa version, il expliqua qu'il se sentait lié par une dette à l'égard des gens avec lesquels il avait fait souche. La famille, c'est le destin, dit-il. Mais c'est aussi un choix.

Helen semblait penser que cette visite mettrait enfin un terme à cette sale histoire, à toutes ces interrogations sur l'appartenance réelle de Caren. La réalité sur son père était claire, non ? C'était un homme que ni l'une ni l'autre ne pouvait avoir. « Je suis ta mère, avait-elle dit pendant le long voyage du retour. Je suis ta famille. » Mais ce jour-là une graine de ressentiment avait été plantée, qui pousserait pendant toute l'adolescence de Caren. Jusque-là, elle ne s'était vue que comme une Gray, la fille d'une femme ayant passé toute sa vie dans la paroisse d'Ascension, dont l'identité même s'était forgée autour d'un héritage de labeur dans une plantation. Or voilà que Caren voulait plus. Elle assaillit sa mère de questions sur son père jusqu'à obtenir, à dix-sept ans, des détails, y compris l'histoire de leur rencontre lors d'un mariage à Belle Vie où il faisait partie des invités. Il avait fini par traîner dans la cuisine après la fête, médecin à la cravate dénouée venu retrouver la jolie fille qui l'avait servi. Elle descendit les marches en souriant. Ils étaient tous deux en train de vivre une attirance mutuelle, aussi forte qu'inattendue. Leur relation dura quelques mois. Le père de Caren parcourait les presque cent cinquante kilomètres de route au moins une fois par semaine, jusqu'à ce qu'il ne le fasse plus, jusqu'à ce qu'il retrouve sa femme, sa vie de médecin et sa maison jaune beurre — une issue qu'Helen jurait avoir vue arriver. Après tout, elle était une fille de la campagne, une cuisinière, une femme que les hommes comme le père de Caren n'épousaient pas, tout simplement. Elle prétendait avoir toujours su qu'il ne quitterait jamais son monde de La Nouvelle-Orléans. Mais ce que Caren ne comprit jamais, c'est pourquoi *elles* ne quittaient pas le leur. Elle ne comprenait pas pourquoi elle restait à Belle Vie, dans le petit univers de la paroisse d'Ascension, alors qu'au bout de la route il y avait un père, un homme, et une vie que Caren imaginait bien meilleure que celle que lui avait donnée sa mère, cette enfance passée sur une plantation, à l'ombre de la grande maison. Après ça, elle se mit à détester un peu sa mère, parce qu'elle était résignée. Et elle se mit à rêver d'une échappatoire.

Le cabinet de Raymond Clancy était situé sur la 3^e Rue, non loin du capitol. D'ailleurs, elle voyait la tour octogonale depuis les bureaux de Clancy, Strong, Burnham & Botts, au onzième étage, où elle attendait, un peu incongrue au milieu des clients fortunés, les hommes portant des costumes bien coupés et les femmes, des chaussures de marque. Elle avait toujours son jean et ses bottes crottées ; avant de partir, elle s'était contentée de changer de chemisier et de se nouer les cheveux avec un élastique.

Lorsque Clancy vint la saluer, elle se leva et lissa son jean. « Gray, dit-il. Tu as dû lire dans mes pensées. » Son sourire était à la fois large et fermé. Il avait de grandes dents blanches à couronnes et son haleine sentait la réglisse, ou le gin. Il lui prit la main en lui tapotant le dos. « Je voulais t'appeler », dit-il, comme si elle n'avait pas essayé de le joindre au cabinet trois fois dans la journée. Il l'emmena au bout d'un long couloir trop éclairé, aux murs tapissés de photos des associés, passés et présents, notamment celle d'un jeune et beau Leland James Clancy, Esq. C'était Bobby, remarqua Caren, qui ressemblait le plus à son père.

Le bureau de Raymond, le dernier sur la droite, était une vaste pièce avec de grands rideaux de brocart qui encadraient la vue sur le Mississippi, et un bureau à retour qu'elle savait avoir été rapporté par le décorateur d'un des pavillons de Belle Vie. Les sièges étaient assortis à la moquette, elle-même assortie aux murs beiges. Le tout était séduisant et cossu, mais plus convenu qu'elle ne l'aurait imaginé, vu la fortune et le statut de Raymond. Elle ne voyait pas l'intérêt d'avoir autant d'argent si c'était pour se retrouver avec du beige.

Ce n'est que lorsque Clancy ferma la porte qu'elle s'aperçut qu'ils n'étaient pas seuls. Dans un coin, à gauche du bureau, deux hommes étaient penchés au-dessus d'un ordinateur portable ; le plus jeune, un Blanc d'une trentaine d'années assis sur un siège ergonomique sans dossier, était en train de taper sur le clavier. D'autres auraient pu le prendre pour un jeune avocat ou un assistant juridique du cabinet, mais pas Caren. Elle avait été à la fac de droit, du moins un temps, et elle avait vécu avec un avocat qui travaillait dans un bureau exactement identique — six, parfois sept jours sur sept. Or ces deux types ne ressemblaient pas à ça. Le plus âgé portait une veste bleu marine sans cravate et des chaussures Rockports. Avec ses bras croisés sur sa bedaine d'homme d'âge mûr, Caren lui trouva un air de consultant. Il avait des yeux d'un bleu intense, qui ne l'avaient pas lâchée depuis son entrée dans le bureau.

« J'ai appris qu'un jeune était en garde à vue, dit Clancy.

— Pas tout à fait.

— Un de chez nous, c'est ça ?

— Donovan Isaacs. C'est un des Comédiens de Belle Vie.

— Donc il relève de l'État, du moins théoriquement. »

Clancy se tourna vers l'homme plus âgé, le consultant, auquel la remarque était adressée. « C'est bon pour nous, ça, Larry. »

Caren les regarda l'un après l'autre, sans comprendre de quoi il retournait, ni en quoi les problèmes de Donovan concernaient ce Larry. « Sauf erreur, Raymond, dit-elle pour être très claire, les inspecteurs du bureau du shérif lui posent simplement quelques questions. Comme ils l'ont fait au reste du personnel. Y compris à moi.

— Ah, oui, dit Clancy. Ils m'ont parlé de toi. »

Elle lui demanda ce qu'il entendait par là, mais il avait l'air déconcentré par ce que faisaient les deux autres hommes. Le jeune avait un BlackBerry qui n'avait pas cessé de sonner depuis que Caren était arrivée. Il délaissa l'ordinateur pour répondre, cala le téléphone sur son épaule, déboutonna ses manches et les retroussa.

« Ouais », disait-il.

Larry écoutait, le menton posé sur ses deux mains.

« Raymond », dit Caren.

Il se tourna vers elle, comme s'il avait oublié, l'espace d'une seconde, qu'elle était là. Il fourra ses mains dans ses poches. « Eh bien, j'espère de tout cœur qu'ils attraperont celui qui a fait le coup. J'ai cru comprendre que la fille s'est fait égorger. »

Elle lui précisa qu'elle n'était pas venue ici pour lui parler de ça.

« Il faut que je te demande quelque chose. »

Même s'il regardait de nouveau les deux hommes, il hocha la tête.

« Oui, vas-y.

— Est-ce que tu projettes de vendre Belle Vie ? »

Raymond se retourna, le front plissé. « Quoi ?

— Lorraine Banks, de la cuisine...

— Je sais qui c'est, Gray.

— Elle raconte qu'elle était chez ton père, ce matin... »

Soudain, elle s'interrompt, gênée de rapporter cette information de seconde main, entendue de la bouche d'une femme qui avouait sans sourciller avoir écouté en cachette un homme adulte en train de parler avec son père. « Elle était chez lui ce matin et elle m'a dit que ton père et toi discutiez d'une vente. Elle dit que vous évoquiez la vente de la plantation. »

Par la fenêtre, Raymond regarda brièvement le Mississippi, dont les eaux étaient aussi troubles que son expression. « Lorraine est bien placée pour savoir que papa n'est pas éternel. Toi aussi, Gray. » Il la fixa. Il faisait attention aux mots qu'il employait, pensa-t-elle, comme si toute cette discussion était une répétition, un test. « Entre nous, je ne sais pas ce que Lorraine croit avoir entendu, mais ce n'est un secret pour personne que papa se fait vieux et que ma famille et moi on se

retrouve dans la situation désagréable de devoir prendre des décisions concernant son patrimoine. Franchement, vu son âge, je lui demande au moins deux ou trois fois par mois ce qu'il veut faire de tout ça. La maison de Baker, Belle Vie, et même cet immeuble dans lequel on se trouve en ce moment. Ça appartient aussi à papa.

— Je ne savais pas.

— Et si j'envisage sérieusement 2010, je pense que... »

À l'autre bout de la pièce, Larry se racla la gorge.

C'était le premier son qu'il émettait.

Raymond hocha la tête dans sa direction, mais reprit le fil de son propos. « À long terme, je pense qu'il est clair que je ne pourrai pas m'occuper du quotidien de tout ça. » Caren acquiesça, comme si c'était parfaitement compréhensible, alors même que, dans son esprit, c'était précisément pour s'occuper du quotidien de Belle Vie qu'il l'avait embauchée. « Et mon frère Bobby ne peut pas gérer ce genre de stress. En l'état, depuis qu'il a quarante-cinq ans, Bobby est une autre source de problèmes pour moi et je ne peux absolument pas compter sur lui. Pas de boulot, pas de maison, pas de famille, rien qui exige de bosser un peu plus dur. Ce type est une expérience scientifique à la con. Voilà ce qu'il est. Je devrais le refourguer à l'université la plus proche pour qu'ils fassent tous les tests qu'ils veulent et me disent s'il est devenu débile à force de picoler ou s'il est né comme ça. » Il était si sévère et si agité que Caren avait du mal à comprendre ce qui s'était passé entre les deux frères pour que, après toutes ces années, ils en viennent à dire tant de mal l'un de l'autre. Elle décida de ne pas révéler que Bobby était passé à Belle Vie, sans prévenir, pour surveiller un peu les agissements de son frère.

Raymond se ressaisit et baissa d'un ton.

« C'est juste que... Beaucoup de ces grandes décisions reposent sur moi. Toutes ces histoires de famille. Et j'ai plein de choses à préparer dans les mois qui viennent, des occasions qui se sont présentées à moi. » Larry observait Raymond de très près. Il fronçait les sourcils. Clancy comprit qu'il en avait assez dit comme ça. « Et encore, *si jamais* je me présente », s'empressa-t-il d'ajouter.

Larry secoua la tête, comme un avertissement.

Curieusement, cela fit sourire Raymond.

« Oh et puis merde, Becht, ce sera dans les journaux demain... Ce type est foutu. »

Il regarda de nouveau Caren, manifestement réjoui. Il posa une main sur son épaule, se pencha vers elle, comme pour lui confier un secret, jouissant de l'instant, du bonheur de pouvoir raconter les malheurs d'un autre homme. « Écoute, Gray, il y a une brèche qui s'ouvre devant moi. Quelque chose de très important. Tu connais Fred Dempsey, le représentant républicain du Septième District, là-bas, à

Lake Charles ? Eh bien figure-toi que ce type est en train de divorcer d'une femme très, très rancunière, et qui s'apprête à tout balancer. On parle de boîtes à partouzes et de pornographie, dit-il, ravi. Et, pire encore, il se trouve qu'il a toujours payé son personnel de maison en liquide. Franchement, ça va être moche. Avec toutes ces saloperies, il ne peut pas y arriver, pas pour une candidature au Sénat. Et ça pourrait ouvrir la voie à un type comme moi. Il n'y a pas de vrai concurrent pour la primaire démocrate. Je pourrais tout rafler. » Raymond sourit, puis se ravisa, essayant de calmer sa joie, de montrer un peu d'humilité. « Dans cet État, les gens savent qui nous sommes, nous les Clancy. Papa a investi dans ce qu'il croyait être bon, il a fait des dons à des écoles et à d'autres, les bourses et tout le paquet. Même à l'époque où ce n'était pas du tout bien vu, il a fait en sorte que les gamins noirs soient aussi bien lotis que leurs petits copains blancs. Voilà le genre de bonnes actions que les gens du coin associent au nom de Clancy. Et je pourrais vraiment en faire quelque chose. » En d'autres termes, se dit Caren, Raymond avait bien compris, à raison, l'impossibilité pour lui de remporter ne serait-ce qu'un siège à l'association des parents d'élèves de Louisiane sans le vote noir, et ce Larry Becht — dont elle comprenait maintenant qu'il était un consultant engagé non par le cabinet d'avocat, mais au service des ambitions politiques de Clancy — était là pour l'aider à capitaliser sur son nom de famille. Larry n'avait pas du tout l'air content du manque de discrétion de Raymond. Il n'avait pas l'air content non plus de rencontrer Caren, ni de sa simple présence. « Mais pour l'instant rien n'est fait, reprit Clancy. Tu peux dire à Lorraine qu'il ne se passe rien. Et dis-lui d'arrêter de fourrer son nez partout, pour une fois.

— Je te laisse t'en charger toi-même. »

Raymond éclata d'un grand rire. « Je le ferai. Je peux t'assurer que je le ferai, Gray.

— Donc tu ne comptes pas vendre ? demanda-t-elle, parce que ce n'était pas très clair.

— On ne sait pas ce qu'on va faire, Gray. Non, pas encore. Mais je te promets que tu seras la première informée, quelle que soit la décision. Avec papa, on sait tout ce que vous avez fait pour Belle Vie, ta mère et toi. »

Caren hocha la tête, mais elle sentait qu'il lui cachait encore des choses.

« C'est tout ? demanda-t-il, souriant, manifestement soulagé. C'est pour me poser cette question que tu as fait ce trajet ?

— J'espérais calmer tout le monde. Ils commencent à être un peu nerveux, là-bas, dit-elle à propos du personnel. Les deux derniers jours ont été très durs.

— Bien sûr, Gray.

— J'ai pensé que ça leur ferait du bien d'apprendre que leurs emplois n'étaient pas menacés.

— Eh bien, je compte sur toi pour le leur dire. En ce moment, plus que tout, on a besoin de stabilité. C'est une catastrophe, ce qui est arrivé. Ça me rend malade. »

Son téléphone de bureau bipa, puis on entendit la voix de fumeuse de Joyce.

« Tom Hinman, monsieur Clancy. Il veut vous parler de la candidature.

— Dites-lui de patienter.

— Bien, monsieur. »

Il y eut un petit déclic. Clancy se tourna vers Larry. Ce dernier fit un geste en direction de Caren, donnant à Raymond une instruction silencieuse, un dernier point à aborder. Raymond lui fit un signe et Caren sentit sa main sur son dos. Il se pencha au-dessus d'elle, tenta maladroitement de réduire sa taille impressionnante ; elle eut l'impression d'être écrasée par une ombre énorme, un nuage de pluie qui passe rapidement. « Entre nous, Gray, dit-il en un murmure à la fois rauque et puissant. On veut juste te rappeler qu'il est vital de ne pas parler avec les journalistes de ce qui est arrivé là-bas, la fille tuée et tout le reste. Ils vont quand même essayer de monter une histoire, mais moins on leur en donnera, mieux on se portera. Tu comprends ? Pas de journalistes, vu ? Pas un mot sur un quelconque cadavre à Belle Vie ou sur le fait que c'était une ouvrière de chez Groveland. D'ailleurs, rien sur Groveland, d'accord ? »

Ils en avaient déjà parlé.

Elle ne comprenait pas pourquoi il lui demandait une deuxième fois de se taire. Elle le lui dit. Il plissa légèrement les yeux et serra un peu plus fort son épaule. « Je veux juste m'assurer qu'on est sur la même longueur d'onde, Gray. Je ne voudrais pas qu'on ait des ennuis, ni ta famille ni la mienne. On a toujours été généreux avec ta famille, non ? Avec toi en particulier, Gray ? » Elle voyait très bien où il voulait en venir. Ils avaient eu une discussion similaire l'année précédente, au cours de laquelle Raymond lui avait rappelé tout ce que son père et lui-même avaient fait pour les Gray. « Je crois que là-dessus tu dois nous faire confiance. Quoi qu'on décide à propos de Belle Vie, on ne te laissera pas tomber, on ne te laissera pas en plan. » Son souffle était chaud, étouffant, pour tout dire. Elle voulait savoir comment ils en étaient arrivés à reparler d'une vente qui n'était même pas censée exister.

La ligne interne bipa. C'était encore Joyce. « Tom Hinman en attente, monsieur.

— Il faut que je te laisse, Gray.

— Bien sûr. »

Elle fut accompagnée par Joyce, une dame noire d'âge mûr, impeccablement mise. Elle avait les cheveux coupés court, bien coiffés, et sa tenue, un assortiment de soies olive et or, était taillée au plus près de sa menue silhouette. Elle conduisit Caren jusqu'aux ascenseurs, à l'entrée du cabinet, lui ouvrit la porte et s'assura que Caren et ses bottes crottées y entrent et ressortent de l'immeuble, allant même jusqu'à passer son bras et appuyer elle-même sur le bouton du rez-de-chaussée.

Caren arriva devant l'école de Morgan un peu avant la cloche. Elle signa le registre des visiteurs dans l'entrée. La concierge, voyant son nom et celui de l'élève qu'elle venait chercher, l'arrêta quelques minutes plus tard. Caren avait déjà accédé au couloir est aux murs peints en jaune et orné d'une grande fresque de fleurs de lis aux teintes violettes, vertes et dorées, chacune présentant le nom d'un élève de septième. Celui de sa fille était presque tout en haut : *Morgan Ellis, 9 ans, salle 112*, celle de la classe de Mme Rivera. Elle entendit alors une femme derrière elle, qui l'appelait. Elle se tourna et vit la concierge, dont les petits talons résonnaient sur le carrelage. Le souffle court, celle-ci l'informa, sur un ton dénué de toute inquiétude, qu'un homme était passé à l'école dans l'après-midi et avait demandé à voir une certaine Morgan Gray.

« Morgan ? fit Caren. *Ma* fille ? » La concierge, qui avait de grosses lunettes rondes et un chandail moulant couleur prune, confirma d'un signe de tête. Un monsieur d'âge mûr, et blanc, se sentit-elle obligée de préciser.

« C'est quand même assez rare, ajouta-t-elle. En général, les parents nous préviennent si une visite est prévue. » Elle dit cela comme un léger reproche, gourmandant Caren parce qu'elle n'avait pas suivi la consigne. Or Caren n'avait rien prévu de tel et ne voyait pas du tout qui pouvait bien être passé à l'école pour voir sa fille. « C'était un policier ? » demanda-t-elle, alors qu'elle se doutait que ce n'était pas le cas. Certes, elle imaginait très bien Lang vouloir séparer Morgan de sa mère et lui parler seul à seul. Mais Lang, ou n'importe quel autre flic lié à l'enquête, savait que sa fille avait pour nom de famille Ellis, et non Gray.

« Non, madame. Il ne ressemblait à aucun policier que j'ai vu. » Il portait un jean, dit-elle, de marque Wrangler, et il n'avait pas l'air d'un flic. Et il n'avait pas voulu donner son nom en partant. Sans un mot, il avait fait demi-tour et quitté le bureau de l'école.

« Merci », fit Caren, qui sentait sa bouche devenir sèche.

Arrivée devant la porte de la classe de Mme Rivera, elle était quasi certaine que ce n'était pas un policier qui était passé. Plus elle y pensait, plus elle se sentait nauséuse, prise d'une angoisse horrible

qui lui donnait mal à la tête, lui vidait et lui glaçait la poitrine, comme un petit cri affolé résonnant dans le noir. Elle sursauta en entendant la cloche de l'école sonner ; elle fut aussitôt poussée en arrière par un groupe d'élèves qui se déversa dans le couloir. Les garçons se bousculaient, se taquinaient, rigolaient. Les filles se déplaçaient plus lentement, par deux ou par trois, leurs petites têtes serrées les unes contre les autres, discutant calmement avec leurs voix fluettes. Lorsque Caren entra dans la salle de classe, Morgan était toujours devant son pupitre, ratatinée sur sa chaise, mortifiée par le regard de sa maîtresse. Donna Rivera se tenait au-dessus d'elle, les bras croisés et le derrière posé sur une des tables. C'était une blonde décolorée d'une bonne vingtaine d'années, avec une voix en coton filé et un petit faible pour les pulls aux couleurs criardes, avec des imprimés de pommes, d'arbres ou de chats endormis. Autour du cou, elle portait un stylo au bout d'une chaîne. « Caren », dit-elle, l'appelant par son prénom, dans le cadre d'une politique d'égalité et d'échanges libres entre parents et enseignants que le département scolaire de Laurel Springs encourageait fortement. Il fallait montrer que Caren et elle étaient dans la même barque, qu'elles s'investissaient autant l'une que l'autre dans l'éducation de cette enfant, alors qu'en réalité rien n'était plus faux. « Je suis contente de vous voir, dit-elle. J'étais en train de passer un petit moment avec Morgan pour lui expliquer qu'il faut obéir aux règles. » Elle baissa les yeux vers la fillette, s'interrompant une seconde pour laisser à son élève turbulente la possibilité d'acquiescer. « Et nous avons décidé qu'elle ne lira plus de textes hors programme pendant le cours de sciences ou d'instruction civique, ou à n'importe quel autre moment, sauf quand on a le droit de lire. N'est-ce pas, Morgan ?

— Vous ne voulez pas que je lise, j'ai compris. »

Morgan se leva de son pupitre, prête à partir.

« Assieds-toi », dit Caren plus sévèrement qu'elle ne l'aurait fait si elles avaient été seules, car elle voulait que Mme Rivera sache qu'elle n'était pas responsable de tout ce qui sortait de la bouche de sa fille. « Il me semble que Mme Rivera n'a pas dit que la discussion était terminée. » L'institutrice, peut-être rassurée par cette démonstration de force, répondit : « Non, elle peut y aller. »

Morgan se précipita hors de la salle de classe en traînant son sac à dos. Caren n'était qu'à quelques pas derrière elle lorsqu'elle sentit une main froide toucher son coude. Donna Rivera lui fit signe de s'éloigner de la porte. « Je peux vous voir une petite seconde ?

— Bien sûr. »

Le casier de Morgan se trouvait juste en face de la porte ouverte. Caren la vit sortir ses manuels de classe et les ranger dans son sac à dos. À l'intérieur du casier, elle aperçut plusieurs des chemises

blanches de Morgan, roulées en boule sur l'étagère.

« Tout va bien à la maison ?

— Pourquoi ? Elle vous a dit quelque chose ? »

Donna eut un sourire rassurant. Elle tapota son index sur sa bouche, le temps de trouver les mots justes, la bonne manière de formuler ce qu'elle avait à dire concernant l'enfant de quelqu'un d'autre. « Eh bien, je crois que vous savez que nous avons quelques inquiétudes au sujet de... l'esprit social de Morgan. Je vous en ai déjà parlé. Je suis sûre que vous vous en souvenez. » Caren se rappelait en effet une phrase notée au bas d'un des bulletins de Morgan, selon laquelle sa fille était très timide. Mais c'était un simple trait de sa personnalité, pas une pathologie, ni rien qui exigeât le ton grave de cette conversation. « Simplement, on arrive bientôt à la fin du premier semestre et je crois que Morgan ne s'est pas fait un seul ami cette année. Elle déjeune seule, elle lit pendant la récréation et avec ses camarades je ne l'entends jamais parler de fêtes, de nuits passées chez les unes ou les autres, ni d'aucune activité *en dehors* de l'école.

— On habite très loin de la paroisse.

— Vous vivez à la plantation, c'est bien ça ?

— Exact.

— Hmm... »

Elle hocha la tête et réfléchit. « Je pensais qu'elle se serait un peu ouverte aux autres, depuis le temps. Parfois, on rencontre ce genre de comportement introverti chez les enfants qui connaissent des difficultés à la maison. » Elle accentua le dernier mot et Caren comprit qu'elle lui posait en réalité une question. Elle la regardait fixement, dans l'expectative.

« Eh bien, son père va se marier.

— Ah bon ? » fit l'institutrice, même si Caren pressentait qu'elle était au courant.

Marchant sur des œufs, Mme Rivera demanda : « Et comment Morgan se sent par rapport à ça ?

— Elle a hâte d'aller à Washington. »

Ce n'était pas une réponse, Caren le savait. Mais tout à coup elle voulait mettre un terme à cette discussion impromptue dans la salle de classe de Mme Rivera. Pour l'instant, l'esprit social de Morgan, pour reprendre son expression, était le cadet de ses soucis. « Bien... La route va être longue. » Donna leva le doigt pour lui demander de patienter encore une petite seconde. Elle se dirigea vers son bureau et ouvrit le tiroir du haut pour en sortir une liasse de pages agrafées, usées et cornées. Elle revint auprès de Caren et lui donna le document. « Voilà ce que lisait Morgan en classe aujourd'hui. Pour son âge, c'est très... avancé. »

Caren jeta un coup d'œil sur la première page et lut le titre :

Reconstruction, réconciliation et apparition du travail libre dans la paroisse d'Ascension.

Pourtant, elle n'y prêta guère attention.

Elle venait de remarquer quelque chose dans le couloir.

Devant la salle de classe, Morgan avait laissé tomber son sac de livres à ses pieds. Bouche bée, elle était en train de regarder quelque chose au loin, hors du champ de vision de Caren.

« Une autre explication possible au comportement de Morgan en classe, disait Mme Rivera derrière elle, c'est tout simplement qu'elle est trop intelligente. Vous savez, il existe d'excellents cursus avancés dans d'autres écoles de l'État. Ça vaudrait le coup de s'y intéresser. Ce serait peut-être plus adapté à un enfant comme elle. »

Dans le couloir, Morgan s'ouvrit d'un immense sourire.

« Papa ! » s'écria-t-elle en courant vers le fond.

Sidérée, Caren sortit de la salle de classe, tourna à gauche et vit sa fille se frayer un chemin parmi les élèves pour se jeter dans les bras ouverts de son père. Il la prit et la souleva. Morgan posa la tête au creux de son épaule, où elle s'était toujours sentie protégée. Eric regarda alors Caren. Il portait un costume gris clair, comme s'il sortait tout juste du travail, comme s'il avait décidé quelques heures plus tôt, devant son bureau, de prendre le premier avion pour La Nouvelle-Orléans. Le bout d'une cravate à motifs cachemire dépassait de sa poche et son col de chemise était ouvert. Tenant son seul enfant dans ses bras, il haussa légèrement les épaules vers Caren, l'air de dire qu'il n'avait pas pu s'en empêcher : *Je suis là*. Elle fut frappée par sa maigreur. Il avait changé de lunettes, ses cheveux étaient plus courts. Mais c'était bien lui. Elle éprouva un regret, violent et familier, mais aussi, lorsque leurs regards se croisèrent dans ce couloir d'école bruyant, la joie, le soulagement presque, de savoir que cet homme était le père de Morgan.

« Elle ne parle pas », dit-il.

Dans la petite cuisine de Caren, Eric croisa les bras et s'adossa au plan de travail en Formica bon marché. Il avait laissé sa veste de costume dans le salon, ainsi qu'un petit sac de voyage, posé au pied du canapé en cuir. Morgan était en haut, en train d'enlever sa tenue d'écolière et de se débarbouiller avant le dîner avancé. Elle avait préféré rentrer dans la voiture louée par son père, seule avec lui ; il avait essayé de la faire parler, de nouveau, en insistant sur la gravité de la situation. « Elle jure qu'elle n'est au courant de rien, dit-il sur un ton désabusé. Qu'elle n'a même pas quitté la maison cette nuit-là. Et elle maintient que la chemise ne lui appartient sans doute même pas. Elle ne comprend pas comment du sang a pu se retrouver là-dessus. » Il haussa les épaules. Il ne savait pas quoi penser de la situation, de sa simple présence dans cette cuisine. Il la regardait fixement, et Caren, tout à coup, fut intimidée. Elle sentit ses yeux sur elle lorsqu'elle se tourna vers la gazinière et remua plusieurs casseroles fumantes sur les plaques. Avant de partir, Letty avait laissé un poulet en cocotte dans le réfrigérateur, mais Caren, après un bref coup d'œil, avait changé d'avis. Cela faisait très, très longtemps qu'Eric n'avait pas mis les pieds en Louisiane, et elle voulait lui mitonner quelque chose du cru. Elle avait donc emprunté la voiturette à la sécurité, s'était rendue dans la cuisine de Lorraine, lui avait demandé deux ou trois plats du menu qu'elle préparait pour le lendemain et avait sorti de la cave une bouteille de bordeaux. Lorraine lui avait posé quelques questions gentilles, tout en savourant la nervosité de Caren. « Il paraît que tu as de la visite, chérie », avait-elle dit avec un grand sourire.

À présent, elle réchauffait la nourriture de Lorraine : des crevettes frites, un steak grillé avec riz gluant, chou-fleur au beurre salé et à la coriandre, et une purée de courge doub beurre, de patates douces caramélisées et de gingembre. La cuisine était pleine de vapeur et de fumée. Caren voulut ouvrir la fenêtre. La chaleur commençait à être étouffante.

Prenant des gants, elle dit : « Quelqu'un a demandé à voir Morgan à l'école aujourd'hui.

— Quoi ? fit Eric en levant les yeux vers elle.

— J'ai pensé que c'était un flic... Mais peut-être pas. »

Un homme avec un jean Wrangler, avait dit la concierge.

Caren repensa soudain au pick-up rouge sur l'autoroute, celui qui les avait collées la veille, depuis Laurel Springs, et qu'elle avait vu sur la route de campagne devant Belle Vie, faisant demi-tour et repartant, avec un Blanc au volant.

« Est-ce que je dois commencer à avoir peur, Caren ?

— Je ne sais pas.

— Et tu es sûre que c'était du sang ?

— Oui. »

Elle eut malgré tout un doute. Avec Eric face à elle, dans la même pièce, elle n'était plus sûre de rien, n'arrivait plus à avoir les idées claires. « Et, n'importe comment, elle a un drôle de comportement. On dirait qu'elle cache quelque chose. »

Elle n'aborda pas le reste.

Son accès de panique jeudi soir, ce qu'elle avait fait de la chemise de Morgan.

Elle aussi, elle cachait quelque chose.

Eric secoua la tête. « Je ne comprends pas. Pourquoi est-ce qu'elle mentirait ? »

La chaleur montait dans la cuisine. Caren avait faim, elle se sentait faible. Elle s'avança vers la petite fenêtre à la française, près du lave-linge, et se mit de trois quarts pour passer devant Eric. Elle entrouvrit le battant ; un courant d'air frais s'engouffra dans la pièce, transperçant le nuage de vapeur et de fumée. Elle épongea son front couvert de sueur et essuya sa main sur son jean. Lorsqu'elle retourna vers la gazinière, toujours de trois quarts, ils se retrouvèrent face à face pour la première fois. Il posa la main sur son bras. Ce n'était pas tout à fait un geste tendre, et pourtant le contact physique la paralysa, la cloua sur place. Elle était tellement proche de lui qu'elle sentit son souffle contre sa joue et l'odeur de son après-rasage, un parfum doux, musqué, qui lui évoqua l'été, les soirs où Eric restait assis sur leur véranda, avant. Elle se demanda si Lela le laissait fumer — ou si certaines parties de sa vie, et même sa présence ici, restaient en dehors de son autorité. « Si Morgan a vu quelque chose... » murmura-t-il, n'osant même pas suggérer ce que cela signifierait pour sa fille. L'idée lui parut insupportable ; il s'en éloigna presque aussi vite qu'il s'en était approché. Il essayait de garder la tête froide, de rester pragmatique. « Que disent les flics ?

— Ils pensent que la femme a été assassinée ici, quelque part sur la plantation. Dans une des cases des esclaves, il manque un couteau. Un vieux couteau à canne.

— Un quoi ?

— C'est un couteau qui sert à couper la canne à sucre, dit-elle en écartant les mains pour donner une idée de ce dont elle parlait, à

savoir un objet capable de trancher une tige de canne d'un seul coup. Un truc qui a peut-être plus d'un siècle.

— Et ils ne l'ont pas retrouvé ? »

Elle fit signe que non.

« Et qui ont-ils interrogé ?

— Surtout le personnel. Ce matin, ils ont emmené Donovan Isaacs au poste.

— Pourquoi lui ?

— Il n'est pas venu travailler hier matin. Et j'ai comme l'impression qu'ils pensent qu'il ne dit pas toute la vérité sur ses faits et gestes la nuit où la femme est morte.

— Et toi ? Tu en penses quoi ?

— Je ne suis même pas sûre que Donovan sache qu'il y a eu un meurtre. »

Eric soupira et mit ses mains dans les poches de son pantalon froissé. Il avait l'air éreinté. Caren découvrit quelques cheveux gris sur ses tempes. C'est nouveau, se dit-elle.

« Qui était-ce ? demanda-t-il. La femme qui a été tuée. »

Curieusement, l'idée de prononcer son nom à haute voix la rendit triste. « Elle travaillait dans les champs de canne à sucre, se contenta-t-elle de répondre.

— Ils ont interrogé les ouvriers, là-bas ?

— Oui. Mais je n'en sais pas beaucoup plus. »

Eric croisa les bras puis les décroisa, comme s'il ne savait pas quoi faire de ses mains agitées. Il finit par les caler sous les aisselles trempées de sa chemise. « Ce que je ne comprends pas... Si c'était une ouvrière agricole, qu'est-ce qu'elle fabriquait de ce côté-ci de la clôture ? Pourquoi est-ce qu'elle était *ici*... Sur la plantation ? »

Caren haussa les épaules.

Elle s'était posé la même question.

Il y eut des pas discrets dans l'escalier, qu'elle entendit avant Eric parce qu'elle vivait là depuis quatre ans et qu'elle savait reconnaître le bruit des mouvements de sa fille. Elle sentait vaguement que ce n'était pas une très bonne chose que Morgan les surprenne comme ça, debout si près l'un de l'autre, au point que leurs genoux se touchaient, qu'elle en serait peut-être troublée, voire bouleversée. Mais elle ne bougea pas tout de suite. Après, ce fut trop tard. Morgan était avec eux dans la cuisine. Elle avait enfilé une jupe en jean et un tee-shirt violet à manches longues ; elle avait piqué à sa mère une ceinture en cuir qui baillait autour de ses hanches de fillette. Elle resta un instant immobile au pied des marches, contemplant le spectacle rare de ses parents réunis dans le même lieu. Elle les regarda l'un après l'autre et eut un grand sourire. Eric se tourna à ce moment-là. Il avait eu le même réflexe protecteur que Caren... sauf que lui n'hésita pas à

mettre une distance entre eux deux et lâcha soudainement son bras.

Après le dîner, au crépuscule, ils firent une promenade sous les saules.

Depuis toutes ces années que Caren vivait ici, Eric n'était venu qu'une fois. Et encore, il avait à peine quitté la maison principale, jouant avec Morgan une petite heure sur la pelouse avant de l'emmener au zoo de Baton Rouge. Et tout le temps de leur liaison, même après la naissance de Morgan, Caren ne l'avait jamais amené chez elle, à la paroisse d'Ascension ; il fallut attendre des années avant qu'elle lui dise le métier de sa mère ou qu'elle lui décrive la pelouse, derrière la cuisine de la plantation, où elle jouait quand elle était petite. Eric n'avait jamais traversé les champs verts de Belle Vie, jamais marché sur la grand-route au coucher du soleil, jamais pris le temps de s'arrêter devant le jardin pour observer les crocus de l'automne et les hortensias blancs, ou les pensées plantées dans un chaudron à sucre, rouillé et large d'un mètre, autrefois utilisé pour faire bouillir la canne jusqu'à ce qu'elle se transforme en mélasse. Elle sentait Morgan ravie de montrer à son père l'endroit où elle vivait. Eric lui tenait la main tout en tendant son cou pour admirer la voûte de magnolias au-dessus de sa tête. C'était une soirée magnifique, fraîche, humide, joliment éclairée par le soleil couchant. Mais il ferait bientôt nuit, et Caren voulait que tout le monde soit rentré avant, toutes les portes fermées à clé.

« Allez, on y retourne », dit-elle.

Eric tendit son autre main à Morgan, qui bondit vers lui. Ils avaient atteint les pavillons des invités, Manette et Le Roy. Caren préférait éviter les quartiers des esclaves à cette heure avancée. Elle fit demi-tour et se dirigea vers la bibliothèque. Elle les entendait derrière elle. Morgan était en train de décrire à son père un livre qu'elle avait lu pour l'école, dont l'héroïne était une petite fille qui avait un manteau magique fait de bouts de tissu bigarrés. Prenant les devants, elle essaya d'expliquer à son père quel genre de robe elle voulait porter le jour du mariage. Il était question de strass et de tulle.

De retour à la maison, Eric s'occupa des devoirs de Morgan, puis la coucha, tandis que Caren nettoyait la cuisine et préparait un lit pour Eric, sur le canapé, avec des couvertures et des draps épais. Lorsqu'il redescendit, elle bordait les draps sous les coussins du canapé et lissait le coton. Elle avait la peau rugueuse — fripée d'un côté par l'eau de vaisselle, sèche et pâle de l'autre. Elle aurait aimé avoir meilleure mine, être un peu reposée et fraîche, s'être mieux préparée à l'arrivée d'Eric. Elle savait que ça ne changerait rien, ni pour elle ni pour lui. Pourtant, ça comptait pour elle, et pas qu'un peu.

« Elle dort, dit Eric.

— Elle n'a pas demandé que je vienne ?
— Elle est fatiguée, Caren. »
Elle hocha la tête. « Je sais.
— D'ailleurs, quelle heure est-il ? »
Elle regarda sa montre. « 20 heures passées.
— Je peux me servir de ton téléphone ? J'ai oublié de recharger mon portable avant de partir.
— Vas-y, bien sûr. »

Elle lui apporta le téléphone sans fil, puis ferma la porte du salon pour lui laisser un peu d'intimité. Seule dans la cuisine, elle termina la bouteille de vin du dîner et finit par monter à l'étage. Elle s'aperçut alors qu'elle pouvait entendre parler Eric à travers le mur ; il était évident, à sa voix douce, qu'il avait Lela au bout du fil.

Dans sa chambre, Caren se changea et chercha dans son cabas en cuir un tube de gloss couleur prune, le dernier de ses petits rituels de beauté à avoir survécu à la maternité. Au fond du sac, elle retrouva la liasse de feuilles photocopiées qu'elle avait récupérée tout à l'heure ; il s'agissait du texte dactylographié que Morgan avait lu en classe. Intriguée, elle relut le titre : *Reconstruction, réconciliation et apparition du travail libre dans la paroisse d'Ascension*. En voyant le nom de l'auteur, elle fit la grimace. C'était un exemplaire de la thèse non publiée de Danny.

RECONSTRUCTION, RÉCONCILIATION ET APPARITION
DU TRAVAIL LIBRE DANS LA PAROISSE D'ASCENSION

Daniel K. Olmsted
Université de Louisiane
Département d'Histoire
Programme doctoral

RÉSUMÉ

À l'automne 1872, l'élection d'Aaron Nathan Sweats en tant que tout premier shérif noir de la paroisse d'Ascension marqua l'apogée d'une période de réconciliation raciale dans une paroisse et un pays encore ravagés, socialement, politiquement et économiquement, par la guerre de Sécession et le programme gouvernemental connu sous le nom de Reconstruction. Homme de couleur libre par sa naissance, Sweats, originaire de Boston, s'était installé en Louisiane pendant ses années de formation. On peut dire, et c'a été dit, qu'il était mal préparé à devenir le premier homme de sa race à diriger les forces de l'ordre dans une paroisse enrichie par la canne à sucre et qui, depuis plus d'un siècle, considérait les Noirs comme du bétail. Mais Sweats démontra que sa présence était davantage qu'un simple symbole de progrès. En effet, deux semaines après son élection, un ouvrier agricole, ancien esclave et coupeur de canne dans les champs situés derrière la plantation de Belle Vie, disparut, sans doute assassiné : précisément le genre de crime qui n'aurait connu aucune suite judiciaire, ou aurait été totalement ignoré, à l'époque où l'esclavage était légal. Mais la détermination de Sweats à confondre le meurtrier et à poursuivre son crime est un exemple parfait de la manière dont la vision du travail des Noirs, dans la région comme dans le reste du pays, fut profondément bouleversée.

Le texte était daté du 26 mai 2001. Il s'arrêtait à la page 25, en

plein milieu d'une phrase :

D'après les seules archives de l'enquête encore disponibles, du sang fut découvert dans les champs de canne, mais le corps de la victime, un ancien esclave nommé « Jason », ne fut jamais retrouvé

Caren relut le nom.

Elle pensait avoir entendu toutes les histoires, les légendes, le folklore. Mais elle n'avait jamais entendu parler d'une quelconque enquête sur la mort de Jason, encore moins par un shérif noir, juste après la guerre de Sécession. Ce qui était suggéré ici, noir sur blanc, c'était que Jason, son arrière-arrière-arrière-grand-père, avait été assassiné.

Elle ne comprenait pas comment elle avait pu ne pas être au courant de cette histoire.

Et elle ne comprenait pas non plus pourquoi sa fille de neuf ans lisait une thèse sur ce sujet... Ni comment elle avait mis la main dessus.

Assise au bord du lit, elle feuilleta les pages.

Quelqu'un frappa doucement à sa porte.

Elle répondit. Eric passa sa tête par l'entrebâillement.

« Je voulais juste te souhaiter bonne nuit », dit-il en restant plus ou moins derrière la porte, soucieux de ne pas préjuger des endroits où il était le bienvenu dans la maison.

Elle posa le manuscrit de Danny sur le lit, face cachée.

« C'est bon, dit-elle. Tu peux entrer. »

Eric franchit le seuil, pieds nus, et s'arrêta quelques centimètres après la porte, bien décidé à respecter certaines limites, pour elle comme pour lui. Il s'appuya contre la commode en érable de Caren, celle près de la porte. Elle sentit ses nerfs s'échauffer, sa colonne vertébrale frémir. Ça faisait des années qu'elle n'avait pas eu un homme dans sa chambre, ou dans son lit.

« Comment va-t-elle ? demanda Caren. Lela.

— Elle est inquiète.

— Parce que tu es chez moi ? »

Ce furent les premiers mots qui sortirent de sa bouche ; elle s'en voulut immédiatement.

À l'autre bout de la chambre, Eric sourit.

Il ajusta ses lunettes, une fois, deux fois, avec un grand sourire, ravi pour une raison qu'il préféra ne pas lui révéler. « Non, pas pour ça », dit-il, et elle se sentit toute bête d'avoir prétendu savoir quoi que ce soit des sentiments de Lela ou de sa confiance en son futur mari. « C'est juste que je suis parti tellement vite, reprit-il. Elle s'inquiète pour Morgan autant que moi.

— Tu lui as dit, donc ?

— Eh bien... Oui. »

Il eut une expression curieuse, comme s'il se rendait compte à quel point elle comprenait mal sa nouvelle vie. « Elle serait volontiers venue aussi, mais... » Sagement, il laissa la suite de son raisonnement, et toutes ses implications gênantes, se dissiper. Sur le moment, Caren se dit qu'elle pouvait survivre sans jamais rencontrer Lela Gramm. « Écoute, Caren, dit Eric, revenant au sujet qui les occupait. Je reparlerai à Morgan demain matin. Je suis sûr que ce n'est rien du tout, un malentendu. Je te promets qu'on va tout éclaircir.

— D'accord.

— Très bien. »

Il s'attarda sur le seuil de la porte, manifestement en pleine réflexion. Il se mordillait la lèvre, mâchonnait un bout de sa propre chair, les yeux rivés sur Caren allongée. Elle portait un des vieux tee-shirts Tulane d'Eric, délavé et troué. Il tapota ses doigts sur le bois usé de l'encadrement. « Je suis content de te revoir », dit-il.

Lorsqu'il s'éloigna, elle l'appela. « Eric. »

Elle ne savait pas trop pourquoi elle s'apprêtait à lui raconter ça, sinon qu'elle n'avait plus grand monde autour d'elle à qui se confier.

« Je crois que Raymond va vendre la plantation. »

Eric s'arrêta, la main sur la porte. « Quand ?

— Bientôt. »

La petite discussion dans le bureau de Raymond n'avait rien fait pour lui ôter cette idée de la tête, et Caren se fit soudain la réflexion qu'entre Raymond et Lorraine elle ferait toujours plus confiance à Lorraine pour savoir la vérité.

Raymond manigance quelque chose, se dit-elle.

« Il y avait un type dans son bureau, aujourd'hui. Un certain Larry Becht, je crois. Ils parlaient de politique et ils n'arrêtaient pas de me dire de ne rien raconter à la presse à propos de ce qui s'est passé. Ils avaient vraiment l'air de vouloir limiter la casse.

— Larry Becht ? Tu es sûre ?

— Presque sûre.

— Ce type est un des stratèges du parti républicain. Il dirige un cabinet de conseil à Alexandria, en Virginie.

— Mais non, ils parlaient de la primaire démocrate.

— Caren, Larry Becht fait partie de la petite bande qui veut repartir à la conquête du pays. Il est clairement très à droite. S'il est descendu ici pour lancer une campagne, ça veut dire que Clancy envisage de se présenter sous les couleurs démocrates uniquement sur le papier. Une sorte de leurre, si tu préfères.

— Il joue sur son nom de famille, voilà. Sur l'affection des Noirs, notamment, pour les Clancy. Il pense que c'est par là qu'il accèdera au Sénat. »

Eric poussa une sorte de bourdonnement. « Sans blague.

— Tu sais, Leland a été un des premiers à encourager les Noirs à entrer dans les écoles publiques de Louisiane, dès les années 50 et 60. Alors que tous les autres hommes d'affaires et les politiciens en place traînaient des pieds ou s'y opposaient carrément.

— Et Raymond se réclame de son héritage, maintenant ? Pour plaire à l'électorat noir ? »

Caren confirma d'un signe de tête. « Les Clancy ont toujours été à fond pour l'«instruction des Noirs». » Son ton n'était pas amer, plutôt sec et distant. Eric, lui, se grattait le menton. Caren savait que cette information était particulièrement intéressante pour Eric, lui-même engagé dans la politique. « Je me demande pourquoi il vendrait sa propriété maintenant, dit-il. Elle n'appartient pas à sa famille depuis des générations ? Je croyais que dans le Sud vous adoriez toutes ces conneries sur la guerre de Sécession. »

Caren le fusilla du regard.

Tulane ou non, ce qu'Eric ignorait du Sud aurait pu remplir plusieurs étagères de son bureau à Washington. Mais elle ne dit rien. Elle ne voulait pas donner l'impression de défendre, en aucune manière, Belle Vie ou ce que Belle Vie représentait.

D'ailleurs ce n'était pas le cas.

« Ça devrait être l'angle d'attaque de Becht, dit Eric. Positionner Clancy en héritier, en gardien du véritable héritage de l'Amérique. En tout cas, c'est comme ça que je ferais.

— Je ne sais pas vraiment ce qu'il a en tête ou ce qu'il compte faire de cette propriété. »

Elle remonta ses genoux contre sa poitrine et enlaça ses jambes, comme le faisait parfois Morgan quand elle se sentait particulièrement mal à l'aise. « Cet endroit remonte à plus de cent cinquante ans. Dans ma tête, je croyais sans doute qu'il ne disparaîtrait jamais.

— Tu penses que quelqu'un serait prêt à le détruire ?

— Je pense que, si Raymond et son frère l'abandonnent, tout peut arriver.

— Qu'est-ce que tu feras, alors ? »

Les yeux baissés, elle tripotait des fils emmêlés sur la couette. « Il faudrait que je commence à envisager un plan B, que je réfléchisse aux endroits où on pourrait aller. À Baton Rouge, j'imagine, pour recommencer là-bas. Ce n'est pas loin de son école. » Lorsqu'elle croisa de nouveau le regard d'Eric, elle vit qu'il fronçait les sourcils. Il était silencieux, songeur, avec une moue qui lui donnait un air triste.

« Il y a aussi de bonnes écoles à Washington, Caren. »

C'est reparti, pensa-t-elle.

« J'adorerais que Morgan vienne à Washington, reprit Eric. Tu le sais bien.

— Et puis quoi ? Qu'elle aille à Sidwell Friends, avec Malia et Sasha ? »

Elle le taquinait sur ses fréquentations, sa nouvelle vie au sein de l'administration présidentielle. Depuis dix mois, et parmi les tout premiers recrutés, il travaillait pour le département des Affaires urbaines d'Obama.

« Peut-être bien, répondit Eric sans broncher, comme si une place dans une école privée était le minimum à Washington. Disons... Je pourrais passer un coup de fil.

— Tu es sérieux ?

— On adorerait avoir Morgan à Washington. »

Ce « on » lui fit un peu mal.

Eric remonta ses lunettes sur son nez. « En tout cas réfléchis-y », dit-il. Caren acquiesça, sentant une curieuse chaleur au fond de sa gorge, la vague impression qu'elle allait pleurer. Pendant quelques secondes, elle regretta même de l'avoir appelé.

« J'y réfléchirai.

— Bien. Alors bonne nuit, Caren. »

Longtemps après son départ, l'odeur d'Eric planait encore dans la chambre.

Caren resta allongée dans le noir, incapable de trouver le sommeil. Chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle voyait son visage. Agitée, nerveuse, elle se tourna sur le côté gauche, vers la partie froide et vide de son lit. Elle ferma les yeux très fort, pour essayer, en vain, de le chasser de ses pensées... Puis, finalement, seule dans le noir, elle céda. « Eric », dit-elle, murmurant son nom et laissant ses souvenirs remonter jusqu'à leurs débuts.

C'était une idylle aussi improbable qu'inattendue. D'ailleurs, ils n'étaient sortis ensemble que longtemps après leur première rencontre, presque un an après qu'elle eut quitté Tulane. À peu près à la même époque — et ce n'était pas un hasard —, elle demanda à son père, une toute dernière fois, de l'aider pour ses études. Pendant ses premières années à l'université, elle avait reçu des chèques de-ci de-là, mais cette fois, voulant terminer la fac de droit, elle lui dit qu'elle avait besoin d'un peu plus.

Il lui demanda des nouvelles de sa mère.

Elle ne parla pas de leur brouille.

Au lieu de ça, elle lui expliqua que si elle se réinscrivait à la fac de droit, à plein temps, elle pourrait encore rattraper son retard et décrocher son diplôme sur le fil. Simplement, elle ne pouvait pas y arriver toute seule. Or son père refusa : Caren comprit que sa fille, sa vraie fille, allait se marier au printemps suivant. Il lui dit qu'il ne

pouvait pas tout faire. Caren repartit de son bureau, dans le Seventh Ward, et retourna au travail les mains vides. À l'époque, elle avait un boulot à plein temps au Grand Luxe Hotel, sur Poydras Street, à quelques rues du palais des congrès, où elle tenait le bar. Elle était douée pour ça, pour s'occuper des problèmes des autres, des querelles entre les employés et des plaintes des clients. Elle aimait même les tâches les plus infimes, les plus fastidieuses. Ça faisait passer le temps, ça la distrayait.

Elle était en train de nettoyer le sol, faisant le point avec l'équipe de nuit, lorsque Eric Ellis entra. Il portait un élégant costume bleu foncé et une chemise au col déboutonné. Il était là pour profiter de l'*happy hour* avec quelques étudiants de troisième année de Tulane, dont deux que Caren reconnut. L'année précédente, ils étaient tous dans le même centre d'aide juridique.

Eric et elle y avaient travaillé sur leur première affaire ensemble, une simple agression que le professeur Kazari leur avait confiée en les laissant seuls dans son bureau. Eric jeta un simple coup d'œil sur les photos du dossier — la victime était une femme blanche, les yeux gonflés et pochés, assommée à coups de matraque, tandis qu'une photo d'identité judiciaire montrait un accusé plein de morgue et d'indifférence, ses cheveux noirs tressés d'un côté et détachés de l'autre — et déclara qu'il ferait de la politique, peut-être dans la stratégie publique. Le droit pénal, ce n'était pas son truc. Il fit tout de même le boulot, trop gentleman pour refiler le bébé à Caren. Il transcrivit les interrogatoires des policiers, visionna des heures de cassettes de vidéosurveillance dans un magasin d'alcool au croisement de Lombard Street et de St. Anthony Street et s'assura que toute la paperasse soit remise en temps et en heure. En revanche, ce fut Caren qui s'exprima lors de l'inculpation : elle était la seule en qui l'accusé avait confiance. Et ce fut encore elle qui, pendant le procès, au cours d'un long contre-interrogatoire, situa la victime dans un bar du Vieux Carré entre 14 heures et minuit, le jour de son agression. Elle était bien éméchée, fit remarquer Caren, et incapable de marcher droit lors de son arrivée au magasin d'alcool de Lombard Street, s'envoyant un dernier verre avant de rentrer chez elle. Leur client, l'accusé, l'avait aidée lorsqu'elle s'était écroulée sur le trottoir ; il avait même proposé d'appeler un taxi. Mais *ce n'était pas lui* qui l'avait agressée. Il se trouvait même une rue plus loin, Sumpter Street, au moment de l'agression. La femme s'était tout bonnement trompée. Caren adorait ça, travailler dans un tribunal. Elle en aimait l'ordre, l'espoir sous-jacent qu'elle en retirait, celui de pouvoir faire quelque chose de juste dans sa vie. À la table de la défense, Eric s'était penché vers elle et lui avait glissé à l'oreille : « Tu viens de sauver la vie de ce type. »

Elle ne l'avait donc pas revu depuis presque un an, depuis qu'elle

avait quitté la fac.

Eric s'arrêta au milieu du bar, la vit et sourit.

« Caren Gray, lui lança-t-il. Je me demandais ce que tu étais devenue. »

Elle sourit à son tour.

Qu'il ait pensé à elle, qu'il ait remarqué son absence, cela lui fit quelque chose. À part ça, elle n'était pas particulièrement enchantée de le revoir, de devoir lui expliquer sa vie, son boulot au bar de l'hôtel — en tout cas pas en présence de ses deux anciens condisciples qui se poussaient du coude en reluquant sa veste bon marché et son badge accroché au revers. Elle les installa rapidement à la meilleure table, celle en face du piano, avec vue sur le quai, et leur offrit une bouteille de brunello. Puis elle fit demi-tour, traversa la cuisine, regagna son petit bureau, referma la porte et y resta cachée jusqu'à ce qu'elle les croie partis.

Ce qui n'empêcha pas Eric de la retrouver.

Environ un quart d'heure avant la fermeture, il toqua à la porte.

Il portait un jean et un pull en coton fin. Il était, dit-il, rentré chez lui, s'était changé, puis était revenu. Il voulait la voir une dernière fois. Caren, assise à son bureau, jouait avec un trombone, tordant le métal, le triturant, le retournant sans arrêt dans sa main. Elle ne voulait pas qu'il parte. Elle ne voulait pas qu'il l'abandonne. Mais les mots refusaient de sortir de sa bouche.

« Bon, finit-il par dire. Tu veux qu'on s'en aille ?

— Oui. »

Il s'avéra qu'ils écoutaient la même musique et qu'ils n'aimaient pas le Vieux Carré. Eric trouvait les touristes bruyants et ennuyeux, et Caren était une jeune femme célibataire qui avait appris à éviter ce quartier pour de simples questions de sécurité. Ce soir-là, ils allèrent dans un club de blues malfamé du Seventh Ward où l'on pouvait apporter son propre alcool à condition de payer 1,50 dollar pour, en l'occurrence, un gobelet en plastique rempli de glaçons et de 7-Up ou de Coca-Cola, au choix. Dans le bar sombre et enfumé, ils s'assirent côte à côte. Eric posa un genou entre ceux de Caren, si bien que leurs cuisses se touchaient. Il faisait craquer des cacahuètes grillées dans ses mains, ôtait soigneusement la peau avant d'en offrir à Caren. Ils burent beaucoup, de la bière et du whisky, et discutèrent des heures durant — de l'université, de la famille d'Eric à Chicago, de ce que Caren voulait faire, des raisons pour lesquelles elle avait lâché la fac de droit. Pour lui, le travail qu'elle faisait au bar était une blague, un bol d'air face à la pression des ambitions de la classe moyenne, comme quand il avait arrêté les études pendant un an pour aller travailler dans une pêcherie de l'Oregon, un boulot d'été auquel il s'était accroché quelques mois, avec un sac de sport pour tout bagage. Il

avait toujours été entendu qu'il reviendrait, qu'il terminerait ses études. Sa famille ressemblait un peu à celle du père de Caren. Issu d'une longue lignée de médecins, Eric avait deux frères enseignants, l'un à la Loyola University et l'autre à l'université de Chicago. Caren ne souligna pas leurs différences, ne lui dit pas qui elle était vraiment, fille d'une cuisinière de la cambrousse louisianaise qui avait déjà bien de la chance d'être allée si loin. Elle ne lui dit pas qu'elle était fauchée, que même l'aide aux étudiants ne lui permettait plus de payer ses cours, de manger et de régler son loyer. Elle ne pouvait pas rester à l'université sans travailler à côté — et un travail, un vrai, l'empêchait d'étudier, donc d'avoir de bonnes notes ou de garder sa bourse. C'était une équation impossible, une équation face à laquelle elle butait quasiment depuis le début de ses études, depuis qu'elle avait cessé de recevoir de l'argent de sa mère, après leur brouille. Elle ne lui dit rien de tout cela, n'entra pas dans les détails compliqués.

Les yeux rivés sur le dessus de table en vinyle poisseux, elle préféra mentir.

« Je crois que ce n'était pas mon truc », dit-elle en parlant de la fac de droit.

Eric resta silencieux et la regarda fixement.

Puis il dit sur un ton sec : « Eh bien, si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'aimerais quand même beaucoup coucher avec toi. » Il la taquinait, bien sûr, frottant son genou contre le sien sous la table, pour s'amuser, lui faire comprendre qu'à cet instant précis il se fichait éperdument de la fac de droit ou de tout ce qui était en dehors de ce bar. Pourtant Caren, elle, ne rigolait pas. Elle lui demanda ce qu'il attendait. Eric se pencha vers elle et l'embrassa.

Une heure plus tard, ils étaient chez lui.

C'était un appartement près du campus de Tulane, composé d'une chambre et d'une cuisine, beaucoup plus petit que celui de Caren. Le lit était en plein milieu de la chambre et en plein milieu de leurs pensées. Elle le déshabilla en premier, touchant sa peau chaude et sèche. Il gémit comme un homme blessé, un homme qui s'effondrait. Il l'allongea sur le dos et lui tint la main jusqu'au bout. Après, elle se sentit étourdie, la peau en feu, un goût de sang sur sa lèvre inférieure. Eric enfouit sa tête au creux de son cou. Leur fusion n'exigeait aucun autre préliminaire. Ils étaient soudain *Eric et Caren*. Il lui dit qu'il la trouvait intelligente et capable. Il ne lui avoua sa flamme qu'au bout de quelques semaines. Elle voyait en lui un homme d'une beauté déraisonnable, profondément moral et doué d'humour. Ils emménagèrent ensemble, non loin de l'université. Eric avait encore quelques mois de cours à suivre avant son diplôme. La nuit il travaillait, et elle lisait des livres — des nouvelles surtout, ou des manuels de management, de ceux que les gens laissent aux bars des

hôtels. Ou alors elle l'aidait, le droit pénal restant toujours un problème pour lui. Il aimait poser sa tête sur ses cuisses pendant qu'elle relisait son écriture brouillonne et prenait des notes dans la marge.

Pour l'un et l'autre, le mariage semblait être l'étape suivante. Ils en parlaient, d'ailleurs, et se prenaient souvent le bec, en rigolant, autour des vertus d'une cérémonie sous la neige à Chicago ou, au contraire, plus raisonnable, au printemps à La Nouvelle-Orléans. Elle rencontra même sa famille, un jour d'hiver glacial, lorsqu'ils montèrent à Chicago pour l'anniversaire de sa mère. Celle de Caren et le rôle de ses propres parents dans leur existence n'étaient jamais abordés. Elle aurait tout le temps d'expliquer, pensait-elle. Ni l'un ni l'autre n'était pressé. Après tout Eric avait l'université. Et n'importe comment Caren pensait qu'elle avait trouvé en lui sa vraie famille, et que ce serait pour toute la vie. Elle était heureuse d'attendre.

Caren fut réveillée par des cris en provenance des champs.

Elle se força à sortir de son lit et, d'un pas hésitant, marcha dans leur direction.

Dans la confusion de son rêve, les champs ondulants se trouvaient juste derrière la porte d'entrée de la maison. Pieds nus, elle s'enfonçait dans une jungle de canne à sucre. La pointe des feuilles lui éraflait le visage. Il faisait froid et la lumière nacrée venait de paraître. L'aurore était synonyme de travail, et le travail était synonyme de visages dans les champs, d'hommes qui travaillaient la canne. Quelque part dans ce labyrinthe, quelqu'un était blessé. Il y avait des gémissements, puis des sanglots sourds, venant du sud, à quelques mètres de là peut-être, si seulement elle savait vers où se tourner. La terre, soudain, s'amollit. Caren sentit ses orteils s'enfoncer. Elle baissa les yeux et vit du sang, un filet qui creusait le sol et s'incurvait vers la droite comme une faux.

Elle pensa alors à Jason, au sang, au mystère qui entourait sa disparition. Elle redoutait ce qu'elle allait découvrir dans les champs. Elle tendit le bras et repoussa les tiges de canne à sucre... puis retint son souffle.

C'était Helen par terre, sa mère. Elle tenait maladroitement sur ses genoux le petit corps massacré et sanglant d'Inés Avalo. Elle était recouverte d'elle, de cette femme morte. Les mains de sa mère étaient tachées de sang, comme ses vêtements, son tablier bleu et blanc, et elle criait à Caren de s'en aller, de faire demi-tour et d'aller chercher du secours pour cette pauvre fille. Caren entendait ses mots mais ne pouvait pas bouger. Elle n'avait pas vu sa mère depuis des années et elle avait trop peur de s'en aller, de passer à côté de cette ultime occasion. « Je suis désolée », lui dit-elle, malade de chagrin, la gorge noyée de larmes chaudes et salées.

Helen lui intima de se taire et de partir en courant. « Dépêche-toi ! »

Caren secoua la tête. Elle ne la quitterait plus jamais.

« Maman », entendit-elle, prononcé par une petite voix qui n'était pas la sienne.

Elle l'entendit de nouveau, plus pressante cette fois. « Maman ! »

Caren se réveilla dans le noir et vit quelqu'un debout au-dessus d'elle. Elle ne savait pas quelle heure il était, seulement qu'il devait être minuit passé. La chambre était sombre et fraîche, les rideaux

étaient tirés. Morgan se tenait au pied du lit, ses bras raides le long du corps.

« Qu'est-ce qu'il y a, 'Cakes ?

— J'ai entendu un bruit. »

Caren alluma la lampe de chevet. « Quoi ? »

Encore embrumée par le vin, elle mit un certain temps à comprendre ce qui se passait. « J'ai entendu quelqu'un marcher devant ma fenêtre », dit Morgan.

Caren souleva tout de suite ses draps.

Suivie par Morgan, elle traversa le couloir jusqu'à l'autre chambre. Elle ouvrit les rideaux d'un coup sec, faisant de la buée sur la vitre, et sonda l'obscurité. La bibliothèque était entourée d'un chemin large de soixante centimètres, couvert du même gravier fin qui bordait l'allée derrière la grande maison. Si quelqu'un ou quelque chose traînait dans les parages, Morgan avait très bien pu l'entendre depuis la fenêtre de sa chambre, qui faisait face au fleuve. « Tu es sûre ? » dit Caren, qui pensait que sa fille avait pu être réveillée par un raton laveur ou un rat. Non, lui dit sa petite fille, ce n'était pas un animal.

« Il y avait quelqu'un qui marchait dehors. »

Caren ferma les rideaux et dit : « Viens. » À moitié habillée, elle descendit l'escalier, devant Morgan.

Il était possible, pensa-t-elle, qu'Eric soit sorti pour une raison ou pour une autre et se soit retrouvé coincé dehors. Ou alors il s'était perdu dans le noir. Mais, lorsqu'elle ouvrit la porte du salon, Eric dormait à poings fermés sur le canapé, en tee-shirt et en caleçon, une jambe dénudée dépassant de sous les couvertures. Caren jeta un coup d'œil par les fenêtres de la bibliothèque. Elle vit les pneus noirs de la voiturette qu'elle avait garée juste devant. Mais ce fut bien la seule chose qu'elle vit. Elle passa dans la cuisine et prit le téléphone. Elle appela d'abord la police... Mais elle savait que le délai d'attente, dans cette partie isolée de la paroisse, pouvait être de vingt minutes, voire d'une demi-heure. Elle fit donc ce qui lui vint à l'esprit : elle sortit la carte de visite de Nestor Lang du vieux bureau qui trônait près de la porte.

Une standardiste décrocha.

La jeune femme refusa de lui donner le numéro du portable de l'inspecteur, mais promit qu'on la rappellerait d'ici dix ou quinze minutes. Caren raccrocha et partit réveiller Eric en lui secouant doucement les épaules. Quand il ouvrit les yeux, ils étaient tout rouges. Il chercha ses lunettes à tâtons sur le dossier du canapé. Il se redressa, regarda Caren, puis Morgan.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Caren vérifia que la porte d'entrée et toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient verrouillées, puis tira les rideaux. « Morgan a entendu

quelque chose dehors.

— J'ai entendu quelqu'un qui marchait sous ma fenêtre.

— Quoi ? » fit Eric en chaussant ses lunettes.

Il attrapa sa chemise et son pantalon posés sur une chaise. Il l'enfila, une jambe après l'autre, encore tout endormi et hésitant. Il leva ses yeux rougis et affolés vers Caren. Son torse se soulevait à chaque inspiration. Il essayait encore d'enregistrer ce qu'elle lui avait dit... D'évaluer la gravité de la situation.

« Tu veux que j'aille voir ?

— J'ai déjà appelé la police. On n'a plus qu'à attendre. »

Ils se postèrent tous les trois sur le canapé. Morgan, en sandwich entre ses parents, s'appuyait presque complètement sur son père, la tête dans le creux de ses bras. De l'autre côté, Caren lui tenait la main. Assis dans le noir, ils écoutaient le vent, à l'affût du moindre danger. Gerald n'était pas de garde. Lang et Bertrand avaient renvoyé l'adjoint du shérif en fin d'après-midi. Le voisin le plus proche, et même le premier lampadaire en état de marche, se trouvait à des kilomètres de là. Si quelqu'un rôdait dans le coin, comme l'assassin l'avait fait, ils étaient tous trois sans défense.

Caren pensa aux armes à feu dans la remise de Luis.

Elle aurait dû les sortir depuis longtemps.

Sous l'effet du vent, des branches d'arbre venaient chatouiller un côté du bâtiment. Morgan frémît. Dehors, ils entendirent un bruit, *pft-pft-pft*. Comme si quelqu'un jetait des pierres, essayait de casser une vitre. Eric bondit. Caren serra fort la main de sa fille en priant pour que ce soit le noyer noir, côté nord, en train de lâcher ses fruits sur le toit. Eric s'approcha de la fenêtre de la façade, écarta les rideaux et scruta la nuit. Impossible de voir au-delà de quelques mètres. « Pourquoi est-ce qu'ils mettent autant de temps ? »

Le téléphone sonna.

C'était Lang.

Il était seul, dit-il, sans son collègue, et il attendait devant le portail... Ce qui signifiait que quelqu'un devait sortir, dans l'obscurité, et aller lui ouvrir.

« J'y vais », dit Eric.

Mais lui comme elle savaient pertinemment qu'il ne trouverait jamais son chemin, à l'aller comme au retour — pas avec cette nuit noire.

Caren avait déjà attrapé son blouson et ses clés.

Morgan se leva soudain : « Maman ? »

Elle secouait la tête ; elle ne voulait pas que sa mère y aille. Elle n'arrêtait pas de pétrir l'ourlet de sa chemise de nuit entre ses petites mains, son regard passait de son père à sa mère. « Je reviens dans trois minutes, lui dit Caren. Et ton père va rester avec toi ici. » Elle se

retourna et commença à farfouiller dans le tiroir du vieux bureau, parmi les stylos, les pièces de monnaie et les tickets de caisse, pour retrouver la petite Maglite qu'elle avait rangée là. Tout en se demandant ce que Letty avait bien pu en faire, elle alluma la lampe du bureau.

Pendant ce temps, Morgan ne la quittait pas des yeux.

Caren l'entendit murmurer : « Je sais où elle est. »

Elle vit sa fille aller dans la cuisine. Ses petits pas résonnèrent dans l'escalier. Quelques secondes plus tard, Morgan revint avec la lampe de poche. Apparemment, c'était elle qui la gardait auprès d'elle depuis Dieu sait quand.

Eric dit : « Tu es sûre de ce que tu fais, Caren ? »

Elle hocha la tête. « Lang sait que je vais à sa rencontre, et puis j'ai mon portable », répondit-elle en tapotant sa poche. Dehors, elle mit ses bottes. La voiturette était garée à quelques mètres de la porte d'entrée, la clé sur le contact, comme elle l'avait laissée quelques heures plus tôt. Une fois installée, elle alluma le moteur et vit devant elle deux faisceaux lumineux jaillir de la calandre. Ils ne montraient que l'allée principale déserte et un tourbillon de brouillard gris.

La voiturette démarra avec un toussotement.

Caren appuya sur l'accélérateur jusqu'à atteindre la vitesse maximale.

Elle se dirigea vers le parking en coupant par la pelouse, pensant que ce serait plus rapide que de passer par l'allée principale. La voiturette cahotait sur la terre au relief accidenté, les deux phares plongeaient puis remontaient, jetant des ombres inattendues sur le paysage.

Lang attendait sur le parking, devant le portail principal.

Même à cette heure tardive, il était en costume, et Caren se demanda s'il s'était habillé exprès. Pendant qu'elle le conduisait à la bibliothèque, Lang sortit son pistolet de son holster.

Toutes les lumières étaient allumées. Lang sauta de la voiturette en premier. Caren s'apprêta à lui ouvrir la porte d'entrée... et comprit, mais trop tard, son erreur. Elle venait de faire entrer chez elle, sans le moindre mandat de perquisition, un inspecteur de police chargé d'enquêter sur un assassinat. La chemise souillée de sa fille était toujours cachée à l'étage, la tache de sang cerclée de gris. Avant que Caren puisse l'en empêcher, Eric emmena le policier directement dans la chambre de Morgan.

Lang se planta à quelques centimètres de la commode où était rangée la chemise de Morgan. Celle-ci lui indiqua la fenêtre et essaya de lui décrire ce qu'elle avait entendu. « C'était il y a à peu près une demi-heure, non ? » demanda Eric en se tournant vers Caren. Elle acquiesça, les yeux fixés sur Lang. Il étudiait la chambre, tout en

mettant de l'ordre dans les divers éléments : le coup de fil après minuit et la rencontre inopinée avec le père de Morgan. Il promena son regard sur le lit, la commode, les livres, les vêtements par terre. Puis il rengaina son arme et s'approcha lentement de l'unique fenêtre de la chambre. Avec un seul doigt, il écarta les rideaux et regarda en contrebas. « Elle disait que ça venait de dehors », précisa Caren en s'éclaircissant la gorge. Elle voulait que cet homme quitte la chambre de sa fille. « On devrait peut-être jeter un œil là-bas. » Lang fit demi-tour et, tout en l'observant, se livra à un calcul silencieux. Son regard passa d'elle à Eric, d'Eric à elle, puis se posa sur Morgan. Il sourit.

« Faisons ça », dit-il.

Dehors, il fit le tour du bâtiment, suivi par Caren.

Il n'y avait rien à signaler, rien qui sorte de l'ordinaire. Pas d'empreintes de pas visibles, hormis les siennes. Lang leva les yeux, en ligne droite, vers la fenêtre de la chambre de Morgan. « Est-ce que vous avez entendu quelque chose dehors ? » Caren fit signe que non. Lang suggéra une nouvelle visite à l'intérieur.

« Je ne crois pas que ce soit nécessaire », dit Caren.

À la place, elle lui fit faire un tour de la plantation en voiturette. Ils inspectèrent la clôture, s'assurèrent qu'aucun des cadenas n'avait été fracturé, aucun des poteaux déplacé, et lorsqu'ils eurent constaté qu'il n'y avait aucune trace d'effraction ou de violation de propriété, elle raccompagna Lang au portail principal. Il proposa d'envoyer un véhicule de patrouille. L'adjoint Harris pouvait surveiller la route de campagne et les alentours de la plantation au moins toutes les heures. Au-delà, la paroisse ne pouvait pas se permettre de mobiliser une partie de ses hommes toute une nuit.

Caren répondit qu'elle comprenait.

En descendant de la voiturette, Lang dit : « Au fait, le couteau correspond. » Caren coupa le moteur, puis se tourna vers le policier. « C'est une hypothèse, bien sûr, reprit ce dernier. Le photographe s'est appuyé sur la photo que vous nous avez donnée. » Il lissa sa cravate et boutonna sa veste pour se garantir du vent frais d'octobre. « Je ne comprends toujours pas pourquoi vous nous avez caché une chose pareille. Ça aurait été bien de commencer avec un peu d'avance sur l'arme du crime.

— Je ne vous l'ai pas *cachée* », répondit-elle, pour que les choses soient bien claires.

Lang leva la main pour l'interrompre, lui faire comprendre qu'il n'avait, pour le moment, ni besoin ni envie d'entendre ses protestations. « Sur ce coup-là, je veux bien vous accorder le bénéfice du doute. Vraiment. Mais c'est la dernière fois. Je pense que vous avez lu suffisamment d'ouvrages de droit pour savoir deux ou trois choses sur l'obstruction. Aux dernières nouvelles, ça peut vous envoyer en

prison. »

Les lèvres pincées, il la regardait intensément.

Elle ne savait pas s'il était sérieux, si cet homme la menaçait pour de bon, ou si c'était censé être un test, pour voir jusqu'à quel point il pouvait la faire vaciller, et ce qui pourrait en ressortir. Il fit encore un pas vers l'avant de la voiturette, dont les phares dessinaient des ombres sous ses yeux. « C'est vous qui dirigez cet endroit. C'est vous qui êtes aux commandes. Si vous me donnez toutes les raisons de vous faire confiance, je vous ferai confiance. Mais si je sens que vous ne me dites pas tout, je vous traiterai comme quelqu'un qui a quelque chose à cacher. » Elle eut de nouveau cette impression, tenace, que Lang s'était déjà fait son idée, qu'il se bornait à affiner une image qu'il avait déjà en tête, comme on attend que l'encre sèche. Elle savait qu'elle ne devait pas lui donner plus que ce qu'il pensait déjà connaître d'elle. « Bonne nuit, inspecteur Lang », dit-elle en refermant le portail derrière lui. Elle se dirigea aussitôt vers la remise de Luis.

Elle les voulait, ces armes.

Plus elle se disait qu'elles pouvaient facilement se retrouver en de mauvaises mains — comme le couteau qui avait égorgé la femme, une arme du crime volée sous son nez —, plus elle voulait les avoir pour elle et personne d'autre. Elle n'en parla pas à Eric. Elle ne prit pas la peine de téléphoner à la bibliothèque pour le lui dire. Elle n'était pas certaine qu'il ait jamais vu une arme à feu, sauf dans un tribunal, ou peut-être lors d'une conférence sur le contrôle des armes. Caren, elle, savait manier un calibre 22 depuis qu'elle avait huit ou neuf ans, à l'époque où Bobby et elle s'amusaient à canarder des bouteilles avec le pistolet du papa. Elle n'avait rien contre les armes. Comme tout le reste, elles avaient leur place. Et elle ne comptait pas passer une nuit de plus ici sans pouvoir se défendre.

La remise de Luis se trouvait de l'autre côté de la grande maison. Elle y arriva en un temps record. Elle se gara au pied d'un peuplier et positionna la voiturette de manière que les phares éclairent la porte en bois de la remise. Sa lampe torche calée entre le cou et l'épaule, elle tenta fébrilement d'ouvrir, faisant tomber les clés par terre plusieurs fois. Elle regarda ses mains et vit qu'elles tremblaient.

Elle finit par ouvrir la porte grinçante. Avec la Maglite, elle jeta une lumière crue et blanche sur les murs de la remise. Au-dessus d'elle, une vieille corde usée tenait une ampoule nue, la seule. Caren tira dessus un coup sec. Elle constata que la remise était extraordinairement bien tenue. Elle allait devoir remercier Luis pour avoir ménagé un passage entre les pelles, les balais et les tuyaux d'arrosage enroulés. Elle n'eut donc aucun mal à aller jusqu'au placard fermé à clé, contre le mur du fond. À l'intérieur, elle trouva deux

armes : un revolver à six coups de calibre 32, à crosse perlée, et un fusil de chasse 12-gauge. Elle attrapa les deux, ainsi qu'une boîte de cartouches et des balles à tête ronde, prit le temps de charger six balles dans le barillet et s'en alla, le revolver rangé dans sa poche intérieure de blouson. Une fois dehors, elle posa le long canon du fusil en travers du siège avant de la voiturette. Là-dessus, elle repartit vers l'est.

À un moment donné, elle sortit son portable de sa poche.

Eric, elle le savait, devait commencer à s'inquiéter.

En voulant composer le numéro, elle dut baisser les yeux et oublier quelques secondes la route. Lorsqu'elle regarda de nouveau devant elle, elle aperçut une silhouette qui s'avançait, titubante, à sa rencontre. Elle pila. Les pneus de la voiturette de golf crissèrent et se bloquèrent net ; le portable s'envola de ses mains, disparaissant dans l'obscurité. Caren sentit son cœur s'arrêter. L'inspecteur Lang était reparti depuis longtemps. Il n'y avait plus de policiers. Il n'y avait plus qu'elle, le calibre 32 et ce type debout à quelques mètres, baigné par le halo des phares. C'était un Blanc, svelte, avec une barbe hirsute. La forme et la couleur de ses yeux avaient beau être masquées par une casquette de base-ball, son visage lui semblait familier. Elle bondit hors de la voiturette, tremblante, la peau de sa main glissant sur la crosse du revolver. « Hé, attendez une seconde ! » s'écria l'homme en levant les bras. Il recula, trébucha et tomba par terre. Il avait les mains tendues devant lui, en un geste de reddition. « Hé, attendez ! suppliait-il. Non, s'il vous plaît, madame, ne tirez pas ! »

La peur que trahissait cette voix arrêta Caren dans son élan.

Elle baissa son arme.

L'autre avait toujours les mains en l'air. « J'essaie juste de retrouver la sortie, je vous jure.

— Mais qui êtes-vous ?

— Lee Owens... Je suis journaliste. »

Sentant que c'était un peu court, il ajouta : « Je travaille pour le *Times-Picayune*. »

Elle inspecta son portefeuille et trouva un badge d'accès au siège du *Times-Picayune*, sis Howard Avenue à La Nouvelle-Orléans, et un permis de conduire, tous deux au nom de Lee Owens. D'après le permis, M. Owens avait trente-neuf ans... et mentait sur sa taille. Il la dépassait à peine de trois centimètres, et elle mesurait seulement un mètre soixante-dix. Il suait à grosses gouttes et son pantalon de toile était souillé d'herbe et de boue. Sur la route du retour, il ne dit pas grand-chose, les mains bien visibles sur ses cuisses. Le fusil était posé à la verticale entre eux, et Caren tenait toujours le revolver. Devant, elle distinguait seulement la lumière couleur miel derrière la fenêtre

de la bibliothèque, en haut. « Mais comment avez-vous fait pour entrer ? demanda-t-elle.

— Je suis venu avec une visite guidée... et puis je ne suis pas reparti. »

De mieux en mieux, se dit-elle.

C'est de mieux en mieux.

Elle repensa au groupe qui était venu le matin même. Le type avec la casquette et le pantalon de toile, celui qui prenait les photos — c'était lui. « Je crois que j'ai dû me paumer quelque part, dit-il. Je tourne en rond depuis tout à l'heure. » Il leva les yeux vers la lune blafarde et le tapis d'étoiles derrière les nuages mouvants, unique source de lumière dans ce coin perdu de la paroisse.

« Qu'est-ce que vous cherchiez ?

— Tout ce que je pouvais trouver sur la fille. »

Caren sentit qu'il la regardait. Mais elle ne détachait pas ses yeux de la route. « Du côté du shérif, on n'a vraiment pas grand-chose, à part les éléments de base. Je me suis dit que j'irais jeter un coup d'œil sur place moi-même. » Il poussa un soupir. Il avait l'air de s'en vouloir, honnêtement, comme s'il venait juste de se rendre compte que c'était une idée stupide. « Tous ces trucs de surveillance et de mystères policiers, ce n'est pas trop ce que je fais d'habitude. Je ne suis pas vraiment spécialisé dans les crimes. Je couvre l'industrie du sucre pour le journal. Et ça fait un bon bout de temps que je suis Groveland. Alors c'est sûr que, quand j'ai entendu parler de la fille ici... Je me suis demandé s'il n'y avait pas autre chose derrière, si la société avait encore des problèmes. Je suis là seulement pour pondre un papier. »

Caren ralentit et s'arrêta à quelques mètres de la porte d'entrée de la bibliothèque.

« Vous ne la connaissiez pas ? demanda Owens.

— Non. »

Elle coupa le moteur, prit le fusil, le revolver, et lui fit signe de descendre. Owens, penaud, regarda le bâtiment, sans comprendre ce qui se passait, ni pourquoi elle l'avait amené là. « Qu'est-ce que c'est ? » Il voulait parler de la bibliothèque, réplique miniature de la maison principale, la même peinture blanche, les mêmes volets noirs. Il semblait sincèrement ignorer où il était.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit. Eric sortit, habillé de pied en cap, en pantalon et chemise. Morgan, toujours en chemise de nuit, formait une petite ombre derrière son père. Eric regarda Caren, les armes à feu... et Lee Owens. « Morgan, reste à l'intérieur, dit-il sèchement.

— Maman ?

— Rentre ! » cria Eric.

La petite fille disparut aussitôt dans la maison.

Eric se tenait sur les marches de la bibliothèque et contemplait cet étrange spectacle : un inconnu, les armes, et Caren. « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Pour la seconde fois, elle fit signe à Owens de descendre de la voiturette.

Les mains toujours devant lui, il se glissa lentement hors du siège.

Elle le poussa doucement, le touchant pour la première fois. Le dos de sa chemise en coton était trempé, presque refroidi de sueur. Elle le dirigea vers la bibliothèque et le suivit à quelques mètres. Au moment de franchir le seuil de l'entrée, elle se tourna vers Eric et murmura : « Il est journaliste. »

Dans le salon, Owens ôta sa casquette, comme s'il était invité à boire le thé, comme un monsieur venu saluer la famille pour la première fois. Il tendit une main vers Eric, le chef de famille *de facto*, officialisant leur rencontre. « Lee Owens, dit-il. Je travaille pour le *Times-Picayune*. » Eric lui jeta un regard noir, avec une main protectrice sur l'épaule de sa fille, à laquelle Owens adressa un hochement de tête poli. Près de la porte, Caren posa les deux armes à feu sur le guéridon. Le long canon du fusil dépassait du rebord. Puis elle se retourna pour mieux apprécier Owens en pleine lumière. Maintenant qu'il s'était découvert, elle vit ses yeux. Ils étaient vert mousse, limpides comme de l'eau de pluie. Ses cheveux n'étaient qu'un enchevêtrement de boucles blond-roux collées sur sa peau. « Écoutez, dit-il, je vous serais vraiment reconnaissant si vous me laissiez partir d'ici. Je ne voulais pas du tout créer de problèmes. »

Rougissante, en nage, Caren retira son blouson.

« Il est juste journaliste, dit-elle à Eric.

— Tu n'en sais rien. »

Owens voulut sortir son portefeuille pour mettre les choses au clair.

Son geste brusque fit réagir Eric au quart de tour. Il se rua vers Owens et traversa la pièce en quelques secondes, jusqu'à le toiser. Le journaliste recula aussitôt, les mains devant lui, en une posture défensive. Il jeta un coup d'œil vers Caren, l'air de demander son aide. Elle poussa un soupir ; elle se sentait soudain très, très, très fatiguée. Elle se plaça derrière Owens et trouva dans sa poche arrière un portefeuille en cuir noir. Elle l'ouvrit et sortit les mêmes documents d'identité que le journaliste lui avait montrés, y compris une carte de crédit et une carte Subway, craquelée et tordue.

Eric, tête baissée, lut le contenu.

Lorsqu'il releva les yeux, il semblait moins soulagé que furieux.

Il jeta le portefeuille sur le torse d'Owens. « J'ai failli avoir une putain de crise cardiaque, Caren », dit-il, oubliant un instant que leur fille était là. Il s'affala sur un des fauteuils en cuir. Les coudes sur les genoux, il se prit la tête entre les mains. « Putain de bordel de

merde. » Caren comprit alors à quel point il avait eu peur en voyant qu'elle ne revenait pas.

Sur la table basse, le téléphone sans fil sonna.

« C'est Lang », dit Eric.

Il avait bel et bien eu un accès de panique.

Caren ne revenant pas, il s'était inquiété. Morgan s'agitait de plus en plus et jurait qu'elle avait entendu quelqu'un devant sa fenêtre. Des bruits de pas. Il avait donc composé le numéro noté sur la carte de Lang, qui à présent rappelait pour s'assurer que tout allait bien. Eric voulut prendre le téléphone, mais Caren le devança. Elle laissa sonner encore deux fois. « Réponds », dit Eric. Owens, lui, avait l'air navré et sincèrement contrit. « Je vous en supplie, dit-il. Je vous jure que je m'en vais. »

Caren finit par décrocher.

« Désolée », dit-elle d'emblée, avant d'expliquer à Lang que l'appel précédent était une erreur.

Tout va bien, ajouta-t-elle. Et elle raccrocha.

Eric était furibond. « Mais qu'est-ce que tu fous ? »

Elle expliqua qu'elle ne voulait pas que le flic entre dans la maison.

Eric, qui n'avait aucune idée de l'enjeu, trouvait ça absurde.

Il se leva et quitta la pièce. Owens se baissa pour récupérer son portefeuille, le glissa dans la poche de son vieux pantalon en toile délavé. Il remit sa casquette de base-ball et baissa le rebord en direction de Caren, comme pour la remercier de son petit geste gentil.

Elle le reconduisit jusqu'au portail principal. Elle ne coupa pas le moteur de la voiturette pendant qu'elle ouvrait le cadenas métallique. Owens était juste derrière elle. Lorsque le portail s'entrouvrit, elle se tourna vers lui et, sur un ton ferme, dit : « Vous ne m'avez jamais vue, compris ? On ne s'est jamais parlé.

— Pas de problème. »

Il se glissa dans l'espace entre le portail et la clôture. Les seuls véhicules présents sur le parking étaient la Volvo de Caren, la voiture de location d'Eric et l'Acura dernier cri de Donovan, toujours garée au même endroit depuis le matin, avant que les flics l'emmènent au poste. Owens expliqua que sa voiture était garée sur la grande route ; il l'avait laissée là-bas pour ne pas qu'elle se fasse repérer après la fermeture. Il lui fallait donc marcher deux kilomètres en pleine nuit, mais il allait devoir se débrouiller tout seul. Caren referma le portail à clé.

Elle voulait quand même lui poser une question.

À travers les barreaux blancs de la clôture, elle le héra. « Au fait, qu'est-ce que vous vouliez dire tout à l'heure quand vous m'avez expliqué que Groveland avait peut-être *encore* des problèmes ? »

Owens se retourna.

Le silence de la nuit fut un instant rompu par le bruissement des feuilles de canne à sucre. Owens gratta son menton barbu. « Hunt Abrams, le directeur de la ferme, là-bas, il n'est pas du coin, vous savez. » Il s'approcha de Caren et baissa d'un ton, alors qu'ils étaient tout seuls, Dieu soit loué. « Ils l'ont muté pas mal de fois, dit-il. À Bakersfield, en Californie, dans le sud de la Floride. Ça faisait seulement six mois qu'il travaillait pour une usine de transformation de fruits dans le Washington quand ils l'ont envoyé ici, sur cette nouvelle propriété. » D'un signe de tête, il montra les champs de canne qui ondulaient derrière la clôture, au sud et à l'ouest.

« Je ne comprends pas », dit Caren, qui ne voyait toujours pas quelle était la nature des « problèmes » de Groveland. Owens parut d'abord tenté d'en rester là, de ne pas en dire davantage. Puis, en regardant Caren, il changea d'avis et décida qu'il lui devait bien une faveur. Quand on est une jolie fille ici, pensa-t-il, il vaut mieux savoir qui sont ses voisins.

« Il paraît qu'il se comporte mal avec ses ouvriers », dit Owens. De sa bouche partit un nuage de buée, qui atteignit presque Caren de l'autre côté.

« Comment ça ?

— Eh bien... Disons simplement que certains de ses ouvriers ne reviennent jamais des champs. »

Caren revit soudain les dames pieuses, aux aurores, le prêtre noir, et la cérémonie au cierge. Elle se rappela la manière dont elles avaient pris note, au sens strict, des moindres faits et gestes de Hunt Abrams, comme pour s'en servir plus tard. Savaient-elles donc qu'il y avait d'autres éléments à verser au dossier, qu'Abrams était un homme qu'il fallait surveiller de près ? Owens semblait le penser. « Mais vous ne l'avez jamais entendu de ma bouche », reprit-il. Il se pinça les lèvres ostensiblement, comme s'il en avait déjà trop dit. Puis, avec un petit signe de main sur sa casquette, il lui souhaita bonne nuit, fit demi-tour et entama sa longue et sinueuse marche jusqu'au bout de la route de campagne.

« Je veux la voir », dit Eric.

La pluie s'était remise à tomber, par gros paquets noirs, contre la fenêtre de la chambre de Morgan. Il avait attendu que la petite se rendorme. Posté devant la porte, il avait regardé Caren tenir la main de leur fille, dont le souffle devenait plus profond, jusqu'à ce qu'elle se roule en une grosse boule chaude. Caren l'embrassa sur le front et quitta la chambre. Dès qu'elle retrouva le couloir, Eric l'attrapa par le poignet. « Caren. » Le ton était à la fois doux, déterminé et intime, si bien qu'elle ne sut pas si elle devait voir dans son geste de l'agressivité ou de l'affection. Il avait les yeux caves et rouges.

« Où est-elle ?

— Quoi donc ?

— La chemise de Morgan, dit-il. Qu'est-ce que tu en as fait ? »

Elle le dévisagea pendant quelques secondes.

« Je m'en suis débarrassée », répondit-elle, parlant de la tache de sang. La lumière de sa chambre, en face, soulignait les traits durs du visage d'Eric, ses épaules carrées, mais l'obscurité l'empêchait de déchiffrer précisément son expression. Elle entendait la pluie marteler le toit et le souffle lourd d'Eric. « Je l'ai nettoyée.

— Je veux la voir.

— Je l'ai *nettoyée*, Eric.

— Je veux la voir ! »

Elle soupira et regarda derrière elle. La porte de la chambre de Morgan était encore ouverte. Eric fit un pas dans cette direction ; elle l'en empêcha. Elle savait où était rangée la chemise et connaissait la chambre de sa fille dans ses moindres recoins, même en pleine nuit. Il l'attendit, l'observant par la porte entrebâillée tandis qu'elle se dirigeait vers le tiroir supérieur de la commode à côté du lit. La chemise était impeccablement pliée. Caren la lui tendit dans le couloir. Sans attendre, il la déplia, toucha le tissu, le brandit devant lui. Mécontent de l'éclairage, il entra dans la chambre de Caren. Là, après avoir palpé le coton, il demanda : « Où est la tache ?

— Elle était sur la manche gauche. »

Eric examina la manche immaculée et finit par repérer le demi-croissant grisâtre. Il regarda un long moment, puis leva les yeux vers Caren. Cette fois, à la lumière de la lampe, elle put voir clairement sa

figure. Il poussa un long soupir. « Tu sais ce que m'a dit Morgan tout à l'heure, dans la voiture, quand on était tous les deux ? Elle m'a dit qu'elle n'avait jamais vu de sang sur cette chemise.

— Quoi ?

— Elle n'a jamais vu la tache de sang, Caren.

— Je la lui ai montrée, Eric. Elle était *sur sa chemise*.

— Tu es sûre que c'était du sang ? »

Il parlait gentiment, avec une patience forcée face à une femme à laquelle, c'était évident, il ne faisait plus confiance.

« Tu ne me crois pas.

— Je ne sais pas quoi penser, Caren.

— Je sais ce que j'ai vu, Eric.

— Mais nom de Dieu, si c'était vraiment du sang sur sa chemise, pourquoi est-ce que tu l'as *nettoyée* ?

— J'ai paniqué », dit-elle, ce qui était faux. Mais elle pensait que c'était la seule réaction qu'il comprendrait. Elle savait très bien ce qu'elle avait fait ; elle s'y était attelée méticuleusement et calmement. Il y avait peu de choses qu'elle pouvait maîtriser totalement dans sa vie, mais elle avait décrété que le linge sale de sa fille relevait de sa juridiction. Eric soupira encore et, tenant la chemise de Morgan en boule, s'affala sur le bord du lit.

« Je ne sais pas ce que je fous ici.

— Je ne t'ai pas demandé de venir.

— Tu parles. Tu savais très bien qu'en m'appelant pour ça, si Morgan avait le moindre problème, j'allais rappliquer. Tu savais que je plaquerais tout.

— Tu penses que j'ai inventé tout ça pour te revoir ? »

Eric leva la tête et croisa le regard de Caren, sans rien dire, dans un silence qui trahissait ses soupçons.

« Une femme a été assassinée, Eric !

— Je sais.

— Les flics sont venus et ils ont interrogé notre fille. J'ai eu peur. Et, oui, si je suis très honnête, je suis contente que tu sois ici, dit-elle, ce qui en soi était difficile à admettre. Pourquoi est-ce que je devrais subir ça toute seule ?

— Que ce soit bien clair entre nous : je ne t'ai jamais demandé d'élever Morgan seule. »

Il regarda la chemise. « C'était ton choix, Caren. »

Derrière la fenêtre de la chambre, le jour commençait à poindre. Le ciel était d'un gris ardoise et des gouttelettes de pluie mouchetaient la vitre. Eric serra la chemise dans ses mains. Il se pencha en avant, les coudes sur les genoux. Il était perdu dans ses pensées.

Il finit par poser la chemise propre sur le dessus-de-lit.

« C'est un peu bizarre pour moi, dit-il.

— De quoi ?

— De me retrouver ici avec toi. Tu comprends, je me marie dans trois semaines. »

Il observa ses mains et les posa à plat entre ses genoux dénudés. « Tu traînes les pieds à propos du billet d'avion de Morgan pour mon mariage. Tu n'as rien prévu pour la faire venir. Et je ne sais pas quoi penser, je ne sais pas ce que tu ressens. » Il la regarda, attendant qu'elle lui réponde sur ce point précis. Or elle ne dit rien. Au bout du compte, Eric ne sembla pas surpris. Il se leva et abandonna la chemise sur le lit. « Je veux juste tourner la page, Caren. » Très bien, pensa-t-elle.

« J'achèterai son billet demain.

— D'accord. »

Eric avança vers la porte. Elle voyait bien qu'il n'était pas satisfait. Pourtant, ce n'est que bien plus tard qu'elle se dit que, peut-être, Eric exigeait un peu plus d'elle, qu'il en avait même besoin, surtout maintenant, à la veille de son mariage avec une autre femme. Peut-être, pensa-t-elle, avait-il ses raisons pour descendre en Louisiane, tache de sang ou non.

Il avait toujours prétendu qu'il ne lui en voulait pas pour ce qui s'était passé.

Et elle pensait qu'elle devait lui en être reconnaissante.

Mais en vérité elle avait toujours considéré son absence de colère face à son comportement et à ce qu'elle avait fait comme son propre acte de trahison. Il n'avait pas encaissé la nouvelle comme un homme, plutôt en avocat, la tête froide et la voix claire. Il lui avait demandé quelques détails mais avait paru soulagé d'apprendre que ce n'était arrivé qu'une seule fois, avec un type qu'elle connaissait à peine, un client de passage à son hôtel. Au bout d'un quart d'heure, il lui tenait la main, manière d'avouer ses propres écarts de conduite — sa manière de se réfugier derrière le travail en s'enfermant presque tous les soirs dans leur chambre d'amis, avec des piles de dossiers, pour avoir une ou deux heures à lui tout seul, chose que, une fois devenu père, il chérissait plus que le sommeil. Être parents avait été un miracle. Ils avaient une fille magnifique, un promontoire sur lequel s'asseoir, embrasser le monde et réfléchir à la nature de la grâce pure, aux surprises que la vie peut réserver. Mais ce miracle leur en coûtait. Eric venait d'intégrer un cabinet d'avocats prestigieux et travaillait quatre-vingts heures par semaine. Caren était chargée de la plupart des opérations quotidiennes de l'hôtel, sa maternité l'ayant obligée à renoncer définitivement à ses études de droit. Tout ce qu'il leur restait allait d'abord à Morgan. Eric et elle passaient de plus en plus de temps chacun dans son coin, chacun dans son rôle distinct de parent. Être

mère, avait-elle appris à la dure, signifiait autant aimer que perdre.

Ç'avaient été des années difficiles pour Caren, juste après la naissance de Morgan.

Elle avait beaucoup souffert de la mort d'Helen, et avoir un enfant juste après lui avait paru être presque une forme rudimentaire de punition, tranchante et cruelle.

Eric parlait sans arrêt de Chicago comme d'une option, une solution à leur vie surmenée, un lieu où se poser. Sa mère pourrait garder Morgan certains jours. Elle pourrait leur donner, à Caren surtout, des conseils de mère. Or la simple évocation de cette mère, en lieu et place de la sienne, ne faisait qu'alourdir la peine de Caren, la revêtir, en certains points, d'une armure impénétrable. Presque tous les jours, Eric lui rappelait que ce n'était pas le fond de sa pensée, mais elle n'écoutait plus. Dès qu'il parlait de Chicago, elle changeait de sujet, parfois quittait la pièce. Eric s'en agaça, puis se mit en colère, l'accusant régulièrement de compliquer volontairement les choses, de ne pas avoir une vraie vision de la famille — ce qui ressemblait beaucoup à une allusion à ses origines.

Et tout ça venant d'un homme qui ne lui avait toujours pas demandé sa main, pensait-elle.

Elle trouvait injuste qu'Eric lui demande d'aller à l'autre bout du pays sans s'engager, ou du moins sans lui promettre, verbalement, d'être à ses côtés. Cette rancœur allait se muer en une peur irrationnelle : il finirait par l'abandonner, comme son propre père avait abandonné Helen. Eric et elle étaient deux êtres on ne peut plus opposés, et elle se demandait si lui aussi s'en rendait compte. Les projets de mariage s'évanouirent presque dès la naissance de Morgan. Elle commençait à penser que ses origines revêtaient en réalité, aux yeux d'Eric, plus d'importance qu'il ne voulait bien l'admettre.

Elle ne se rendait même pas compte à quel point elle était en colère.

Uniquement comme il était facile de passer à l'acte.

Chaque jour, des hommes franchissaient le seuil de son hôtel, plusieurs dizaines par heure, même. Elle en dégotta un qui venait de loin, de Seattle peut-être, ou de Boston, ou de Newport. Elle ne se rappelait plus. Ça n'avait aucune importance, d'ailleurs. Il n'y avait pas moyen d'arrondir les angles, de minimiser ce qu'elle avait fait. C'était idiot, un geste impulsif, un test aux conséquences imprévues. Et elle était bien placée pour savoir qu'elle aurait dû se méfier. Une des premières choses qu'on vous apprend à la fac de droit, dès la première semaine d'une préparation de procès digne de ce nom : ne posez jamais une question si vous ne pouvez pas supporter la réponse.

Le soir où elle lui révéla son aventure, ils se couchèrent en même temps et s'endormirent ensemble pour la première fois depuis des

mois. Juste avant l'aurore, alors que Morgan commençait à s'agiter dans la pièce d'à côté, Eric lui glissa à l'oreille qu'il était désolé. Il voyait clairement, et il pouvait enfin s'avouer, que s'il n'avait jamais demandé sa main après toutes ces années, s'il n'avait jamais voulu officialiser leur couple, c'était qu'il y avait une raison. À moitié endormie sur leur lit, elle l'écouta dire que, au fond de lui, s'il était un tant soit peu honnête, il avait toujours eu quelques doutes. « Je ne t'en veux pas, Caren. Vraiment. »

Elle était couchée sur le côté, face au mur.

Dans son souvenir, elle sentit ses jambes s'engourdir jusqu'à la taille.

« C'est tout ? Tu as terminé ? »

— Je suis fatigué, Caren. »

Morgan cria. Elle dormait encore en couche-culotte, même à cinq ans, et elle avait besoin d'être changée. Les corvées du matin, c'était toujours Caren, depuis la naissance de Morgan. Elle se rendit donc seule au bout du couloir, dans la chambre de sa fille, l'aida à choisir sa tenue pour l'école, puis prépara le petit déjeuner. Lorsqu'elle regagna leur chambre, Eric était déjà habillé pour le travail. Il l'embrassa, assez tendrement ; son souffle était doux et chaud. Ce fut son regard qui la fit craquer, qui la fit pleurer : il avait l'air soulagé. Au bout du compte, son écart n'avait rien coûté à Eric. Elle lui avait donné son billet de sortie.

Tout cela se passait en août 2005.

Quelques semaines plus tard, Eric, sans le lui dire, se rendit à Chicago pour un deuxième entretien avec le département du Développement économique, au bureau de Barack Obama. Né à Chicago, il avait des liens avec le jeune sénateur fraîchement élu.

Ce week-end-là, il tomba tout de même le masque. Il téléphona à Caren pour lui expliquer qu'il n'était pas avec un client à Tulsa, comme il le lui avait dit, mais à Chicago. Il venait de voir les images de l'ouragan Katrina à la télévision et voulait que Caren et Morgan quittent la ville tant que c'était encore possible. Caren, qui avait grandi près du golfe du Mexique (et dormi à poings fermés pendant des cyclones de catégorie 3), serait restée en ville, au Grand Luxe Hotel, où certains de ses collègues installaient leurs familles... si Eric n'avait pas insisté pour qu'elle parte.

Deux billets d'avion achetés à la dernière minute pour rejoindre Eric à Chicago, cela lui sembla extravagant et superflu, sans compter qu'entre eux les choses étaient encore assez tendues. Elle préférait rester dans le Sud. Elle avait cru, à tort, que trouver une chambre d'hôtel serait chose facile. Or tout était réservé entre La Nouvelle-Orléans et Alexandria, et même aussi loin qu'à Monroe, dans le nord. Pour finir, elles partirent vers l'ouest. Caren passa prendre sa fille à l'école et chargea la Volvo avec une seule valise, sans oublier le sac en

plastique contenant les pastels et le papier à coloriage, ainsi que, à la dernière seconde, la boîte aux motifs cachemire qui contenait les effets personnels de sa mère, envoyée par Lorraine, qu'elle posa sur le siège passager avant d'attaquer les cinq heures de route jusqu'à la frontière texane. Elles s'abritèrent de la queue de l'ouragan dans la chambre d'un motel en périphérie de Beaumont, Texas. Elle avait régulièrement Eric au téléphone. Aucun des deux n'avait conscience que le dernier vestige de leur vie commune était en train d'être balayé par les eaux au moment même où ils discutaient, Morgan prenant de temps en temps le téléphone pour dire bonjour.

Eric accepta le poste à Chicago.

Il voulait que Morgan le rejoigne, mais ne parla pas explicitement de Caren.

Elle demanda du temps pour réfléchir.

Morgan et elle restèrent quelques jours dans ce motel aux rideaux vert sauge et à l'épaisse moquette poussiéreuse. Caren faisait leurs lits chaque jour et cuisinait sur un petit réchaud dans un coin de la chambre. Le paradis du routier, appelait-on ça, un endroit pour les gens qui n'avaient pas de véritable foyer. Elles mangeaient du *grits* avec du beurre, des pommes cuites quand Caren arrivait à trouver la bonne variété et de grosses tranches de jambon sur du pain grillé — le genre de nourriture que sa mère lui réservait spécialement, les soirs où elle travaillait à la cuisine, les soirs où Caren attendait son retour. Elle s'y sentait étrangement sereine, avec toute sa vie contenue entre les quatre murs de cette chambre de motel, sa fille s'endormant sur ses genoux certains après-midi.

« Je suis ta mère », lui glissa-t-elle à l'oreille un jour, pendant qu'elle dormait.

Je suis ta famille, dit-elle.

Elles restèrent encore quelques nuits, toutes les deux, jusqu'à ce que Caren se sente prête à rentrer enfin à la maison, la seule qu'il lui restât. Tout ce qu'elles possédaient, elles le mirent dans la voiture et s'en allèrent un matin de très bonne heure, la boîte de la mère de Caren à la place du mort. Au lieu de prendre la route 10 qui vous emmène tout droit à La Nouvelle-Orléans, elles tournèrent au sud de Baton Rouge, vers Ascension et Belle Vie. Caren s'était armée de courage pour ces retrouvailles. Elle s'était préparée à haïr l'endroit dès le premier abord, refusant obstinément d'être charmée par sa beauté ou sa fameuse élégance début dix-neuvième. Et elle se promit une chose : elle n'oublierait jamais la sueur versée par des générations entières de sa famille ici, ni la manière dont elle-même, en grandissant à l'ombre de ces arbres, s'était sentie piégée par ce passé. Son premier contrat durait un an. Le travail était bien payé et leur donnait un toit. La plantation était meublée et habitée ; elle se dit que ça pourrait

adoucir leur peine, du moins pendant un temps. L'idée était de se poser là quelques mois, de se planquer dans un lieu familier, jusqu'à ce qu'elle réfléchisse à la suite, à ce qu'elle voulait pour elle et sa fille. Un an, au départ. Mais Belle Vie s'empara d'elle, dès le premier jour, la première heure, même. Et elle fut autant étonnée que troublée de constater qu'après toutes ces années elle ne haïssait pas la plantation, qu'elle *ne pouvait pas* haïr ce qui était désormais, et peut-être avait toujours été, son vrai chez-soi, son point de rencontre avec le monde.

Le lendemain matin, les choses étaient tendues entre eux. Eric ne dit quasiment rien pendant que Morgan s'habillait. Il évita même le lait chaud au miel et les toasts grillés de Letty, qui semblait ne pas trop savoir comment réagir en les voyant ensemble. Chaque fois qu'elle attrapait le regard de Caren à l'autre bout de la cuisine, elle lui faisait un sourire entendu, jusqu'à ce que Caren, ne le supportant plus, renonce à l'idée d'un vrai petit déjeuner pour n'emporter qu'une pomme au travail. Eric attendit qu'elle soit devant la porte pour lui parler de son vol pour Washington, prévu l'après-midi même.

« Tu t'en vas ? »

Morgan venait de descendre l'escalier. Elle portait un jean, un tee-shirt rose et des chaussettes blanches. On était samedi, il n'y avait pas école et elle était persuadée qu'elle passerait toute la journée avec son père. Les yeux écarquillés et tristes, elle fit tomber un petit sac à main en cuir à ses pieds. Elle regarda ses parents, dans l'attente d'une forme d'explication. Letty était penchée au-dessus de la gazinière et ses bracelets tintaient doucement pendant qu'elle touillait une casserole de *grits*. Caren savait qu'elle écoutait. Elle voulut lui dire de partir, mais jamais, en quatre ans, elle ne lui avait demandé une telle chose ; le faire maintenant n'allait que donner plus d'importance à la situation, ou laisser entendre que quelque chose clochait.

Eric dit à Morgan : « Il faut que je reparte travailler, ma chérie. »

Caren se demanda si ce n'était pas plutôt pour Lela qu'il repartait.

« C'est *elle* qui t'a demandé de partir ? dit Morgan en regardant sa mère.

— Non, ma chérie. Ça n'a rien à voir avec ta mère et moi. »

Ce qui, même aux yeux de Caren, ressemblait à un mensonge.

Il lui jeta un rapide coup d'œil avant de se lever et d'avancer vers Morgan, dont il ramassa le petit sac à main en bas des marches. « Je dois retourner à Washington, Morgan. Je suis un peu parti sans prévenir personne et il faut que je reprenne le travail. Ta mère s'occupe de tout ici et, maintenant que je sais que tu vas bien, je peux rentrer à la maison. » Il se baissa pour se retrouver face à face avec elle. « Mais écoute-moi : si tu as besoin de quoi que ce soit, n'importe quoi, tu sais que tu peux m'appeler, moi ou Lela... À n'importe quel moment, d'accord ? » Avec un peu de retard, il ajouta : « On peut

encore rester ensemble ce matin.

— C'est injuste.

— Mais on va se revoir dans quelques semaines.

— Maman ne veut pas me laisser partir.

— C'est faux, dit-il, les yeux tournés vers Caren.

— Je n'ai jamais dit ça, Morgan.

— Elle n'a même pas encore acheté mon billet.

— Je m'en occupe aujourd'hui, dit Caren. J'aurais dû le faire depuis longtemps. »

C'était la vérité. Elle avait traîné, et c'était injuste pour Morgan comme pour son père. « Tu ne vas pas rater le mariage de ton père. » Il n'en fallut pas davantage. Morgan se fendit d'un grand sourire, dévoilant le petit espace entre ses deux dents de devant ; à cet instant précis, elle ressembla à Helen, cette grand-mère qu'elle n'avait jamais connue. « Merci, maman », dit-elle en courant se jeter au cou de Caren. Elle serra sa mère et lui embrassa la joue avec la même tendresse qu'elle montrait chaque année, à Noël, quand elle découvrait, contre toute attente, qu'elle avait reçu le cadeau qu'elle voulait. Letty aussi fut heureuse de la tournure des événements. Caren la surprit en train de sourire toute seule dans la cuisine.

La dégustation se déroula, comme prévu, à 9 heures. Lorraine avait disposé une belle table dans la salle à manger de la maison principale : porcelaine peinte doré et rose, couverts en argent, chandelles et bouquets de chrysanthèmes jaunes du jardin. Sans parler de la nourriture, un festin composé de cinq plats. La future mariée ne toucha à rien, laissant sa mère jouer sa doublure. Caren avait vu ça très souvent, des femmes qui cessaient de se nourrir plusieurs jours, voire des semaines, avant le grand événement. C'étaient toujours les mêmes qui devenaient folles de rage le jour du mariage au motif que les plats, sans doute les premiers qu'elles avalaient depuis longtemps, n'étaient pas à la hauteur de leurs attentes, et qui se retrouvaient à passer une partie de la cérémonie dans la salle de réception, en larmes. La mère de Mlle Whitman, du genre bon vivant, appréciait la nourriture et les flûtes de champagne. La fille, Shannon, était tendue, susceptible, et beaucoup trop jeune pour se marier, d'après Caren. Elle demanda à sa mère de lui décrire en détail chaque bouchée qu'elle avalait et rappela au moins trois fois qu'elle voulait que ce soit son pâtissier, à Alexandria, qui fasse le gâteau. « Pas de problème, chérie », dit Lorraine. Elle portait ce jour-là une toque blanche de chef et un tablier assorti, pour épater la galerie. Elle faisait en sorte que le gosier de la mère soit toujours rincé, la resservant sans arrêt de champagne. Mme Whitman gloussait. Shannon, grincheuse et affamée, roulait des yeux.

Sur son ordinateur portable, Caren prenait des notes en vue de la cérémonie.

Elles firent ensuite le tour de la plantation, afin que Caren puisse leur en montrer tous les recoins. Shannon Whitman souhaitait que les portes et les fenêtres des pavillons soient ouvertes au moins trente-six heures avant son mariage, pour chasser l'« odeur de vieux ». Elle voulait aussi savoir ce qu'on pouvait faire contre les insectes. Dès le soleil couché, ils allaient massacrer les oreilles de tout le monde. Caren ne lui promit rien, mais elle pouvait demander à Luis de traiter la pelouse le matin même de la cérémonie. Mme Whitman, toujours un verre de champagne à la main, hochait gentiment la tête. Caren les emmena le long de la clôture, près des champs de canne, et le visage impeccablement maquillé de Shannon Whitman se tordit en voyant les machines et tous ces Mexicains en train de trimer. « Ils ne vont pas être dehors comme ça le jour de mon mariage ? » Caren eut beau expliquer que l'usine à canne était distincte de la plantation et qu'à son avis les invités de Mlle Whitman ne s'aventureraient pas aussi loin, Shannon Whitman n'en démordait pas. « Maman, ils ne peuvent pas faire quelque chose pour ça ? »

Une fois de plus, Caren ne promit rien.

Elle n'avait pas les coordonnées de Hunt Abrams, ni portable ni ligne directe, uniquement le numéro du siège régional de Groveland. Ce fut une secrétaire du siège national, en Californie, qui répondit. Joindre Abrams impliquait donc une longue marche à travers champs. Abrams ne s'était jamais montré particulièrement coopératif ou soucieux du bon voisinage dès qu'il s'agissait des exigences esthétiques formulées par les riches clients de Belle Vie. Mais Caren devait au moins promettre qu'elle essaierait.

Les deux cents hectares au fond de la propriété familiale des Clancy et l'ensemble des champs de canne de Groveland formaient un grand L, côtés ouest et sud de la plantation, tout le long de la clôture qui ceignait Belle Vie. Caren partit en voiture sur la route de campagne, vers le coin sud du terrain agricole. Elle savait qu'il y avait là une petite piste de terre qui s'enfonçait dans les champs. Elle allait donc devoir parcourir à pied le reste du chemin jusqu'à la caravane de Hunt. Elle gara sa Volvo, descendit et s'arrêta face à un curieux spectacle : le long de la route de campagne, il y avait une série de trous grossièrement creusés dans la terre, laquelle avait été retirée par gros paquets, à coups de pelle. Quelques pieux en bois jonchaient le sol, comme si jadis une clôture avait été dressée ici. C'était un vilain désordre, un projet abandonné en cours de route et oublié.

La caravane d'Abrams était en réalité un mobil-home double largeur gris, sans aucune décoration, pris en sandwich entre deux champs non

récoltés. Devant, le panneau indiquait : ENTREPRISE GROVELAND. Caren toqua à la porte métallique et attendit en écoutant au loin les moissonneuses mécaniques et leurs moteurs qui explosaient. Elle frappa une seconde fois à la porte et tira la moustiquaire. Lorsque ses doigts touchèrent la surface de la porte en contreplaqué, celle-ci s'ouvrit toute seule. Le mobil-home n'était pas fermé à clé.

« Y a quelqu'un ? »

Elle entra. Ça sentait le renfermé.

Elle vit tout de suite une télévision, mais pas d'ordinateur. Par terre, il y avait un oreiller et un sac de couchage. En revanche, ni armoire de rangement ni fax, rien qui indiquât qu'il s'agissait aussi d'un local commercial. Sur un bureau bien rangé, une machine à café et une caisse fermée par un cadenas. Ce mobil-home ressemblait davantage à une planque pour transactions illicites en liquide qu'à l'avant-poste d'une grande entreprise nationale. Mis à part quelques cartons remplis de rapports de production, de graphiques et de tableaux, ainsi qu'un calendrier au mur, rien ne faisait penser à un bureau en état de marche — ni bulletins de salaire, ni emplois du temps, aucune preuve écrite de l'existence des ouvriers agricoles de Groveland. Elle dut même se mettre en quête d'un bloc-notes et d'un stylo pour laisser un message à Abrams, lui demandant de bien vouloir la contacter, rapport au mariage de la jeune Whitman. Elle était en train de farfouiller lorsqu'une série de nuages s'éloigna de l'unique lucarne du mobil-home, éclairant soudain la pièce. Un rayon de soleil se refléta sur un objet coincé par terre entre le tapis et le pied du bureau d'Abrams. Un tout petit objet qui miroitait. Intriguée, Caren se baissa pour le ramasser et ne comprit de quoi il s'agissait qu'une fois qu'elle l'eut dans sa main : une boucle d'oreille en forme d'étoile.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit en grand.

Elle l'entendit claquer contre l'encadrement métallique.

Elle se retourna et vit Hunt Abrams. Le sommet de son crâne touchait presque le plafond bas ; c'est tout juste s'il ne devait pas vouïter sa grande carcasse d'un mètre quatre-vingts. Vêtu d'un jean et d'un coupe-vent noir, il regarda Caren avec un petit sourire en coin. « Vous passiez me dire bonjour ? » Elle tenait toujours dans sa main la boucle d'oreille, dont la tige lui perçait la paume. Elle ne pouvait pas s'en débarrasser sans qu'Abrams voie ce qu'elle avait trouvé chez lui, sans qu'elle donne l'impression d'être venue là pour fouiner.

Par réflexe, elle cacha sa main dans la poche de sa veste et s'aperçut presque aussitôt de l'erreur qu'elle venait de commettre. Elle n'aurait jamais dû toucher cette boucle d'oreille, encore moins la ramasser. L'objet était désormais à *elle*, et non plus à Abrams, et elle serait bien incapable de prouver le contraire. Lang et Bertrand allaient-ils ne serait-ce que la croire si elle leur expliquait où elle avait retrouvé la

boucle d'oreille de la femme morte, désormais couverte de sa sueur, de sa peur ?

« Je peux vous demander ce que vous fabriquez ici, au juste ? »

Il fit un pas vers elle. Elle sentit l'ombre longiligne d'Abrams ramper sur sa poitrine, puis remonter sur son cou, enveloppant peu à peu tout son corps. Elle bafouilla quelque chose au sujet du mariage Whitman, des inquiétudes de sa cliente concernant le travail dans les champs. Elle s'avançait déjà vers la porte. Abrams tendit la main pour l'en empêcher. Il lui empoigna le bras, vigoureusement. « Le mariage Whitman ? Ah oui ? » Il n'en croyait pas un mot. Elle répondit quelque chose comme : « Oui, monsieur », avant de se libérer de son emprise, de quitter le mobil-home et de filer à travers les champs de canne.

Rentrée à Belle Vie, elle posa la boucle d'oreille sur son bureau.

Le bijou était identique à celui qu'on voyait sur la photo d'Inés Avalo.

Elle trouva curieux que les policiers soient venus à Belle Vie avec un mandat de perquisition mais n'aient jamais pensé, visiblement, à inspecter le mobil-home de l'employeur d'Inés. Elle chercha sur Google « Groveland Californie ». Puis « Groveland Floride ». Puis « Abrams Groveland Floride ». Elle repensa à ce que Lee Owens, le journaliste du *Times-Picayune*, lui avait confié la veille, à savoir qu'Abrams s'était mal comporté avec ses ouvriers agricoles. Assise bien raide, elle regarda les résultats s'afficher sur l'écran. C'étaient des informations générales sur l'entreprise Groveland et ses affaires commerciales ; elle les parcourut assez rapidement, sans trop savoir ce qu'elle cherchait. En revanche, à la deuxième page de résultats, elle pensa avoir trouvé quelque chose d'intéressant, un article paru dans le journal de Jacksonville au sujet d'une femme blessée sur son lieu de travail dans une plantation d'agrumes près de Lake City — et il avait été question d'une enquête du *district attorney*. L'accroche résumait l'essentiel :

Lake City, FL — Hunt **Abrams**, directeur de projet pour l'entreprise **Groveland**, a rencontré des représentants des forces de l'ordre aujourd'hui afin de répondre à leurs questions sur le passage à tabac d'une des salariées de l'entreprise dans un champ...

Caren cliqua sur le lien. Elle n'avait pas terminé de lire le premier paragraphe que le téléphone sonna. Elle préféra ne pas y prêter attention. Mais la sonnerie insistait.

« Oui », dit-elle en décrochant enfin.

C'était Betty Collier, la grand-mère de Donovan.

Elle commença par expliquer que ça faisait vingt minutes qu'elle essayait de joindre Caren sur son portable. Elle était complètement affolée. Or Caren n'avait plus son portable. Après sa rencontre étrange avec Lee Owens la nuit précédente, elle ne l'avait pas retrouvé, même

en cherchant dans toute la partie nord-est du domaine. « Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

— Je ne voyais pas qui d'autre appeler et je ne voulais pas vous embêter avec ça, mon Dieu surtout pas, mais il faut que quelqu'un vienne ici tout de suite, un avocat ou quelqu'un qui puisse régler cette histoire.

— Donovan ? Il est arrivé quelque chose à Donovan ?

— Seigneur, ils sont venus l'arrêter.

— Quoi ?

— Ils le gardent en cellule là-bas. »

Elle pleurait, à présent, sa voix flanchait et avait du mal à sortir. « Aidez-moi, Seigneur, s'il vous plaît, dit-elle, invoquant une puissance bien plus grande que Caren. Est-ce que vous pouvez aider mon garçon à sortir de prison ? »

Caren appela Eric. Hormis Raymond Clancy, il était en effet le seul avocat auquel elle eût un accès direct. Il décrocha son portable quelque part entre Belle Vie et Baton Rouge. Il accepta de faire demi-tour et de confier Morgan à Letty. Il retrouverait Caren sur le parking du bureau du shérif. « Ils ne te laisseront sans doute pas le voir, mais, si tu y arrives, dis-lui de ne pas parler avant mon arrivée. » Eric n'avait jamais vu Donovan, et Caren ne pouvait s'empêcher de penser que ce dernier, s'il avait croisé Eric en d'autres circonstances, ne l'aurait sans doute pas beaucoup aimé, avec ses costumes sur mesure, son diplôme de Tulane et le fait qu'il n'était pas un supporter des Saints. Les deux hommes ne se connaissaient pas et il était évident qu'Eric faisait cela uniquement pour rendre service à Caren. « Je me dépêche », dit-il. Lorsqu'elle le vit, avec son costume froissé, sur le parking du East Courthouse, à Gonzales, elle fut frappée par la gentillesse infinie dont il était capable. « Ne te sens pas obligé, tu sais », lui dit-elle.

De sa poche, il sortit sa cravate préalablement nouée et la fit passer par-dessus sa tête. « Je vais juste lui parler et obtenir deux ou trois renseignements de la part des flics », dit-il en ajustant le nœud sur son cou, au-dessus duquel poussaient des poils noirs. Le matin, il n'avait pas pris la peine de se raser, n'avait pas imaginé un seul instant que la journée prendrait cette tournure. « Je ne cotise plus au barreau de la Louisiane. Je n'ai pas le droit d'exercer ici. Mais bon, peut-être qu'ils ne me poseront pas la question. Après, je passerai quelques coups de fil, histoire de lui trouver un vrai avocat. S'il est accusé de meurtre, il va avoir besoin d'un pénaliste, Caren. Pas d'un type comme moi. »

Il se dirigea vers l'entrée du bâtiment.

Il s'arrêta soudain. « Tu es sûre, pour ce jeune ?

— Oui », répondit-elle, alors qu'elle ne l'était pas.

Elle avait simplement la nette impression que cette affaire partait

dans une mauvaise direction. Elle attendit sur le parking. N'appartenant pas à la famille et n'étant pas avocate, elle n'avait le droit ni de voir Donovan ni de lui parler. Elle s'assit donc sur le coffre de sa Volvo, les pieds sur le pare-chocs tout abîmé. Dix minutes passèrent. Puis vingt. Finalement, elle traversa le parking jusqu'à la cabine téléphonique et appela la cuisine de Belle Vie. La nouvelle de l'emprisonnement de Donovan s'était répandue. Lorraine alternait entre la colère et l'impuissance, demandant ce que les flics faisaient à son cher petit Donnie. Caren lui donna les quelques renseignements dont elle disposait, expliqua qu'Eric était sur place, en train de discuter avec les policiers. Lorraine parut touchée par les efforts de Caren en vue d'aider Donovan, impressionnée de voir qu'elle avait su tout de suite qui prévenir. Pour la première fois depuis des années, elle lui dit : « Je suis contente que tu sois revenue, chérie. »

Devant le bâtiment, Caren sourit toute seule.

« Merci, Lorraine », répondit-elle, émue.

Lorraine lui promit de garder tout le monde sous contrôle jusqu'à son retour. Cela aussi fit sourire Caren. Elle raccrocha, introduisit d'autres pièces dans l'appareil et appela Letty, à la bibliothèque. À deux reprises elle tenta de joindre Betty Collier, mais son téléphone sonnait dans le vide.

Derrière elle, la porte du bureau du shérif s'ouvrit.

Eric se présenta, pantelant, surexcité.

« Ils le retiennent pour violation de propriété.

— Quoi ?

— Tout ça, c'est de la connerie, dit-il en marchant vers sa voiture de location, une berline rose clair qui ne lui allait pas du tout. Ils n'ont pas assez d'éléments pour l'inculper de meurtre. Ils se donnent du temps. Ils ne veulent pas fixer d'audience de remise en liberté tant qu'un juge ne sera pas venu ici, c'est-à-dire peut-être pas avant lundi. »

Caren le suivait à quelques mètres. « Violation de propriété ? »

Eric ouvrit la portière. « Donovan a l'air de penser que c'est toi qui l'as dénoncé aux flics.

— *Moi ?*

— Il ne savait même pas que c'étaient des inspecteurs de la criminelle. Avant que j'arrive, il leur avait déjà raconté qu'il se trouvait sur la plantation après la fermeture, le soir où la fille a été tuée. »

Eric secoua la tête, consterné par la bêtise colossale de Donovan. « Il leur a dit qu'il avait fait un double de la clé et qu'il s'était introduit dans la plantation sans autorisation, pour un projet d'études.

— Un projet d'études ?

— Il a passé des heures à creuser sa propre tombe devant ces flics. Il a eu peur et il s'est mis à parler.

— Attends... Donovan a raconté qu'il était à Belle Vie mercredi soir ? »

Elle avait pris un ton solennel, voire indigné, quand elle avait juré à Lang que Donovan n'était pas à Belle Vie le soir de la mort d'Inés Avalo. Devant elle, Donovan avait expliqué à Lang et à Bertrand qu'il n'était pas du tout à Belle Vie, et elle l'avait soutenu. Encore une bonne raison de s'aliéner Lang.

« Mais il a expliqué aux flics qu'il était à la fac, dit-elle.

— Il jure qu'il *était* à la fac... du moins à l'heure à laquelle ils font remonter le meurtre de la femme. Il reconnaît avoir été à la plantation mais dit qu'il en est reparti avant minuit et qu'il est allé directement à l'université de River Valley, et qu'il peut le prouver. Il répète qu'il n'a jamais vu cette Inés Avalo de sa vie.

— Je veux voir le rapport d'arrestation. »

Elle ne savait pas s'ils pouvaient maintenir une accusation de violation de propriété sans une déclaration des propriétaires concernés affirmant que Donovan était entré chez eux à leur insu.

« Je ne l'ai pas, dit Eric.

— Tu n'as pas demandé à voir le rapport des flics ? »

Elle le dit d'une manière plus rude qu'elle ne l'aurait voulu, comme si elle mettait en doute les compétences d'Eric, sa connaissance des rudiments du droit pénal. Il n'apprécia pas. « Mais bon Dieu, Caren, je n'allais quand même pas leur demander de consulter les éléments à charge, sans compter que je ne suis même pas l'avocat de Donovan. Je n'ai pas le droit d'exercer ici et, aux dernières nouvelles, toi non plus. » C'était une mise en garde — elle devait se tenir à distance. Caren, piquée au vif, devint muette comme une carpe.

Eric mit la clé dans le contact. « Ce gamin est dans une merde pas possible. »

Il fit tourner le moteur.

De l'autre côté du parking, Caren entendit une autre voiture démarrer. Elle se retourna et vit une Saturn quatre portes bleu marine, modèle fin des années 90, à l'avant embouti. Lee Owens était au volant. Cela faisait une bonne demi-heure que le journaliste du *Times-Picayune* était assis dans sa voiture, depuis qu'elle attendait sur le parking. Il portait la même tenue froissée que la veille, la même casquette de base-ball avec le nom d'un club de jazz cousu en lettres grises. Le Sweet Lorraine's, à La Nouvelle-Orléans. Il avait passé son temps à observer les portes du bureau du shérif.

Eric démarra.

« Où est-ce que tu vas ?

— Je vais à l'université. Vérifier s'il dit la vérité sur son emploi du temps. Si je dois demander de l'aide pour lui, au moins je veux savoir de quoi je parle. »

Il s'apprêtait à fermer sa portière. « Tu viens ? »

Elle se retourna et vit Lee Owens quitter le parking. L'arrière de sa Saturn bleue tournait dans Irma Avenue. « Non, dit-elle avant de se diriger vers sa Volvo. On se retrouve tout à l'heure à Belle Vie. » Eric hocha la tête sans poser de questions. Elle l'avait souvent vu comme ça, calme et concentré, bien décidé à démêler un problème compliqué. Il n'avait pas tous les éléments en main, mais il semblait pressentir que quelque chose n'allait pas. Ils quittèrent le parking en même temps, Eric prenant à gauche, Caren à droite. Elle poussa sa voiture vieille de onze ans à 80 km/h pour essayer de rattraper Owens... au moment précis où le feu d'Irma Avenue passait au vert. Elle le suivit hors de Gonzales. Elle voulait savoir ce qu'il savait, les secrets qu'il détenait concernant Hunt Abrams et les « problèmes » rencontrés par Groveland.

Ils traversèrent le Mississippi sur le Sunshine Bridge, empruntèrent la route 70 et arrivèrent à Donaldsonville. Owens prit Albert Street, puis Lessard Street, à quelques rues du centre-ville. Caren le perdit de vue lorsqu'elle se retrouva coincée derrière un camion qui arrivait d'une ferme des environs, chargé à ras bord d'une énorme cargaison agricole. Elle sentit l'odeur de la canne à sucre, comme un mélange d'herbe coupée et de lait, une odeur humide et terreuse, celle du sud de la Louisiane. Le souffle du camion s'engouffra par les vitres ouvertes de sa voiture. Lorsqu'elle parvint enfin à le doubler, la voiture du journaliste avait disparu. Mais elle avait compris où allait Lee Owens. Elle écrasa l'accélérateur pour le rattraper.

L'église de la Sainte-Trinité et de la Fête de Saint-Joseph était située sur le côté sud de Lessard Street. Caren l'avait vue sur la photo que les inspecteurs Lang et Bertrand lui avaient montrée dans son bureau, celle où l'on voyait Inés Avalo aux côtés du prêtre noir, vêtue d'une robe aux couleurs vives, avec ses boucles d'oreilles étoilées qui miroitaient et le sourire aux lèvres.

L'église était petite, tout en bois peint et en schiste. L'unique fenêtre de la façade consistait en un grand vitrail en ogive composé de panneaux biseautés, montrant une croix sous un soleil jaune. Caren resta assise quelques instants pour observer la couleur et la lumière, la manière dont les nuages mouvants soulignaient la scène sainte. Elle ne vit pas la voiture d'Owens, ni dans la rue ni sur le parking qui jouxtait l'église, jonché de coquilles d'huître brisées et délimité par une clôture grillagée et rouillée dont le portail était maintenu entrouvert au moyen d'une brique. Elle l'avait perdu en chemin. Pas de trace de lui. Mais il lui semblait presque être un détail accessoire. Si curieux que cela puisse paraître, elle avait l'impression que c'était l'église elle-même qui l'avait attirée jusqu'à elle.

Sans être particulièrement belle, l'église St. Joseph n'en était pas moins pittoresque et accueillante. La pelouse était constellée de feuilles mortes mouillées, tombées d'un grand pacanier. La double porte formait une arche en bois, avec des heurtoirs en fonte identiques de chaque côté. Et juste à droite, à côté des deux marches du perron, il y avait un tout petit bouleau dont les branches nues étaient décorées de bouteilles en verre bleu cobalt et vert d'eau, rouge et brun-roux — de vieilles bouteilles de soda. Spectacle inhabituel au seuil d'une église catholique ; c'était le genre de chose qu'on pouvait encore voir dans les marécages du fin fond de la Louisiane rurale, dans ces endroits que le temps et la marche de l'Histoire semblaient n'avoir jamais effleurés. Helen lui avait raconté un jour que la tradition de l'arbre à bouteilles venait d'Afrique, apportée par les esclaves qui, avec tout ce qu'ils avaient sous la main, avaient inventé un moyen rudimentaire d'attraper et de piéger les esprits malfaisants pour les empêcher de franchir les portes des humains. Le vent léger de l'après-midi en faisant tinter le verre coloré produisait une mélodie céleste. Caren répondit à l'appel en ouvrant sa portière.

Elle traversa Lessard Street à pied, aussitôt transie par le vent froid qui lui enveloppait les bras et les jambes. Ses joues rougirent, et, s'approchant du petit perron, elle sentit une douleur sourde dans sa poitrine. Elle n'avait pas mis les pieds dans une église depuis l'enterrement de son père — un matin froid de février, quand Morgan avait deux ans. Après la cérémonie, Eric et elle s'étaient rendus, gênés, dans la maison familiale, où Caren avait enfin rencontré son frère et sa sœur, et six de leurs enfants, dont une qui lui ressemblait énormément. Ils étaient repartis avant le repas, lorsqu'il était devenu évident que leur présence mettait tout le monde mal à l'aise. Elle avait essayé. Elle avait essayé de bien se comporter avec au moins un de ses deux parents. Rater l'enterrement de sa mère, voilà une chose dont elle ne s'était jamais remise.

Elle prit soin d'essuyer ses pieds avant d'entrer.

Les portes donnaient directement sur le sanctuaire, de sorte que Caren n'eut pas le temps de réfléchir, de se préparer au spectacle qu'elle découvrit. Au bout de la nef, juste au-dessous de la chaire drapée de velours, trônait un cercueil en pin blanchi, des tiges de roses gravées sur chaque côté. Il était ouvert. À l'intérieur, paisible comme l'enfant qui dort, il y avait Inés Avalo. Elle portait une robe en dentelle blanche boutonnée jusqu'au menton, masquant la plaie qui lui avait ôté la vie. Elle avait l'air un peu raide en blanc, telle une mariée nerveuse, inquiète de savoir ce qui l'attendait après cette journée cruciale à l'église. Elle était presque enfouie sous les couches de satin clair qui bordaient le cercueil. Mais, même là où elle était, Caren put voir ses lobes d'oreille dénudés. Elle sentit ses jambes se dérober et avança vers le banc le plus proche pour se poser. Elle entendit le bois craquer sous son poids et resta parfaitement immobile, comme craignant de réveiller Inés.

« Je croyais que vous ne la connaissiez pas. »

Caren se retourna brusquement.

Lee Owens était assis sur le banc juste derrière elle. En bon catholique, il avait ôté sa casquette. Avec sa main libre, il plaqua une mèche rebelle sur un côté. Il avait un beau visage, un visage gentil. Au moins, elle sentit qu'il éprouvait un soupçon de culpabilité à l'idée de l'espionner comme ça.

« Je ne la connaissais pas », répondit-elle à voix basse.

Pas vraiment, pensa-t-elle.

« Vous voulez bien me dire pourquoi vous me suivez, chère madame ?

— C'est Caren... Mon nom.

— Je sais. C'était par politesse. »

Il colla son dos sur le dossier du banc, un sourire courtois aux lèvres, comme s'ils étaient de vieux amis. « Caren Gray, directrice

générale et conservatrice de la Plantation de Belle Vie depuis 2005. Avant ça, vous avez eu un poste similaire au Grand Luxe Hotel, à La Nouvelle-Orléans. » Il ajouta : « J'ai appris tout ça hier soir. » Il sortit un iPhone de sa poche, regarda rapidement l'heure et le rangea sans attendre.

« Qui suit qui ? »

Owens sourit. « Ah. Bien vu. »

Puis, la toisant, il dit : « Vous faites partie de ces gens qui ne sont jamais retournés là-bas ? »

Il parlait de La Nouvelle-Orléans, bien sûr, et Caren perçut dans sa phrase comme un reproche latent, l'idée que, comme tant d'autres, elle était une amie de circonstance, une femme qui n'était fidèle que quand les choses allaient bien. Il se tourna et posa un regard grave sur l'extrémité de la nef.

À mi-voix, il dit : « Elle est belle.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Pourquoi ? Vous n'êtes pas armée ? »

Avec un sourire taquin, il leva les mains, paumes ouvertes, comme s'il se rendait. Caren ne fut pas du tout amusée. « Qu'est-ce qui s'est passé en Floride ? » demanda-t-elle.

Elle avait toujours la boucle d'oreille d'Inés au fond de sa poche, celle qu'elle avait trouvée dans le mobil-home de Hunt Abrams.

Owens ne bougeait pas. Il se mordillait la lèvre.

« Hier soir, vous m'avez dit que Groveland avait transféré Hunt Abrams de Floride à Bakersfield, puis dans le Washington. Qu'est-ce qui s'est passé en Floride ? » Elle se rappelait le peu qu'elle avait lu sur Internet. « Une fille a eu un accident ?

— Elle n'a pas eu un accident, chère madame. Elle s'est fait tabasser.

— Par Abrams ?

— C'est ce que j'ai entendu dire. Il a frappé une femme parce qu'elle ne coupait pas sa rangée assez vite. »

Caren fut écœurée.

« Il y en a eu d'autres, reprit Owens. À Bakersfield, un jour, un ouvrier agricole s'est allongé dans les vignes et ne s'est jamais relevé. Il venait de travailler dix heures d'affilée, sous une température de 40 °C, sans pause pour boire de l'eau. » Nouveau coup d'œil sur son téléphone. « Parmi les gens que j'ai pu voir, personne n'a jamais accusé Hunt Abrams d'être gentil. Mais les patrons de Groveland regardent ailleurs parce que ce type leur rapporte un fric pas possible. Et puis il n'a jamais été inculpé de rien du tout. Donc voilà, ils continuent de le balader à droite et à gauche s'ils sont forcés de le faire. Je serais quand même curieux de voir comment ils vont se débrouiller avec cette affaire-là. Le problème pour eux, aujourd'hui, c'est le calendrier. »

Ces paroles eurent une résonance étrangement familière aux oreilles de Caren.

Elle avait entendu Raymond Clancy expliquer à peu près la même chose, le jour où le corps avait été découvert. *Ça n'aurait pas pu tomber à un plus mauvais moment*, avait-il dit.

« Il faut savoir qu'ils veulent devenir un géant de la canne à sucre dans la région. Et j'imagine qu'ils n'ont pas spécialement besoin d'une enquête pour meurtre en ce moment. Ils ont déjà franchi avec succès la première étape, c'est-à-dire le rachat d'environ toutes les usines de sucre de Louisiane. Entre nous, ils sont vraiment à deux doigts, dit-il, joignant le geste à la parole, de contrôler l'ensemble de la canne à sucre locale. » Il se pencha en avant, pétrissant le bout de sa casquette dans ses mains. « La deuxième étape est imminente, vous allez voir. Ce n'est qu'une question de temps. »

Pour le coup, Caren était perdue. « Quoi donc ? »

Il sourit, inclina la tête sur le côté et la regarda d'un air sceptique, comme si elle se foutait de lui. Mais Caren ne voyait pas du tout où il voulait en venir.

« Qu'est-ce qui n'est qu'une question de temps ? »

— Allons, chère madame... Vous êtes en train de me dire que vous ne vous êtes encore jamais demandé pourquoi un géant de l'agroalimentaire comme Groveland venait s'emmerder avec deux cents hectares perdus au milieu de la Louisiane ?

— Non. »

Pour tout dire, il y avait peu de choses auxquelles elle avait moins réfléchi.

« Cette ferme, derrière chez vous. Ce n'est que le début.

— Mais le début de quoi, au juste ?

— Eh bien, la paroisse d'Ascension se trouve au cœur d'une industrie qui pèse un milliard de dollars. C'est la valeur minimale du sucre dans cet État. Et Groveland veut s'en emparer. Ça fait des années qu'ils cherchent une porte d'entrée ici. Or la Louisiane n'a jamais été très portée sur l'agroalimentaire, contrairement à la Floride, au Texas ou à la Californie. Et jusqu'ici aucune famille n'a jamais voulu leur vendre. Sauf qu'ensuite ils ont récupéré le bail des Renfrew, derrière chez vous, et ils les ont poussés vers la sortie. Voyez, c'est comme ça que ça commence. Parce que attendez, attendez un peu... Un de ces jours, vous allez avoir une autre famille ruinée et au bout du rouleau qui leur vendra ses terres, et après ça tous les autres champs tomberont comme des dominos. Il faut juste que ça commence quelque part. Mais personne ne veut être le premier connard à vendre à une entreprise qui n'est pas du coin. »

Raymond Clancy, pensa-t-elle.

Quelques secondes passèrent avant qu'elle se rende compte qu'elle

avait prononcé son nom à voix haute.

C'était donc vrai, se dit-elle. Comment n'avait-elle pas fait le lien plus tôt ? Tout paraissait limpide, à présent. Clancy avait la ferme intention de vendre Belle Vie à l'entreprise Groveland. D'où ses mises en garde répétées à Caren de ne rien révéler de la mort d'une ouvrière agricole de Groveland. Pas un mot à la presse, avait-il dit. Il était sur le point de vendre. Owens se pencha en avant. « Excusez-moi... Qu'est-ce que vous venez de dire ? »

Il m'a menti, pensa-t-elle.

Cet enfoiré m'a menti.

« Raymond Clancy, dit-elle. Il vend la plantation.

— À Groveland ? »

Owens avait déjà une main dans la poche et cherchait un calepin et un stylo. Il enleva le capuchon en plastique de ce dernier avec les dents et pressa Caren de lui fournir plus de détails. « Raymond Clancy n'est pas vraiment dans le besoin. Pourquoi est-ce qu'il vend la plantation *maintenant* ? »

— Pourquoi est-ce que vous n'iriez pas voir ce que fabriquait Larry Becht dans le bureau de Clancy hier ? »

Il lui avait menti.

Bobby ne l'avait-il pas prévenue ?

Elle se dit qu'elle n'avait aucune dette à l'égard de Raymond. Elle ne lui devait rien. Owens griffonnait à toute vitesse. « Becht ? » Elle voyait que le nom lui disait quelque chose, qu'il avait réveillé en lui l'instinct du journaliste. Il ne pouvait y avoir qu'une seule raison pour qu'un consultant politique se retrouve dans le bureau de Raymond Clancy. « Vous êtes sûre ? » demanda Owens, toujours en train de noircir son calepin.

Ils entendirent alors des bruits de pas derrière eux.

Caren se retourna en premier.

Le prêtre noir venait de sortir d'un couloir latéral qui semblait mener au petit bureau de l'église. Il marchait vers eux avec quelques feuilles de papier calées sous le bras droit.

« Puis-je vous aider ? »

Owens se leva, main tendue. « Père Akerele. Je suis Lee Owens. Nous nous sommes parlé au téléphone.

— Oui, oui, dit le prêtre en lui serrant chaleureusement la main. Je m'en souviens, bien sûr. »

Il jeta un coup d'œil à sa montre. « J'ai un peu de temps. On peut bavarder dans mon bureau. Ginny n'est pas disponible, malheureusement. C'est elle qui exerce notre ministère auprès des ouvriers agricoles, des immigrants et de leurs familles. Elle a fait la tournée des champs et est allée à la rencontre de tout le monde, surtout de ceux qui travaillent pour Groveland et qui connaissaient

Inés. Pour certains d'entre eux, vous pouvez imaginer que c'est très dur en ce moment. Même s'ils viennent de tous les coins du Mexique, d'Oaxaca, du Chiapas, de Durango, et même de Zacapa, en dessous du Mexique, ici ils forment une famille. Ginny fait ce qu'elle peut pour aider. Les gens sont très nerveux, ils ont peur. Aujourd'hui, elle cherche un avocat pour défendre quelques-uns des ouvriers agricoles de Groveland.

— Un avocat, mon père ? »

Akerele lui jeta un regard intrigué, comme s'il se demandait si Owens jouait délibérément les imbéciles, lui tendait quelque piège. « Eh bien, quelqu'un qui couvre l'industrie sucrière pour un journal important ne sera pas surpris d'entendre qu'une bonne partie des hommes et des femmes qui travaillent dans les champs de canne sont des immigrants clandestins. Nous n'avons aucun secret à cacher. Les hommes veulent simplement être sûrs qu'on ne les enverra pas en prison s'ils parlent au shérif. Nous les encourageons tous à dire ce qu'ils savent. Mais ils ont besoin d'une protection, monsieur Owens. À tout point de vue. Vous savez, les gens en profitent. Nous avons dû consulter des avocats dans le passé, même par rapport aux conflits sur les salaires, chaque fois que les ouvriers n'étaient pas payés. Pour eux, parler peut être vraiment dangereux. » Il secoua la tête et s'inclina légèrement, de sorte que Caren put voir une raie au milieu de ses cheveux coupés court, comme un sillon de charrue sur un champ bien labouré. « Cela fait maintenant presque huit ans que je vis dans ce pays et, depuis toutes ces années que je m'occupe des immigrés, je n'ai jamais vu ça. J'ai peur pour eux comme jamais. »

Il poussa un soupir et fit passer ses feuilles de papier d'un bras à l'autre.

« Par bonheur, reprit-il, M. Orellana a été innocenté. Il travaillait en ville, ce jour-là. Un deuxième boulot, où il fait le ménage sur un chantier. Il avait un alibi très sérieux.

— Orellana ?

— Gustavo Orellana, oui. Il travaille à la ferme Groveland. J'ai cru comprendre qu'Inés et lui avaient noué des liens plus qu'amicaux. »

Akerele plissa les lèvres, refusant, sans même qu'on le lui demande, de s'étendre sur la question.

Caren se souvenait de ce nom, Gustavo.

Il était présent à la cérémonie au cierge. Adossé à la clôture, en larmes.

Sur son calepin, Owens consignait les paroles du prêtre et, dans la marge, tous les éléments qu'il pouvait recueillir sur Akerele lui-même. « Vous êtes originaire d'Afrique, mon père ?

— Du Nigeria.

— Vous parliez de conflits salariaux et autres. Est-ce qu'Inés Avalo

avait eu des problèmes dans les champs ? Des difficultés avec le patron ? »

Jusqu'à présent, Akerele n'avait pas regardé Caren en face.

Mais il savait qu'elle était là, naturellement, et il refusa d'en dire davantage en sa présence. Par politesse, il se tourna enfin vers elle. Il hocha la tête et dit : « Bonne journée, avec une voix aiguë et mélodieuse, comme des coquillages sur une ficelle. Si vous voulez lui rendre un dernier hommage, une cérémonie aura lieu ici dans le courant de la semaine. Nous accueillerons tous ceux qui souhaitent honorer sa mémoire. » Il adressa un sourire chaleureux à Caren, qui étrangement se sentit gênée. Après tout, elle mentait, non ? Elle voulut répondre qu'elle ne connaissait pas Inés. Mais même cela ne lui semblait plus être la vérité.

« Elle sera enterrée ici ? demanda Owens.

— Malheureusement, cela reste encore à voir, dit le prêtre, la mine longue. Nous essayons de retrouver sa famille à San Julián. Nous savons qu'Inés envoyait de l'argent au pays au moins une fois par mois. Vous devez savoir qu'elle avait deux enfants. »

Le mandat, se rappela Caren.

Le ruban rose, la brosse à cheveux et le nounours blanc avec un ruban rouge.

Elle la revit dans la petite épicerie, en train de se heurter à la caissière uniquement pour pouvoir envoyer ces cadeaux, petits et gros, à ses enfants restés au pays... et finalement repartir bredouille.

« On n'arrive pas à trouver le numéro de téléphone de sa famille. J'ai envoyé deux télégrammes à l'église la plus proche de son village, mais pour l'instant aucune réponse, aucun moyen de savoir si la famille a compris qu'elle était morte.

— C'est au Mexique ? demanda Owens, toujours en train de noter.

— Non, au Salvador.

— Pas la porte à côté. »

Akerele confirma d'un hochement de tête solennel.

« Son mari s'est blessé sur un chantier il y a quelque temps, suffisamment grièvement, en tout cas, pour ne plus pouvoir travailler. Donc j'imagine qu'elle a fait ce qu'elle estimait nécessaire. Elle a laissé ses enfants, un garçon et une fille, dont le plus jeune n'a même pas deux ans, auprès de sa propre mère et elle est partie chercher du boulot vers le nord. » Il regarda Owens, puis Caren, comme si eux aussi l'avaient aimée, comme s'ils partageaient tous trois au moins cette chose-là. « Ce ne devait être qu'un séjour temporaire, histoire d'envoyer de l'argent à la maison et de sortir la tête de l'eau. Elle était censée rentrer au pays. »

Il soupira.

« Je me suis donné jusqu'à lundi, reprit-il. Si d'ici là je n'arrive pas à

mettre la main sur un proche, quelqu'un qui réclame le corps, on l'enterrera ici. Elle ne sera pas seule. Elle aura une sépulture digne de ce nom. »

Il mit de l'ordre dans les feuilles qu'il tenait.

Sur ce, il se tourna vers Owens. « On y va ? dit-il. On pourra discuter plus longuement dans mon bureau. » Au moment de se retourner pour y aller, Akerele sourit de nouveau à Caren. « Bonne journée, madame. » Owens le suivit jusqu'à son bureau, laissant les deux femmes seules dans l'église. Caren finit par se lever ; elle traversa la nef jusqu'au cercueil en pin. De sa poche, elle sortit une petite boucle d'oreille en forme d'étoile, cet objet qu'il ne lui revenait pas de posséder. Conserver ce bijou qui appartenait à une femme morte, à la victime d'un meurtre, ne pouvait que lui attirer des ennuis. Elle se pencha et coinça la boucle d'oreille dans les plis du satin.

Elle resta là un long moment, à observer Inés Avalo, son visage en triangle, les demi-lunes de ses yeux endormis, ses mains croisées encore marquées par le travail de la terre. Quelque part, se dit-elle, il y avait deux enfants, un garçon et une fille, qui rêvaient la nuit de ce visage, deux petits qui ne se doutaient pas que leur mère ne reviendrait jamais.

Lorsqu'elle franchit l'entrée de la bibliothèque, il n'y avait qu'Eric à la maison, dos à la porte, en train de parler au téléphone.

Elle enleva son blouson, posa les clés sur le vieux bureau et attendit. « Je ne sais pas, disait Eric. Je vais voir ce que je trouverai demain. » Il se retourna et vit qu'elle était là. « Je te rappelle dès que je sais quand je reviens. » Il s'interrompit et baissa d'un ton. « Toi aussi, ma chérie. »

Il raccrocha et remit son portable dans sa poche.

Il se tourna vers Caren. « J'ai raté mon avion. »

Elle marchait déjà vers lui, les bras ballants. Elle s'approcha encore un peu plus, si bien que leurs torsos se touchaient presque. « Qu'est-ce que tu fais ? » dit-il, d'abord troublé, puis inquiet, comme s'il reculait face à une charge électrique. Elle voulait qu'il la touche, que quelqu'un la prenne dans ses bras. Elle savait cependant qu'elle n'avait pas le droit, plus le droit, de lui demander une chose pareille. Elle resta comme ça, toujours plus près de lui, jusqu'à sentir la chaleur qui se dégageait des vêtements d'Eric, son corps contre le sien. « Ne fais pas ça », dit-il. Elle savait pertinemment qu'elle n'était pas fair-play, mais c'était plus fort qu'elle. Elle posa la tête sur le torse d'Eric et l'entendit murmurer, sur le ton de la supplique : « Ne me fais pas ça. »

Finalement, elle pleura.

Pour Inés, pour ces deux gamins.

Pour Belle Vie, qui lui échappait.

Et pour sa mère, depuis longtemps disparue.

Et pour l'homme qui était devant elle — autre grande perte. Il finit par céder et par passer ses bras autour d'elle, la soutenant puisqu'elle-même ne pouvait plus le faire seule. Elle sentit un baiser tendre sur son front et, lorsqu'elle leva les yeux pour croiser les siens, ce fut bien Eric, elle s'en souviendrait toujours, qui lui baisa les lèvres. Son souffle était doux et chaud, ses mains rugueuses. Elle prit sa tête entre ses paumes et l'embrassa tendrement. Eric fut le premier à se dégager, un peu titubant, comme un ivrogne qui se relève pour la première fois depuis deux jours. Il baissa les yeux, secoua la tête, un geste de regret, ou de capitulation. Il la prit par la main, la conduisit à travers le salon et la cuisine déserte, puis, par l'escalier étroit, jusqu'à la chambre.

DEUXIÈME PARTIE

BELLE VIE AU TEMPS JADIS

Eric fut le premier à se rhabiller. Assis au bord du lit, il tournait le dos à Caren.

« Où est Letty ? demanda-t-il. Et Morgan ? »

— Au magasin, peut-être. Letty parlait aussi d'emmener Morgan voir le match de soft-ball de son fils, à Vacherie. »

Il se leva en rentrant sa chemise dans son pantalon. « Je vais prendre un peu l'air. » Il quitta la chambre sans un regard en arrière, laissant Caren seule, le dessus-de-lit enroulé entre ses jambes. Elle se mit sur le dos et passa un bras autour de sa tête. Par la fenêtre, elle pouvait voir un bout de ciel à travers les arbres. Les nuages avaient momentanément disparu, et ce pan de ciel bleu était aussi puissant qu'un puits de lumière au fond d'une grotte obscure. Elle resta immobile quelques minutes, puis sortit lentement du lit, enfila ses vêtements et descendit pour retrouver Eric.

Il était dehors, appuyé contre un petit chêne des marais, en train de fumer une cigarette. Elle s'avança jusqu'à quelques mètres de lui, ralentit, fourra ses mains dans les poches de son jean. Elle avait les yeux rouges, gonflés, et ses joues étaient encore irritées par la barbe d'Eric. Elle était absolument bouleversée.

Un long moment passa avant que l'un d'eux parle.

« Eric », dit-elle.

Il tira sur sa cigarette en pinçant le filtre entre deux doigts, sans tout à fait regarder Caren dans les yeux. « Au fait, dit-il en recrachant la fumée, Donovan est *bien* allé à l'université mercredi soir. La nuit où la fille a été tuée, il était là-bas, bien avant l'heure à laquelle les flics font remonter l'assassinat d'Inés Avalo. »

Caren poussa un soupir. « S'il te plaît, Eric. »

Il se contenta de secouer la tête.

« Je ne peux pas, Caren, ajouta-t-il avant de prendre une nouvelle bouffée. Je ne peux pas en parler maintenant, O.K. ? Je ne peux pas. Tu m'as demandé un service, je te l'ai rendu. Comme je te disais, Donovan était bien sur le campus de la fac. Il a besoin d'un avocat pénaliste. »

De sa poche de pantalon, il sortit un bout de papier plié. Au recto, il avait griffonné les noms de plusieurs avocats et leurs numéros de téléphone, tous précédés d'un indicatif 504. Au verso, une série de

noms, de dates et d'horaires, inscrits dans deux colonnes, l'une intitulée « entrées » et l'autre « sorties », à côté d'une liste de mots que Caren, au premier regard, ne comprit pas. On aurait dit une sorte de feuille de présence, avec pour en-tête : CENTRE DES ARTS AUDIOVISUELS, UNIVERSITÉ DE RIVER VALLEY. « C'est moi qui ai recopié ça, dit Eric en tapotant la feuille de papier. Donovan a rendu une caméra vidéo au labo de la fac un peu avant 0 h 30. J'ai discuté avec la fille qui travaille là-bas ; elle est sûre et certaine que c'est elle qui a signé le papier quand Donovan a rendu le matériel. Elle m'a dit qu'il avait tout rapporté lui-même. »

Caren lui prit la feuille des mains et l'étudia de plus près.

Le nom de Donovan était l'avant-dernier sur la colonne de gauche.

D'après ce qui était indiqué, à 0 h 22, il avait rendu une caméra Sony DSR DVCAM, un micro à condensateur Audix miniature, avec une perche de un mètre vingt-cinq et deux casques, un kit Lowel deux-lampes, quatre rallonges de câble de sept mètres cinquante... et un trépied.

« Mon Dieu », lâcha-t-elle.

Elle leva les yeux vers Eric. Elle n'en revenait pas.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Tu m'as bien dit qu'il était ici mercredi soir ?

— Il a expliqué qu'il travaillait sur un projet pour la fac. »

Puis, éclaircissant un malentendu plus ancien, il ajouta : « Il s'avère qu'il n'a pas lâché l'université, mais qu'il est dans une sorte de programme de repêchage.

— Et il était *ici* ? »

Eric confirma d'un hochement de tête. « Mais, d'après lui, il est reparti un peu avant minuit, *avant* le meurtre. Il a quitté Belle Vie et est allé directement au campus de River Valley, à Donaldsonville. Il ne l'a pas dit aux flics, la première fois qu'ils l'ont coincé dans ton bureau, parce qu'il pensait pouvoir s'en tirer comme ça. À mon avis, je pense qu'il ne savait pas du tout qu'il avait face à lui deux flics de la criminelle. Il devait se dire que sa présence sur la plantation après la fermeture n'avait rien de grave.

— Avec du matériel *vidéo* ? » dit Caren, insistant sur ce qui lui semblait être l'élément capital dans ce que lui racontait Eric. Elle pressentait qu'il s'agissait encore d'une entourloupe de Donovan. Sauf que cette fois il était allé trop loin et s'était fourré dans un sérieux bourbier.

« Je n'en reviens pas qu'il ait fait ça, marmonna-t-elle.

— Fait quoi ? »

Expliquer à Eric l'origine de ses soupçons grandissants, ce qui avait poussé Donovan à s'introduire dans la plantation nuitamment, avec du matériel vidéo par-dessus le marché, eût été trop long. Elle aurait dû

pour cela remonter à l'été, quand Donovan était entré dans son bureau avec un script rédigé à la main et une histoire qu'il crevait d'envie de raconter sur le passé de Belle Vie. « La vérité finira par éclater », avait-il dit.

« Oh, Donovan », soupira-t-elle.

Elle retourna dans la bibliothèque. Elle prit son porte-clés et son blouson.

Lorsqu'elle ressortit, Eric fumait sa deuxième cigarette.

« Tu seras là à mon retour ? » demanda-t-elle. Eric, qui se tenait sur le domaine d'une plantation du dix-neuvième siècle, habillé comme la veille, avec des vêtements qui, quelques minutes plus tôt, étaient encore en pagaille par terre à côté du lit, parut interloqué. « Où veux-tu que j'aille ? » répondit-il en haussant les épaules.

Caren se dirigea seule vers la maison principale.

En haut, dans son bureau, elle fouilla les tiroirs, puis parmi la masse de papiers et de dossiers posés sur le canapé près de la porte, allant même jusqu'à soulever les annuaires près de son bureau ; elle cherchait une liasse de feuilles. Elle ne savait plus si elle avait gardé le script ou si Donovan l'avait repris. Dans son esprit, la situation pouvait se régler en un éclair. Les flics devaient simplement comprendre que Donovan avait ses raisons d'être sur la plantation mercredi soir, et que ça n'avait aucun rapport avec Inés Avalo. Ne trouvant pas le script, elle quitta la maison principale et traversa la pelouse en direction de l'ancienne école.

Ils étaient tous sur scène pour le spectacle de 11 heures.

Ce qui signifiait que le foyer des acteurs était désert.

Pendant qu'elle cherchait partout dans la petite pièce, elle entendait leurs voix derrière les murs en plâtre — Bo Johnston et Eddie Knoxville, comme d'habitude, parlaient de l'avance des armées de l'Union sur La Nouvelle-Orléans. Il y avait partout des cannettes, des mouchoirs usagés et des exemplaires froissés du *Times-Picayune*, et quelqu'un avait laissé une moitié de sandwich au jambon et aux oignons dans son emballage en plastique. Au fond, contre le mur de gauche, une colonne de casiers de trente centimètres sur trente ; aucun n'était jamais fermé à clé, sauf celui de Val Marchand, qui venait avec son propre cadenas. Caren les ouvrit l'un après l'autre : celui de Dell, avec les revues *Essence*, les romans à l'eau de rose et le paquet de Virginia Slims ouvert, celui de Bo Johnston, avec ses débardeurs et son déodorant à bille, enfin le casier personnel de Donovan. Les policiers l'avaient déjà fouillé la veille. Et voici ce qu'ils avaient laissé : une brosse à cheveux, deux CD vierges, une paire de sandales en caoutchouc, un plan touristique de la plantation et, tout au fond, des feuilles blanches reliées par des attaches parisiennes en laiton, que les flics avaient dû prendre pour un exemplaire du script

de la pièce de la plantation. Or Caren était plus perspicace. Le nom de Donovan figurait sur la première page.

« LA CANNE PERD LE NORD : UN NOUVEAU SHÉRIF DÉBARQUE », par Donovan James Isaacs.

Et dessous : « Inspiré d'une histoire vraie ».

C'était un travail inachevé, d'une vingtaine ou d'une trentaine de pages peut-être, avec des parties rayées au feutre noir et des notes manuscrites gribouillées dans la marge. Mais l'histoire lui parla aussitôt. Comme le signalait une introduction étonnamment bien écrite, le récit se déroulait en 1872, trois semaines après l'élection qui envoya Ulysses S. Grant au pouvoir pour son second mandat — la même élection qui vit un Noir accéder à la tête de l'autorité la plus importante de la paroisse, alors que l'Émancipation ne remontait qu'à quelques années. Il y avait donc un nouveau shérif, un certain Aaron Nathan Sweats, que Caren avait déjà rencontré dans la thèse de Danny. Sweats était l'homme qui avait enquêté sur la disparition de Jason, convaincu de son assassinat. En voyant ce nom, *Jason*, Caren frissonna. Un homme disparu depuis cent trente-sept ans et qui pourtant revenait, noir sur blanc, sous ses yeux. Elle feuilleta les pages du script et essaya de comprendre comment Donovan Isaacs, le même employé qui lui avait demandé un jour si les esclaves savaient parler, avait pu coucher une telle histoire sur le papier. Elle était prête à parier son prochain salaire que quelqu'un l'avait aidé.

C'était avec Danny qu'elle voulait discuter.

Elle ne l'avait pas vu de la journée. Elle parcourut donc les quatre cents mètres qui la séparaient de la cuisine de la plantation pour discuter avec les oreilles et les yeux de Belle Vie.

Lorsqu'elle entra, Lorraine buvait une bière.

La cuisine était dans un rare désordre. Il y avait des pages de cahier arrachées partout. Lorraine sortit de la poche avant de son tablier sale un minuscule crayon à papier. Elle prenait des notes. « Je vais avoir besoin de commander au moins neuf kilos de pattes de crabe pour la petite Whitman. Et tu peux leur mettre le prix que tu veux, chérie. Je m'en fous. J'ai une idée en tête, et sur ce coup-là cette chère petite devra me faire confiance.

— Lorraine. Est-ce que tu as vu Danny ?

— Pas du tout, chérie.

— Pearl ? »

Elle regarda l'assistante de Lorraine, dont les pieds qui chaussaient du 35 étaient posés sur un cageot orange, dans le coin ; elle mangeait de la *sour cream* directement au pot. Elle fit signe que non. Lorraine dit : « Je crois que le samedi il reste en ville, chérie. » Elle prenait toujours des notes pour le menu. « Tu as peu de chances de le croiser aujourd'hui. »

Caren brandit le script de Donovan. « Tu étais au courant de ça ? »

Lorraine fit la grimace, plissant la peau gonflée autour de ses yeux. Pearl, à la vue de l'objet que tenait Caren, se pétrifia et arrêta sa cuiller remplie de crème à deux centimètres de sa bouche. Elle laissa tomber le pot en plastique, la crème se répandit sur le sol en ciment, et Pearl s'enfuit de la cuisine, pieds nus. Lorraine, voyant son assistante se liquéfier face à une autorité somme toute modeste, leva les yeux au ciel. Elle glissa le crayon dans sa poche et s'essuya les mains sur son tablier. « Il faut que tu saches, chérie, que je n'ai jamais approuvé ça. Je savais que ça allait nous faire des emmerdes, d'une façon ou d'une autre. Mais on ne peut pas surveiller ces gens en permanence, bon Dieu ! » Comme si le fait même que Caren venait lui demander des renseignements ne faisait que confirmer que c'était bien Lorraine la patronne ici, la vraie maîtresse de maison. « Je l'ai fortement dissuadé », dit-elle. Elle rassembla ses papiers et en fit une liasse.

Caren n'en revenait pas.

« Attends... Qui d'autre est au courant ?

— Eh bien, soupira Lorraine. Il y a ses acteurs...

— Ses acteurs ?

— Les *acteurs*, répéta Lorraine, comme l'évidence même. Les Comédiens de Belle Vie.

— Ils sont tous au courant ? »

Lorraine acquiesça. « Parfaitement, chérie. »

C'était comme si elle lui avait mis son poing en pleine figure.

Jusqu'à cet instant précis, elle ne s'était pas rendu compte à quel point, avec les années, elle en était venue à les voir comme une famille — plus que ça : sa famille. Lorraine, Pearl, Luis, Nikki, Dell, Shauna, Ennis, Cornelius, Bo Johnston et toute la troupe... Y compris Donovan. « Pourquoi vous n'avez rien dit ? » fit-elle en haussant le ton pour la première fois devant Lorraine. Elle était non seulement furieuse, mais blessée. Pourquoi est-ce que *personne* ne lui avait rien dit ? « Pourquoi vous n'en avez pas parlé à la police ? »

Lorraine répondit par un léger haussement d'épaules, presque perdu dans les replis de son cou. Puis, très terre à terre, elle dit : « Ils n'ont pas posé la question. » Elle emporta sa liasse de notes jusqu'à son « bureau », à savoir la table basse où reposaient son écran de télévision, le journal du jour et un paquet de cigarettes menthol ouvert. Elle rangea les feuilles dans une enveloppe en kraft tachée. Elle ne semblait pas le moins du monde troublée par les conséquences de tout ce qu'elle avait gardé pour elle, le fait que Donovan se soit apparemment introduit dans la plantation le soir même où un crime avait été commis — un assassinat. « Pour te dire la vérité, je suis contente qu'il l'ait fait », reprit-elle en parlant du projet de film de

Donovan. Elle sortit un briquet Zippo de son tablier, cadeau, Caren s'en souvenait, de l'ensemble du personnel. Le printemps d'avant, ils l'avaient fait graver à son nom pour ses soixante ans. Elle alluma une cigarette et tira une longue bouffée. « Si Raymond veut lâcher cet endroit, il faut bien qu'il en reste une trace quelque part. Il faut qu'on puisse s'en souvenir. »

Caren regarda le script de Donovan.

Derrière elle, Pearl passa sa tête par la porte de la cuisine.

Elle disparut aussi vite lorsqu'elle vit que Caren était toujours là.

« Et pour que tu saches, dit Lorraine, insistant de nouveau sur son innocence dans cette affaire, j'ai dit à Donovan de laisser la petite en dehors de tout ça. »

Caren leva aussitôt les yeux vers elle.

Un courant d'air s'engouffra par la porte ouverte, qui lui hérissa les poils et enflamma toutes les terminaisons nerveuses de son corps.

« Pardon ? »

— Morgan, répondit Lorraine, étonnée que Caren n'ait pas encore compris. J'ai demandé à Donovan de ne pas impliquer la petite, même si elle le lui demandait.

— Morgan est au courant ? »

Pour la première fois, Lorraine sentit qu'elle avait posé le pied sur un terrain dangereux.

Elle n'avait pas d'enfants mais s'était toujours montrée très attentionnée avec Morgan. « Je le lui ai fait promettre, Caren, dit-elle d'une voix douce mais ferme. J'ai dit à Donovan qu'en aucune circonstance il ne devait faire sortir la gamine à la nuit tombée. »

Ce soir-là, après que Letty eut déposé Morgan et fut repartie chez elle, son poulet rôti au riz trônait, intact, sur la table de la cuisine. En haut, ils n'étaient que tous les trois. Eric et Caren expliquèrent à Morgan que le moment était venu de parler. De leur dire la vérité.

« Je vous ai dit la vérité.

— Non, Morgan, fit Caren en secouant la tête, tu n'as pas dit la vérité. »

Elle lui montra l'exemplaire du script qu'elle avait subtilisé.

Morgan se contenta d'y jeter un coup d'œil et de hausser les épaules, comme seul un enfant en est capable, qui ne saisit pas les conséquences de ses bêtises, qui croit qu'un mensonge fermera une porte au lieu d'en ouvrir vingt autres. Caren ne savait pas si c'était la colère qui la submergeait... ou une terreur absolue. Elle empoigna le bras dodu de Morgan, le serra jusqu'à sentir l'os, avec la même force qu'elle aurait pu exercer pour l'empêcher de traverser la rue ou de trébucher en haut d'une falaise.

« Caren », dit Eric.

Sur son lit, Morgan se mit à pleurer.

Eric s'agenouilla devant le petit lit, tournant le dos à Caren. Il prit les deux mains de sa fille, deux petits poings qui disparurent entièrement entre les siens. Voilà pourquoi, pensa Caren, la nature a voulu qu'un enfant soit élevé par deux êtres. Elle avait envie de secouer sa fille par les épaules jusqu'à ce que tous ses secrets se déversent d'elle comme des billes sur le sol. Eric, de son côté, privilégiait la méthode douce. « Il faut que tu nous dises ce qui se passe, Morgan. Tu ne peux pas savoir à quel point c'est important que tu nous dises la vérité. *Maintenant*, Morgan.

— Donovan va aller en prison ? »

Eric se tourna vers Caren.

Inquiète, celle-ci demanda : « Tu l'as vu faire du mal à quelqu'un ? »

Morgan fit signe que non.

Caren ressortit sa vieille rengaine. « D'où vient le sang sur ta chemise, Morgan ? »

Morgan la regarda ; ses yeux ressemblaient à deux pierres polies, dures et froides. « Tu l'as chassé », dit-elle, pleurant de rage, le doigt pointé vers elle. Au départ, Caren crut qu'elle parlait de son père, qu'elle l'accusait d'avoir chassé Eric.

Mais ce dernier comprit.

« Chérie, ta mère n'a pas dénoncé Donovan. »

Morgan s'essuya le nez avec le revers de sa main et étala de la morve sur ses grosses joues mates. « Ce n'était pas lui, dit-elle avec solennité. Il n'a *rien* fait.

— Tu dois nous dire ce que tu as vu.

— Ce n'était pas lui », répétait-elle sans arrêt.

Eric attendait qu'elle ajoute quelque chose, qu'elle s'explique. « Allez, Morgan », finit-il par lâcher sur un ton impatient. À un moment, il regarda Caren, l'air étonnamment impuissant. « Morgan », embraya gentiment sa mère. La lèvre inférieure de la petite fille tremblait. Elle la regardait, les yeux écarquillés, suppliants, attendant peut-être un petit signe d'encouragement. « Qu'est-ce qu'il y a, 'Cakes ? Dis-nous ce que tu as vu.

— Le couteau, répondit enfin Morgan, les yeux de nouveau mouillés. J'ai vu le couteau. »

Cela faisait déjà plus d'un mois que Morgan connaissait le projet d'études de Donovan. Il avait commencé à travailler dessus au début du premier semestre et avait même lâché tous ses autres cours pour s'y consacrer à plein temps. À ses yeux, ce film lui garantirait la meilleure note dans son cours d'histoire. Et puis, au fur et à mesure, il s'était dit qu'il ne voyait pas assez grand. L'histoire sur la vie après l'esclavage était bonne, elle méritait d'être racontée. Il pensa proposer son projet à La Nouvelle-Orléans, où avait lieu chaque année un festival de cinéma, dans de vraies salles ; certains des films rapportaient même de l'argent. Il avait le matériel de l'université, des acteurs disponibles et un décor tout trouvé. N'ayant aucunement l'intention de se laisser arrêter par un veto de Caren, il ne lui avait jamais demandé l'autorisation de filmer. Au contraire : il fit un double des clés de Gerald et commença à faire jouer les Comédiens de Belle Vie. Ils travailleraient la nuit, payés en pizzas froides et en bières chaudes, avec une promesse de gloire si le film tapait dans l'œil d'un grand distributeur ou alors tournait sur YouTube. Il y aurait un avant et un après *La Canne perd le nord*, disait Donovan. Son film enterrerait une bonne fois pour toutes le folklore à la noix du « Swing Low, Sweet Chariot ». Il voulait épater le monde entier avec les aventures d'un shérif armé qui défonçait tout sur son passage, quelques années après la fin de l'esclavage pour les Noirs. Donovan tenait enfin une histoire vraie, une en laquelle il pouvait croire, et il décida rapidement d'incarner lui-même le shérif.

Tout cela, Morgan l'avait appris en traînant dans la cuisine après l'école. Le personnel de Belle Vie la considérait comme une cousine ou une petite sœur qui, à défaut d'être prise très au sérieux, était appréciée et tolérée. Et en effet, comme l'avait dit Lorraine, Morgan avait demandé à Donovan de figurer dans le film. Mais Lorraine, qui ne voulait pas participer à cette aventure hasardeuse et compliquée — Dell et Val Marchand avaient également décliné —, avait mis le holà. Donovan, en présence de Lorraine, avait donc renvoyé Morgan. Il ne la garderait même pas dans son équipe, qui se composait de lui-même et de Shep, respectivement à la caméra et aux éclairages. Morgan avait cédé, se contentant des ragots et des récits du tournage. Son silence loyal et sa promesse de ne rien dire à sa mère lui avaient

permis d'avoir accès aux événements dans les coulisses. On parlait d'Eddie Knoxville et de ses problèmes de boisson, et du fait qu'il oubliait toujours son texte. Shauna se plaignait des insectes et voulait savoir si on pouvait déplacer certaines scènes à l'intérieur de la maison principale. Ah, et puis Nikki n'appréciait pas que Shauna incarne la jolie institutrice.

Et cela dura plusieurs semaines.

Mais les pluies finirent par tomber et tout fut arrêté. Donovan dit qu'ils reprendraient le tournage au retour du beau temps, ce qui n'arriva pas avant un long moment.

« Mercredi soir, par contre, dit Morgan. Il devait faire beau. »

Elle n'avait jamais été « en plateau », n'avait jamais quitté la maison sans demander la permission. Elle dit cela en regardant sa mère, car elle voulait qu'elle sache qu'il s'agissait là d'une infidélité d'un soir. Caren se surprit à l'encourager par des hochements de tête. « Je voulais juste participer à quelque chose », expliqua Morgan. Elle voulait se sentir membre du groupe. « Je ne suis pas comme toi, maman. Je n'aime pas être toute seule ici. Je ne veux pas être seule. »

Eric regarda Caren mais eut le tact de ne faire aucun commentaire.

« Continue, 'Cakes », dit Caren.

Mercredi soir, tout était prêt, raconta Morgan.

Tout le monde était censé être là. Pour elle, c'était l'occasion rêvée.

« Nikki et Bo, Shauna et Cornelius, Shep, Eddie... et Donovan. Tout le monde devait se retrouver ce soir-là. Donovan était tout excité. Ils allaient tourner la grande scène, celle où le shérif arrête quelqu'un pour le meurtre de l'homme qui a disparu. » Caren l'interrompit. Une arrestation ? se dit-elle. Elle ne se rappelait pas avoir lu ça dans le script de Donovan.

« Jason, tu veux dire ? »

Morgan confirma d'un signe de tête.

Eric, qui ne comprenait pas grand-chose à cette conversation, jeta un coup d'œil en biais vers Caren.

Elle regarda sa fille et insista : « Continue. »

Morgan, qui avait enfin cessé de pleurer, essuya ses joues avec sa paume. Elle avait la bouche sèche et les lèvres gercées. « Je voulais juste traîner avec Donovan. Je voulais juste être amie avec tous ces gens. Mais il n'a pas voulu de moi là-bas.

— Où ça ? demanda Caren.

— La maison de Manette. »

Ayant appris qu'ils voulaient tourner là-bas, elle avait attendu que sa mère s'endorme, sorti la lampe torche du tiroir supérieur du vieux bureau et traversé la plantation.

Une fois sur place, elle n'avait trouvé que Donovan.

« Personne d'autre n'est venu, raconta-t-elle. Il avait la caméra, les

éclairages et tout le reste. Mais il était seul. Il a essayé de téléphoner à quelques-uns, mais personne ne répondait. Il était fou de rage. Tout ça à cause d'une petite pluie de rien du tout, il disait. C'est pour ça qu'il n'y avait personne. Il les a traités de couilles molles. » Elle regarda ses parents, à l'affût d'une réaction de leur part.

« Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Eric.

— Donovan m'a dit de partir, qu'il allait avoir plein d'emmerdes, répondit la petite fille, enhardie par son succès avec le gros mot précédent. Il disait que si quelqu'un apprenait qu'il m'avait fait sortir comme ça il se ferait virer, ou pire. Il était déjà presque minuit et il m'a demandé de rentrer à la maison.

— Mais tu n'es pas rentrée, intervint Caren.

— Non. »

Elle raconta qu'elle s'était cachée derrière le magnolia qui se trouvait entre les deux pavillons, derrière celui de Manette. Caren acquiesça. Elle connaissait la couleur et la personnalité de presque tous les arbres et buissons de Belle Vie. « Donovan disait qu'il allait attendre encore un peu. Il voulait filmer des décors devant la maison de Manette, dans l'allée, des plans de la maison et d'autres choses, alors je me suis dit que je pouvais attendre aussi. Je pensais qu'une fois qu'il y aurait tout le monde il changerait peut-être d'avis... ou qu'il serait tellement occupé qu'il ne me verrait même pas. »

Le portable d'Eric sonna.

Morgan fut la seule à ne pas sursauter.

Son père sortit le téléphone de sa poche de pantalon et regarda le numéro. Caren se demanda si c'était Lela, si Eric lui avait avoué ce qui s'était passé entre eux dans l'après-midi. Il coupa la sonnerie sans décrocher, sans prononcer le moindre mot.

« Je crois que j'ai dû m'endormir, reprit Morgan. Il a commencé à pleuvoir. Au début, c'étaient seulement quelques gouttes. Je les ai senties sur mon visage et ça m'a réveillée. Tout était calme, vraiment calme. Pendant deux ou trois secondes, je ne savais plus où j'étais. Je ne voyais plus Donovan. Je ne voyais plus personne. »

Caren se souvenait que c'était un peu après minuit, à 0 h 20, selon le registre de l'université, que Donovan avait rapporté le matériel sur le campus, à Donaldsonville. Il avait donc déjà quitté Belle Vie quand Morgan s'était réveillée après minuit, totalement seule.

« J'ai entendu quelque chose, reprit-elle.

— Entendu quoi ?

— J'ai entendu quelqu'un crier.

— Nom de Dieu, Morgan, marmonna Eric. Pourquoi tu n'as rien dit ? »

Il avait l'air exaspéré par sa fille, déçu, même, comme s'il avait oublié qu'elle n'avait que neuf ans. Morgan haussa les épaules. Cette

fois, son geste parut faible et triste. « Je ne voulais pas faire des problèmes. Pour personne. » Même à son âge, elle semblait saisir l'ironie suprême de son propos, alors qu'au même moment Donovan était en train de croupir au fond d'une cellule. « Il faut que tu l'aides, maman, dit-elle. Ce n'est pas lui qui a fait ça.

— Où était le couteau, Morgan ? » demanda Caren. Elle voulait qu'elle termine ce qu'elle avait commencé.

Morgan réfléchit, déglutissant lourdement, avant de répondre.

« Le cri venait du village des esclaves. La maison de Manette était vide, alors je me suis dit que Donovan avait peut-être tout déplacé là-bas. Peut-être qu'ils filmaient quelque chose. Il commençait à faire froid mais au départ c'était seulement de la bruine, alors j'ai pensé que j'avais une chance de les voir filmer. Je pouvais aller chercher une couverture pour Shauna ou aider Eddie avec son texte. Je me disais qu'ils accepteraient peut-être que je les aide. » Morgan s'éloigna de ses parents, ramena ses genoux contre son torse et se glissa jusqu'au centre du lit, de sorte qu'elle semblait seule sur sa propre île.

« Je suis allée jusqu'au chemin de terre, dit-elle.

— Dans les quartiers ? »

Morgan fit signe que oui.

« Où est-ce ? demanda Eric.

— Les cases des esclaves », expliqua Caren.

Il fit une grimace mais ne dit rien.

« J'ai vu de la lumière tout au bout.

— De la lumière ? fit Caren, troublée.

— Dans une des cases. »

Caren n'en revenait pas. Au-delà des pavillons des invités, il n'y avait pas l'électricité. Certes, Donovan avait pu disposer d'un petit générateur ou d'une batterie pour son équipement et ses éclairages. Mais elle savait aussi que, à cet instant précis, Donovan était déjà sur le campus ou en route. Morgan s'était donc retrouvée seule en compagnie d'Inés et de son assassin. Elle ressentit une douleur physique en entendant sa fille raconter sa lente marche sur le chemin de terre, dans l'obscurité du village des esclaves, jusqu'au bout, jusqu'à la dernière case à gauche, celle de Jason. Elle croyait encore retrouver l'ensemble de la troupe là-bas, dit-elle, Donovan et les acteurs.

Elle avait marché vers la lumière. Une lumière faible et jaune, rien à voir avec le puissant faisceau blanc de la lampe torche qu'elle tenait. Une lumière douce et vacillante. Elle était allée jusqu'au portail, mais quelque chose l'avait arrêtée dans son élan. « Tout à coup, j'ai eu une drôle de sensation, dit-elle. Il n'y avait personne. » Pas de Donovan, pas de Shauna, pas de Nikki, pas de Shep. Aucun membre de la troupe en vue. Interloquée, ne comprenant pas d'où pouvait venir cette lumière, Morgan avait alors repensé aux histoires de fantômes sur la

plantation et elle avait eu très, très peur. Au moment de faire demi-tour, sa lampe torche avait éclairé une forme par terre, juste en deçà de la clôture. Le portail était grand ouvert et secoué par le vent. « J'ai voulu voir ce que c'était.

— Tu l'as touché ? demanda Eric.

— C'était chaud... et mouillé. »

Elle avait braqué la lampe torche vers le sol et avait vu du sang.

« J'ai couru, reprit Morgan, soulagée que ses aveux soient maintenant derrière elle. J'ai couru jusqu'à la maison. » Elle leva les yeux vers ses parents. Eric était debout, les mains sur les hanches.

« Montre-moi », dit-il.

Il faisait nuit lorsqu'ils partirent tous trois en direction des quartiers, emmenés par Caren au volant de la voiturette. Elle s'arrêta au sommet du chemin de terre, comme toujours, et laissa le moteur allumé pendant qu'Eric, qui ne connaissait pas les cases des esclaves, regardait droit devant lui. Il n'avait jamais vu une chose pareille. Caren voulut lui prendre la main, car personne ne devait vivre cet instant seul, ce face-à-face avec sa propre histoire, avec la famille qu'on ne soupçonnait pas d'avoir eue. Les cases étaient alignées sur deux rangées, trois de chaque côté du chemin. Leurs colonnes filiformes étaient comme des bras épuisés à la fin d'une longue journée de travail, presque broyés sous le poids de ce qu'on leur demandait de tenir. Les porches en bois s'affaissaient par endroits. Chaque case, dont la silhouette se découpait face au soleil tout juste couché, ne mesurait que quelques mètres de large, plus petite que certains 4 × 4 qu'on peut voir sur les routes américaines.

Caren entendait Eric respirer.

Il resta silencieux pendant si longtemps que Morgan, assise entre eux, murmura : « Papa », et lui donna un petit coup de coude. Il tourna la tête, d'abord vers Caren, puis vers sa fille. Faisant face aux quartiers, il posa les deux mains sur le tableau de bord de la voiturette, comme s'il s'armait de courage pour la suite des événements, et finit par descendre. Caren coupa le moteur et les deux parents suivirent les petites empreintes de pas de leur fille dans la boue.

Devant la case de Jason, Morgan s'arrêta.

Elle tourna la tête et regarda son père, puis sa mère. Sans un mot, elle pointa le doigt vers un endroit, juste avant le portail : *Il était exactement là*. Caren prit les devants et dépassa Eric, qui étudiait la façade de chacune des cases qu'il croisait. Leurs fenêtres vides étaient comme des yeux derrière lesquels se cachait un aperçu de la vie d'esclave ; et les fenêtres, en retour, semblaient observer ce Noir, avec sa gabardine en laine, ses belles chaussures et sa montre à 500 dollars.

Devant la dernière case sur la gauche, le minuscule arpent carré était couvert de terre et de pans d'herbe que des journées de pluie avaient détrempés. Au seuil de la petite porte en bois du portail, Caren ne vit aucune trace de sang. Elle sortit sa Maglite noire et projeta un mince faisceau lumineux à l'endroit précis où Morgan disait avoir vu le couteau ensanglanté. Elle savait que les policiers n'avaient pas retrouvé l'arme du crime, ce qui signifiait que l'assassin était revenu la chercher, de même qu'il avait essayé de quitter la plantation avec le corps inerte d'Inés. Bloqué par la clôture, avait dit Lang. Eric était juste derrière elle. Il hocha la tête en direction de la case. « Est-ce que je peux entrer ? »

Caren lui ouvrit le portail.

Morgan s'agrippa à sa mère et suivit ses parents dans la case. Ils se retrouvèrent vite entassés entre ces quatre murs. Il était difficile d'imaginer Jason élevant sa propre famille ici. Eric, qui mesurait presque un mètre quatre-vingt-deux, dut se courber pour examiner les objets : l'assemblage de casseroles et de poêles rouillées autour d'un âtre creusé à même le sol ; le dessus-de-lit en patchwork et la paille sur la terre battue ; et la pauvre table, qu'il observa un long moment. Morgan dit : « Je veux rentrer à la maison. » Caren acquiesça mais ne bougea pas d'un pouce. Comme Eric, elle cherchait quelque chose — mais quoi ? Elle n'aurait su le dire. Un indice, peut-être, sur ce qui avait bien pu se passer dans cette mesure. « Vraiment, maman, reprit Morgan. Je n'aime pas cet endroit. » Caren aussi la sentait, cette atmosphère si immobile qu'elle en devenait tranchante, l'impression de ne jamais avoir assez d'air, quoi qu'on fasse. Elle avait toujours évité cette case. Même avant le meurtre d'Inés Avalo, cet endroit la rendait incroyablement triste. Elle s'apprêtait donc à repartir lorsque Eric montra quelque chose sur la table. Caren s'approcha et vit les mêmes gouttes de cire à bougie, d'un blanc laiteux, suffisamment fraîches pour se détacher sans peine sous les grattements de son pouce. Elle repensa au récit de Morgan, à la lumière tremblante qui provenait de cette même case, et se dit soudain, terrifiée, que le meurtrier n'avait peut-être pas encore quitté la case ce soir-là, alors que sa fille n'était qu'à quelques mètres de là, devant le portail. Eric dut penser la même chose : il avait le visage livide, effaré. Il secoua lentement la tête. *Tout ça sent mauvais, Caren.*

Il avait raison.

Tout ça sentait très mauvais.

Par réflexe, Caren se tourna vers sa fille... Mais Morgan n'était plus là. Dans un premier temps, elle l'appela calmement. Aucune réponse... Elle commença à s'affoler. Elle courut vers la porte. « Morgan ! » cria-t-elle. Ce fut Eric qui l'arrêta, qui l'attrapa par-derrière et faillit la soulever du sol. Il la déplaça vers la fenêtre afin qu'elle voie que

Morgan était dehors, près de la clôture, en train de les attendre. Mais elle ne vit pas que cela. Ce qui apparaissait très clairement, sous cet angle-là, par la fenêtre de la case, c'était que si l'assassin se trouvait toujours à l'intérieur quand Morgan avait aperçu le couteau ensanglanté, il avait certainement eu tout le temps de détailler la petite fille de neuf ans.

Caren voulait aller voir les flics.

Eric lui rappela qu'elle avait fait disparaître une pièce à conviction comportant de l'ADN, ce qui était un délit.

Comme ni l'un ni l'autre ne pensait que Morgan s'était vraiment endormie en haut, ils eurent cette discussion houleuse dans le seul endroit où elle ne pourrait pas les entendre, derrière la porte close de la salle des archives de Belle Vie. C'était une pièce sombre, dépourvue de fenêtre, aussi grande qu'un dressing, avec un sol nu et des murs cachés de haut en bas par une demi-douzaine de meubles d'imprimerie. Leurs petits tiroirs contenaient tous les documents et photos qui avaient survécu à une guerre civile, au mépris affiché des soldats yankees, des petits fermiers et autres vagabonds blancs, à cinq propriétaires différents, dont trois nommés Clancy, et enfin, pendant une brève période après la guerre de Sécession, au gouvernement fédéral — sans parler des mains tachées de café de Danny Olmsted. Il y avait au plafond une ampoule de 60 W qui maintenait la pièce dans la pénombre, comme un cocon. S'il se tenait droit, Eric touchait presque le faux plafond en plastique bon marché, à mille lieues du style colonial qui caractérisait le reste du bâtiment.

Caren avait déjà enlevé plusieurs couches de vêtements pour ne garder qu'un haut blanc et son jean souillé d'herbe. Malgré ça, elle transpirait encore. « Pourquoi est-ce qu'on ne raconterait pas à Lang ce que Morgan nous a dit, mais sans lui parler de la chemise ? » demanda-t-elle. Elle testait son idée. Eric et elle pesaient le pour et le contre de telle ou telle stratégie, comme ils le faisaient à l'époque où ils potassaient des cas, à l'université. « On leur explique où elle a vu le couteau, dit Caren, essayant de se convaincre elle-même. On leur explique qu'elle a eu peur et que c'est pour ça qu'elle ne leur en a pas parlé — ni à nous — avant. C'est une gamine. Ils comprendront.

— Mentir à un flic, c'est une pente glissante.

— En quoi est-ce différent de ce que tu proposes ?

— Ne pas dire, ce n'est pas la même chose que *mentir*. C'est de la rétention d'information, et je peux m'en accommoder.

— On ne peut pas leur cacher ça, Eric. Donovan est en prison. *En prison*. Comment comptes-tu expliquer à ta fille qu'elle doit la boucler pendant que quelqu'un, un garçon qu'elle *vénère*, en plus, croupit en

prison pour un crime qu'il n'a pas commis ? Quel message est-ce que tu veux lui transmettre ? dit-elle en se demandant dans quelle mesure Washington l'avait changé. On ne peut pas lui faire ça. Pas sur ce coup-là. Elle sait des choses que...

— Je m'en fous ! Je ne veux pas que ma gamine soit témoin dans un putain de meurtre !

— Elle est *déjà* témoin, Eric.

— Rien à foutre.

— On ferait mieux de redresser la barre maintenant.

— Rien de ce qu'elle nous a raconté ce soir ne va aider les flics dans leur enquête. Elle n'a vu personne. Elle ne peut livrer aucun témoignage oculaire. Et rien de ce qu'elle dit ne leur permettra de savoir où est ce couteau. Si tu veux mon avis, il a disparu depuis longtemps, balancé quelque part au fond du fleuve. Il n'y a aucune raison d'impliquer Morgan là-dedans. »

Il la regarda. La lumière du plafonnier creusait des rides profondes autour de ses yeux. « Tu crois qu'ils la protégeront, mais tu te trompes. Ils s'en foutent. Je ne veux pas que tout le monde sache que ma fille est témoin dans une enquête criminelle. Pour l'instant, à part nous trois, personne ne sait qu'elle se trouvait là-bas ce fameux soir. Et c'est très bien comme ça.

— On est *quatre*, Eric. Nous, et la personne qui était dans la case.

— Tu n'en sais rien, Caren. On ne peut pas savoir si quelqu'un l'a aperçue. C'est bien pour ça qu'on n'a pas besoin de raconter à tout le monde ce qu'elle a vu et de la désigner comme un témoin potentiel. »

Il était tellement agité qu'il pouvait à peine regarder Caren, alors qu'ils n'étaient séparés que de quelques centimètres. Elle prononça son nom calmement, tendit une main qu'il laissa, étonnamment, prendre la sienne. Le contact fut sincère, scellant un lien que ni le temps ni l'espace n'avaient défait. Elle voulait qu'il comprenne qu'elle avait peur, elle aussi. Sa proposition était risquée, elle le savait, mais au bout du compte permettrait de protéger leur fille. « Si on *parle* à la police, dit-elle, on aura plus de chances de la mettre à l'abri.

— Je te l'interdis, Caren, répondit Eric, visiblement terrifié à l'idée qu'elle passe à l'acte, et même qu'elle le fasse dans son dos. Ces ploucs de flics n'ont rien à se mettre sous la dent, ils bricolent leur enquête et ils ont foutu l'autre type en cellule en se fondant sur des éléments totalement bidon. Si tu ne fais pas gaffe, Caren, tu vas te retrouver toi-même inculpée pour avoir dissimulé des éléments pendant leur enquête. Ne crois pas qu'ils vont te laisser tranquille.

— Tu parles comme Lang.

— Il t'a menacée ? »

Elle ne lui avait pas encore raconté cette partie-là.

Eric secoua la tête. « Jamais je ne leur confierai ma gamine. »

Puis, sur un ton neutre, il ajouta : « Je la ramène avec moi.

— Quoi ?

— Elle ne peut pas rester ici, Caren. »

Elle le dévisagea un long moment. Elle essayait de voir s'il parlait sérieusement. « Je t'ai fait confiance », ajouta-t-il d'une voix douce tout en la regardant. Il se balançait d'avant en arrière et se mordillait la lèvre inférieure. « Tu me disais qu'ici elle serait en sécurité, qu'elle irait dans une bonne école, que...

— Elle est dans une bonne école.

— Tu me disais qu'elle serait heureuse. »

Caren ne répondit pas. Elle fixait le bout de ses chaussures.

Dans son for intérieur, elle le savait. Morgan n'était pas heureuse ici.

Elle pouvait enfin se l'avouer. C'était elle qui avait trouvé confort et sécurité dans un monde familier, laissé filer un an, puis deux, puis trois, sans remarquer que quatre années de sa vie s'étaient écoulées ici, sur cette même plantation. « Tu me disais que ce serait bien pour vous deux et je t'ai fait confiance, Caren. Je ne comprends pas comment tu as pu laisser une chose pareille se produire.

— Oh, va te faire foutre, Eric. Vraiment.

— Qu'est-ce qu'elle fabriquait dehors en plein milieu de la nuit ?

— Il y a sept hectares clôturés. Ce n'est pas comme si elle était allée en boîte, non plus.

— Quand même. »

Elle ne l'avait jamais vu aussi en colère.

Elle soupira. Elle sentait le poids de sa propre culpabilité, non seulement à cause de cet épisode, mais à cause de tout le reste, de toutes les petites choses qui les avaient conduits jusque-là. « Je l'élève seule, Eric.

— C'était ton choix, Caren. »

Il ne cédait pas d'un pouce. Elle détourna les yeux et regarda une étagère à côté d'elle ; elle pensait que c'était la seule manière de ne pas pleurer, ce qu'elle voulait éviter à tout prix. « Je fais de mon mieux, Eric. J'ai embauché Letty, il y a le personnel, mais je ne peux pas non plus la surveiller à chaque instant.

— Si c'est trop dur pour toi d'élever notre enfant, Caren, alors je regrette vraiment que tu ne me l'aies pas dit plus tôt. »

Il ajouta, doucement : « Je la prends avec moi.

— Je ne peux pas plaquer mon boulot du jour au lendemain, Eric.

— Ce n'est pas un boulot. Je ne sais pas ce que c'est que cet endroit, mais ce n'est pas un boulot. »

Le ton était sec et rude, mais pas particulièrement méchant. Surtout, elle sentait chez lui une volonté de la sauver, avec Morgan, de les arracher toutes deux à la plantation. « Tu m'as dit que Clancy avait l'intention de vendre. De toute façon, tu allais devoir partir. » Il lui

tenait encore la main. « Tu vaux mieux que cet endroit, Caren. »

Elle lâcha sa main et se réfugia dans le coin le plus éloigné de la pièce.

Elle scruta le mur, le papier peint délavé gris et bleu, les séries de pinsons et de geais qui la regardaient en retour. « J'ai un mariage organisé ici dans huit jours. Il y a des visites scolaires prévues chaque semaine pour les deux mois à venir. Je ne peux pas partir comme ça, Eric. Si je m'en vais, ce sont tous les employés qui ne touchent pas leurs salaires tant que je n'ai pas signé leurs feuilles de paie. Je leur dois un peu plus que ça.

— Je suis prêt à te laisser un délai, mais je ne vais pas attendre jusqu'à la fin des temps. Ma fille ne reste pas ici, Caren. »

Sur ce, il fit demi-tour et sortit.

Quelques secondes plus tard, elle l'entendit discuter au téléphone avec Lela dans le salon.

Elle se sentit piégée dans cette petite pièce étouffante. Elle n'avait ni l'envie ni la force de s'exposer au supplice émotionnel qui l'attendait derrière la porte.

Ce fut d'abord une manière pour elle de tuer le temps. En attendant qu'Eric raccroche, elle feuilleta les archives de la plantation. Elle ouvrit les tiroirs et parcourut les vieilles pages jaunies sans trop réfléchir. Depuis tant d'années qu'elle travaillait à Belle Vie, elle n'était jamais entrée dans cette pièce pour lire ces documents, toucher du doigt la véritable histoire du lieu, la tenir entre ses mains. Pour elle il était clair, désormais, qu'elle avait toujours fui cette confrontation paisible. Il n'y avait là ni future mariée, ni traiteur, ni lumières étincelantes sur la pelouse nord. Pas de spectacle, pas de panorama à couper le souffle. Il n'y avait que le passé, brut, sans fard. Il était là, couché noir sur blanc sur ces papiers, à travers des phrases austères qui ne reflétaient pas la nature complexe du récit, l'histoire d'une plantation américaine.

Elle décida d'y regarder de plus près.

Un des meubles d'imprimerie — tout en vieux chêne, avec la laque qui s'écaillait à plusieurs endroits — renfermait les registres agricoles, classés par décennie, jusqu'aux années 30. Dans tous les tiroirs, on trouvait des chiffres de production et des factures qui consignaient les résultats de chaque récolte annuelle. Quelque huit cents tonneaux les bonnes années, avant la guerre, et cinquante au pire du conflit, la saison 1864-1865, lorsque les planteurs du coin souffrirent particulièrement et que ceux qui n'avaient pas abandonné leurs terres faillirent mourir de faim. Il y avait des notes écrites à la main, sur des feuillets de papier grossier, relatant avec force détails les difficultés à trouver des hommes et des femmes vaillants pour travailler dans les

champs après la guerre de Lincoln, après la fin de l'esclavage. Néanmoins, Belle Vie avait survécu, et même prospéré, sous la baguette de William P. Tynan, l'ancien contremaître de la famille Duquesne qui avait repris le domaine après la guerre de Sécession. Il avait fini par le léguer à sa fille et à son mari, James Clancy, puis à trois autres générations de Clancy.

Tout cela était consigné et rangé dans une vieille chemise en cuir qui racontait l'histoire des propriétaires de Belle Vie, les divers titres de propriété à l'appui.

Le classement laissait beaucoup à désirer, ce qui étonna Caren.

Elle remarqua une bordure dentelée à l'intérieur de la reliure de la chemise.

Elle fit glisser ses doigts sur le dos, de haut en bas. Quelques petits triangles abîmés, des bouts de vieux papier séché, tombèrent sur la moquette. Visiblement, certaines pages avaient été arrachées directement à la reliure. Elle soupçonna aussitôt Danny. Elle lui en voulait de considérer la plantation comme sa propre affaire, de piller les archives historiques de Belle Vie, que, de toute évidence, il convoitait. Une mine pour l'université, avait-il dit.

La salle contenait plein d'autres choses : des cartes détaillées de la plantation et de ses nombreuses constructions élégantes, ainsi que des documents officiels du gouvernement, notamment un texte signé du président Ulysses S. Grant sanctionnant le transfert de propriété et confiant la plantation à l'ancêtre des Clancy, William Tynan, en l'an de grâce 1872, huit ans après que l'Union eut pris possession de ce lopin de terre confédérée.

1872, pensa Caren.

L'année où Aaron Nathan Sweats avait été élu shérif.

L'année où il avait enquêté sur la mystérieuse disparition d'un ancien esclave.

Elle voulut savoir ce qui était vraiment arrivé à Jason.

Elle se demanda si un indice ne se trouvait pas ici, dans cette pièce même.

Elle étudia les listes d'esclaves, les dossiers de chaque homme, femme et enfant né, acheté ou vendu à la propriété. Ils se trouvaient dans un meuble où il était marqué *INVENTAIRE*, aux côtés de notes sur l'équipement agricole et les fournitures de l'entrepôt. Des pages et des pages, qui donnaient les noms de tous les esclaves possédés par M. Duquesne avant la guerre.

Margaret et Julianne, Charles et Henry, Mathilde et Sarah Anne. Tous désignés comme étant des créoles nés en Amérique et valant, selon les cas, entre 200 et 1 000 dollars.

Il y avait aussi une certaine Doe et une Rosine, deux esclaves de maison.

Et Paul, Léandre et Émile, respectivement tonnelier, forgeron et maçon.

Sous la longue liste de ces Noirs nés en Amérique, Caren vit les noms d'Anthony et d'Augustine, de Delphine et de Dolphus, jusqu'à celui de Jason, le seul homme baptisé ainsi. Il avait été amené à la plantation en 1853. Aucun autre renseignement n'était fourni. Rien sur l'identité de ses parents. En 1859, on l'avait autorisé à épouser une certaine Eleanor, une esclave elle aussi, âgée de dix-sept ans. Mais ce fut une promesse vaine. Au bout de quelques mois, un an avant la guerre, Eleanor fut vendue à un commerçant de Géorgie. Jason avait alors dix-huit ans. Il ne le savait pas encore, mais il était sur le point d'être libre.

Ce qui frappa le plus Caren, parmi tout ce qu'elle lut, c'était que Jason était resté sur la plantation longtemps après la guerre. Jason était *resté* là, à Belle Vie, à l'ombre de la grande maison, pour travailler la même terre qu'il travaillait depuis qu'il était enfant, depuis le jour où quelqu'un lui avait mis un couteau dans la main. Il aurait très bien pu quitter la paroisse, s'installer à La Nouvelle-Orléans ou chercher du travail dans le Nord, car désormais sa vie et sa force de travail lui appartenaient pleinement. Pendant un bref mais fascinant instant, Caren essaya d'imaginer en quoi sa propre vie aurait été différente si son lointain ancêtre avait choisi une voie totalement différente, un mode de vie qui les aurait tous sortis des champs. Elle eut tout à coup une drôle de sensation, une nostalgie qui la rongea et lui faisait mal à la tête ; c'était un peu comme essayer de se rappeler un rêve dans lequel rien n'était en couleur.

Jason était *resté*.

C'est ici qu'il apprit à lire, sur la plantation, entre les quatre murs de l'ancienne école, auprès d'une femme de couleur nommée Nadine. Et pour la première fois de sa vie il gagna un salaire mensuel. Il vécut et travailla à Belle Vie jusqu'au jour où, comme il était mentionné dans les notes de Tynan, similaires à un journal de bord, il disparut, en 1872. À propos de son meilleur employé, Tynan écrivait simplement qu'il avait quitté son travail du jour au lendemain.

Caren referma le tiroir.

Elle essaya d'entendre la voix de sa mère, les histoires qu'elle lui racontait.

Au milieu de cette montagne de documents qui constituaient l'histoire officielle de Belle Vie, elle tenta de se rappeler les éléments qui *n'étaient pas* écrits, les fragments qui s'étaient transmis, par des récits ou par des chants, depuis des générations. Elle fit l'effort de se revoir aux pieds de sa mère, les soirs où celle-ci lui tressait les cheveux, les soirs où elles dormaient dos à dos dans le même lit, les soirs où Caren aurait dû l'écouter plus attentivement. Seuls quelques

détails lui revinrent en mémoire, les caresses de sa mère, ses mains qui sentaient l'huile d'olive dont elle enduisait ses doigts abîmés après avoir travaillé à la cuisine. Elle ne se souvenait plus que des doux murmures à son oreille, quand sa mère lui répétait, inlassablement, que la vie de Jason avait un sens, que son histoire coulait dans leurs veines.

Lorsqu'elle ressortit, Eric n'était plus dans le salon. En haut, Morgan était devant l'ordinateur du séjour. Caren ne savait pas si elle avait entendu ses parents se disputer ; elle lui dit d'aller se coucher. Dans sa propre chambre, elle refit le lit, ne supportant pas de voir les draps défaits, tels qu'Eric et elle les avaient laissés à peine quelques heures plus tôt. Il était dehors, au téléphone avec Lela.

Seule, elle s'allongea sur le lit.

Elle savait qu'il avait raison.

Clancy *allait vendre* Belle Vie et elle allait devoir s'installer ailleurs. Ce n'était qu'une question de temps. Elle se tourna sur le côté, face au mur. Le téléphone à côté de son lit sonna, la faisant sursauter. Elle regarda la pendule. Il était 23 heures passées. Elle ne voyait pas qui pouvait l'appeler à cette heure si tardive. Elle se redressa et tendit le bras vers le téléphone sans fil posé sur la table de chevet. Quand elle décrocha, on avait déjà coupé. Elle fit défiler la liste des appels entrants sur le cadran... et eut un choc en voyant le dernier numéro. Elle le reconnut immédiatement : c'était le sien.

Quelqu'un venait de l'appeler avec son propre portable.

Elle se souvint qu'elle l'avait perdu la veille, quand elle avait été surprise par la présence de Lee Owens sur la plantation. Elle pensait que le journaliste avait réussi à récupérer son téléphone. Aussi, lorsque le téléphone fixe sonna de nouveau quelques secondes plus tard, elle prononça son nom à haute voix. Aucune réponse, aucun mot, uniquement un souffle régulier et lent, la présence évidente d'une personne au bout du fil...

Et puis... la ligne fut coupée.

Peut-être, se dit-elle, quelqu'un avait-il trouvé son portable sur la propriété et voulait-il le lui restituer. Mais ça paraissait hautement improbable.

Elle raccrocha et sortit dans le couloir. La chambre de Morgan était fermée. Caren se planta devant la porte et tendit l'oreille pour s'assurer que sa fille dormait. Puis elle entra dans le séjour, se dirigea vers l'ordinateur et l'alluma. En quelques minutes, elle trouva le numéro du service clientèle de son opérateur téléphonique. À cette heure-là, l'employée ne pouvait pas lui fournir de renseignements sur la localisation du dernier appel reçu. En revanche, elle lui proposa

d'acheter une option, un navigateur qui lui permettrait de suivre la trace de son appareil portable ou de celui de n'importe quel membre de sa famille inclus dans son forfait. Elle dut prendre Caren pour une mère angoissée et désespérée qui téléphonait à son opérateur après 23 heures pour savoir où se trouvait sa fille. Elle devait d'ailleurs faire beaucoup de chiffre autour de minuit. « C'est facile », n'arrêtait-elle pas de répéter. Pour 9,99 dollars par mois, Caren pouvait installer le navigateur tout de suite, par téléphone.

« D'accord », dit-elle.

En deux temps, trois mouvements, l'option fut activée.

Tant que son téléphone portable resterait allumé, lui expliqua la jeune fille, un lien spécifique lui montrerait la localisation exacte de l'appareil sur une carte détaillée. Caren raccrocha et procéda au premier essai. Elle composa le numéro de son portable, retenant son souffle pendant trois sonneries, expirant lorsque quelqu'un finit par décrocher. Elle entendit de la musique et des voix en bruit de fond. « Caren Gray à l'appareil », dit-elle. Mais la personne au bout du fil raccrocha.

Elle regarda l'écran de son ordinateur.

En moins d'une minute et demie, elle obtint ce qu'elle voulait.

Une lumière bleue clignota, l'informant que l'appel provenait d'un endroit situé juste à côté de l'autoroute 1, entre Belle Vie et Donaldsonville, à moins d'un quart d'heure en voiture. La maison était calme. Lorsqu'elle descendit, Eric était allongé sur le canapé, les yeux fermés. Il avait rangé son portable, mais Caren sentait bien qu'il ne dormait pas. Il refusait tout simplement de lui parler. Tant pis, pensa-t-elle. Elle prit son manteau et ses clés. « Reste ici avec Morgan », dit-elle. Eric tourna la tête pour la regarder. Ce qu'il vit dut l'inquiéter. Elle venait de glisser le revolver dans la poche de son manteau.

« Où vas-tu ? demanda-t-il en se redressant.

— J'ai perdu mon portable. »

Elle n'en dit pas davantage et sortit.

Certains coins de la Louisiane profonde sont restés intacts. Ils n'ont pas bougé depuis une soixantaine d'années, sinon qu'en cours de route quelqu'un a pensé à installer une parabole satellite et le wi-fi. Rainey's appartenait à cette catégorie de lieux. C'était une ancienne glacière transformée en bar, constitué d'une salle unique, longue et étroite, tout en tôle ondulée et en planches peintes, avec en façade une véranda qui allait jusqu'à la route. Caren n'y était allée qu'une seule fois, quand elle était petite, pour acheter des cigarettes à sa mère, avec exactement 1,75 dollar dans sa main ; on lui avait dit de rentrer tout de suite, de ne pas traîner. L'endroit était fréquenté surtout par des fermiers, même si les soirs de match — l'équipe de la LSU en automne,

celles des universités Grambling et Southern, et les Dallas Mavericks au printemps — il attirait une population plus variée venue de toute la région du fleuve. Ce soir-là, il y avait peu de voitures sur le parking. Caren passa deux fois devant et fit demi-tour pour être sûre qu'elle ne se trompait pas. Aucun autre bâtiment en vue, à droite comme à gauche. Le coup de fil, en conclut-elle, ne pouvait venir que de Rainey's. Elle se gara sur le parking en gravier.

En sortant, elle vit clairement les voitures, les bouteilles de bière vides... et un pick-up rouge. Avec ses côtés rouillés et sa calandre froissée, il était en tout point identique à celui qui lui avait collé au train sur l'autoroute.

« Toujours à me suivre, madame ? »

Caren fit volte-face, la main sur son calibre 32.

Elle fut à deux doigts de tirer sur... Lee Owens.

Lorsqu'elle vit son visage, elle rengaina aussitôt son arme. Il avait encore sa casquette de base-ball et son pantalon de toile. Il n'avait pas dû rentrer chez lui se changer depuis la veille, toujours pris par son reportage, son enquête sur Hunt Abrams et le meurtre d'Inés Avalo. « Qu'est-ce que vous faites ici ? » demanda-t-il. Il arborait un grand sourire, il était ravi de la revoir. Caren regarda le pick-up rouge. Elle ignorait si son conducteur, dont elle ne connaissait pas l'identité, et l'interlocuteur muet au portable étaient une seule et même personne. « Allez, dit Owens. Je vous offre un verre. » Il s'avançait déjà vers les marches de la véranda, mais Caren eut la frousse. Elle s'éloigna de lui et de l'entrée de Rainey's, les talons de ses chaussures bien plantés dans le gravier. « Je peux vous demander une chose ?

— Je vous écoute.

— Vous ne m'avez pas téléphoné, par hasard ? »

Amusé par l'idée, il sourit, y voyant une invitation en bonne et due forme. « Et quand est-ce que je vous aurais appelée ? fit-il, sourire en coin.

— Hier soir, vous n'avez pas trouvé mon portable ?

— Pendant que j'étais sous la menace d'une arme, vous voulez dire ? Est-ce que j'ai trouvé votre *portable* ? »

Il leva les yeux au ciel, mais toujours amusé. « Non, madame, je n'ai pas trouvé votre téléphone portable. » Il repartit en direction de la véranda en caillebotis. Caren entendit de la musique à l'intérieur, des cuivres et des guitares, les notes d'un blues enfermé dans le juke-box, Johnnie Taylor, pensa-t-elle, ou peut-être Bobby « Blue » Bland. Elle sentit l'odeur de la bière et de la viande fumée. Owens s'arrêta sur le gravier, soulevant un nuage de poussière avec ses tennnis. « Vous venez ?

— Qu'est-ce que vous faites encore dans le coin, aussi loin de La Nouvelle-Orléans ?

— J'ai appris quelque chose grâce au prêtre. »

Il revint sur ses pas et se planta si près qu'elle put voir une barbe de deux jours sur son menton et la pupille de ses yeux vert clair. « Apparemment, reprit-il, Inés Avalo a eu une altercation avec Abrams dans les champs environ une semaine avant sa mort. D'après Akerele, elle avait découvert quelque chose là-bas. Quelque chose qui l'a vraiment secouée.

— Quoi donc ?

— Un os.

— Un os ? »

Owens hocha gravement la tête. « Elle a trouvé un os humain. »

À l'intérieur, ils s'installèrent à une table.

Tradition locale oblige, il y avait deux fûts métalliques remplis de glace à côté de la porte, chacun contenant environ une dizaine de marques de bière différentes. Owens attrapa deux Budweiser, qu'il montra à la fille derrière le bar ; cette dernière acquiesça et reprit le SMS qu'elle était en train d'écrire. Caren choisit le siège au coin de leur table et étudia les visages des clients. Il faisait sombre, toute la salle baignait dans un brouillard bleu, les deux seules sources de lumière étant un écran de télévision et les néons des marques de bière. Il y avait deux *bunnies* de *Playboy* peintes sur le mur du fond et, derrière le bar, une collection de calendriers remontant à 1989, parsemés de quelques tracts RÉÉLISEZ LE JUGE ELMER B. HIMES oubliés depuis longtemps. Ce soir-là, une demi-douzaine d'hommes étaient présents, la plupart seuls, deux Blancs, des Noirs. Deux femmes d'une cinquantaine d'années buvaient de la bière dans des gobelets tachés de rouge à lèvres, en pleine discussion animée, au point que leurs franges effilées se touchaient presque. Elles étaient amoureuses soit du même homme, soit l'une de l'autre. Caren ne reconnut aucun des visages. Se pouvait-il qu'une de ces personnes ait passé le coup de fil depuis son portable ? Elle se surprit à sonder le petit couloir qui menait aux toilettes. Elle se rappela que Rainey's possédait une véranda à l'arrière, près du réservoir à propane. Elle pensait se lever et jeter un coup d'œil là-bas lorsque Owens s'assit sur le siège en face d'elle.

Il tenait les deux bières et un sachet de chips pour deux.

Caren ne toucha ni l'un ni l'autre.

« Vous aviez raison pour Clancy, dit-il d'emblée. La vente à Groveland. »

Il fit éclater le sachet de chips et s'en fourra une poignée dans la bouche. « J'ai discuté avec un des journalistes du service politique. À partir de ce qu'ils ont découvert et de ce que vous m'avez dit, on a réussi à y voir plus clair dans les projets de Clancy. C'est très malin, ce qu'il fait. Vendre la plantation permet d'un côté à Groveland de mettre

un pied dans l'industrie sucrière de la Louisiane, et de l'autre à Clancy de lancer sa campagne. "Tout est dans l'économie, imbécile", ou un truc dans ce genre. Avec ça, il se positionne comme le type qui a des réponses, un plan pour élargir l'horizon de l'économie locale et relâcher la pression sur les compagnies pétrolières de la côte. Et ils ne sont pas débiles, chez Groveland. Ils font déjà des tonnes de dons à un comité électoral dirigé par un copain de Larry Becht. Et, à votre avis, où finira cet argent ? dit-il en haussant un sourcil. Dans des spots de trente secondes qui passeront tous les quarts d'heure dans toute la Louisiane. Votre cher Clancy n'y va pas avec le dos de la cuiller pour cette élection au Sénat. Il a la mise de fonds, la structure, et une histoire familiale qui lui permet de surmonter les divisions raciales. »

Caren était au courant.

« Et la fille ? »

Owens hocha la tête ; il allait y venir. Il noya l'huile et le sel des chips dans une rasade de bière. « Là, on passe à un autre niveau. Le journal envisage de publier un papier sur cette affaire. Maintenant, c'est du très lourd. Il s'agit d'un siège au Sénat. On pourrait même devancer sa déclaration de candidature. Cette histoire-là, une salariée de Groveland assassinée, ça pourrait vraiment foutre en l'air le projet de Clancy et ses ambitions politiques.

— Que vous a raconté Akerele ?

— Mon Dieu, répondit Owens en prenant une autre gorgée. Cette fille était terrorisée par lui.

— Par Abrams ?

— Apparemment, ils se sont engueulés il y a environ une semaine.

— Elle a découvert quelque chose, vous disiez.

— Exact. Abrams avait demandé à une petite équipe de creuser près d'une clôture, là-bas. Inés, son chéri et un autre gars. Et voilà qu'elle nous déterre un os.

— Un os humain ?

— D'après Akerele, oui. »

Caren fut parcourue d'un curieux frisson. Elle s'épongea le front. « Bien sûr, il ne l'a pas vu, reprit Owens, mais Inés était effarée, paraît-il. C'était une catholique fervente, vous savez, comme au pays, et elle n'aimait *pas du tout* l'idée de creuser autour d'un tas d'os ou de déranger une sépulture. À en croire Akerele, c'était un os long, peut-être un fémur, trop gros pour appartenir à un animal. Impossible de savoir d'où il venait, ni depuis combien de temps il était là. C'est sans doute la pluie qui l'a fait ressortir. J'ai cru comprendre que vous avez reçu beaucoup de flotte ici ces derniers temps... Sans compter tous les trous qui ont été faits dans le champ.

— Et elle en a parlé à Abrams ?

— Plus tard. D'abord elle a essayé de le remettre, de le renterrer. De

faire ça bien, voyez ? Elle avait trop peur pour en parler à qui que ce soit. Mais il faut croire que ça la travaillait et elle en a parlé au prêtre. C'est lui qui lui a conseillé d'aller voir son patron. »

Owens, d'un hochement de tête, montra la cannette de bière intacte de Caren. « Vous allez la boire ? » Elle fit signe que non. Il récupéra la cannette mais ne l'ouvrit pas tout de suite. « Le père Akerele lui a fait comprendre que ça pouvait être grave, un élément de scène de crime ou quelque chose comme ça, et que si elle avait trop peur pour aller voir la police elle-même, il était de la responsabilité de son patron, au minimum, de signaler sa découverte au bureau du shérif.

— Elle a dû avoir la trouille de sa vie », marmonna Caren. Elle imaginait cette femme loin de chez elle, loin de ses enfants, tombant sur une chose aussi abjecte.

« Oh, que oui. »

Owens ouvrit la seconde bière et vida la cannette en deux gorgées.

« Donc elle en parle à Abrams, dit-il en lâchant un petit rot. Il lui répond : “D'accord, très bien”, mais elle attend un jour ou deux et rien ne se passe. Abrams interrompt les travaux sur la clôture mais ne dit plus rien au sujet de l'os. » Il posa la cannette vide sur la table. « Et qui sait s'il n'y a pas d'autres os, s'il n'y a pas un corps enterré dans le champ ?

— Et les flics ne sont jamais venus ?

— Les flics ne sont jamais venus. »

À l'autre extrémité de la salle, dans le juke-box rose bubble-gum, le disque changea. Un 45-tours fut soulevé et mis de côté, remplacé par un autre. C'était Irma Thomas, la reine locale de la soul, qui chantait « Soul of a Man ». Owens posa ses coudes sur la nappe en plastique à carreaux bleus et blancs. « Elle attendait que quelque chose se passe, dit-il. Pendant ce temps-là, elle ne se remettait pas d'avoir profané une tombe à coups de pelle. Alors, finalement, elle a eu le cran d'aller voir Abrams en le menaçant d'appeler la police. » La porte de l'établissement ouvrit et se referma. Caren leva les yeux et observa le visage d'un homme blanc. Un peu moins de cinquante ans, les cheveux en brosse et pleins de gel, il portait des tennis neuves aux pieds. Il jeta un petit regard dans sa direction. Elle demanda de but en blanc à Owens si elle pouvait lui emprunter son portable. Il le fit glisser sur la table, elle s'en empara et composa immédiatement son propre numéro de portable. Pendant qu'elle écoutait la sonnerie, elle observa et écouta les clients un peu ivres de Rainey's. Elle n'entendit aucun bruit aigu, ne décela aucun mouvement. Personne ne porta sa main dans la poche de son jean ni ne sembla réagir aux vibrations d'un téléphone portable. Au surplus, personne n'était sorti des toilettes, personne n'avait ouvert la porte en provenance du patio de derrière. Elle n'était pas près de savoir qui avait son portable et qui conduisait le pick-up

rouge garé dehors. Elle rendit son téléphone à Owens. Il le rangea dans sa poche, puis tambourina sur la table avec ses doigts.

« C'est là qu'Abrams a pété un plomb. Il s'est énervé contre elle et lui a hurlé dessus. Au moins trois témoins ont entendu leur engueulade dans la caravane d'Abrams. Ils ont même cru qu'ils en étaient venus aux mains. »

Caren lui parla de la boucle d'oreille qu'elle avait découverte dans le mobil-home d'Abrams. Était-elle tombée au cours d'une altercation avec Abrams ? Une fois de plus, elle se maudit d'avoir été si imprudente. Elle aurait dû conduire les policiers *jusqu'à* la boucle d'oreille d'Inés au lieu de la prendre — altérant ainsi une pièce à conviction et affaiblissant toute accusation contre Abrams. Ce n'était pas la chose la plus intelligente qu'elle ait faite dans sa vie, et Owens en convenait volontiers. Mais il ne s'attarda pas là-dessus et ne laissa pas cette digression l'interrompre dans son récit.

« Abrams a expliqué à Inés qu'il ne voulait plus en entendre parler. Rien sur les os ou sur un corps dans le champ. Il n'avait aucune intention d'attirer les regards extérieurs ni de voir quelqu'un fouiller ses champs de canne. Il y avait beaucoup trop d'argent en jeu.

— Et tout ça se passait, quoi ? Une semaine avant qu'elle meure ?

— Quelque chose comme ça.

— Mais qui est enterré dans ce champ, alors ?

— Impossible à dire. »

Owens fit glisser l'anneau métallique de la cannette sur la table. « Mais ça fait des années que vous travaillez juste à côté des champs et que vous voyez tous les gens qui vont et viennent. Vous avez entendu parler d'autres problèmes, d'autres ouvriers agricoles qui seraient restés une semaine avant de disparaître ? » Caren secoua la tête. Elle n'avait jamais rien remarqué de tel. En revanche, elle avait vu quelque chose d'autre.

« Allons-y », dit-elle en se levant soudain.

Owens la suivit.

Toujours gentleman, il l'accompagna jusqu'à sa voiture.

Il monta ensuite à bord de sa Saturn, à l'autre bout du parking. Lorsque Caren sortit pour retrouver l'autoroute, elle nota que le pick-up rouge avait disparu.

Suivie d'Owens, elle roula vers le nord, le long du Mississippi.

Lorsqu'ils se retrouvèrent à un jet de pierre de la plantation, elle prit un petit détour, longea le parking de Belle Vie et l'entrée principale. Elle continua sur la vieille route de campagne et s'arrêta devant le chemin qui menait à la ferme Groveland, là où elle s'était retrouvée le matin même, avant de traverser le champ de cannes jusqu'au mobil-home d'Abrams. Elle gara sa Volvo de manière que les phares éclairaient le champ le plus proche de la route. Derrière elle, elle entendit Owens

ouvrir et claquer sa portière. Au bout de quelques secondes, il fut à côté d'elle. « Regardez », dit-elle, le doigt pointé vers les trous profonds dans la terre. De toute évidence, quelqu'un avait creusé ici. Abrams avait peut-être expliqué à Inés Avalo qu'il n'avait pas du tout l'intention de retourner le champ sens dessus dessous. Mais quelqu'un l'avait fait, dit Caren en se tournant vers Owens. Quelqu'un était venu ici pour chercher quelque chose sous la surface de la terre.

Le jour suivant était un dimanche, froid et nuageux. Caren fit tout pour être prête et habillée avant le lever du jour, vêtue d'une austère robe grise et de collants noirs. Dans l'obscurité, elle se noua une tresse aussi serrée que possible et descendit, pieds nus. Elle attendit d'être dehors, après avoir croisé la silhouette endormie d'Eric sur le canapé, pour mettre ses chaussures noires. Ses talons résonnant sur les briques le long de l'allée principale, elle traversa la plantation en direction du parking. Avec le chant religieux qui passait en boucle dans sa tête depuis plusieurs jours, elle prit sa voiture et roula vers le sud, jusqu'à l'église St. Joseph.

Il n'y avait pas grand monde.

Il y avait les dames de l'église, celles que Caren avait vues lors de la cérémonie au cierge, des femmes blanches assises côte à côte aux deuxième et troisième rangs du petit sanctuaire, soudées par l'amitié et la foi, leurs coudes et leurs cuisses serrés les uns contre les autres. Derrière elles, les ouvriers agricoles de Groveland et d'autres fermes des alentours, du moins ceux qui avaient pu prendre un congé ce jour-là. Les femmes, mal fagotées, portaient des robes et des rubans de satin dans les cheveux, et les hommes, chapeaux de cow-boy noirs sur les genoux, avaient mis des chemises en coton amidonné boutonnées jusqu'au cou, bien qu'aucun ne portât de cravate. C'était la famille d'Inés, les gens qui l'avaient aimée de ce côté-ci de la frontière. Caren chercha une place sur les bancs dressés à gauche de l'église. Elle s'assit seule, au milieu des voix qui chantaient, de l'assemblée et du père Akerele, et chanta à tue-tête « No Greater Love Than This ». Elle resta jusqu'à la fin de la cérémonie, après la première et la seconde lecture, écoutant la voix mélodieuse du père Akerele.

Elle ne communia pas.

Elle ne connaissait pas les paroles du chant final.

Tandis que les paroissiens quittaient l'église en file indienne et saluaient le père Akerele sur les marches du perron, Caren attendit d'être la dernière pour sortir. Le prêtre lui serra la main, comme aux autres, une poignée chaleureuse et amicale, assez forte. Il lui sourit. Ses yeux noirs étaient un mélange de mica et de charbon. « On les a retrouvés », dit-il.

Les membres de la famille d'Inés, expliqua-t-il.

« On les a retrouvés, chère madame. »

Il lui fit un petit signe. Elle le suivit à l'intérieur de l'église, où il lui demanda si elle pouvait participer au financement du rapatriement du corps d'Inés au Salvador. Elle vida son porte-monnaie — 43 dollars et quelques cents. Il y avait une jeune employée de l'église dans le sanctuaire, une adolescente portant une sobre robe jaune avec un col en dentelle ; elle était en train de ramasser les programmes et de replacer les recueils d'hymnes. Hormis elle, Caren et Akerele étaient seuls. « Ils sont dévastés, bien entendu, dit le prêtre. Mais ils trouvent un certain réconfort dans le fait qu'elle pourra retrouver les siens. » Caren acquiesça et répondit, l'air absent : « J'en suis sûre. » Akerele insista pour dire qu'ils préparaient tout de même une vraie cérémonie à l'intention des êtres chers qu'elle avait ici.

Il fixa Caren quelques instants, lisant quelque chose sur son visage.

Il glissa les mains dans les poches dissimulées de son aube.

« Mais vous n'êtes pas venue pour ça.

— Donovan Isaacs a été arrêté la semaine dernière », répondit-elle, elle-même surprise par la vitesse à laquelle les mots sortirent de sa bouche et par l'inquiétude que lui inspirait le sort de Donovan. Akerele poussa un soupir las. Il se retourna et demanda à la jeune fille — Megan ou Mary, quelque chose comme ça — de bien vouloir les excuser. Sans un mot, ils la regardèrent traîner ses souliers en cuir verni jusqu'au bout de la nef centrale, puis disparaître derrière un rideau de velours qui donnait sur le bureau de l'église.

À l'exception de Caren et du prêtre, le sanctuaire était désormais vide.

« Vous travaillez avec lui, n'est-ce pas ? demanda Akerele. Le jeune homme qui est en prison ?

— Oui.

— Le journaliste, dit-il pour expliquer comment il était au courant de cette histoire. Le jour où vous étiez là, vous et M. Owens, je crains d'avoir mal interprété votre relation. Mais il m'a affirmé que vous n'étiez pas ensemble, que vous dirigiez la plantation... Là où la vie est censée être belle », fit-il avec un sourire espiègle. C'était dit comme une blague entre deux personnes de couleur, séparées par un continent et quelques coups du sort. « Et, bien sûr, reprit-il d'une voix paisible et douce, je me suis ensuite souvenu de vous pendant la cérémonie dans les champs. Vous avez été touchée par Inés... Je le sens.

— Je ne crois pas qu'il l'ait tuée. »

Akerele leva un sourcil. « Vous et le journaliste. Vos *théories*. »

Il lâcha un autre soupir, lourd et maussade, d'autant plus désarmant qu'il en disait long sur les limites de ce qu'un cœur humain pouvait encaisser, avec ou sans Dieu. « Comme si je n'étais pas au courant,

continua-t-il. Dans mon pays aussi, vous savez, on a ce genre de choses. Partout où il y a du travail, quelqu'un, quelque part, posera son pied sur la tête de celui qui doit se baisser par terre pour travailler. La canne à sucre, le coton, le riz... C'est pareil. Je n'ai pas besoin d'un journaliste pour savoir que M. Abrams n'est pas tendre avec ses ouvriers.

— Elle a découvert quelque chose dans le champ », lui rappela Caren.

Le prêtre la regarda un long moment. Dehors, des nuages noirs s'amassaient, assombrissant les vitraux et repeignant la moquette en un rouge intense.

« Quelqu'un a été enterré là-bas ? demanda-t-elle.

— C'est ce qu'elle pensait, oui. Ça été une expérience très troublante pour elle, à tout le moins. On peut même dire que ça l'a hantée plusieurs jours. Je lui ai vivement conseillé de tout raconter, d'en parler à son patron, M. Abrams. Mais d'après ce qu'elle savait, il n'a rien fait, ne l'a dit à personne. Et il s'est énervé contre elle quand elle lui a de nouveau posé des questions là-dessus. Elle avait peur. Dans les champs, le patron a beaucoup de pouvoir. Il pouvait lui couper son salaire. Et il l'a fait. »

À l'évocation de ce détail, il secoua légèrement la tête. « Elle était extrêmement troublée à l'idée d'avoir peut-être dérangé une sépulture. Elle voulait juste avoir la certitude qu'elle n'offensait pas Dieu. » Les nuages s'obscurcirent un peu plus et la lumière changea encore, jetant des ombres sur le visage rond d'Akerele, qui sortit ses mains de ses poches et les serra dans son dos. « Les policiers m'ont fait comprendre que le petit Isaacs avait eu quelques ennuis avec la justice et qu'il a des penchants criminels. Il se trouvait sur la plantation sans autorisation, n'est-ce pas ? Il était présent sur la scène de crime. »

Caren voulait ramener la discussion vers Abrams et l'os trouvé dans le champ.

« Et vous, avez-vous révélé aux policiers ce qu'Inés avait découvert ? »

Akerele fit oui de la tête. « Ils n'ont pas eu l'air d'y accorder beaucoup d'importance. C'était un os très ancien, facilement abîmé. Inés et une petite équipe se trouvaient au bord du champ, près de la route de campagne, en train de creuser des trous pour y planter des poteaux de clôture, quand sa pelle a heurté l'os. Visiblement, les policiers ont eu la même réaction qu'Abrams en apprenant la nouvelle. C'était un objet, rien de plus. Certainement sans aucun lien avec la mort d'Inés.

— C'est tout ? Ils ne sont jamais allés plus loin ? »

Elle trouva cela étonnant, ce manque de curiosité de la part des flics à l'égard de ce qui avait bien pu se passer dans les champs de

Groveland. « Et les autres ouvriers ? Elle leur a parlé ? Est-ce qu'il y a eu des questions sur Abrams, sur des actes de violence ou de cruauté contre les hommes et les femmes qui travaillent pour lui ? Quelqu'un qui aurait subi des choses... ou même disparu ? »

Le père Akerele la regarda avec une expression lasse.

« Le journaliste, M. Owens, m'a demandé la même chose. » Il secoua la tête. « Je ne peux que répéter ce que je lui ai dit, à savoir que j'ai essayé d'aider les inspecteurs de police du mieux que j'ai pu. Mais les questions qu'ils m'ont posées portaient surtout sur la dernière journée d'Inés, ses dernières heures. Je leur ai dit le peu de choses que je savais. La journée de mercredi n'avait rien d'extraordinaire. Inés a travaillé aux champs, puis elle est venue à l'église, comme elle le faisait souvent l'après-midi, quand elle trouvait quelqu'un pour l'emmener en voiture.

— Attendez... Elle est venue *ici* ?

— Eh bien, oui.

— Vous en êtes sûr ? » fit Caren, perplexe. Depuis le début, elle partait du principe qu'Inés avait été emmenée de force alors qu'elle quittait le champ de canne ce jour-là, après le travail. Mais à en croire Akerele, elle était partie du champ, puis était *retournée* à Belle Vie à un moment de la soirée, après le coucher du soleil. Et Caren ne voyait pas du tout pour quelle raison. Pourquoi diable, au dernier jour de sa vie, cette femme s'était-elle retrouvée sur la plantation après la tombée du jour ? La réponse à cette question, pensa-t-elle, permettrait peut-être d'innocenter Donovan.

Le prêtre repensait encore à cette dernière journée : « Cette église est un refuge, dit-il. Un lieu de fraternité. Nos portes sont toujours ouvertes. L'après-midi, quand le travail aux champs est terminé, Ginny, notre secrétaire, passe quelques heures à aider les ouvriers agricoles. Nous essayons de garder les enfants de ceux qui ont leur famille avec eux, ou de trouver un médecin en cas de besoin, un médecin qui accepte d'être payé en liquide et de ne pas poser trop de questions. Inés parlait correctement l'anglais. Elle pouvait se débrouiller seule. Les autres ont vraiment besoin qu'on les prenne par la main. Qu'on leur trouve un propriétaire, un endroit où faire la lessive ou envoyer des colis au pays. On peut avoir très peur dans un pays étranger, surtout si on a déjà eu des problèmes.

— Inés a eu des problèmes ? »

Akerele regarda le bout de ses chaussures, qui, vit Caren, n'étaient pas d'un modèle coûteux, mais des tennis noires. Puis il toucha son bras et lui dit : « Suivez-moi. »

Derrière le rideau de velours, il y avait deux pièces séparées par une mince cloison recouverte de tissu qui n'atteignait même pas le plafond. D'un côté, Megan ou Mary était assise par terre, en train de lire un

manuel de sociologie. Près d'elle, des rames de papier à photocopie et des programmes d'église pleins de couleurs, pliés et soigneusement empilés. La jeune fille leva les yeux au moment où Akerele et Caren passèrent, mais elle ne dit rien et se replongea aussitôt dans sa lecture. De l'autre côté de la cloison était assise Ginny. C'était elle, la femme de la cérémonie au cierge, celle qui avait supplié le shérif adjoint Harris de faire quelque chose concernant Hunt Abrams. Elle portait ce jour-là un pantalon de toile beige et une veste bordeaux, et son visage était encadré par de grandes boucles. Elle avait les lèvres roses, les yeux bleu pâle ; des lunettes de lecture noires et carrées étaient repliées sur son col de chemisier. Elle leva les yeux de son bureau, où étaient posés du papier à lettres et des cannettes de Diet Coke. Le père Akerele voulut les présenter mais s'aperçut, lorsqu'il se retourna vers Caren, qu'il ne connaissait pas son nom.

« Caren Gray », dit-elle.

Ginny se leva en ajustant sa veste.

Il planait dans cette minuscule pièce d'à peine plus d'un mètre carré une odeur où se mêlaient le Shalimar de Ginny et un parfum d'encens, sous forme de petits cônes noirs posés sur une armoire-classeur derrière le bureau. Ginny prit la main de Caren dans la sienne, dodue et douce comme celle d'un bébé. « Vous travaillez à la plantation, c'est ça ? demanda-t-elle sur un ton on ne peut plus amical. J'ai fini par y emmener ma fille au printemps dernier. Dire que j'ai passé toute ma vie dans la paroisse d'Ascension et que je n'étais jamais allée à Belle Vie. Vous vous rendez compte ? » Caren fit remarquer, non sans une certaine mélancolie, qu'elle avait l'impression de n'en être jamais partie, et jeta un bref coup d'œil vers Akerele au moment d'expliquer que sa famille, d'une manière ou d'une autre, avait travaillé cette terre pendant des générations. « C'est un endroit magnifique, là-bas, dit Ginny. Scandaleusement beau. Vous devriez en être fière. »

Le prêtre plissa les lèvres, gardant pour lui son avis sur la plantation. « Mme Gray avait quelques questions concernant Inés, dit-il.

— Oh, ma pauvre, fit Ginny. Vous la connaissiez, aussi ? »

Elle lui tenait toujours la main.

« Mme Gray travaille avec le jeune Isaacs.

— Ah. »

Ginny lâcha sa main. Elle fronça les sourcils et plissa le nez. Son regard passait d'Akerele à Caren, de son curé à cette quasi-inconnue. Elle avait l'air de ne pas comprendre la tournure que cette petite discussion avait prise. « Eh bien, finit par dire Akerele. Visiblement, M. Owens n'est pas le seul à penser que la police n'a pas trouvé le vrai coupable.

— Hmhh », fit Ginny. Elle croisa les bras, ce qui fit remonter ses

épaulettes vers ses oreilles. Sa bouche maquillée se transforma en une ligne toute fine.

Elle se pencha et murmura : « Moi non plus, je n'ai jamais aimé Hunt Abrams. »

Le prêtre regarda aussitôt Caren.

À Ginny, il dit : « Mme Gray trouvait bizarre qu'Inés soit passée à l'église le jour de sa mort.

— Est-ce que les inspecteurs Lang et Bertrand vous ont interrogée là-dessus ?

— Uniquement pour essayer d'établir la chronologie des faits. Je leur ai dit exactement ce que je vous ai dit, mon père. Elle est passée ici mercredi après-midi, pendant environ une heure, avant de repartir vers 18 heures. Mais ils n'ont pas cherché beaucoup plus loin.

— Et savez-vous où elle est allée ensuite ?

— Chez elle, j'ai pensé. »

Caren hocha la tête, mais elle n'était pas de cet avis.

Elle demanda pourquoi Inés était passée à l'église ce jour-là.

« Elle cherchait un endroit où habiter.

— Inés était... sans domicile ?

— Oh, non. Elle vivait en ville avec son petit ami.

— Gustavo ? »

Ginny confirma. « C'est ça.

— Il y avait un problème entre eux ?

— Oh non, pas du tout, répondit Ginny. Gustavo et elle étaient comme cul et chemise. C'était une vraie histoire. Je voulais qu'elle reste chez lui. Il était gentil avec elle, vous savez. Un amour d'homme. Et tout ce qu'elle dépenserait en loyer quelque part ailleurs, c'était autant d'argent qu'elle ne pourrait pas envoyer à ses enfants. Et Dieu sait qu'elle voulait les gâter. Entre nous, c'est l'enfer d'être loin de ses gamins. Je lui ai dit d'économiser son argent, mais elle insistait pour trouver un autre logement. »

Ginny se retourna pour chercher quelque chose parmi l'amas de papiers, de dossiers et de magazines écornés qui jonchaient la table collée au mur derrière elle. « Elle m'a dit qu'elle voulait un endroit pas cher, propre et proche de son lieu de travail. Alors on a cherché dans les annonces, auprès des amis de l'église. J'ai vraiment essayé de lui trouver quelque chose.

— Nous essayons de rendre service comme nous le pouvons, répéta Akerele.

— Voilà », dit Ginny en brandissant trois pages agrafées, noircies d'annonces pour des appartements ou des chambres à louer. Caren les parcourut. Les mots se brouillaient d'une ligne sur l'autre. Elle leva les yeux et sonda le visage de Ginny, puis celui du père Akerele. « Je ne comprends pas. Pourquoi était-elle si décidée à déménager ? »

Ginny pinça ses lèvres. Elle hésitait à répondre.

Akerele lui adressa un petit hochement de tête. « Allez-y.

— Elle pensait que quelqu'un la suivait », répondit Ginny, crachant enfin le morceau. Sur la route de campagne, en ville, et même près de la caravane où elle vivait, elle avait eu l'impression d'être épiée. « Je l'ai dit aux deux policiers. Elle avait très peur. »

Akerele ajouta : « Ç'a commencé environ une semaine avant sa mort.

— Donc à peu près au moment où elle a découvert l'os. »

Elle regarda le prêtre en se demandant si lui aussi avait fait le rapprochement.

Il fit une grimace. Il voyait d'un œil nouveau l'enchaînement des événements.

« J'ai dit aux hommes du shérif d'approfondir la question, dit Ginny. Ils m'ont répondu qu'ils n'avaient rien à se mettre sous la dent puisque Inés n'avait jamais porté plainte. Je l'avais pourtant suppliée de le faire. Mais elle ne voulait pas en entendre parler. Elle expliquait qu'elle était maudite depuis le jour où elle avait exhumé cet os. Elle ne voulait pas se retrouver en prison à cause de ses papiers, alors qu'elle était sur le point de repartir. Encore quelques semaines et elle aurait sans doute pu récupérer le manque à gagner à cause des pluies. » Ginny poussa un long soupir. « J'aurais tellement aimé qu'elle parte quand elle en a eu l'occasion. »

Caren était un peu écoeurée.

C'était l'encens mêlé au parfum de Ginny qui lui soulevait le ventre. Et puis ceci : elle pensait maintenant savoir pourquoi Inés était retournée à la plantation après la tombée du jour. « Et vous ne lui avez jamais trouvé de logement ?

— Non. Quelques jours avant sa mort, elle a arrêté de m'en parler et moi de chercher. Et malheureusement, la pauvre, c'est la dernière fois qu'on s'est vues. »

Un endroit pas cher, propre et proche de son lieu de travail.

Inés avait cherché un endroit où habiter.

Lorsque Caren eut regagné le parking de Belle Vie, des nuages noirs avaient commencé à tapisser le ciel. Tels des blocs de cendre après un feu constant, ils masquaient le soleil et le ciel bleu, la moindre trace de lumière ou de couleur au-dessus d'eux. Le vent s'était levé, aussi, qui fouettait les feuilles de canne à sucre au loin, avec un bruit similaire à la percussion des petites billes dans un hochet de bébé. La tempête s'annonçait, remontant le Mississippi depuis le golfe, gagnant en puissance, apportant le tonnerre et la foudre. L'air en était surchargé, empli de l'odeur âcre de l'électricité qui n'attend qu'une petite étincelle. Caren voulait aller aux quartiers des esclaves avant

que l'orage éclate ; elle emprunta la voiturette et fonça vers l'ouest. Gerald n'était pas de service ce jour-là — pas le dimanche. Hormis pour les mariages et les soirées privées, le personnel n'était pas requis le jour du Seigneur. Caren était donc seule. Belle Vie s'était transformé en un chœur de murmures. Le vent dans les feuillages, le vent dans ses cheveux et les longs doigts verts des saules pleureurs qui balayaient les bosquets verdoyants. Au-dessus, on entendait le sifflement strident des parulines tristes quand elles s'envolaient des branches basses d'un chêne tout proche, fuyant la pluie. Dans les champs de canne, les machines s'étaient arrêtées, et la mélodie pastorale de la plantation était la seule chose qu'entendit Caren au moment où elle approcha des quartiers.

Elle gara la voiturette comme à l'accoutumée, à l'entrée du chemin de terre, et prononça une prière à la seconde où ses pieds touchèrent le sol. Sauf que, ce jour-là, elle ne pensa pas seulement à ses ancêtres, mais aussi à Inés. Elle n'était pas catholique, sa prière, plutôt un hymne que fredonnait souvent sa mère, les paroles d'un chant de Mahalia Jackson à propos de quelqu'un qui meurt pour nos péchés.

Elle voulait un endroit pas cher, propre et proche de son lieu de travail, avait dit Ginny.

Juste en face des champs, avant la clôture, il y avait ces six cases où des coupeurs de canne, esclaves ou libres, avaient jadis vécu, aimé, élevé des familles, et ce pendant des générations. Des cases qu'Inés avait sans doute regardées chaque jour où elle avait travaillé pour Groveland. Six cases étonnamment bien conservées, chargées d'une histoire ignorée d'une femme comme elle. Six cases qui restaient vides toutes les nuits. La dernière sur la gauche n'était même pas à cent mètres des champs.

La case de Jason, se rappela Caren.

Morgan avait dit avoir vu du sang juste avant le portail.

Et un couteau à quelques mètres de la porte de la case.

À l'intérieur, Caren avait découvert des bougies, plein de bougies, des offrandes votives entièrement consumées.

En s'approchant de la porte basse de la case, Caren se demanda si Inés avait pu s'introduire en douce sur la propriété de Belle Vie, comme Owens le soir où elle l'avait rencontré, et attendre la tombée de la nuit pour dormir là, dans cette petite case d'esclave où avait vécu Jason, le berceau de toute la famille de Caren. Étaient-ils vraiment si différents, Inés et Jason, deux coupeurs de canne séparés par le temps, mais pas grand-chose d'autre ?

Posant le pied sur le petit arpent où avaient poussé le chou, le piment et le gombo, où les poulets avaient picoré la terre, elle se dit qu'Inés devait être bien désespérée pour choisir un tel endroit, une habitation littéralement cernée de barreaux, derrière des portes

fermées à clé chaque soir.

Elle avait dû penser qu'elle serait à l'abri ici.

Mais quelqu'un l'avait quand même retrouvée.

Une fois à l'intérieur, Caren mit du temps à s'adapter à la pénombre et au tourbillon de poussière noire soulevé par le vent. Elle essaya d'imaginer Inés ici même, comme elle avait si souvent imaginé ses ancêtres vivre entre ces quatre murs — avec les bougies, la couverture effilochée, la paille au sol, les vieux outils et, bien sûr, le soir de sa mort, le couteau à canne encore à sa place, sur le mur.

Dehors, elle entendit le premier coup de tonnerre.

Elle sentit la terre trembler sous ses pieds, ébranlée par la puissance du ciel.

Son cœur se figea.

C'est donc ça ? se demanda-t-elle.

C'est comme ça que ça s'est passé ?

Inés était toute seule ici et quelque chose, quelqu'un, l'avait fait sursauter ?

Effrayée, s'était-elle emparée du premier objet à portée de sa main, le couteau accroché au mur ? Et son assassin le lui avait-il arraché ? Du coup, Caren se dit que ce dernier était entré dans la plantation sans arme, peut-être sans avoir la moindre intention de tuer Inés, mais qu'une lutte s'était ensuivie et que... les choses avaient très mal tourné. La police n'avait trouvé aucune trace de sang, aucun indice à l'intérieur des bâtiments de toute la plantation. Dans l'esprit de Caren, la confrontation, l'instant où Inés s'était fait trancher la gorge, avait forcément eu lieu devant la case, près de la clôture, à l'endroit où Morgan avait vu le sang. Elle se retourna et, serrant une arme imaginaire, le vieux couteau à canne, refit les quelques pas qu'Inés avait dû faire, du centre de la case vers la sortie. Elle s'approcha lentement de la porte. Mais lorsqu'elle essaya d'imaginer la dernière personne vue par Inés ce soir-là, toute la scène qui se jouait dans sa tête fut plongée dans le noir.

Elle ne voyait pas du tout qui avait pu épier cette femme. Ni pourquo.

Dehors, elle sentit les premières gouttes, la pluie froide qui piquait sa peau.

Lorsqu'elle tendit la main pour pousser le portail, celui-ci s'ouvrit tout seul et claqua contre la clôture. À cause des rafales de vent. À présent la pluie tombait plus fort, et depuis quelques minutes les nuages avaient encore noirci. Elle se tourna vers le chemin de terre et courut.

Lorsqu'elle arriva au travail le lendemain matin, Hunt Abrams l'attendait. Debout, les mains dans ses poches de jean, il était en train de regarder, l'air de rien, les papiers posés sur son bureau. Il ne sursauta pas, ne détourna pas la tête. Il portait une chemise en coton sous son blouson Groveland. Il avait les cheveux gominés sur les tempes, et il lui adressa un sourire sournois.

« On se retrouve », dit-il.

Ils étaient seuls et ce que ressentit Caren, partant de son nombril pour se diffuser dans toute sa poitrine, ce fut la peur. Elle repensa soudain à ces trous creusés dans la terre, près des champs, et à l'altercation entre Inés et Abrams à propos de ce qu'elle avait découvert. Elle déglutit lourdement. « Je peux vous aider ?

— Non, madame. »

Par respect pour le protocole, il sourit poliment mais ses yeux ne bougèrent pas, si bien qu'il avait une expression à la fois froide, figée et parfaitement hypocrite. Abrams, c'était évident, se foutait royalement d'avoir été surpris comme ça dans le bureau de Caren. Il voulait qu'elle sache que lui aussi était libre d'aller et venir comme bon lui semblait, que lui aussi pouvait s'amuser à fourrer son nez partout. Il pivota sur les talons de ses bottes en cuir, considéra avec détachement le mobilier ancien du bureau, le papier peint fleuri et les piles de livres sur les étagères, où l'on trouvait de tout, des manuels d'agronomie jaunis aux exemplaires anniversaires reliés de *Belle Vie au temps jadis*, en passant par les albums photo de tous les bals des débutantes, mariages et autres événements organisés dans la salle de réception depuis 1972. Abrams regardait tout cela comme il aurait pu le faire dans un petit musée de campagne rempli de bibelots et de curiosités, charmants mais un peu dérisoires. Caren n'aimait pas voir ses mains partout, ni savoir qu'un jour prochain il pourrait réclamer tout ça. « Le premier tour de la plantation commence à 9 h 15, dit-elle d'une voix ténue et forcée. Je vous invite à acheter un billet. Autrement, je crains de devoir vous demander de quitter mon bureau. »

Abrams sourit mais ne bougea pas d'un pouce.

Il recommença à scruter les objets sur l'étagère et tendit le bras pour attraper une photo dans un cadre argent et noir : les deux frères

Clancy, Bobby et Raymond, âgés d'une vingtaine d'années. Elle était posée là depuis longtemps, à côté de timbales de mélasse durcie et de deux *mugs* en céramique vendus à la boutique de souvenirs, contenant des dizaines de crayons et de stylos. Les deux jeunes hommes étaient d'une beauté sombre, grands et minces comme deux tiges de canne. Bobby, le cadet, avait ce même regard intense dont Caren gardait le souvenir, quand ils étaient gamins, un regard plein d'assurance et puissant, celui d'un homme qui se tient au sommet d'une falaise, convaincu de pouvoir voler. Trente ans auparavant, c'était Raymond dont le visage tout entier paraissait, d'une certaine manière, indistinct et fragile.

Les choses ont bien changé, pensa-t-elle.

Abrams observa la photo quelques secondes, puis la posa sur le bureau. Derrière eux, des pas lourds se firent entendre dans l'escalier en colimaçon. Caren se retourna. Elle vit Raymond Clancy monter les dernières marches. Il portait une veste, une cravate et un élégant manteau en laine noué autour de sa taille fine. En entrant dans son bureau, il hocha la tête vers elle et se mit de trois quarts pour la croiser sur le seuil. À Hunt Abrams, il dit : « Désolé, je suis en retard. » Il ôta son manteau et le jeta sur un siège. Il passa derrière le bureau, prenant possession des lieux, et fit signe à Abrams de s'asseoir. Ce n'est qu'à cet instant qu'il se tourna vers Caren et lui parla directement. « Demande à Lorraine de nous apporter du café, tu veux bien, Gray ? »

Avant qu'elle puisse répondre quoi que ce soit, Abrams s'avança vers la porte et la referma lentement devant elle, la laissant de l'autre côté.

Elle entendit leurs voix étouffées, l'atmosphère ouatée et grave.

Mais elle n'avait aucune idée de ce dont ils pouvaient discuter en tête à tête.

En tout cas, jamais elle n'irait dans la cuisine pour faire plaisir à Raymond. Il aurait mieux fait de ne pas le lui demander. Au lieu de ça, elle se rendit sur le balcon et attendit qu'il sorte.

Le sol verni du balcon était encore mouillé par la rosée du matin. Caren sentit l'odeur du vent humide et gras qui soufflait du Mississippi. Au loin, on entendait le grondement régulier et sourd de la tondeuse à siège de Luis. Et côté sud, Caren avait une vue plongeante sur le parking de la plantation. La voiture de location d'Eric n'était plus là. Le monospace de Letty non plus. Caren et Eric devaient encore échauffer un plan d'action ; ils ne communiquaient plus vraiment. Ils n'avaient échangé que quelques mots le matin même, et Eric lui avait dit qu'il emmènerait Morgan à l'école. Letty n'ayant plus grand-chose à faire, Caren lui avait volontiers donné sa journée. Le vent du fleuve roulait sur la cime des arbres. Un pan de ciel bleu céda la place aux nuages. Caren frissonna.

En regardant le parking, elle remarqua une autre chose pour la

première fois : la voiture de Donovan n'était pas là. Les inspecteurs Lang et Bertrand avaient dû passer la récupérer.

« Gray », entendit-elle dans son dos.

Raymond l'appelait.

Lorsqu'elle quitta le balcon, Abrams était déjà en train de vider les lieux. Il dévala l'escalier, laissant derrière lui une odeur de gel et de cuir humide. Il sifflotait. Les notes traversèrent la maison principale comme un courant d'air frais.

« Ferme derrière toi, tu veux bien ? » lui dit Raymond comme elle franchissait le seuil de la porte. Il était debout derrière le bureau et tenait dans ses mains la photo de lui et de son frère Bobby. Il avait l'air soucieux, tracassé par cette image, qu'il scrutait comme un objet exhumé, quelque chose qu'il faudrait passer des années à épousseter et à déchiffrer. Il reposa le cadre sur le bureau, face cachée. Les mains sur les hanches, il regarda Caren. Il paraissait fatigué mais de bonne humeur. Elle décela une lueur de joie dans ses yeux, bien qu'il tentât, sans conviction, de la dissimuler sous un masque de contrition.

« Bon. Eh bien, il faut croire que je ne peux rien cacher à Lorraine, commença-t-il. Elle avait raison. Autant que je te le dise aussi. Elle disait la vérité sur Belle Vie. » Il attendit une réaction, mais Caren ne broncha pas. Elle voulait qu'il crache le morceau, qu'il prononce les mots à voix haute, ici même, dans l'ancienne maison de son père. « On va vendre, annonça-t-il.

— Quand ça ?

— J'ai parlé avec Jack Beverly au capitol ce matin. On mettra officiellement un terme à notre relation avec le département du Tourisme à la fin du mois. Mais je veux arrêter toutes les opérations bien avant. Groveland reprend la propriété et certains des dirigeants du siège sont déjà en route. Ils sont prêts à faire des plans dès que possible. On attend simplement que cette histoire avec la fille morte soit réglée. »

Il montra le bureau, sur lequel Caren remarqua qu'il avait étalé plusieurs journaux. Elle reconnut le *Donaldsonville Chief*, les quotidiens de Baton Rouge et de Monroe, et même le *Dallas Morning News* et la *Gazette*, de Texarkana. Chacun publiait un petit papier sur la mort d'une travailleuse immigrée, une salariée saisonnière de Groveland. Inés n'était jamais nommée ; c'était le nom de Groveland qui faisait les gros titres.

Mais pour Caren, Inés n'était plus un corps sans nom.

Elle fut prise d'un curieux élan protecteur envers cette femme, même morte, et ne révéla pas à Raymond son secret, à savoir qu'elle avait habité sur ses terres avant de mourir. Elle pressentait qu'il saurait retourner cela en sa faveur et faire d'Inés une délinquante, une fille qui cherchait les ennuis.

Raymond se balançait sur ses talons.

« C'est un léger contretemps, rien de plus, dit-il. Quoi qu'il arrive, la vente aura lieu, Gray.

— Tu vas les laisser tout casser ? »

Qu'elle sous-entende qu'il malmenait le legs familial l'ulcéra ouvertement. « C'était le projet de papa, pas le mien. J'ai fait tout ce que j'ai pu avec cet endroit. Je pense que tu sais que j'ai fait de mon mieux pour préserver l'histoire de Belle Vie. Mais je n'ai aucune envie d'y être enchaîné jusqu'à la fin de mes jours. Je ne sais pas ce que les gens attendent de moi. » Il voulait tellement ne pas être considéré comme le grand méchant dans cette histoire, semblait tellement détester le pouvoir qu'il détenait que Caren s'interrogea sur sa capacité à assumer un mandat politique.

« Je te rappelle qu'on a le mariage Whitman la semaine prochaine », dit-elle, pensant ainsi lui faire comprendre que des contrats avaient été signés. Il fallait aussi penser au personnel. « Ils méritent quand même un peu de considération, une chance de trouver du boulot ailleurs. »

Ils méritaient mieux que ça, pensa-t-elle.

« Le mariage Whitman, oui bien sûr, répondit-il. On terminera en beauté. » Il souriait, à présent, imaginant déjà le tableau. « Tout le monde s'en souviendra. Tu peux dire à Lorraine de mettre le paquet, et c'est moi qui régale. »

Il en faisait trop, pensa-t-elle.

« Oh et puis merde, Gray, reprit-il, gêné. Je sais bien que j'aurais dû t'en parler. J'aurais dû être franc avec toi. Mais l'encre de la vente n'avait pas encore séché et je ne voulais pas aller plus vite que la musique. Tu peux comprendre, non ? »

Pour tout dire, elle ne comprenait pas vraiment.

« Quand vas-tu l'annoncer au personnel ? »

Raymond perdit tout son aplomb ; on aurait dit un adolescent difficile et boudeur. Il prit un crayon et le tapota sur le bureau.

« En fait... Je me disais que c'était à toi de le leur annoncer.

— À moi ?

— Honnêtement, ils ne me connaissent pas, Caren. Pas vraiment. Je viens rarement ici. Je pense que ça se passerait mieux s'ils apprenaient la nouvelle de la bouche de quelqu'un avec qui ils travaillent tous les jours. Quelqu'un qu'ils apprécient. »

Il laissa tomber le crayon sur le bureau et mit ses mains dans les poches de son pantalon en laine. Il se tourna un peu pour admirer la propriété par la fenêtre : la roseraie, l'ancienne école et, au-delà, les champs de canne. Quelque chose, dans sa posture, fit comprendre à Caren que c'était déjà plié. Tout avait été décidé il y a bien longtemps.

« Donc tu vas vraiment être candidat au Sénat ? »

Clancy leva le doigt et faillit le poser sur le visage de Caren, l'agitant devant elle. C'était presque une réprimande. « Attends, Gray, dit-il. On se calme. Rien n'est fait, rien n'a été décidé. Je veux que tu n'en parles à personne, O.K. ? Larry Becht a sa petite idée sur la manière de faire, avec déclaration officielle et tout le baratin. » Il s'arrêta une seconde pour se reprendre. « Et encore, Gray, tout ça, c'est si je me porte candidat. Rien n'est fait », répéta-t-il, essayant de paraître beaucoup plus détendu qu'il ne l'était. Il baissa son doigt tendu et remit les mains dans ses poches. « Je suis en train d'y réfléchir en ce moment, de voir ce qui est le mieux pour la Louisiane. » Il se retourna et, par la fenêtre, regarda de nouveau cette terre enrichie par la canne à sucre, ce paysage luxuriant. « Entre nous, la vérité c'est que... Katrina a été une piqure de rappel. » Il jouait avec ses mots, la cadence et le rythme de sa voix, comme s'il rédigeait un discours politique au fil de la plume. « On ne peut plus demander au littoral de tenir à bout de bras le reste de la Louisiane. Les gens n'aiment pas le dire tout haut, mais cette histoire de pétrole et de gaz ne va pas durer éternellement. Le littoral est à bout de forces. Et ceux qui te disent le contraire te racontent des conneries. C'est tout un mode de vie qui est en fin de cycle, aucun doute là-dessus. Franchement, là-bas, ils perdent des masses de littoral à une vitesse folle. Encore dix ou vingt ans et ces marécages, toute la côte, auront disparu. En revanche, le sucre est là pour durer. L'agriculture rapporte, Gray, depuis toujours. La canne, le coton... Ce sont eux qui ont fait cet État au dix-neuvième siècle... Eh bien, figure-toi qu'ils le sauveront peut-être au vingt et unième. »

Il s'interrompt, tellement emporté par sa réflexion et ses idées sur la manière dont cet argument pourrait soulever les foules que Caren crut qu'il entendait les applaudissements dans sa tête, avant de se rappeler qu'ils étaient seuls dans la pièce. Il inspira une grande bouffée d'air. « Il faut juste qu'on soit moins fermés sur ce qui est possible pour la Louisiane. Cette vente n'est qu'un début. On ne sait pas ce qu'une entreprise comme celle-là peut apporter à notre économie. Et c'est mille fois plus important que de maintenir un énième piège à touristes ouvert.

— Et qu'est-ce que ton père pense de la vente ? »

Raymond lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, mais ne répondit pas directement à sa question. Pour la première fois, elle décela chez lui un semblant de regret.

« Il s'y fera.

— Et Bobby aussi ? demanda Caren, qui se souvenait de l'avoir vu traîner dans les parages, et de son intérêt soudain pour les agissements de son frère. Il a signé, lui aussi ? »

Raymond balaya l'argument d'un geste de la main.

« Bobby n'est pas concerné. Et, n'importe comment, je ne le laisserai

jamais m'influencer sur la moindre décision. Il ne comprend rien aux affaires, ne pense pas à l'avenir ni à ce qui convient le mieux aux gens. Si ça ne tenait qu'à lui, il serait encore en train de dormir dans sa vieille chambre au bout du couloir, dit-il, le doigt pointé vers les chambres en face de la porte du bureau. Il poserait ses fesses et vivrait sur l'argent de papa jusqu'à la fin de ses jours. » Une idée sembla soudain lui traverser l'esprit. Il se retourna d'un coup, faisant sursauter Caren, et lui lança : « Pourquoi ? Il t'a dit quelque chose ? » Elle le regarda fixement. Elle se demanda pourquoi la référence à son frère le mettait dans un tel état.

« Tu ferais mieux de faire gaffe avec Bobby, dit-il.

— C'est drôle, il m'a dit exactement la même chose à ton sujet. »

Raymond leva les yeux au ciel.

Caren tenta encore d'en appeler à son sens de la loyauté. « Lorraine, Pearl, Ennis Mabry... Certains de ces gens travaillent ici depuis plus longtemps que moi. Luis a été choisi par ton père il y a des années de ça. Tu es sûr que tu ne veux pas leur parler au nom de la famille Clancy ? Leur faire comprendre que tu les remercies pour toutes les années qu'ils ont passées à votre service ? » Raymond lui tournait de nouveau le dos, les yeux posés sur les jardins soigneusement entretenus. « Je pense qu'ils le prendront mieux si ça vient de toi », dit-il sur un ton neutre.

C'est à ce moment-là qu'elle comprit.

Raymond Clancy avait besoin d'un complice, d'un messager.

Il voulait que ce soit elle, la Noire, qui annonce la nouvelle au personnel de la plantation.

« Je pense que tu me dois bien ça », reprit-il. C'est reparti, se dit Caren. Deux fois dans la même semaine. « Ma famille a été généreuse avec toi, Gray. Je t'ai donné du boulot quand tu en avais besoin, je t'ai donné un endroit où habiter, et tu sais aussi bien que moi que ma famille s'est occupée de la tienne par bien des aspects. Je n'ai jamais joué là-dessus, j'ai promis à ta mère de ne jamais le faire. Mais je pense quand même que tu me dois au moins ça. »

D'accord, répondit-elle.

« Mais ça ne va pas se faire en douceur, le prévint-elle. On subit énormément de pression. Le personnel est inquiet pour Donovan. Son arrestation nous a tous pris au dépourvu.

— Je sais, c'est un bordel sans nom.

— C'est surtout une erreur. »

Raymond lui lança un curieux regard. Il parut d'abord perplexe, puis troublé, ou alors agacé par le fait qu'il puisse encore y avoir des questions sans réponses dans cette histoire.

« Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Donovan a raconté aux policiers qu'il était là mercredi soir...

— Le rapport que j'ai eu indique qu'il a *volé* une clé.

— Oui, fit Caren. Mais je te jure que ce n'est pas ce que tu crois. Donovan traînait dans le coin depuis des semaines, mais seulement pour pouvoir faire un projet d'études.

— Quel genre de "projet d'études" ? »

Caren observa un silence.

Elle savait comment il réagirait.

« Un film.

— Un *film* ?

— Un long métrage », dit-elle, pensant que ça passerait mieux.

Clancy était de plus en plus agacé. « Mais qu'est-ce que tu dis, Gray ?

— Il y a un épisode historique qui s'est déroulé ici et qu'il aimerait raconter. »

Raymond grimaça.

« Ce n'est pas un mauvais bougre, ajouta Caren, aussi surprise qu'aurait pu l'être Donovan d'entendre ces mots sortir de sa bouche. Il a quelques idées un peu farfelues sur Belle Vie et sur ce que ça représente, mais tu peux quand même comprendre que, pour beaucoup de gens, cet endroit soit... *compliqué*.

— Quel rapport avec la fille qui est morte, Gray ?

— Aucun. C'est bien ce que j'essaie de te dire.

— Je ne comprends pas.

— Les flics font une grosse erreur.

— Je m'en fous. Je n'ai aucune influence sur la manière dont le shérif gère son service. Je ne vois pas ce que vous pensez que je puisse y faire. Le petit jeune a avoué s'être introduit illégalement sur la propriété, nom de Dieu. »

Le doigt de nouveau pointé vers Caren, il ajouta : « Et toi aussi, Gray, tu devrais rester loin de tout ça. Arrête de t'en mêler. Les flics ont déjà un œil sur toi.

— Je te demande pardon ?

— Lang m'a posé des questions à ton sujet. Si je te connaissais bien, ce genre de choses. Alors ne va pas faire une connerie en essayant de protéger ce gamin, d'accord ? Ce n'est pas ton problème. Fais-moi confiance, Gray, parfois la seule façon d'avancer, c'est de se sortir du borbier tant qu'il est encore temps. Ne laisse pas un type comme lui te ralentir. Il n'est pas de la famille. Tu vaux mieux que ça. »

Il fit le tour du bureau et tendit le bras pour tapoter l'épaule de Caren, comme s'il venait de lui adresser un immense compliment. Elle esquiva sa main. Il n'en prit pas ombrage ; il attrapait déjà son manteau.

« Je peux te demander quelque chose ? »

Raymond acquiesça d'un air absent et glissa ses bras dans les

manches.

« Est-ce que ta famille a fini par découvrir ce qui est arrivé à Jason ? »

Raymond leva soudain les yeux. « Jason ? » Caren savait que ce nom lui était familier. De tous les Clancy de Belle Vie, il était le moins attaché à l'histoire du lieu, prenant comme un affront la simple suggestion selon laquelle la magnifique propriété où il avait grandi avait pu servir à autre chose qu'à former un joli cadre pour mariages et soirées chics. C'était le vieux Clancy, son père, quifaisait de la conservation du patrimoine une priorité. Raymond, lui, montrait en public qu'il partageait cette fidélité au passé érigée en principe par la famille, mais en se bouchant le nez.

« Il travaillait pour ton arrière-arrière-grand-père, William Tynan, lui rappela Caren. Il a coupé la canne à sucre en tant qu'esclave, puis a travaillé dans les champs pour Tynan après la guerre.

— En échange d'un salaire, je crois. »

Il voulait insister sur ce point.

Caren hocha la tête. « Exact. Il est resté à la ferme à partir du moment où Tynan est devenu le propriétaire légal de la plantation. Enfin... Jusqu'à ce qu'il disparaisse en 1872.

— Pourquoi est-ce que tu me racontes tout ça, Gray ?

— Tu savais qu'il y avait eu une enquête sur sa disparition ? Un nouveau shérif, un Noir, s'est penché sur la question, convaincu que Jason avait été assassiné.

— Non, je n'ai jamais entendu parler de ça.

— C'est marrant, dit Caren. Moi non plus, je ne savais pas.

— Il faut dire que ça ne date pas d'hier.

— En tout cas, c'est cette histoire-là que Donovan veut raconter. »

Raymond soupira. « Écoute, j'irai voir Lang pour m'assurer qu'ils explorent bien toutes les pistes. On ne négligera rien. »

Il s'approcha de la porte.

« Une dernière chose, dit-il. Quand les dirigeants de Groveland passeront ici, je veux que tu prépares une visite VIP pour leurs familles. Qu'ils voient la plantation de près, l'histoire et tout le bazar. Je veux qu'ils aient un bon aperçu de l'endroit avant de prendre leur décision et qu'ils voient s'ils envisagent de préserver au moins une partie de la plantation — la grande maison ou la bibliothèque. Papa le souhaiterait. » Il boutonna son manteau de laine. « Et tu parleras au personnel ? »

Elle hocha la tête.

Raymond eut l'air profondément soulagé.

« Je savais que tu ne me laisserais pas tomber. Je sais que tu es reconnaissante de tout ce que les Clancy ont fait pour toi et les tiens. » Il lui toucha encore l'épaule en sortant. Elle le regarda partir, heureuse

du silence qui suivit son départ. Elle resta seule dans le bureau, qui serait le sien tant que Belle Vie vivrait. Pendant quelques instants, elle essaya d'imaginer la plantation détruite, la maison et le jardin, la cuisine et les pavillons, la bibliothèque, l'école et les chênes centenaires — tout ça ratiboisé. Les quartiers des esclaves, aussi, rasés pour laisser la place à des champs de canne qui s'étendraient jusqu'au Mississippi. Seul le vent resterait. Elle ne savait pas ce qu'elle dirait au personnel, ni quand elle le dirait. Mais elle avait une certitude : Leland Clancy n'aurait jamais délégué ses adieux.

Il y avait une personne à qui elle devait l'annoncer en premier.

Le cimetière de Rose Hill se trouvait sur l'autre rive du fleuve, à la frontière entre les paroisses d'Ascension et de Livingston. Helen disait toujours qu'elle ne voulait pas être enterrée dans une crypte. Elle voulait reposer sur une hauteur, dans le nord, auprès des siens. Il y avait un emplacement pour Caren également, lui avait-elle dit, un endroit sous une rangée de pins, à droite de la pierre tombale en granit de sa mère que Caren avait achetée avec sa première paie de Belle Vie, pour remplacer celle en béton poli installée en son absence.

C'est fait, Mère.

Ils ferment Belle Vie pour de bon, dit-elle.

Elle ne s'assit pas, elle ne voulait pas s'attarder, craignant de ne plus jamais se relever. Elle resta donc devant la tombe et balaya les aiguilles de pin et la poussière à mains nues. Elle dit à sa mère ce qu'elle avait à lui dire, ce qui l'amenait ici au moins plusieurs fois par an. Elle voulait lui dire, une fois de plus, qu'elle était désolée.

Elle essaya d'imaginer Helen en train de l'écouter.

Elle essaya d'imaginer ses longues jambes minces, ses genoux osseux qui pointaient sous son tablier, sa manière d'enfoncer ses doigts dans le bas de son dos quand elle réfléchissait, étirant le temps entre deux cigarettes. Caren aurait donné n'importe quoi pour l'entendre rire une dernière fois.

Mais ce qui lui revenait en mémoire, la plupart du temps, c'était leur dispute, le dernier jour où elles s'étaient parlé. Helen était encore à la cuisine, au service des Clancy. Caren, elle, était en première année à la fac de droit de Tulane, aux frais de sa mère, du moins le pensait-elle. C'était comme ça qu'Helen lui avait présenté les choses, bien sûr, lui disant qu'elle avait travaillé aussi dur qu'elle, passé sa vie sur la plantation, tout sacrifié pour permettre à sa fille de suivre des études. Elle voulait que Caren décroche son diplôme de droit, elle aimait savoir que la chair de sa chair était du bon côté des choses, remettait le monde sur le droit chemin. Elle ne voyait rien de plus important pour les Noirs, disait-elle, que d'avoir quelqu'un dans la famille capable de mener sa barque entre les écueils de règles qu'ils n'avaient

jamais édictées. « C'est comme ça qu'ils te volent. »

Chaque famille, disait-elle, avait besoin d'un avocat en son sein.

Et : « Un jour tu comprendras pourquoi j'ai agi comme ça. »

« Tu m'as menti », lui avait dit Caren, ce fameux dernier jour.

Elle venait de découvrir que ce n'était pas l'argent d'Helen. Depuis le début.

C'était celui de Leland Clancy... Et Caren n'était qu'une énième assistée.

Raymond, lors d'une visite à Belle Vie, avait vendu la mèche. Pendant des années, Helen avait insisté auprès de Leland pour qu'il finance les études de Caren, lui rappelant que c'était lui qui lui devait quelque chose... Ce que Caren n'avait jamais su. « Tu m'as menti, répéta-t-elle à sa mère, dans la cuisine.

— Oh, ma petite », répondit Helen avec un geste de déni. Elle était debout devant la table basse en vinyle où Lorraine, encore aujourd'hui, aimait préparer les légumes et hacher les oignons. Ce que disait Caren était absurde, elle coupait les cheveux en quatre et ne comprenait rien à rien. « Tu termines tes études de droit, Caren, et on n'en parle plus. »

Or Caren ne s'y résigna pas.

Toute cette histoire la rendait malade de honte, la faisait se sentir aussi minuscule et inutile que quand Bobby avait arrêté de jouer avec elle, cessant de la considérer comme une égale, ou quand, souvent, elle avait été interdite de séjour dans la grande maison. Elle ne voulait pas de l'argent des Clancy, de la charité d'un propriétaire de plantation. Ce n'était pas une façon de commencer ce qu'elle imaginait être une nouvelle vie, libérée du fardeau d'un héritage qu'elle n'avait jamais demandé, libérée des contraintes d'un monde qui plaçait toujours au sommet des gens comme les Clancy.

« Écoute-moi, 'Cakes, lui dit sa mère. Belle Vie est à *toi*. C'est à toi, aussi. »

Caren la regarda fixement, sans comprendre.

« Ces gens-là n'ont pas plus de droits sur cet endroit que quiconque de notre famille. Et ne va pas croire que Leland Clancy ne le sait pas. Il n'est pas bête, M. Clancy... Il sait très bien qu'il est arrivé ici grâce à la sueur des autres, que le chemin vers cette grande maison était tout tracé pour lui, sans qu'il ait à remuer le petit doigt. Alors maintenant tu avances et tu le laisses nous rendre un peu de ce qu'il a pris. »

Caren secoua la tête.

Elle pouvait se débrouiller toute seule, dit-elle. C'était la protestation véhémement d'une jeune femme qui mettrait des années à comprendre la vraie force de la famille et l'impossibilité d'échapper à ses liens, d'oublier vraiment d'où l'on vient.

Ce jour-là, dans la cuisine, elle s'était montrée dure et puérile.

Elle avait bien fait comprendre à sa mère qu'elle ne serait jamais comme elle.

Elle ne serait pas accrochée à cet endroit jusqu'à la fin de ses jours.

« Si, tu verras », lui avait répondu Helen, juste avant que sa fille tourne les talons et s'en aille.

La boîte n'avait jamais quitté l'étagère supérieure de son placard depuis le retour de Caren à Belle Vie quatre ans plus tôt ; elle l'avait posée là le jour même où Morgan et elle s'étaient installées. Helen l'avait soigneusement rangée et l'avait fermée à l'aide d'un morceau de ruban violet, dont une bobine, Caren s'en souvenait, se trouvait au fond du nécessaire à couture de sa mère, au milieu des boutons et des perles. Helen l'avait emballée comme n'importe quel cadeau qu'elle aurait pu faire à sa fille unique et l'avait confiée à Lorraine en lui faisant promettre de la donner à Caren au cas où elle devrait quitter ce bas monde plus tôt que prévu. Caren avait reçu la boîte dans cet état-là et en avait toujours protégé le contenu, principalement en ne l'ouvrant jamais. Elle n'avait essayé qu'une fois, mais le chagrin l'avait submergée — d'autant plus puissant qu'elle n'avait pas trouvé les mots pour l'exprimer. Simplement, il l'enveloppait de tous les côtés, il planait dans l'air comme le parfum de sa mère.

Elle l'avait donc refermée et mise de côté.

Tout ça, c'était des années en arrière, chez eux, à Carrollton.

La boîte avait fini par l'accompagner jusqu'au duplex de Lakeview et, dans les jours qui avaient précédé l'ouragan, celui qui lui avait définitivement fait quitter La Nouvelle-Orléans, ç'avait été un des rares objets qu'elle avait emportés — posé sur le siège passager de sa Volvo. Elle l'avait tenue dans ses mains au moment de franchir, de nouveau, la porte de Belle Vie. Ainsi, sa mère était restée à ses côtés pendant des années.

En haut, Caren ferma la porte de sa chambre.

Elle posa la boîte aux motifs cachemire au centre de son lit, tira sur les extrémités élimées du ruban violet et les regarda se défaire, puis tomber de part et d'autre. Lentement, elle souleva le couvercle carré. À l'intérieur, l'air était très froid, comme si les souvenirs avaient été enfermés dans de la glace. Elle sentit ses doigts se raidir lorsqu'elle retira le bout de papier posé au-dessus. C'était un bulletin scolaire, celui de son premier semestre à Dillard, quand elle prenait encore la peine de les envoyer à sa mère. Dessous, une coupure de journal sur le centre d'aide juridique à La Nouvelle-Orléans et son partenariat avec l'université de Tulane — un article où figurait le nom de Caren, souligné au crayon par sa mère. *Caren Gray*. Plus loin dans le temps, il

y avait aussi des programmes de football américain au lycée, alors que Caren n'avait jamais ni joué ni soutenu les équipes ; une carte postale qu'elle avait confectionnée pour sa mère en sixième ; et pratiquement toutes ses photos de classe, chaque année voyant son visage s'allonger un peu plus. Sa bague de lycée était là, ainsi qu'une paire d'anneaux d'oreilles en or plaqué et une chute de tissu de la robe que sa mère et elle avaient voulu confectionner quand elle n'avait que six ans. Elle avait choisi le tissu elle-même, vert avec des étoiles jaune vif aux contours dorés. Elles en avaient acheté des mètres et des mètres.

Elle sourit.

Ce mouvement soudain libéra ses larmes.

Elles tombèrent en grosses gouttes épaisses, constellant le tissu coloré.

Caren posa chacun des objets sur son dessus-de-lit patchwork, l'histoire de sa vie dispersée comme autant de pièces de puzzle. Puis... Tout au fond de la boîte, elle trouva un cahier de marque Big Chief, à lignage double, exactement comme celui qu'elle utilisait enfant. Les pages en étaient presque toutes vierges ; le cahier faisait plutôt office de chemise en accordéon. Il contenait des dizaines de photos et de feuillets, dont certains maladroitement enveloppés dans des sachets à sandwich en plastique pour protéger le papier fin jaunissant. Caren tomba sur des photos de ses grands-parents, une coupure de presse annonçant leur mariage en 1938 et un bout d'enveloppe à l'arrière duquel son grand-père avait essayé de calculer sa part dans les profits sucriers de la plantation en 1946, sa paie de fin de récolte indexée sur l'argent gagné par les Clancy.

L'un après l'autre, Caren feuilleta tous les documents rangés dans le cahier.

Une fois de plus, elle eut la sensation de remonter dans le temps.

Presque à la fin du cahier Big Chief, elle tomba sur un document qui lui coupa le souffle. C'était un vieil article, fin et fragile comme une feuille d'automne desséchée et presque oubliée par le vent. L'article, daté de juin 1871, était tiré d'une publication intitulée *Negro Advocate*.

DEMANDE DE RENSEIGNEMENT

Jason, vingt-neuf ans, de la plantation de Belle Vie, paroisse d'Ascension, Louisiane, souhaite offrir une récompense de 30 dollars pour tout renseignement concernant une certaine Eleanor, vingt-sept ans, vendue à Belle Vie le 4 août 1859, vue pour la dernière fois dans l'enclos de Geoffrey Pullman, de Baton Rouge. Tout renseignement sera transmis à Mlle Nadine Woods, à l'école de la plantation. Merci par avance et Dieu vous bénisse.

Caren, le journal entre ses mains, sentit son cœur se serrer.

C'est donc pour ça qu'il était resté, pensa-t-elle.

Pour *elle*.

Pour Eleanor.

Il était resté sur la plantation longtemps après la guerre car c'était le seul endroit où Eleanor aurait pu le trouver ; après toutes ces années, il attendait sa femme. Elle avait été vendue, Caren s'en souvenait, juste avant la guerre de Sécession, et Jason ne pouvait pas savoir à qui... et n'avait personne à qui le demander. M. Duquesne était mort avant même que les soldats du Nord aient atteint Belle Vie : son cœur avait lâché quand il avait appris que La Nouvelle-Orléans était tombée entre leurs mains. Le Roy, son seul fils, fut tué peu de temps après, à la première bataille de Donaldsonville. La fille du couple Duquesne, Manette, avait fui la fêrule grossière et grotesque des soldats yankees en quittant définitivement Belle Vie, ce qui avait permis à Tynan, le lointain ancêtre des Clancy, de récupérer la propriété. Des archives avaient été laissées sur place, bien sûr. Caren les avait consultées. Mais elle savait lire, contrairement à Jason. En tout cas pas sans aide.

Nadine Woods était la femme de couleur qui enseignait aux anciens esclaves dans l'école de la plantation.

Elle avait instruit Jason.

Avec le temps, pendant que Jason attendait le retour de sa femme, leurs liens se renforçèrent, ce qu'attestaient les dizaines de lettres que Caren trouva dans le cahier de sa mère — des lettres où Mlle Nadine disait toute sa tendresse pour son élève et reconnaissait qu'elle aussi eût préféré avoir connu Jason dans d'autres circonstances. Elle le décrivait comme raisonnable et fort. Il disait qu'elle était intelligente et avait un regard gentil, dans la seule lettre écrite de sa main maladroite ayant subsisté.

Tout cela, Helen avait voulu le transmettre à Caren. Y compris ses propres notes manuscrites, griffonnées sur quelques pages à la fin du cahier, quand elle avait voulu rapporter les récits transmis de génération en génération, jusqu'au dernier Gray sur terre. Jason, avait-elle donc noté, vécu à Belle Vie jusqu'à l'automne 1872, jusqu'à la saison de la coupe. Puis il disparut. Ce printemps-là, Eleanor était rentrée de manière aussi soudaine qu'inattendue pour tenter de refaire sa vie avec un homme qu'elle n'avait pas vu depuis des années. Et lorsqu'un soir elle ne le vit pas revenir à la maison, elle répéta à qui voulait l'entendre qu'il n'était pas parti comme ça, qu'il n'avait pas pu l'abandonner après toutes ces années de séparation et tout ce qu'il avait fait pour la retrouver. Difficile de déterminer ce qu'elle savait de la relation spéciale entre Jason et l'institutrice. Mais Mlle Nadine ne savait pas non plus ce qu'était devenu Jason. Tynan, son employeur, était la dernière personne à l'avoir vu vivant. Il disait que Jason avait quitté les champs, un beau jour.

Caren passa son doigt sur l'écriture de sa mère, sentit les bosses et les creux là où le stylo d'Helen s'était enfoncé dans le papier quadrillé. Ensuite, elle ouvrit la dernière page du cahier.

Là, calée entre deux feuilles de papier paraffiné, elle tomba sur une carte de la plantation. Curieux, se dit-elle en examinant le papier fin.

La carte devait remonter à plus d'un siècle ; certains éléments lui en étaient presque inintelligibles. Dans le coin supérieur gauche, il y avait un croquis grossier de la vieille remise à calèches, rasée depuis plusieurs décennies, qui n'avait jamais figuré sur la moindre carte des lieux après la guerre de Sécession. Il y avait d'autres détails que Caren n'identifia pas — notamment le dessin à la main d'une structure de trois mètres soixante-cinq sur quatre mètres vingt-cinq située juste derrière les quartiers des esclaves. D'une main raide, quelqu'un avait noté la phrase : « Construit par moi, août 1872. » La carte était signée de la même écriture... *Jason*. À en croire cette carte, la structure qu'il avait construite quelques mois avant sa mort se trouvait exactement sur le bout de terrain derrière le village des esclaves, là même où, depuis des années, l'herbe refusait de pousser.

Le mardi, Danny ne se présenta pas à Belle Vie.

Le mercredi, Caren décida de le retrouver. Elle prit sa voiture et roula vers le nord.

L'université de Louisiane était installée au bord du Mississippi, juste au sud du capitol. Le joli campus, bien entretenu sans être austère, était parsemé çà et là de vieux chênes vénérables et robustes, un peu comme ceux de Belle Vie. Il y avait des pelouses vertes et plates, ainsi que des trottoirs bordés de fleurs violettes et roses, des dizaines de bâtiments en briques rouges, enfin une tour de guet qui atteignait presque les soixante mètres. En arrivant, ce matin-là, Caren eut du mal à croire qu'elle n'avait pas mis les pieds sur un campus depuis aussi longtemps. Elle se gara derrière le Foster Hall — non loin, lui dit-on à l'entrée principale, du siège du département d'histoire, où elle pourrait trouver Danny Olmsted.

Le Himes Hall était un bâtiment de style espagnol avec une allée à ciel ouvert sur un côté, séparée d'un jardin par une imposante arcade. D'après l'annuaire dans le hall, le bureau de Danny était au premier étage, porte n° 209. Celle-ci était fermée, mais pas à clé. Caren toqua et poussa doucement la porte. À l'intérieur, derrière un bureau en aluminium couvert de dossiers en papier cartonné, de feuilles et de menus de plats à emporter, Danny était debout, penché au-dessus de son ordinateur portable, les yeux rivés sur l'écran. Dans son dos, le rebord de la fenêtre était constellé de cigarettes écrasées. Danny leva les yeux une fraction de seconde, puis une seconde fois. Caren Gray était sans doute la personne qu'il s'attendait le moins à voir dans son bureau.

« Bonjour », dit-il — nerveusement, pensa Caren.

Très délicatement, elle sortit la carte, toujours dans son papier

paraffiné, du cahier Big Chief de sa mère. « Vous avez déjà vu ça ? » Danny hésita un instant, ne sachant pas vraiment quelle était la raison de sa présence. Il jeta un coup d'œil derrière elle, vers le couloir, comme inquiet à l'idée d'être vu, puis tendit la main vers la carte de la plantation. Il l'étudia un long moment. Caren entendit des semelles couiner sur le lino du couloir. Il faisait sombre, l'air était chargé d'une lumière grise. Sans jamais détacher ses yeux de la carte, Danny alluma sa lampe de bureau et s'affala sur le fauteuil à roulettes derrière lui.

« Où avez-vous trouvé ça ? »

— Qu'est-ce que c'est ? »

Il la regarda. « Où avez-vous trouvé ça ? »

— Elle a été dessinée l'année où Jason a disparu », dit-elle en lui montrant le verso de la carte, où figurait le sceau fédéral du bureau foncier de La Nouvelle-Orléans. Daté de novembre 1872, il était contemporain de la disparition de Jason.

Danny fit de la place sur son bureau.

Il posa la carte pour l'étudier de plus près.

« J'aimerais la garder.

— Non. »

Cette carte était la sienne.

Sa mère y avait veillé.

Danny se mordillait l'ongle du pouce en secouant la tête. « Non, je ne l'avais jamais vue. »

Caren s'approcha du bureau et reprit la carte, à l'abri entre ses mains.

« Je suis au courant pour le film, dit-elle.

— Ah », répondit Danny avec un sourire espiègle. Il paraissait à la fois un peu intimidé et amusé, comme si toute cette histoire n'était rien de plus qu'une farce. « Les gens allaient bien finir par l'apprendre, tôt ou tard.

— Vous savez qu'il est en prison à cause de ce foutoir. »

Danny devint livide. « Quoi ? »

— Les flics savent qu'il était à Belle Vie le mercredi soir.

— Mais ils ne peuvent pas croire une seule seconde qu'il a quelque chose à voir avec la fille ?

— Il est en *prison*. »

Danny attendit quelques secondes. « J'avais un mauvais pressentiment.

— Vous l'avez foutu dans un merdier pas possible, Danny.

— *Moi ?*

— Ce n'est pas vous qui avez écrit ce script ?

— Oh là, non... Enfin, j'ai effectué une partie des recherches. Je pense que ça paraît assez évident. Mais c'était un projet de Donovan. Du début jusqu'à la fin. »

Il n'en revenait pas. « Je me disais que ce n'était pas la bonne histoire à raconter. Je lui ai expliqué que c'était une erreur.

— Pourquoi ?

— Eh bien... Ça finit mal.

— Comment ça ? »

Caren se rappela alors le mémoire universitaire de Danny, qui s'arrêtait brusquement à la page 25. Elle lui demanda : « Pourquoi n'avez-vous jamais terminé votre thèse ?

— Ce n'est pas que je *ne l'ai pas* terminée, fit-il sur un ton grandiloquent. J'ai simplement changé de sujet.

— Mais *pourquoi* ? »

Il poussa un soupir agacé. « Franchement, l'histoire de Jason est fascinante. En tout cas c'est comme ça qu'elle m'est apparue au début. Mon champ d'étude porte sur tout ce qui concerne le travail après l'Émancipation. Et je découvre un homme, un ancien esclave, qui décide de rester sur la même plantation, mais sous contrat. Certains éléments prouvent qu'il a voulu rassembler les autres travailleurs dans une sorte de coopérative, afin d'augmenter leurs salaires. Il cherchait un moyen de participer davantage aux profits et d'obtenir une véritable propriété. De ce point de vue-là, il était en avance sur son temps. Tout à coup, il disparaît. Assassiné, pense-t-on. Et voilà que débarque un Noir, le shérif nouvellement élu, en charge de l'enquête. Un homme qui est la preuve vivante que les anciennes règles ne s'appliquent plus et que la mort d'un Noir ne restera pas impunie. Il y a là une belle matière à étude, c'est sûr. Donovan s'est complètement emballé autour de cette idée d'un Noir aux commandes, quoi... Six ans après l'abolition de l'esclavage ? Il n'en avait jamais entendu parler. » Danny mit la main dans la poche de son pardessus, posé sur son siège, pour en sortir une cigarette et un briquet en plastique. « Mais je n'irais pas jusqu'à dire que c'est un moment-phare dans l'Histoire des Noirs américains. »

Dehors, la lumière changea de couleur et de direction, envoyant d'épaisses ombres noires sur la moquette terne.

Danny alluma sa cigarette et recracha la fumée vers le plafond.

« Entre nous, ce type a été chassé de son mandat.

— Le shérif ?

— Il s'est même chassé tout seul, à vrai dire, en insistant pour qu'il y ait une inculpation.

— Il savait ce qui était arrivé à Jason ?

— Eh bien, ça dépend à qui vous posez la question. On a vraiment l'impression qu'il avait trouvé quelque chose, comme si l'affaire était pliée. Mais il est apparu que c'était une embrouille autour d'un cœur brisé. »

Il roula les yeux et secoua la tête, affligé par le tour mélodramatique

des événements, comme si cette histoire l'avait personnellement déçu.
« Il s'est avéré que Jason était en plein milieu d'un triangle amoureux.
Sa femme, Eleanor...

— Et l'institutrice, compléta Caren.

— Ce n'est pas tout à fait mon domaine de recherche. »

Danny posa les yeux sur son ordinateur portable, réagissant à une sorte d'appel de l'écran. « Dans la paroisse, tout le monde était à peu près d'accord pour dire que Jason avait foutu le camp avec l'une ou l'autre. Ou que peut-être une des femmes, jalouse, l'a buté.

— Mais Sweats, lui, n'y croyait pas. »

Danny confirma d'un signe de tête et tira sur le bout de sa cigarette.
« Et il s'est ridiculisé... Il a prêté le flanc aux accusations selon lesquelles il ne savait pas ce qu'il faisait et n'était pas assez compétent pour être shérif », dit-il en crachant la fumée.

« Le problème, reprit-il, c'est que le corps de Jason n'a jamais été retrouvé. Il n'y avait même aucune preuve d'un quelconque crime. Et assurément aucun mobile évident pour étayer la thèse criminelle, celle du shérif, pour qui l'assassin n'était pas une des deux femmes avec lesquelles fricotait Jason. Il jurait que Jason avait été tué avec son propre couteau à canne, prêté par son patron. Il n'en démordait pas. Il était entêté, disaient certains. Il voulait même traîner Tynan devant les tribunaux pour assassinat. »

Caren sentit son cœur se serrer.

Elle n'était pas certaine d'avoir bien entendu.

« William Tynan ? » demanda-t-elle.

Danny acquiesça.

« L'arrière-arrière-grand-père de Raymond Clancy ?

— Oui. »

Raymond lui avait menti, pensa-t-elle.

Avant même de retrouver Belle Vie et de regagner la petite salle des archives, elle avait l'intuition, détestable, qu'il lui avait menti en prétendant ne rien savoir d'une quelconque enquête sur la disparition de Jason. La salle était exactement comme elle l'avait laissée. Les papiers étaient toujours là, posés sur la table basse en bois, au centre de la pièce. Les dossiers d'esclaves et les actes de vente, les revenus de la terre, les vieilles photos de récoltes, abîmées, les visages impassibles des métayers et des ouvriers agricoles. Pendant qu'elle cherchait dans les tiroirs, les innombrables classeurs et autres serviettes en cuir, elle eut de nouveau l'impression que certains documents manquaient — non seulement des actes de propriété, mais des pages entières du journal de William Tynan. Désormais il lui semblait évident que ce n'était pas simplement le fait de négligences dans la conservation des archives, mais que quelqu'un était venu arracher, page après page, des pans entiers de l'histoire de Belle Vie, en effaçant les parties gênantes — par exemple le fait que l'arrière-arrière-grand-père de Raymond Clancy avait été suspecté dans la mort d'un des aïeux de Caren. L'idée donnait le tournis. Elle se demanda quels autres mensonges Raymond avait bien pu proférer.

Lentement, méticuleusement, elle rangea tous les papiers. Un par un, elle remit en ordre les documents et les archives historiques pour les laisser dans l'état où elle les avait trouvés.

Eric était dans le salon.

Assis sur le canapé en cuir, il tenait dans ses mains les bulletins scolaires de Morgan. Il voulait lui faire comprendre qu'il était sérieux. Il emmenait leur fille loin d'ici. Il s'était changé, troquant son costume froissé pour un pantalon de toile et un tee-shirt bleu foncé, l'un et l'autre bien propres et repassés, sans doute achetés en ville. Il était penché en avant, les coudes sur les genoux. « Caren, dit-il à voix basse. Écoute, ce qui s'est passé entre nous, hier... » Les mots arrivèrent au cerveau de Caren. C'était une perche, elle le savait — libre à elle de la saisir au vol. Mais maintenant c'était elle qui ne pouvait pas en parler. Elle était encore sous le choc d'un éventuel mensonge de Clancy.

Quelqu'un frappa à la porte de la bibliothèque.

Des coups timides d'abord, puis forts, enfin de plus en plus violents.

Eric se leva, mais ce fut Caren qui ouvrit la porte. Pearl était là, pantelante, à bout de souffle. Elle avait couru depuis la cuisine, chargée d'un message urgent de la part de Lorraine. Il y avait du nouveau au tribunal. Donovan passait devant un juge.

Caren se tourna vers Eric.

« Ils l'inculpent », dit-elle.

Eric hocha la tête et attrapa ses clés de voiture.

Le juge était une femme noire à la peau claire, corpulente, avec un collier de perles serré autour du cou. D'après la plaque qu'elle portait épinglée à la poitrine, elle s'appelait Jonetta Pauls. C'était un juge itinérant, qu'on avait fait venir exprès pour l'occasion, à savoir la lecture officielle des charges retenues contre Donovan James Isaacs. Eric et Caren s'assirent au premier rang. Lorraine était venue de son côté et avait pris un siège derrière eux. La salle était petite, comme une miniature d'un tribunal vu à la télévision. Les murs étaient couverts de lambris et les petites lampes sur les bureaux ne fonctionnaient pas, noyées sous la lumière blanche et crue des néons qui bourdonnaient au plafond. Caren promena son regard autour de la salle. Betty n'était pas là, ce qui n'était pas bon signe. Elle ne voyait pas ce qui avait pu empêcher Betty Collier d'aller voir son petit-fils.

Donovan avait une mine épouvantable.

Lorsqu'il arriva, escorté par deux policiers armés, il était menotté et gardait la tête baissée, le menton contre le sternum. Sans un coup d'œil pour la salle, ne croisant le regard ni de Caren ni des autres, il restait raide comme un piquet et secouait la tête chaque fois que son avocat lui glissait un mot à l'oreille. Il n'était pas rasé, ses cheveux étaient tout emmêlés ; Caren se fit la réflexion, terrible, qu'il avait été maintenu en cellule ces derniers jours à seule fin de le vieillir, de le boucaner comme un morceau de viande, de le faire davantage ressembler au voyou qu'on était venu inculper. C'était une belle illustration de la manière dont une arrestation peut parfois fonctionner à rebours, transformant n'importe quel individu en criminel. Elle souffrait pour lui.

Eric lui donna un petit coup de coude et demanda pourquoi elle n'avait pas transmis à Donovan, ou à sa grand-mère, la liste des avocats qu'il avait conseillés. C'est alors que Caren, pour la première fois, regarda longuement l'homme chargé de défendre Donovan. Elle l'avait pris pour un avocat commis d'office ; à présent, elle ne savait plus trop. Il devait avoir cinquante-cinq ans et il était bien habillé, trop bien, se dit-elle, pour travailler dans les environs. Son visage lui disait vaguement quelque chose, sans qu'elle réussisse à le remettre. Il paraissait trop grand, et d'un port trop altier, pour ce petit tribunal de

province. Du début à la fin, il garda une main jalousément posée sur l'épaule de Donovan. Où diable l'avait-elle vu ?

D'abord, il y eut la lecture de l'acte d'accusation.

Le greffier se leva et déclara solennellement : « État de Louisiane contre Donovan James Isaacs, lequel, conformément à l'article 14, alinéa 30, du code pénal de la Louisiane, est ici accusé d'assassinat. »

« Quoi ? fit Caren en se tournant vers Eric. Mais qu'est-ce qu'ils ont fait de la violation de propriété ? »

Eric secoua la tête. « Ils ont dû trouver autre chose.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Eric ? »

Tout à coup, elle se sentit écoeurée, échauffée par un coup de sang. Elle défit son blouson, l'éloignant de sa peau moite.

Le juge demanda : « Que plaidez-vous, jeune homme ? »

L'avocat de Donovan lui serra l'épaule et voulut lui murmurer quelque chose à l'oreille.

Mais Donovan n'arrêtait pas de secouer la tête. « J'ai tué personne, juge. »

On lui refusa la libération sous caution ; son avocat n'offrit guère de résistance. Caren avait beau savoir qu'il n'aurait de toute façon pas pu l'obtenir, elle fut gênée par la manière dont l'avocat n'essaya même pas de se battre. Qu'est-ce que c'était que ce type ? Pendant qu'elle assistait à l'ensemble de la procédure — la paperasserie officielle, l'échange des calendriers pour fixer une date de procès —, elle réfléchit au pétrin dans lequel ce garçon s'était fourré, tout à son envie de reprendre une vieille histoire à travers son projet de film.

Soudain, elle pensa à quelque chose et faillit tomber de son siège.

Exactement.

Donovan avait tourné un film. Il avait donc loué de *l'équipement vidéo*.

Elle se leva au moment où les policiers commençaient à le raccompagner dehors. Il regarda d'abord Lorraine, puis Caren, au premier rang de la salle. Il avait les yeux gonflés et rouges. Caren comprit qu'il pleurait. « Mademoiselle Caren, lui lança-t-il. Dites à ma grand-mère que ce n'est pas moi qui ai fait ça. Dites-lui que je n'ai rien à voir avec cette histoire. »

Caren était toujours debout. « Où sont les cassettes, Donovan ? »

Les cassettes.

Elle ne comprenait pas comment elle n'y avait pas pensé plus tôt.

Ces cassettes étaient une preuve à portée de main. Depuis le début.

« Donovan... Où sont les cassettes ? »

Les deux policiers et Donovan étaient maintenant en train de quitter la salle. Son avocat avait posé une main sur son dos et le poussait vers la sortie. Caren l'interpella une deuxième fois. Il se retourna et jeta encore un coup d'œil vers elle. Leurs regards se croisèrent et, l'espace

d'une seconde, elle se dit qu'il avait compris. « Allez chez ma grand-mère, répondit-il tandis que les flics le ramenaient en cellule. Dites-lui que ce n'est pas moi. »

Lorsque Caren se présenta chez Betty Collier une heure plus tard, celle-ci était dans son jardin, en robe de chambre et en pantoufles. Malgré ses quatre-vingt-deux ans, elle était à genoux, en train de tasser la terre autour d'une petite plate-bande de primevères et d'alyssons maritimes, et secouait la tête toute seule. En entendant le moteur de la voiture de location s'arrêter, elle leva aussitôt les yeux. Cependant, la vue de Caren ne la rassura pas plus que celle de l'état de son jardin. Caren demanda à Eric de l'attendre dans la voiture et quitta le siège passager. Elle entendit Betty grommeler dans son coin et remuer la terre noire en tous sens. « Regardez-moi ça, disait-elle. Regardez-moi ce qu'ils ont fait à mon jardin. Aucun savoir-vivre, tous autant qu'ils sont. » Elle parlait des policiers, dit-elle. Ceux qui avaient déboulé chez elle le matin même, mandat de perquisition en main ; ils s'étaient comportés comme des mufles, retournant ses affaires et piétinant les fleurs du jardin. « Regardez-moi ce bazar, dit-elle d'une voix qui se muait en une plainte aiguë.

— Les inspecteurs Lang et Bertrand sont venus ici ? »

Caren se rappela la phrase d'Eric au tribunal, comme quoi les policiers avaient dû découvrir autre chose au sujet de Donovan, leur permettant de passer de la simple violation de propriété à l'assassinat.

« Je sais pas qui c'était », répondit Betty.

Elle voulut relever une tige de primevère jaune couchée par terre mais, lorsqu'elle la toucha, la fleur tout entière lui resta dans la main, jusqu'aux racines. Betty baissa la tête et se mit à pleurer. « Je suis folle de rage, dit-elle, ses yeux noirs perçant derrière les nombreux plis de sa peau cuivrée. Si je pouvais, je lui mettrais une bonne fessée. »

Il était difficile de savoir qui l'avait le plus blessée : les policiers ou son petit-fils, auquel elle semblait reprocher de s'être mis dans ce pétrin et d'y avoir entraîné sa maison. Caren s'agenouilla à côté d'elle et prit gentiment son coude pour l'aider à se relever. Betty chercha la main libre de Caren et, l'ayant trouvée, la serra si fort que Caren tressaillit. Elle avait l'impression que Betty s'accrochait à la vie. Elles regagnèrent ensemble la maison. Dans la cuisine, la vieille dame se débarbouilla devant l'évier en porcelaine et se sécha les mains à l'aide d'une vieille serviette jaune suspendue à la poignée d'un réchaud à gaz antédiluvien. Puis, de l'autre côté du plan de travail, elle attrapa une bouteille ouverte de bourbon Maker's Mark. « Pour mes nerfs », expliqua-t-elle. Elle en versa deux doigts dans une tasse à café ébréchée et but lentement. Caren lui demanda deux fois pourquoi elle n'était pas allée au tribunal, mais Betty ne répondit pas. Elle posa sa

tasse sur le plan de travail carrelé et chercha un mouchoir dans la poche de sa robe de chambre. Elle se moucha et, de la même poche, tira un document de deux pages pliées qui portait le tampon du tribunal de la paroisse. « Là, dit-elle. Ils sont venus avec ça. »

Le mandat était signé par le même JUGE JONETTA PAULS et, au-dessous, l'INSPECTEUR NESTOR LANG. Caren lut la liste des objets susceptibles d'être mis sous séquestre, avec autorisation officielle, au 168, Crescent Place, Donaldsonville, LA 70346. Le tout premier objet signalé était un couteau d'une longueur d'au moins vingt centimètres, avec un manche en bois — PLUS CONNU SOUS LE NOM DE « COUTEAU À CANNE ». Puis venait la liste d'à peu près tous les vêtements en mesure d'appartenir à un homme de l'âge de Donovan, à ceci près que les inspecteurs devaient se limiter aux habits tachés de sang, aux chaussures et objets maculés de terre et d'herbe. Il n'était question ni de cassettes vidéo, ni même d'exemplaires du scénario inachevé de Donovan, ce fameux projet d'études, avait-il dit aux policiers, qui l'avait poussé à se rendre à Belle Vie après la fermeture. Soit les policiers ne le croyaient pas, soit ils n'avaient pas saisi l'importance de son aveu.

Caren, elle, savait ce que ces *cassettes* voulaient dire.

Devant le plan de travail, Betty finit sa tasse de bourbon.

Caren lui demanda si elle avait vu ce que les inspecteurs avaient emporté.

La vieille femme secoua la tête. « Tout ce bazar et ils sont repartis sans rien. Pas le moindre foutu objet. » Caren se retourna pour inspecter l'intérieur de la maison, qui n'était qu'une enfilade de petites pièces. Salon et cuisine étaient séparés par une table ovale avec un napperon en dentelle délicatement posé dessus. La télévision se résumait à un gros cube noir, aussi vieux et massif qu'une malle de voyage, installé en face d'un canapé-lit blanc verni et recouvert d'une montagne de coussins, dont certains cousus à la main. Betty devait dormir là, pensa Caren. La chambre du fond était celle de son petit-fils, qui bénéficiait de la seule pièce un peu intime de la maison. Par la porte ouverte, elle vit le désordre laissé par la perquisition des policiers. Le matelas avait été soulevé du lit, le sol était jonché de vêtements d'homme et de chaussures, ainsi que de revues et de livres ouverts, partout. Un ballon de basket avait roulé dans le couloir. « Et des cassettes ? demanda Caren. Vous avez vu les policiers prendre des cassettes vidéo ? » Donovan lui avait dit d'aller chez sa grand-mère. *Dites-lui que ce n'est pas moi.* Et quand elle l'avait interrogé sur les cassettes, au tribunal, il avait de nouveau parlé de Betty. Caren était persuadée que ces cassettes étaient là, dans la maison.

Betty fit signe que non. Ses yeux chassieux regardaient au-delà de la pièce mal éclairée, perdus dans des pensées lointaines. Caren ne savait même pas si elle l'écoutait encore.

« Madame Collier, dit-elle doucement. Pourquoi n'étiez-vous pas au tribunal tout à l'heure ? »

Betty poussa un soupir éploré et haussa ses épaules maigres. « Il vit chez moi depuis qu'il a huit ans. J'ai fait du mieux que j'ai pu avec lui. Son père aussi faisait des problèmes, toujours plus ou moins en prison. » Elle enfonça ses mains dans les poches de sa robe de chambre, la posture d'une femme résignée face à son destin. « J'ai quatre-vingt-deux ans et je suis fatiguée, reprit-elle, comme si l'histoire de Donovan était gravée dans le marbre depuis le jour de sa naissance. J'ai fait de mon mieux. » Elle sécha les larmes qui s'étaient logées dans les rides profondes sous ses yeux. Ses ongles étaient pleins de terre ; elle sentait le savon Dove et le bourbon. Caren ne voulait pas la voir renoncer. Betty était la seule famille de Donovan.

« Cet avocat aurait dû vous tenir au courant de la procédure judiciaire, dit-elle. Il aurait dû exiger votre présence au tribunal aujourd'hui, en signe de soutien.

— Pas sûre que ça aurait changé quelque chose.

— Mais si. Il vous faut le meilleur avocat possible pour Donovan. Vous avez besoin de quelqu'un qui vous aide pendant toute la durée de la procédure, pas d'un type qui pointe au boulot ou qui essaie de se faire bien voir du juge.

— Clancy a tout organisé.

— Qui ? »

Raymond Clancy, répondit la vieille dame.

C'était lui qui avait envoyé cet avocat à Donovan. Il sortait tout droit de son propre cabinet, à Baton Rouge.

Caren n'en revenait pas. Elle pensa même que Betty avait mal compris.

« Mais non, c'était Clancy, je vous assure. Il a téléphoné à la maison ce matin pour me dire de ne pas m'inquiéter, qu'il faisait en sorte que Donovan soit bien défendu.

— Raymond vous a dit ça ?

— Oui. Et je voudrais vous remercier, Caren. »

Elle croyait donc que Caren était derrière tout ça, qu'elle avait obtenu de Clancy qu'il soutienne Donovan. « Je sais qu'ils ont été généreux avec votre famille. Il est comme son père, celui-là. Les Clancy ont toujours été bien avec les Noirs. »

Non, pensa Caren.

Raymond n'était pas du tout comme son père.

Elle aurait aimé dire à Betty de faire très attention, mais elle ne voulait pas l'inquiéter encore davantage tant qu'elle-même ne disposerait pas d'éléments plus précis et ne saurait pas exactement ce que Raymond avait derrière la tête. Elle demanda à jeter un coup d'œil dans la chambre de Donovan, au prétexte qu'elle avait besoin de

recupérer sa tenue de travail et d'autres objets. Betty hocha la tête sans un mot, puis traîna ses pantoufles jusqu'à la bouteille de bourbon ouverte.

Caren n'eut aucun mal à les trouver.

Deux DVD sans étiquettes — pas des *cassettes*, au sens strict — rangés dans une boîte à chaussures, à droite du lit, près d'une pile de livres sur le montage et les techniques de la caméra qu'il avait empruntés à la bibliothèque du quartier, avec des Post-it et des bouts de papier en guise de marque-pages. Caren ne mit pas longtemps à deviner le contenu des DVD : scotché sur la façade de chaque boîtier transparent, il y avait un bout de papier où était griffonnée une liste de numéros de scènes.

De retour chez elle, elle introduisit le premier disque dans le lecteur de son ordinateur, celui qui était à l'étage. Entre-temps, Raymond Clancy était reparti de la plantation mais, ne sachant pas s'il reviendrait, ni quand, elle trouva plus judicieux de visionner les images ici, dans cette petite partie de Belle Vie où elle exerçait seule, quoique provisoirement, le pouvoir. Assise devant l'écran, Eric dans son dos, elle regarda le disque se charger. La première image était un plan sur les quartiers des esclaves.

Caren sentit son estomac se nouer.

« Mon Dieu », murmura-t-elle.

Elle n'avait jamais vu une chose pareille, n'avait jamais vu le village des esclaves aussi animé, peuplé d'êtres en chair et en os. Elle en eut le souffle coupé. Elle comprit tout de suite ce que Donovan entendait faire, cette histoire qu'il souhaitait raconter, s'appropriier, éclaircir. Il voulait la laisser à la postérité de la seule manière à ses yeux possible, avec les outils de sa génération, des caméras vidéo et des micros. Et Caren en eut le cœur brisé, fendu en deux, même. Elle fixait l'écran, fascinée. Car il était là. Jason était là, son aïeul. Et l'institutrice aussi était là. Mlle Nadine. C'était une scène de liesse, un cake-walk dans les quartiers, à un moment indéterminé avant le retour d'Eleanor, la femme de Jason — alors que l'élève et son institutrice tombaient amoureux. On sentait un vrai bonheur chez ces hommes et ces femmes qui exécutaient leur cake-walk, cette danse joyeuse et coquine qui avait vu le jour chez les esclaves des plantations dans tout le Sud, une tradition qui avait pris une couleur particulièrement tendre après l'Émancipation, puisque les Noirs s'accrochaient à certaines vieilles coutumes en même temps qu'ils s'avançaient vers le monde encore inconnu de la liberté. Et, tout au long de la scène où Jason prenait la main de Nadine pour l'inviter à danser, Caren sentit son cœur se serrer. Pourtant, ce n'étaient que Cornelius et Shauna, qui jouaient les rôles. Elle le savait bien. Et ces lumières scintillantes n'étaient pas des

étoiles, mais une guirlande d'ampoules de Noël à deux sous posée sur les portes des cases et les barrières en bois. Ce n'était qu'Ennis Mabry avec une casquette de gavroche et une salopette Lee, faisant semblant de gratter une guitare. Ce n'étaient que Nikki Hubbard et quelques amis du lycée qui incarnaient les anciens esclaves. Mais elle s'en fichait. Elle était en train de voir sa propre histoire, son propre passé, plus abouti et en couleur, et l'émotion que cela suscita en elle, jamais, de sa vie, elle ne l'oublierait.

Ils regardèrent le film pendant presque une heure.

Mais il fallut attendre la fin, sur le second disque, pour que Caren saisisse la véritable importance de sa découverte. Cette scène finale, la dernière tournée par Donovan le mercredi soir, ils la visionnèrent peut-être une dizaine de fois. Le plan durait moins de trente-cinq secondes. On y voyait l'allée principale, devant le pavillon de Manette, comme l'avait dit Morgan. Dans son récit de la soirée du meurtre d'Inés Avalo, elle avait mentionné ceci : Donovan, après avoir dit qu'il attendrait les acteurs et les techniciens, avait tué le temps en filmant quelques plans supplémentaires devant la maison de Manette. Exactement ce qui était en train de défiler sur l'écran de Caren.

« Regarde ça », dit-elle à Eric. Elle pointa le doigt vers le coin supérieur gauche de l'écran et cliqua sur la souris pour revoir le plan depuis le début. L'image était sombre, presque cendreuse, le résultat laborieux d'une volonté de capturer le vrai noir à l'aide d'une caméra numérique ; la scène avait dû être éclairée par une simple ampoule installée sur la caméra elle-même. Donovan, aux commandes, déplaçait sa caméra de la façade du pavillon — la véranda en bois, la balustrade en pin chaulé — jusqu'à l'allée, vers l'ouest, vers les quartiers. C'est là que Donovan intervenait. « Qu'est-ce que c'est que ce truc ? » murmurait-il. Dans sa voix, aucune urgence, aucune inquiétude. Le plan — une image de l'allée jusqu'aux quartiers — avait du mal à trouver la mise au point, car Donovan zoomait sur une lumière blanche au loin. « Regarde », dit Caren. Eric plissa les yeux pour mieux voir.

Plus la caméra zoomait, plus l'image se brouillait. Mais il était évident que la lumière provenait des champs de canne, de l'autre côté de la clôture de Belle Vie. Eric ouvrit soudain de grands yeux : la lumière, qui de loin semblait uniforme, se scindait en deux. Malgré la distorsion de l'image numérique, on voyait clairement que ces deux carrés blancs étaient des phares. Quelqu'un était donc garé là, dans les champs, le mercredi soir, les deux phares braqués vers la plantation, à moins de cinq mètres de l'endroit où le corps d'Inés Avalo avait été retrouvé.

Eric voulut revoir les images.

Elle lui demanda s'il voyait bien la même chose qu'elle.

Il n'existait qu'un type de véhicule perché à cette hauteur-là, et Caren était convaincue que c'étaient les phares d'un pick-up. Eric, lui, en doutait fortement. Mais il s'agissait d'une voiture, de toute évidence, et lorsque Caren suggéra de montrer les DVD aux inspecteurs Lang et Bertrand, elle fut étonnée de voir qu'il ne s'y opposait pas.

Ils ne parleraient pas de Morgan et de la chemise ensanglantée.

Les règles n'avaient pas changé.

Mais même Eric ne pouvait nier l'importance des images filmées par Donovan.

Caren assise à côté d'Eric dans la voiture de location, les DVD sur ses genoux, ils se rendirent ensemble au bureau du shérif, à Gonzales. Ce fut l'inspecteur Lang qui les accueillit dans le couloir de la brigade criminelle ; Caren l'avait prévenu par téléphone de leur arrivée. Il fallut attendre que le premier disque soit introduit dans un lecteur DVD, dans une des deux salles d'interrogatoire, pour que le policier fasse enfin le lien entre le « projet d'études » de Donovan et les scènes qui passaient à l'écran. Ils visionnèrent le film en silence. Lorsque l'inspecteur Bertrand se présenta avec un gobelet rempli de café, Caren annonça aux deux policiers que l'image intéressante était sur le second disque. Mais Lang, soucieux de s'en tenir à une approche d'enquêteur, voulut voir chaque plan de chaque scène, de bout en bout, pour saisir l'importance des deux DVD dans le contexte d'une investigation criminelle — qu'il pensait avoir déjà réglée. Ainsi Caren suivit-elle une deuxième fois l'histoire de Jason, Nadine et Eleanor, du mystère de la disparition de Jason et de ce shérif noir décidé à découvrir la vérité. Bertrand regarda les images et, le front plissé, lança à la cantonade : « Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ? »

À l'écran, les rôles étaient inversés.

Donovan, leur suspect, était le représentant de la loi.

S'étant attribué le rôle du shérif Aaron Nathan Sweats, il portait un chapeau à large bord et les bottes noires d'Eddie Knoxville. Bo Johnston incarnait M. Tynan, le patron de Jason et propriétaire des champs de canne. La scène avait été tournée dans l'ancienne école,

redécorée en prison de campagne. Tynan était interrogé sur la dernière fois où il avait vu Jason vivant. L'enquête semblait se concentrer sur un couteau à canne, celui qu'utilisait Jason dans les champs. Le shérif Sweats trouvait curieux que le couteau ait été *rendu* à Tynan à la fin de la journée, alors que ce dernier jurait ne pas avoir revu Jason après qu'il eut quitté les champs.

L'écran passa au noir.

Ils en arrivèrent enfin à la toute dernière scène, devant la maison de Manette.

« Là », dit Caren à l'attention des policiers.

Lang monta le son, comme si cela pouvait l'aider à mieux apprécier l'image sale. Bertrand, dont le café avait refroidi sur la table, gardait les bras croisés ; la couture des épaules de sa veste légère était tellement usée que Caren pouvait en voir tous les fils vert moutarde. Eric, lui, était au fond de la salle.

Tout y était : le murmure de Donovan, la lumière blanche, le long zoom de la caméra.

Lorsque la lumière se scinda, qu'il apparut clairement que la caméra de Donovan avait filmé les deux phares d'un véhicule garé au fond, dans les champs de canne, Caren ne quitta pas des yeux les deux inspecteurs. Bertrand laissa ses bras baller et se pencha en avant, ses grosses mains contre ses hanches, pour scruter l'écran 19-pouces. Lang appuya sur la touche de rembobinage. Il visionna la scène deux fois encore, dans un silence complet. Quand il se détourna enfin de l'écran, il regarda d'abord son collègue, puis Caren. « C'était mercredi soir ? Vous en êtes sûre ? » Elle fit signe que oui, bien qu'elle se fiât uniquement à la parole de sa fille de neuf ans. Il n'y avait pas d'indicateur de date sur les DVD et elle n'avait aucun moyen de savoir où se trouvaient les originaux — les cassettes numériques de la caméra elle-même — sans demander à Donovan.

« On va être obligés de garder ces disques », dit Lang.

Elle secoua la tête. « Vous pouvez en faire une copie. »

Lang s'adressa à Bertrand. « Jimmy, va me chercher Tommy, en face. »

Bertrand recula, les yeux toujours rivés sur les phares à l'écran, jusqu'à ce qu'il sorte dans le couloir. « Je ne suis pas sûr de comprendre pourquoi on ne m'a pas montré ça plus tôt. » Lang se tourna d'abord vers Caren, puis jeta un regard déplaisant à Eric. « Surtout quand on sait que vous êtes venu ici en vous faisant passer pour l'avocat du jeune homme, monsieur Ellis. Sans même parler du fait que vous exercez votre métier en Louisiane sans autorisation. » Eric voulut protester, mais Caren l'en empêcha. La dernière chose dont elle avait besoin, c'était de le voir répondre avec une arrogance de

Yankee et manquer du respect que ce petit flic de province était convaincu de mériter. Elle se chargerait de Lang.

« Je crois que Donovan n'a tué personne, monsieur », dit-elle.

Eric ne put se retenir. « Pourquoi aurait-elle caché un élément susceptible de le disculper ? On peut savoir ?

— Ah, parce que vous croyez qu'il s'agit de ça ? rétorqua Lang en montrant la vidéo granuleuse.

— Ça laisse à penser qu'une personne autre que Donovan a pu assassiner Inés Avalo. Il y avait manifestement quelqu'un d'autre sur les lieux. Les images sont formelles. »

Lang hocha la tête d'un air absent.

« Eh bien, le problème, voyez-vous, c'est que... Donovan a déjà avoué.

— Quoi ? »

Caren croyait avoir mal entendu. « Comment ça, il a *avoué* ?

— Son avocat et lui sont déjà en train de négocier un plaider-coupable avec le bureau du DA. Il reconnaîtra sa culpabilité et avec un peu de chance sera inculqué pour meurtre, voire pour violences ayant entraîné la mort sans intention de la donner. Mais tout dépendra du bureau du district attorney. »

Eric fronçait les sourcils.

« Attendez... Un plaider-coupable n'est pas forcément un aveu.

— Pour moi, si.

— Donc vous n'allez même pas enquêter là-dessus ? » intervint Caren. Elle essayait de dompter sa colère, ce qui la faisait presque trembler. Lang pointa le doigt vers l'écran bleuâtre et l'image. Sur un ton sec, il répondit : « Le bureau du shérif vous remercie d'avoir apporté ce document. »

Point final.

Caren regarda Eric. « Je ne comprends pas. Quel intérêt pour lui de négocier un plaider-coupable ? »

Lang était à deux doigts de sourire.

L'arrogance absolue : c'était la seule explication possible à la phrase qu'il prononça à cet instant précis, dévoilant son jeu. « On a le couteau », dit-il.

Caren ne le crut pas.

Elle était allée *chez* Betty Collier. Les flics avaient fouillé la maison grâce au mandat de perquisition, mais Betty lui avait juré qu'ils étaient repartis les mains vides. Les arguments de Lang étaient bidon de A à Z, et ils le savaient. « Je veux lui parler, dit-elle soudain. Je veux parler à Donovan.

— Non. »

Eric lui prit le bras. « Allez, Caren, viens.

— Il n'est pas l'avocat de ce jeune homme et vous n'êtes pas de la

famille. »

Lang les traitait comme des fauteurs de troubles, des importuns qui se mêlaient de ce qui ne les regardait pas.

Or Donovan *était* de la famille.

Il appartenait à la grande famille de Belle Vie, la famille de Caren.

« Il ne peut pas négocier un accord », dit-elle.

Lang afficha un grand sourire, comme s'il s'attendait à cette remarque. « Eh bien... S'il ne le fait pas, vous voulez savoir ce qui va se passer, mademoiselle Gray ? Le district attorney présentera cet élément à charge devant un jury, et vous ferez partie des personnes convoquées. Je sais très bien que vous nous mentez depuis le début. C'est vous qui avez été la première à attester que Donovan ne se trouvait pas à la plantation le mercredi soir. Et aujourd'hui vous nous apportez une cassette vidéo que vous aviez entre les mains depuis Dieu sait quand, ce qui prouve que, pendant tout ce temps-là, vous saviez où il était.

— Caren, on s'en va, dit Eric.

— Vous vous enfoncez toute seule, mademoiselle Gray. Sans parler des billets d'avion pour Washington que vous essayez d'acheter. Ça ne sent pas très bon pour vous, tout ça. Vous avez besoin de quitter précipitamment la région ? »

Caren voulut répondre, lui demander comment il était au courant. Mais Eric l'empoigna par le bras sans ménagement. « Ne prononce plus un mot.

— Je veux parler à Donovan », lança Caren à Lang.

Eric voulut lui prendre la main juste au moment où Bertrand revenait aux côtés d'un jeune homme tout maigre, portant un jean Levi's et un tee-shirt noir à l'effigie des Eagles. Il avait un second lecteur DVD calé sous son bras et deux câbles rouge et noir posés sur son épaule droite. Pendant que les policiers faisaient des copies des DVD, Eric, sans qu'elle l'ait sollicité, attrapa la main de Caren.

Elle lui présenta la chose comme une ultime faveur : elle demanda à Eric de la faire entrer dans la prison. Donovan était officiellement sous la responsabilité du département du shérif de la paroisse d'Ascension, qui pouvait peu ou prou faire comme bon lui semblait, le priver de certains droits, par exemple les coups de téléphone et les visites de parents ou d'amis. Eric appela donc en urgence une de ses connaissances au bureau du procureur fédéral à Dallas. Cette femme, qu'ils avaient tous deux connue à la fac de droit, contacta à son tour la prison de la petite ville de Gonzales, en Louisiane.

Moins d'une heure plus tard, Caren pénétrait dans la prison, seule.

Son nom était déjà noté sur un registre.

Elle confia ses objets personnels à une employée de la prison, une

Noire qui avait des tresses marron et deux créoles en or. Elle observa Caren, son coûteux blouson Patagonia et ses bottines crottées, sans dissimuler sa curiosité. Elle ne se fendit d'aucune banalité, d'aucune phrase gentille sur la pluie et le beau temps, et se contenta de lui montrer du doigt l'endroit où elle devait signer, puis le plateau en plastique rouge où elle devait laisser son permis de conduire et ses clés. Caren fut ensuite escortée par un jeune gardien aux cheveux blond cendré coupés très court, affublé d'un double menton qui débordait du col amidonné de son uniforme beige. Il l'emmena dans un couloir, lino craquelé et néons au plafond, jusqu'à une porte qui comportait une petite fenêtre.

Donovan était assis, seul, sans menottes, vêtu d'une tenue de prisonnier très usée. Caren comprit tout de suite qu'il attendait quelqu'un d'autre. Il ne se leva pas, ne la salua même pas. Le gardien demanda à Caren si elle voulait qu'il reste ; elle répondit par la négative — tout se passerait bien. Elle entendit le verrou se refermer et se retrouva seule face à Donovan. Il n'avait pas l'air en forme. Il avait les yeux rouges et ses joues étaient mouchetées de poils. Les coudes sur la table, il baissait la tête.

Caren soupira. « Qu'est-ce que tu fabriques, Donovan ? »

Il secoua la tête en la regardant. « Allez-vous-en.

— Tu ne peux pas accepter ce marché. »

Donovan serra les mains sous la table et haussa les épaules. « Je peux m'en tirer avec deux ans et demi, dit-il. C'est peut-être ce que j'aurais pris pour la violation de propriété, n'importe comment. » Puis, comme pour se convaincre, il répéta : « Je peux m'en tirer avec deux ans et demi.

— Tu rigoles, Donovan ? Tu ne penses quand même pas qu'ils vont te coller deux ans et demi pour un assassinat ?

— Pour des coups et blessures ayant entraîné la mort. »

Il tapota ses doigts sur la table blanche. On aurait dit qu'il comptait les jours. « L'autre gars, mon avocat, dit que tout est réglé. Si je plaide coupable pour un crime moins grave, je prends deux ans et demi. C'est ce qu'il m'a expliqué. » Il ne cessait de répéter la même chose, comme s'il plantait un clou, scellant son propre cercueil de l'intérieur. « Il dit que c'est un bon accord pour quelqu'un comme moi. Les flics, le district attorney, ils savent tous que j'ai un casier. Alors, oui, je peux m'en tirer avec deux ans et demi. »

Il avança le menton, jouant le vieux briscard, le type qui savait encaisser les coups durs. Caren ne voyait pas méthode plus périlleuse pour éprouver sa force. Elle tira la deuxième chaise vers elle et s'assit en face de Donovan. « Écoute-moi, dit-elle. Ton fameux avocat travaille pour Raymond Clancy, et il agit dans l'intérêt de Clancy, pas du tien. Il faut bien que tu comprennes ça avant d'accepter quoi que ce

soit. »

Donovan pencha la tête sur le côté. « Qu'est-ce que Clancy a à voir avec ça ?

— C'est lui qui t'a trouvé l'avocat. Il ne t'a pas dit qu'il travaillait pour Raymond Clancy ?

— Je croyais que c'était le juge qui l'avait envoyé. Qu'il était commis d'office. »

Caren fit non de la tête. « C'est un avocat privé.

— Et ma grand-mère est au courant de ça ? »

Caren préféra ne rien dire de sa visite chez Betty. Elle ne voulait pas qu'il sache à quel point sa grand-mère était brisée, qu'elle avait presque renoncé à se battre. « Il faut que je t'explique quelque chose... Clancy est sur le point de vendre la plantation. »

Donovan n'en crut pas ses oreilles. « Non, non, impossible.

— C'est vendu, Donovan. Belle Vie, la ferme, tout ! Il vend à Groveland. »

Donovan resta silencieux pendant un moment.

Il avait la tête de quelqu'un qui pense qu'on est en train de lui mentir.

« Mais quel rapport avec moi ?

— Aucun. C'est bien ce que je te dis. Ce sont les affaires de Raymond Clancy. Et il veut que la vente se fasse sans encombre. Il a de grandes ambitions politiques, des ambitions qui impliquent Groveland, et il est prêt à mettre de l'argent pour que tu portes le chapeau. C'est un traquenard, Donovan. »

Il détourna la tête. Il n'en revenait pas. Caren lui prit le bras. La peau de Donovan était fiévreuse, brûlante. « Regarde-moi, dit-elle. Je t'interdis de faire ça, Donovan. Je t'interdis de les laisser te faire payer pour cette affaire. Tu ne te réduis pas à ton passé, tu comprends ? Je me fous de ce que tu as fait ou du nombre de fois où tu as été arrêté. Ne les laisse pas faire de toi ce que tu n'es pas.

— Est-ce que j'ai le choix ?

— Retourne devant le juge et *ne mens pas*. »

Souvenir de ses études de droit, Caren savait qu'il avait le droit de demander une audience pour modifier sa position. Mais il avait besoin d'un avocat qui le défende.

« De toute façon, je suis baisé, rétorqua Donovan. J'étais à la plantation le soir du meurtre et j'ai reconnu avoir volé une clé de la propriété. Si ça se trouve, un jury m'infligera une peine beaucoup plus sévère que tout ce que cet avocat, Wilson je sais pas quoi, pourra négocier avec le district attorney.

— Où était le couteau, Donovan ?

— Ils disent qu'ils l'ont trouvé dans ma voiture.

— Eh bien, quelqu'un l'a forcément mis là.

— Putain, sans blague ? »

Il tapa du poing sur la table avec une telle force que celle-ci trembla et glissa de trois centimètres. Caren s'attendait à voir la porte s'ouvrir d'un coup et le gardien débouler. Donovan retint son souffle aussi. Mais personne ne vint. Le silence s'installa entre eux, aussi épais que la porte qui les enfermait dans cette cellule. Donovan fut le premier à le rompre. « Je n'ai jamais vu cette femme de ma vie et qu'est-ce que ça change ? » Il montra sa tenue de prisonnier et sa cellule fermée à clé, surveillée par un gardien armé. Quel rapport y avait-il entre cela et la vérité ? De toute façon, Donovan était en prison. Caren l'observa longuement. Dehors, elle entendit des bruits de moteur, des camions qui passaient sur la route. Tout ça paraissait très lointain.

« Ces images sont des pièces à conviction, dit-elle. Elles prouvent qu'il y avait quelqu'un d'autre sur les lieux ce soir-là. Tu les as vus, je les ai vus. Les phares dans les champs de canne. On les voit sur le DVD. Si tu me dis où se trouvent les originaux, si les images ont une sorte d'empreinte chronologique, une date, n'importe quoi, dans ce cas ces informations iront au tribunal avec toi.

— Vous croyez qu'ils en auront quelque chose à foutre ? »

Il la regarda avec un sourire triste, en coin. « Franchement, mademoiselle Caren... Vous croyez que je n'ai pas essayé ? J'ai dit que c'était un pick-up. Je le leur ai *dit*. Il était garé là-bas, dans le champ. Mais j'ai l'impression que ça ne va rien changer du tout, non ? »

Caren lui demanda ce qu'il avait vu, précisément, la marque et le modèle du véhicule. Donovan balaya sa question d'un geste de la main. « Non, je n'ai pas vu ce que c'était. »

Il ne se souvenait ni de la couleur ni d'aucun détail.

Encore une impasse. Une de plus.

« Deux ans et demi, répéta Donovan. Je préfère encore négocier l'accord plutôt que de risquer de prendre perpète au procès. » Il lui jeta un coup d'œil en biais. « J'imagine que vous allez en conclure que je suis un petit con. » Caren comprit enfin que c'était important pour lui, que depuis le début il se souciait du regard qu'elle portait sur lui. En fait, il l'admirait. « Ne fais pas ça, Donovan. » Elle l'implora carrément. Mais il ne réagit pas et choisit, pour une fois, de se taire. Lorsqu'il répondit enfin, sa voix était douce et sèche. Il baissa la tête et lui demanda : « Alors vous l'avez regardé ? » Il parlait du film, de son projet historique qui lui tenait tant à cœur. « Oui, Donovan, je l'ai regardé. Et je pense que tu devrais le terminer. »

Comme il était tard lorsqu'ils quittèrent le département du shérif, Eric et Caren allèrent ensemble à Laurel Springs pour chercher leur fille à l'école. Ils arrivèrent juste avant la sonnerie. Eric gara sa voiture de location à quelques mètres de la rue de l'école, à côté d'un érable du Japon récemment planté, maintenu par de la corde et des tuteurs en bois dans la terre tapissée d'écorce. La pluie avait cessé. Eric coupa le moteur et baissa les vitres. L'air était doux et sentait l'herbe mouillée. Dans son rétroviseur, Caren pouvait voir derrière eux l'école en briques rouges, avec le drapeau de la Louisiane qui flottait au-dessus de la bannière étoilée.

« Hunt Abrams a rencontré Raymond Clancy dans la semaine.

— Qui ?

— C'est le responsable local de Groveland.

— Responsable des champs de canne ? »

Caren acquiesça. « Et il conduit un pick-up. »

Noir, se rappelait-elle.

« Qu'est-ce qu'il fabriquait avec Clancy ?

— Je ne sais pas. Mais, du jour au lendemain, Raymond trouve un avocat pour Donovan et Donovan se dit prêt à un plaider-coupable ? Quelques jours à peine après que j'ai vu Abrams discuter à huis clos avec Clancy ? »

Elle secoua la tête. « Toute cette affaire sent mauvais. Raymond essaie d'assurer sa vente. Plus vite cette enquête sera bouclée, mieux les deux se porteront. Clancy comme Groveland. »

Eric fit une grimace. « Quel est le risque pour Groveland ?

— Inés Avalo a eu une altercation avec Abrams moins d'une semaine avant sa mort. Elle a découvert quelque chose. Quelque chose dans les champs, dit-elle en se tournant vers Eric. Elle a trouvé un os. Des restes humains.

— Mon Dieu.

— Apparemment, elle en a parlé à Abrams et ç'a engendré une certaine tension entre eux. Il a été question d'aller voir les autorités mais, d'après ce que m'a raconté Owens, Abrams voulait qu'elle ferme sa gueule.

— Owens ?

— Le journaliste. »

Eric tourna la tête vers sa vitre.

Elle ne pouvait pas voir l'expression sur son visage.

« Abrams est un sale type et, apparemment, Inés Avalo n'est pas la première de ses employés à ne pas s'en sortir vivants. Il y en a un qui est mort en Californie, et une autre femme en Floride, une fille qu'il aurait méchamment tabassée. Owens pense qu'il y a un rapport entre ce qu'a découvert Inés et son assassinat. Quelque chose lié à l'identité de la personne enterrée dans ce champ. Il m'a demandé si d'autres ouvriers agricoles avaient disparu depuis que Groveland était aux manettes. »

Eric avait l'air très troublé.

Ses doigts tapotaient le volant.

« Et donc ? Tu penses qu'il a tué cette Inés pour se protéger d'autre chose ?

— Je ne sais pas quoi penser, Eric.

— Qui est l'avocat de Donovan ?

— Quelqu'un qui vient de son cabinet. C'est Raymond qui a tout organisé.

— Du cabinet de *Clancy* ?

— Oui.

— Caren... Clancy, Strong, Burnham & Botts est un cabinet d'affaires spécialisé dans l'immobilier et la banque. Quand j'étais chez Klein & Roe, on leur transmettait des dossiers. À mon avis, ils n'ont aucun avocat pénaliste dans leur équipe. Ce n'est pas du tout leur métier. »

Il défit sa ceinture de sécurité et se tortilla longuement devant le volant.

Quelque chose clochait sérieusement.

Et ça allait bien au-delà de l'enquête bâclée des policiers.

« Cette Inés Avalo, elle travaillait pour Abrams ? » Eric récapitulait les faits établis et les retournait dans tous les sens. Caren acquiesça et répondit qu'elle était une saisonnière engagée pour les semis. Elle lui exposa ensuite le calendrier simplifié de la canne à sucre, qu'elle connaissait pour avoir passé le plus clair de son existence à Belle Vie. « Les semis se font à la fin de l'été. La saison de la coupe, la récolte, a lieu à la fin de l'automne et dure jusqu'aux premiers gels. C'est comme ça depuis des siècles. » Depuis que ses propres ancêtres coupaient la canne dans les champs, précisa-t-elle. « Mais cette année, tout le monde est en retard à cause de la pluie, qui a fait traîner sur place les ouvriers immigrés beaucoup plus longtemps que les autres fois. » C'était aussi la pluie, poursuivit-elle, qui avait certainement exhumé l'os, l'expulsant de la terre, comme une naissance malsaine et viciée.

De l'autre côté de Main Street, deux agents de la circulation vêtus de gilets jaune fluorescent prenaient position sur le rond-point devant

l'école primaire, où les voitures et les minivans commençaient à faire la queue. « Donc c'est tout ? dit Caren. Ils ont trouvé le couteau et l'affaire est classée ?

— Ils n'ont pas besoin d'autre chose », répondit Eric. Il était toujours en train de tapoter le volant avec la régularité d'un métronome ou d'une pendule. Le bruit rendait Caren nerveuse, l'agaçait, faisait accélérer son rythme cardiaque. « Il a *avoué* avoir été présent sur les lieux du crime.

— Ça ne veut rien dire.

— Tu ne peux pas ne pas prendre en compte cet élément, Caren. Si c'était ton affaire, si on était encore à la fac de droit, tu serais bien obligée d'aborder la question devant un jury. Et je te rappelle qu'ils ont le couteau. Si ce couteau comporte des preuves matérielles, quelque chose qui le relie à...

— Non, fit-elle, opiniâtre. Il n'y a pratiquement aucune preuve matérielle dans le dossier. La pluie a tout balayé dans la nuit de mercredi. Dès le départ, Lang a reconnu que c'était une des principales difficultés de leur enquête.

— Ils ont retrouvé le couteau dans la voiture de Donovan. Entre nous, on peut difficilement faire comme si de rien n'était.

— Quelqu'un l'a placé là, Eric. Tu le sais très bien. »

Elle lui rappela que la voiture était restée sur le parking pendant plusieurs jours. « N'importe qui a pu y avoir accès. Lang l'a vue. Et Abrams n'est qu'à quelques centaines de mètres.

— Le journaliste aussi est passé à la plantation. »

Eric se tourna vers elle et la regarda droit dans les yeux. « Tu ne t'es jamais demandé ce qu'il pouvait bien fabriquer là-bas en pleine nuit ?

— Je suis sûre et certaine qu'il n'était pas là pour entraver une enquête criminelle. »

Elle ne précisa pas que, en plus de ça, elle avait un petit faible pour Owens.

Elle lui faisait confiance.

Eric ne la quittait pas des yeux, l'air grave. « Écoute-moi bien, Caren. Ne déconne pas avec Lang, tu m'entends ? Dieu sait pourquoi, ce type t'a dans son collimateur.

— Et cette histoire de billets d'avion ? dit-elle. Comment est-ce qu'il est au courant ?

— Tu t'es renseignée sur des vols pour Morgan, non ? »

Elle confirma d'un signe de tête. « Oui, samedi matin. J'ai appelé la compagnie aérienne depuis le bureau.

— Tu penses que tes téléphones sont sur écoute ?

— Sur quelle base est-ce qu'ils pourraient obtenir d'un juge l'autorisation d'écouter les lignes téléphoniques ?

— Pas besoin d'un juge si Raymond Clancy les a autorisés à le faire.

L'endroit lui appartient. Tu travailles pour lui. Tu me dis que tu as passé ce coup de fil avec ton téléphone professionnel. »

Caren repensa au jour où le corps avait été découvert. Si Eric disait vrai, et s'il était envisageable que Lang et Bertrand écoutent sa ligne téléphonique, il se pouvait donc tout autant qu'ils l'aient entendue évoquer avec Eric la chemise ensanglantée de Morgan. Peut-être même étaient-ils au courant depuis plusieurs jours.

L'affolement la gagna.

« Mais pourquoi Clancy ferait-il une chose pareille ?

— Est-ce que tu vois une raison pour laquelle il aurait envie de te surveiller ? demanda Eric. Je sais qu'entre vos deux familles ça remonte très, très loin, à des générations. Je ne sais pas à quoi ça peut ressembler. Mais quoi qu'il se passe entre toi et les Clancy... ç'a l'air pour le moins compliqué.

— Raymond, c'est celui en qui je n'ai pas confiance.

— Apparemment, c'est réciproque. »

Eric regarda de nouveau par la vitre. « Ce qui paraît certain, c'est qu'il veut te garder dans son champ de vision, si je puis dire. Et savoir ce que tu mijotes.

— Je ne vois pas pourquoi.

— Peut-être qu'il se sent menacé par toi. Tu es intelligente et ce type est limpide. Il sait que tu vois clair dans son jeu. »

Là-dessus, Eric haussa les épaules. Sa voix prit un tour songeur et doux. « Ou alors, peut-être que dès qu'il te voit il voit le visage de ta mère et celui de ta grand-mère, et ton grand-père, et tous les gens qui l'ont nourri, qui ont coupé la canne à sucre, qui ont rendu sa vie possible. Peut-être que ça lui tape sur le système. »

Caren défit à son tour sa ceinture de sécurité et remua sur son siège.

Elle ouvrit le col de son blouson pour évacuer la chaleur qu'il emprisonnait.

« Je pense que Jason a été assassiné, lâcha-t-elle.

— Qui ça ?

— Mon arrière-arrière-arrière-grand-père. »

Il était une fois un shérif, raconta-t-elle, un shérif noir, élu après la guerre de Sécession, aux grandes heures de la Reconstruction, lorsque les esclaves se retrouvèrent soudain libres de travailler et de voter. « Ce shérif, dit-elle, suspectait quelqu'un. »

Elle regarda Eric dans le blanc des yeux. « C'était un membre de la famille Clancy. L'ancêtre de Raymond. Et j'ai comme l'impression qu'il cherche depuis des années à cacher cette histoire. »

Eric était sidéré par la complexité de la situation, par la profondeur à laquelle cette histoire plongeait ses racines.

Il se tourna vers Caren. « Fais attention, Caren, dit-il. Si Raymond travaille *vraiment* avec les flics... S'il les a laissés mettre sur écoute ta

ligne téléphonique, si d'une manière ou d'une autre il les aide à te faire des ennuis, tu vas te retrouver dans une panade gigantesque. Et si un jour le district attorney devait te convoquer devant un grand jury, tu n'aurais que deux possibilités, Caren : soit mentir sur le fait que tu as détruit des pièces à conviction... Soit dire la vérité et aller en prison. »

Il avait raison, évidemment.

Elle savait qu'elle marchait sur la corde raide.

« Et je crois que je ne pourrais pas le supporter », dit-il gentiment.

Caren entendit alors la sonnerie de l'école. Au bout de quelques secondes, un flot continu de jupes plissées et de bleu marine se déversa du bâtiment en briques rouges. Elle dit à Eric qu'il allait devoir se garer au rond-point où Morgan avait l'habitude d'attendre. Il mit le contact mais n'avança pas. Dans son rétroviseur, il jeta un coup d'œil aux écoliers qui traînaient derrière eux leurs sacs à dos et leurs paniers-repas. Bientôt Morgan serait dans la voiture et ce moment partagé entre eux deux serait terminé. « Caren », dit-il. Un coude posé sur le châssis de la vitre et sa main gauche sur le volant, il regardait devant lui. Caren vit un rideau de sueur très fin au-dessus de son front. Il avait l'air intimidé, emprunté. Sa gêne était évidente, presque pénible à voir. Il n'était plus question ni de Clancy, ni d'Abrams, ni d'Inés Avalo — elle le savait. Finalement, Eric poussa un soupir où entraient à la fois un reproche contre lui-même et une forme de sérénité. « Je ne m'en veux pas pour ce qui s'est passé entre nous l'autre jour, dit-il. Si je suis honnête avec moi-même. » Il essaya de sourire, mais son sourire s'envola en cours de route. Caren préféra ne rien dire, ne tirer aucune conclusion de sa phrase. Elle savait qu'elle ne pouvait pas, ne pouvait plus se permettre de désirer cet homme, et pourtant le désir semblait venir tout seul, sans son accord, et ce depuis le jour où Eric était arrivé à Belle Vie. Elle se demanda une fois de plus ce que cela ferait de recommencer l'année 2005, si une seconde chance était une chose envisageable.

Quelle idiote j'ai été, pensa-t-elle.

Elle était à deux doigts de le lui dire lorsqu'il se tourna de nouveau vers elle.

« J'aime cette femme, Caren », ajouta-t-il à voix basse. Caren sentit la magie de l'instant se dérober sous ses pieds. L'entendre dire cette phrase lui fit moins mal qu'elle ne l'aurait pensé.

Derrière eux, une jeep blanche de la sécurité de Laurel Springs s'arrêta.

Dans le rétroviseur latéral, Caren vit un vigile sortir du véhicule.

Eric avait les deux mains sur le volant. Il le serrait si fort que Caren vit les veines de ses bras se gonfler comme des rivières en crue. On aurait dit un homme qui s'accrochait à une petite branche face au

courant, luttant contre une force silencieuse. Il y avait quelque chose qu'il voulait lui dire depuis qu'il était revenu en Louisiane, depuis qu'il avait franchi le seuil de chez elle. « Mais toi, Caren... » murmura-t-il. Il fut coupé dans son élan par un petit coup à la vitre, côté conducteur. Le vigile se pencha pour leur dire qu'il n'y avait nulle part où se garer dans tout Laurel Springs — une ville faite pour les piétons et les cyclistes, comme le disait la publicité — et qu'ils allaient devoir poursuivre leur discussion ailleurs. « On vient chercher notre fille, ça va », répondit Eric.

Le vigile donna une tape sur le toit de la voiture, puis indiqua le rond-point et l'école au bout de la rue.

Lorsqu'il fut reparti, Eric remonta sa vitre.

Il embraya, s'engouffra dans la première brèche du terre-plein central et fit un demi-tour audacieux vers l'école primaire de Laurel Springs. Il aborda le rond-point derrière une Chevrolet Tahoe qui avait un autocollant des LSU Tigers sur la lunette arrière. Eric avançait lentement, rendu très prudent par les enfants qui couraient dans tous les sens. Caren jeta un coup d'œil en biais vers lui. La tension était toujours présente. Elle le voyait à sa mâchoire serrée, à son front plissé. Elle voulait reprendre la discussion là où ils l'avaient laissée.

« Eric.

— La voilà », répondit-il en pointant son doigt.

Devant eux, Caren repéra la silhouette petite et ronde de sa fille de neuf ans. Morgan tenait son sac à dos à côté d'elle et, sous son bras droit, des feuilles de papier Canson rouges et jaunes, pour quelque projet en cours d'arts plastiques ou d'instruction civique, supposa Caren. En voyant sa fille, son serre-tête en écaille, sa tenue d'écolière et son sac à dos, Eric sourit, enchanté par cette image touchante, par ce qui jusqu'alors n'avait existé pour lui que sous forme de photos, par sa fille en classe de septième. Caren se fit la réflexion qu'il n'avait pu faire ça que très rarement, emmener et chercher sa fille à l'école — un acte tellement banal que c'était une des premières choses qu'elle avait déléguées à Letty lorsqu'elle l'avait engagée. Elle avait eu beaucoup moins de mal à y renoncer qu'à confier la tâche d'habiller sa fille chaque matin, ou de lui faire à manger, de laver, coiffer et démêler ses cheveux pendant qu'elle lisait des livres par terre. Ces instants tactiles, elle les trouvait tellement vitaux qu'elle avait mis du temps à ne pas se sentir jalouse en voyant Letty poser ses mains dans les cheveux de Morgan. Pendant des mois, chaque jour, elle avait même pensé renvoyer Letty, cette femme qui n'avait rien voulu d'autre que lui donner un coup de main et l'aider à élever cette petite fille en pleine cambrousse.

D'ailleurs, ç'avait été la même chose vis-à-vis de la mère d'Eric, non ?

N'était-ce pas ce qui avait expliqué, au moins en partie, sa réticence à partir pour Chicago, la ville d'Eric ?

Elle pouvait bien le reconnaître à présent, ce n'était pas seulement l'absence de demande en mariage. C'était, ç'avait toujours été, la menace d'une autre femme. Dans la vie d'Eric, mais aussi dans celle de Morgan. Au fond, n'était-ce pas sa vraie crainte, celle de voir sa fille unique s'installer à Washington ? De perdre, d'une certaine façon, deux fois face à Lela ? D'abord Eric. Et ensuite Morgan ?

Elle avait coupé les ponts avec sa propre mère.

Et rien ne garantissait que Morgan ne ferait pas un jour la même chose, qu'elle ne la quitterait pas sans un regard pour elle. Elle voyait à présent avec quel soin elle avait bâti leurs vies autour de cette peur-là, tellement inquiète de perdre sa fille qu'elle avait empêché toute interférence, toute concurrence, les enfermant toutes deux derrière une vitre — dans un musée, aimait à dire Morgan — où elles vivaient seules au premier étage d'une maison qui n'était pas la leur, à des kilomètres de la première ville. Elle savait que c'en serait terminé de leur relation si elle continuait sur ce registre.

Elle finirait par perdre Morgan.

Comme elle avait perdu Eric.

La petite fille s'approcha de la voiture, côté conducteur. « J'ai fait ma robe », dit-elle en collant le papier Canson jaune sur la vitre. Au marqueur et au crayon, elle avait dessiné une robe longue violet et rose, avec un décolleté en cœur et plusieurs couches froncées qui tombaient jusqu'au sol. Elle ne s'était pas représentée sur le dessin, préférant poser la robe sur une grande et mince silhouette affublée de talons pointus. Caren fut triste de constater que Morgan voulait tant ressembler à ce qu'elle n'était pas pour le mariage de son père. « Je pense que je vais pouvoir la faire », dit Morgan en parlant de la robe. Caren savait bien que sa fille n'avait jamais vu ne fût-ce qu'une machine à coudre, mais elle se garda bien d'en parler. Morgan, qui avait un jour appris à fabriquer du savon, n'était pas du genre à se décourager facilement, et Caren ne voulait pas passer pour celle qui faisait obstacle à ses envies pour le mariage. Elle savait l'importance que revêtait ce jour-là pour elle, et la joie qu'elle en éprouvait.

Eric déverrouilla les portières arrière de la voiture. Morgan monta.

Comme elle avait faim, ils s'arrêtèrent en chemin à un restaurant routier, plus précisément une petite cahute qui servait des écrevisses bouillies sur un réchaud, dans de grandes casseroles noires, derrière le restaurant. Caren commanda du pain grillé et une bière. Eric et Morgan demandèrent la totale : écrevisses et *boudin* 1 avec de la *pepper jelly*, mais cuit avec des *pasilla chiles* et du beurre. Eric mangea goulûment, savourant le craquant du boyau de porc, prenant une bière pour lui et une deuxième pour Caren. Morgan partagea ses écrevisses

avec son père ; elle lui montra comment aspirer la chair par la tête, parce qu'elle, du haut de ses neuf ans, le faisait mieux que lui. Assise face à eux devant la table de pique-nique mouillée, Caren les regardait, écoutait Morgan expliquer à son père que Mme Rivera n'était pas une mauvaise institutrice mais qu'elle manquait de créativité en matière disciplinaire, ce qui fit rire Eric aux éclats, tête rejetée en arrière. À plusieurs reprises il jeta un coup d'œil vers Caren, soutint son regard, sourit, le visage rouge de chaleur. Elle aurait fait quasiment n'importe quoi pour que ce petit instant dure un peu plus longtemps. Elle avala une grande gorgée de bière. Le liquide était piquant et froid dans sa gorge. « Morgan », finit-elle par dire.

Celle-ci la regarda. Elle avait du sel et du gras tout autour de la bouche. Caren ne prit pas de pincettes. Elle ne voyait pas comment tourner autour du pot. Elle lui dit la vérité. Elle allait devoir la laisser partir. « Tu vas aller à Washington avec ton père. »

Morgan les regarda l'un après l'autre. « Pourquoi ? »

Caren ne s'attendait pas à ça.

Elle pensait, bêtement, que Morgan poserait peu de questions, que la petite fille qui la suppliait depuis des semaines d'acheter un billet d'avion pour Washington lui sauterait au cou et lui murmurerait à l'oreille : « Merci, maman. »

Elle n'était en rien préparée au regard meurtri de Morgan.

« Mais tu m'as dit que je n'avais rien fait de mal, susurra la petite.

— Oh, 'Cakes, je ne te chasse pas. Jamais je ne te chasserai. »

À sa grande surprise, Morgan se mit à pleurer.

Caren se leva et fit le tour de la table. Elle s'assit à califourchon sur le banc en bois et attira sa fille contre elle. Les larmes chaudes de Morgan imbibaient son tee-shirt en coton. Elle sentait même le beurre de karité dans ses cheveux. Et ce fut tout ce qu'elle put faire pour aller de l'avant. « Le mariage va arriver très vite, de toute façon, dit-elle. Dans quelques semaines. Et papa pensait que tu pourrais rester chez lui à Noël, cette année. » Elle lui donna des tapes sur l'épaule jusqu'à ce que la petite lève les yeux vers elle et lui montre son visage. « Il y a de la neige, là-bas, ajouta-t-elle.

— Et toi, tu viens aussi ? »

Caren secoua la tête. « Non. »

Morgan regarda alors son père. « Papa ? »

Elle avait l'air plus perdue qu'autre chose.

« La plantation va fermer, ma chérie, dit Eric.

— Non, c'est faux », répondit Morgan en se tournant vers sa mère.

Caren n'avait jamais parlé dans le dos de sa fille ou pensé qu'il y avait des choses qu'elle ne pouvait pas comprendre. Elle était toujours agacée par les gens qui sous-estimaient l'intelligence innée des enfants. D'un autre côté, elle ne se sentait pas le courage de tout lui expliquer

— l'expansion de l'industrie agroalimentaire, le peu de valeur de Belle Vie à l'aube du vingt et unième siècle, les ambitions politiques de Raymond Clancy. Pour le moment, seul importait ce qui les concernait, eux. « Si, 'Cakes, dit-elle. Belle Vie va fermer.

— À cause de Donovan ?

— Non, ma chérie. »

Sur l'autoroute, un pick-up passa, suffisamment près pour que Caren puisse en sentir le gaz d'échappement. Derrière eux, des panaches de vapeur montaient des grosses marmites noires où cuisaient les écrevisses. « Tu resteras avec ton père pendant quelques semaines, peut-être jusqu'en décembre. Vous pourrez acheter un sapin et le décorer, dit-elle pour convaincre sa fille et se convaincre elle-même. Mais voilà : j'ai quelques décisions à prendre sur notre avenir et sur la suite des événements. Pour l'instant, il semblerait bien que je vais perdre mon travail. »

Morgan la regarda fixement pendant un long moment. Peut-être n'en croyait-elle pas un mot.

Elles n'avaient jamais été séparées plus d'une journée.

« Mais tu adores Noël », dit-elle en reniflant.

Caren sourit et lui baisa le front.

« Et l'école ? » demanda Morgan.

Eric voulut répondre.

Caren lui décocha un regard et secoua légèrement la tête. *Pas maintenant.*

« On en reparlera », répondit-elle en caressant les petits cheveux sur sa nuque.

Eric lui dit que Lela avait hâte de la revoir.

Les yeux sur son assiette, Morgan se contenta de hausser les épaules et de picorer quelques bouts de maïs. « Bon, si c'est pour seulement quelque temps », dit-elle.

Caren régla en liquide.

Sur la route de Belle Vie, au sud, elle leur demanda de faire une dernière halte avec elle. Elle indiqua à Eric la sortie de Donaldsonville, puis la direction de la petite église de Lessard Street.

1. En français dans le texte.

TROISIÈME PARTIE

DERNIÈRE VISITE

Le cercueil était fermé. Morgan, qui n'avait jamais assisté à un enterrement, à une veillée ou à une cérémonie funèbre d'aucune sorte — elle n'avait même jamais connu un mort —, était absolument fascinée par le spectacle : les cierges, les glaïeuls et les œillets blancs, et le petit prêtre noir dans son habit, une étole rouge et or sur ses épaules, qui tombait juste au-dessus des chevilles. Elle était assise au bord de son banc, penchée en avant, les coudes posés sur le dossier devant elle, comme à un match de base-ball ou au cinéma. À deux reprises, Caren dut lui demander de se redresser, par respect pour Inés. Eric affichait la gravité de rigueur, mais il était distant. Il ne connaissait pas la défunte, naturellement ; c'était pour Caren qu'il avait pris place dans cette minuscule église sombre. De la prière introductive du père Akerele jusqu'à sa lecture d'un passage du Livre de la Sagesse — « les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et nul tourment ne les atteindra » —, puis à l'Amen murmuré par l'assistance, Caren était au bord des larmes.

Tout le monde fut invité à parler.

Les amis et les êtres chers.

La première à se placer devant le lutrin fut Ginny, la secrétaire de l'église, avec ses bouclettes rouge rubis et sa belle silhouette en poire coulée dans un tailleur-pantalon au revers piqué d'une petite fleur rose. Elle tenait dans ses mains tremblantes un petit bout de papier carré. L'église n'était pas remplie. Mais ils étaient nombreux à être venus rendre un dernier hommage à Inés, plus que Caren ne l'aurait cru pour une femme née à des milliers de kilomètres de là. Il y avait les dames de l'église, bien sûr, les ouvriers agricoles de Groveland et quelques autres saisonniers. Un homme se rongait les ongles. Un autre, presque aussi noir que Caren, priait, tête baissée. Elle l'avait vu à la cérémonie au cierge, appuyé contre la clôture blanche du champ, presque incapable de quitter les lieux, la fosse peu profonde, ce trou trop petit. C'était Gustavo, l'amour d'Inés.

Il y avait d'autres gens, aussi.

Lorraine était venue saluer une femme qu'elle ne connaissait même pas, simplement parce qu'elle les avait côtoyés, même de manière invisible. Dell, Pearl et Ennis Mabry étaient là. C'est comme ça que font les Noirs. Et les gens du Sud. Si Dieu le voulait, ces traditions

culturelles ne disparaîtraient pas. Raymond Clancy était également là. Caren l'avait vu en arrivant, assis sur un banc du fond, à côté de son frère Bobby, bizarrement, qui avait l'air très mal à l'aise en costume. Que ce fût par obligation ou de son propre chef, il était venu jouer son rôle : celui de fils de Leland James Clancy, le patriarche aimé de tous dans la paroisse, qui aurait exigé de ses fils qu'ils mettent de côté leurs bisbilles et montrent du respect pour la défunte, une innocente assassinée sur la terre même où les Clancy avaient vécu et qu'ils avaient chérie pendant près de deux cents ans. Caren attrapa le regard de Bobby. Il lui adressa un signe de tête et reporta son attention sur l'autel.

« Inés était une femme chaleureuse, une femme qui avait le sourire facile », dit Ginny.

Dans sa chaire, le père Akerele écoutait, les yeux clos, et acquiesçait.

« Et elle croyait profondément en Dieu. »

Quelqu'un lança un : « Amen. »

Sur le banc central, Caren perçut un mouvement soudain sur sa gauche. Elle se tourna et vit Lee Owens s'installer à la place libre à côté d'elle. « Devinez qui est là ? » lui glissa-t-il à l'oreille, se penchant tellement près qu'elle sentit sa lotion après-rasage, une odeur de musc, comme des feuilles de laurier séchées. D'un petit hochement de menton, il indiqua le fond de l'église. Lorsque Caren se retourna, elle fut étonnée de découvrir un autre visage connu. Au tout dernier rang, à droite, Hunt Abrams était assis, seul, les bras croisés sur son large torse. Il portait toujours son coupe-vent Groveland, il n'avait même pas pris la peine d'enfiler autre chose que son jean. « Venu rendre hommage, à ce que je vois », dit Owens. Il haussa un sourcil face à une telle audace — le geste ignoble de l'assassin qui assiste à l'enterrement de sa victime. Caren sentit le regard d'Eric sur elle ; il avait remarqué les murmures échangés entre le journaliste et elle. Mais lorsqu'elle voulut croiser ses yeux, il s'était déjà retourné et regardait droit devant lui. Il tenait la main de leur petite fille.

Au lutrin, Ginny se signa.

Là-dessus, dans un espagnol hésitant, scolaire, elle dit : « *Descanse en paz.* »

Repose en paix, Inés.

Quand elle voulut descendre les quelques marches de l'autel, Akerele tendit la main pour l'accompagner. Caren jeta un nouveau coup d'œil derrière elle. Hunt Abrams les regardait fixement — elle, Eric et Morgan, sa fille de neuf ans, celle qui avait découvert en premier le couteau ensanglanté. *On devrait y aller*, se dit-elle. *On devrait la faire partir d'ici tout de suite.* Sauf qu'elle ne voyait aucun moyen de quitter la petite église sans faire passer Morgan à quelques

centimètres d'Abrams.

Tout à coup, elle entendit un murmure parcourir l'assistance.

Un homme marchait vers le lutrin, seul.

C'était Gustavo, dans une chemise rouge et noir bien repassée. Il était à bout de nerfs. Même de loin, Caren vit ses lèvres trembloter et des gouttes de sueur couler sur son front tanné. « *Lo siento* », dit-il en essayant de se ressaisir. Il avait les yeux rivés sur le fond de l'église, là où était assis Abrams. Puis il se signa et recommença. Il ne pleura pas et ne prononça pas son nom. Il n'y avait que ça, cette unique phrase, un simple chuchotement dans le micro.

« *Yo la amaba.* »

Je l'aimais, dit-il.

Il savait que ce n'était pas le lieu pour dire une chose pareille.

Il savait qu'ils n'étaient pas mariés.

Et ils avaient juré, il y a longtemps, de ne pas parler de leurs familles restées au pays. « *De este lado. Fuimos solo nosotros. Y era amor.* » De ce côté-ci, dit-il, il n'y avait que nous deux, et c'était de l'amour. Il savait qu'il y avait un mari quelque part. Des enfants. Et il pouvait témoigner de l'amour qu'Inés portait à ses enfants, qu'elle n'avait pas vus depuis presque trois ans.

Elle envoyait de l'argent à la maison chaque mois ; et elle priait.

Elle priait pour ses enfants.

Chaque jour elle travaillait pour eux, même quand la pluie l'empêchait d'aller aux champs — elle faisait des ménages chez des particuliers, la vaisselle à la maison des anciens combattants, à Darrow, ou encore du nettoyage de chantiers, traînant les déchets, dont elle rapportait une partie chez elle, dans une petite caravane qu'elle partageait avec lui. Des livres, des vêtements d'occasion, une lampe en porcelaine, un bout de tête de lit ancienne... Elle recyclait tout.

Gustavo sourit.

Inés était déterminée, dit-il, et parfois têtue. Cela fit sourire un autre ouvrier agricole. « *Sí* », s'écria-t-il en repensant à un souvenir précis.

Gustavo regarda le cercueil couvert de fleurs.

Elle n'aimait pas sa vie ici, dit-il. Elle essayait de gagner suffisamment d'argent pour partir, rentrer chez elle, ou au moins aller au Texas. Elle pensait pouvoir gagner plus en ramassant les pamplemousses dans la Vallée. Gustavo baissa la tête.

J'aurais tant aimé qu'elle parte, dit-il.

Elle aurait pu rentrer chez elle.

« *Por eso cantamos para Inés* », dit-il.

Chantons pour Inés.

Chantons pour que son âme rentre chez elle.

Caren pleurait à chaudes larmes. Malgré ses yeux mouillés, elle vit

Gustavo regagner sa place, cependant que quelques dames de l'église se levaient et se plaçaient au-dessous de l'autel, face à l'assistance. Ginny était au premier rang. En chœur, elles entonnèrent un hymne : « What Wondrous Love Is This ». À côté de Caren, Owens fredonna les paroles d'une belle voix de ténor, parlant plutôt que chantant, et elle fut surprise de voir qu'il les connaissait par cœur. D'aussi près, elle vit qu'il avait ramené ses cheveux en arrière et les avait peignés. Il avait aussi troqué son pantalon de toile et sa casquette de base-ball contre un pantalon noir serré. De toute évidence, il s'était habillé pour l'occasion, pour Inés. Et lorsque le père Akerele demanda à l'assistance de bien vouloir se tenir par la main, elle éprouva un curieux réconfort à prendre celle de Lee Owens d'un côté et celle d'Eric de l'autre.

Dehors, elle lui demanda de l'attendre.

Mais pendant qu'ils sortaient de l'église St. Joseph avec les autres, Owens se débrouilla pour marcher devant eux. Eric était à côté de Caren, il l'accompagnait vers la sortie, mais la gardait aussi, comme Morgan, dans son champ de vision. Elle sentit sa présence derrière elle sur les marches de l'église. « Allons-y », dit-il en serrant fort la main de sa fille. Elle avait toujours son uniforme d'écolière et ses jambes nues étaient exposées à l'air de la nuit.

Abrams était parti depuis longtemps. Son pick-up noir avait disparu.

Lorraine, Pearl, Ennis et Dell étaient déjà repartis dans la Pontiac de Lorraine.

Bobby Clancy, lui, traînait sur la pelouse couverte de rosée, sous les branches d'un pacanier noir. En voyant Caren, il sourit. Il s'approcha d'elle, mains dans les poches. En bas de son costume sombre, Caren remarqua des chaussures beiges. « Salut », dit-il. Elle le salua à son tour et lui présenta Eric et Morgan. Il hocha chaleureusement la tête vers la fillette et plia sa grande carcasse en deux pour pouvoir lui serrer la main comme un vrai gentleman. « Mon Dieu, si c'est pas le portrait craché d'Helen... fit-il en jetant un coup d'œil à Caren. Et aussi jolie que sa mère, en plus de ça. »

Caren décela un petit sourire sur les lèvres de Morgan.

« Tu ne te souviens pas de moi ? » lui demanda Bobby.

Caren pensa qu'il était sinon ivre, du moins bien parti pour l'être. Car il n'avait jamais rencontré Morgan, même quand elle était bébé. « Bobby et moi, on a grandi ensemble », expliqua-t-elle à Eric.

Bobby eut un sourire niais et se balança légèrement sur ses talons. Caren se demanda encore combien de verres il avait bus. « On ne dirait pas, mais on était très proches, répondit-il. Et j'étais beaucoup trop timide pour lui dire que j'en pinçais un peu pour elle. »

Eric regarda Bobby, puis Caren, qui sentit ses joues s'échauffer.

Elle était gênée, mais elle en voulait aussi un peu à Bobby de l'avoir

dit enfin haut et fort, et en ce lieu, qui plus est. Elle aurait préféré passer le restant de ses jours à faire mine de ne pas savoir ce qu'elle avait toujours su, que Bobby avait un faible pour elle et qu'il se sentait coincé par les interdits de son nom et de sa naissance, par toutes ces règles dont il pensait qu'elles les séparaient. Ce qu'il confirma, d'ailleurs, ajoutant : « Enfin bon, c'était une autre époque. » Il manipulait quelque chose dans sa poche de pantalon. À travers le tissu, Caren pensa reconnaître la forme d'une flasque. Elle voulut changer de sujet.

« J'imagine que tu es au courant pour la vente ? »

Bobby regarda en direction de Lessard Street, où Raymond, assis sur le siège conducteur d'une Cadillac d'un modèle récent, observait de loin cette petite discussion entre son petit frère et Caren. Il donna un coup de klaxon pour informer Bobby qu'il s'en allait.

Ce dernier se tourna vers Caren. « Je t'en reparlerai plus tard. »

Là-dessus, il sortit une flasque en argent et but une gorgée devant tout le monde, avant de traverser la pelouse d'un pas lourd et de monter sur le siège passager de la Cadillac.

La foule rassemblée devant l'église St. Joseph s'était clairsemée. Il y avait encore quelques lumières à l'intérieur, mais Ginny avait déjà refermé le portail du parking, à présent désert. Quelques branches d'arbre bruissèrent au-dessus d'eux. Un vent frais agita les feuilles. Il faisait de plus en plus froid. Les ouvriers agricoles, tout le monde était parti... Sauf Lee Owens, qui attendait Caren.

« J'ai appris qu'ils avaient inculqué le jeune Isaacs, dit-il.

— Caren », intervint Eric en posant la main sur son coude.

Il en avait marre, elle le savait. Marre de toute cette histoire, de la plantation, des champs de canne, de cette enquête criminelle bâclée. Marre de la pluie, marre de cette Louisiane moite et compliquée.

« Tu me laisses une minute ? »

Eric la regarda, puis Owens. « On t'attend devant la voiture. » Il tira Morgan par la main et l'emmena vers sa voiture de location garée en face.

« J'ai quelque chose », dit Caren en se tournant vers Owens. Elle avait toujours le DVD dans sa poche — les phares filmés. Elle sortit le boîtier en plastique ; la jaquette transparente refléta la lumière du réverbère et projeta une lueur jaunâtre sur le bas du visage d'Owens. Peut-être que les choses avanceraient, se dit-elle, si un journal prenait au sérieux ce que les flics ne voulaient pas entendre ?

Et Lang ? Qu'il aille se faire foutre, pensa-t-elle.

Eric la héla de nouveau. « Il est tard.

— Je peux vous raccompagner après, répondit Owens. S'il doit ramener la petite, je veux dire. »

Lorsque Caren en fit part à Eric, loin d'Owens, il perdit le peu de

patience qu'il lui restait. « Qu'est-ce que tu fous, Caren ? Tu ne connais même pas ce type. » Il tenait fermement Morgan contre lui, par les épaules. Elle appuyait sa tête sur le torse de son père. Elle tremblait de froid.

« Ramène-la, Eric. Tout ira bien. »

Eric coula un regard vers Owens, puis leva les yeux au ciel. « Caren et ses nombreux soupirants », marmonna-t-il.

Cette fois, elle le trouva mesquin.

« Ce n'est pas de la *drague*, Eric. C'est un journaliste. »

Eric poussa un soupir las.

Il la fixa un long moment. Ses traits étaient adoucis par la lumière ambrée du réverbère. Il s'inquiétait pour elle, rien de plus. « Fais attention à toi, Caren. C'est tout. »

Morgan était toujours plantée entre eux, pas tout à fait sûre de savoir ce qu'elle devait faire, rester auprès de sa mère ou partir avec son père. « Va avec ton père, insista Caren. Tout ira bien, 'Cakes. » Morgan plissa les yeux. Elle regarda derrière sa mère, vers Owens. « Ça va aller pour Donovan ?

— Je ne sais pas, 'Cakes. »

Morgan hochait sagement la tête, comme une gamine qui recevait sans l'avoir demandée une leçon sur l'injustice du monde. Elle jeta un autre coup d'œil en biais vers Owens. « Ne la gardez pas trop longtemps », lui lança-t-elle avant de faire demi-tour pour rejoindre son père. Owens fut amusé au plus haut point. « Quelle petite fille géniale », dit-il à Caren, qui la regardait partir.

Ils s'installèrent dans la voiture d'Owens, éclairés par la lumière bleue de l'ordinateur portable posé entre eux. Il appuya sur la touche de rembobinage et ils visionnèrent une deuxième fois la dernière scène du second DVD. Caren sentait l'odeur du gel savonneux dans ses cheveux et son haleine légèrement mentholée. Il se rongait les ongles ; il était très intrigué. « Je ne comprends pas, dit-il en voyant les phares sur l'écran. Pourquoi est-ce qu'il accepterait de plaider coupable ?

— Tout a commencé par un malentendu », répondit Caren. Dehors, la pluie fine tombait en tourbillons, comme de minuscules graines de vent. « Donovan, le jeune qui a un casier judiciaire, a avoué avoir été présent sur la scène de crime le soir où Inés a été tuée, mais sans savoir dans quel pétrin il se fourrait. Du coup, les flics se sont rués sur lui sans même regarder ailleurs. Aujourd'hui, ils prétendent avoir l'arme du crime.

— Le couteau ?

— Oui. Sauf que la voiture de Donovan est restée sur notre parking au moins une journée. Elle est restée là, dehors, sans aucune

surveillance, pendant une nuit entière. N'importe qui aurait pu y introduire le couteau. »

Owens regardait toujours l'écran de l'ordinateur, le plan sur les phares blancs du fourgon, la preuve que quelqu'un était garé là, juste derrière la clôture, dans les champs de canne.

« Au fait, dit-il, Abrams dort dans son mobil-home. Pour pouvoir être le premier dans les champs au lever du jour. C'est à moins de cinq cents mètres du lieu où Inés a été retrouvée. » Ses doigts tambourinaient sur le volant, les ongles rongés jusqu'au vif. Caren remarqua qu'il ne portait pas d'alliance. « Il n'y a pratiquement aucune excuse pour ne pas s'intéresser à lui, surtout quand on connaît son comportement passé. J'ai proposé une déclaration sous serment, dire à Lang tout ce que je savais, ce dont le journal dispose sur ce type. Mais les flics ne veulent rien savoir. Pour eux, l'affaire est classée. »

Derrière les yeux vert clair d'Owens, elle décela quelque chose à mi-chemin entre la peine et la colère. Elle se demanda quel sens avait tout ça pour lui, pourquoi, au-delà de son boulot, de son instinct de journaliste pour débusquer les mensonges, il se sentait si concerné par cette histoire en particulier, pourquoi il s'en souciait tant.

« C'est Clancy qui a trouvé un avocat pour Donovan, dit-elle.

— *Raymond Clancy ?* »

Elle confirma d'un signe de tête. La liste des faits et gestes suspicieux de Clancy ces derniers temps ne faisait que s'allonger. Il voulait que la transaction avec Groveland soit conclue. Or une arrestation d'Abrams pour meurtre, ou même le moindre soupçon sur lui, ne ferait que compromettre la vente de la plantation et le lancement de sa carrière politique. Obtenir un avocat pour Donovan était une ruse, une manipulation, une couverture... Mais à quelle fin ?

Une fois encore, elle essaya de récapituler le point de vue d'Owens. « Donc Inés, dit-elle, découvre un os dans les champs, un bout de cadavre enterré sur la propriété de Groveland. Et moins d'une semaine plus tard, elle est morte.

— Dans mon travail, vous savez, c'est très rare de tomber sur de vraies coïncidences. En général, si ça sent mauvais, c'est que c'est mauvais.

— Vous pensez qu'Abrams a révélé à Clancy ce qui était enterré dans ce champ ?

— C'est sa terre. Celle de Clancy, je veux dire. »

Caren se demanda jusqu'où allait cette mascarade.

Dehors, le vent forçait, tourbillonnant, et fit tomber la pluie des arbres : des gouttes aussi légères que de l'eau sur du coton mouillé, un petit martèlement sur le toit de la voiture. Caren frémit. Sans rien dire, Owens remonta sa vitre pour enfermer l'air de la voiture. L'église était toujours éclairée, mais il n'y avait plus personne. L'arbre aux

bouteilles miroitait sous la pluie et faisait de son mieux pour protéger le sanctuaire et son dernier hôte. Caren pensa à Inés, seule là-dedans.

« Inés dormait dans les quartiers, reprit-elle. Elle a passé les dernières nuits de sa vie dans une case d'esclave. » Akerele et Ginny avaient raison. Inés devait être terrorisée, dit-elle.

Sur ce, elle se tourna vers Owens.

Il tournait déjà la clé de contact.

« Venez, dit-il. Je voudrais vous montrer quelque chose. »

Ils prirent East Bayou Road au sud, dépassèrent le centre-ville et pénétrèrent dans les zones les plus défavorisées de la paroisse. Environ un kilomètre et demi après le lycée, Caren lui demanda où ils allaient. Owens, penché sur son volant, était concentré sur la ligne blanche continue qui se déroulait devant eux. Puis, sans prévenir, il braqua à gauche, avec une telle brusquerie que Caren fut projetée contre la portière.

Ils avaient pris une petite route de terre rouge, guère plus qu'une piste ouverte à travers les broussailles. Des deux côtés de la route, des mobil-homes, simples et double largeur, tenus par des cales et garés en désordre sur des lopins de gravier et d'herbe jonchés de détritrus. Non loin de là, un ramassis de voitures rouillées, transformées en mobilier de jardin. Une Pontiac LeMans modèle 1976 trônait sous une bâche bigarrée dont les franges sales étaient constellées de feuilles séchées, avec des bouteilles de Coca vides sur le coffre. Cet endroit était une sorte de quartier de fortune, un campement. « Qu'est-ce que c'est ? dit Caren en regardant droit devant elle.

— Celui-là, c'était le sien. »

Owens pointait le doigt vers une petite caravane, de celles qu'une famille de banlieue aurait pu accrocher à l'arrière d'un break, mais pour y dormir une ou deux nuits, pas une vie entière. Or celle-là, visiblement, avait été le logement d'Inés. Elle avait pris la peine d'arracher les mauvaises herbes devant, avait réparé un gros trou dans la structure grâce à un réseau bien fait de gaffer noir et gris, et en avait égayé l'avant avec un tas de parpaings et de pierres. De là au village des esclaves, pensa Caren, le pas à franchir n'était pas immense. Elle entendit alors le rythme d'une musique *tejano*. Quelqu'un regardait la télévision dans une caravane toute proche. Un tonnerre d'applaudissements préenregistrés déferla dans l'air de la nuit. Le terrain était difficile, et la voiture d'Owens cahotait. La pluie remplissait les nids-de-poule au milieu de la route. Caren supplia Owens de faire demi-tour avant qu'ils se retrouvent coincés dans la gadoue.

Au lieu de ça, il gara la voiture sur le bas-côté, au milieu des mauvaises herbes.

Le ciel était sombre, d'un bleu nuit profond. Owens coupa le moteur, défit sa ceinture de sécurité et posa la main sur la poignée de sa portière. « Qu'est-ce que vous faites ? demanda Caren.

— Quand j'ai discuté avec lui, Akerele m'a dit que l'église n'avait pas eu vent d'autres actes de violence, ni de troubles d'aucune sorte, et qu'en tout cas aucun ouvrier agricole n'avait disparu. »

Caren acquiesça. Akerele lui avait rapporté la même chose. « Mais il m'a aussi expliqué que ces ouvriers forment une vraie famille, poursuivit Owens en entrouvrant la portière. Peut-être que Gustavo, le type avec qui Inés vivait, en sait plus long que ce que les autres veulent bien admettre. » Il sortit. Caren, pas certaine de vouloir rester seule dans sa voiture au bord d'une route sombre, le suivit. Elle le rattrapa, les talons englués dans la boue. Ensemble, ils marchèrent l'un derrière l'autre au centre de la piste de terre.

Au loin, elle entendit des murmures en espagnol, le bourdonnement sourd d'une émission de radio. À quelques mètres de là, deux hommes fumaient, assis sur la Pontiac. Une glacière en polystyrène était posée à leurs pieds et des morceaux de glace, ainsi qu'une ligne de pêche, traînaient sur l'herbe. L'un des deux hommes était en train de vider un poisson-chat à tête plate. La lame de son couteau luisait sous la lampe torche fixée au toit de la voiture. Son collègue buvait une cannette de bière. Dans l'obscurité de plus en plus épaisse, il plissa les yeux pour essayer de distinguer les deux silhouettes qui approchaient sur la route. L'autre bondit du coffre de la voiture et s'avança vers eux, son couteau pointé par terre. Du sang s'égouttait de la pointe. Owens s'arrêta net, les yeux rivés sur le couteau. Caren fit un pas en avant et dit à l'homme : « *No queremos problemas* », mettant en pratique le peu d'espagnol qu'elle avait appris dans son premier petit boulot, à La Nouvelle-Orléans, comme serveuse dans un restaurant de viande. L'homme sembla se détendre. Il lui adressa un hochement de tête un peu sec, mais pas antipathique, avant de s'en retourner à son poisson, levant de temps en temps les yeux vers Owens. Son camarade pencha la tête en arrière pour vider sa cannette et admirer les étoiles. De l'autre côté de la route, un bébé assistait à la scène. Portant un casque de football américain et une couche-culotte, il les observait depuis le seuil d'une caravane — le grillage de son casque des Dallas Cowboys était appuyé contre celui de la moustiquaire. Derrière lui, Caren entendit les sons étouffés d'un jeu télévisé.

Finalement, ils arrivèrent devant la caravane d'Inés.

L'entrée se résumait à une fine porte noire, dans un cadre en aluminium bon marché qui trembla sur ses gonds lorsque Owens toqua. Ils attendirent une réaction, un signe de vie à l'intérieur de la caravane. L'homme au couteau les observait. Dans la direction opposée, au bout de la route, la voiture d'Owens n'était qu'une forme

lointaine. L'espace d'un instant, Caren crut voir quelque chose, ou *quelqu'un*, bouger à côté de la voiture. Les mauvaises herbes, se rassura-t-elle. Mon Dieu, faites que ce soient les mauvaises herbes.

« *No hay nadie allí.* »

Caren se retourna aussitôt.

C'était l'homme au couteau. Il n'y a personne là-dedans, disait-il.

Il jeta le poisson découpé en filets au-dessus des morceaux de glace, puis s'empara de la glacière pour en sortir un autre et fit glisser sa lame plate sur la peau. « *La señora está muerta*, dit-il. *Y su novio, se ha ido. Se fue.* » La femme était morte et son homme était parti.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Owens. Qu'est-ce qu'il dit ? »

Caren lui fit signe de se taire.

« *Cuando ?* demanda-t-elle.

— *Esta noche.* »

Puis il haussa les épaules. « *Agarró una maleta y se fue.* »

Gustavo est parti, répéta-t-elle à Owens.

Il a pris sa valise et il est parti.

« Demandez-lui s'il les connaissait.

— *Usted los conocía ?* »

L'homme au couteau les regarda un long moment, Caren d'abord, puis Owens, ce petit Blanc. C'était peut-être dû à la langue, à la facilité avec laquelle Caren et lui avaient engagé la conversation en espagnol, mais il semblait ne pas s'offusquer de sa présence. C'était une femme, y *una morena*, de surcroît ; il la voyait davantage comme une curiosité qu'une menace. Non, répondit-il en se penchant sur son couteau et son poisson.

Owens donna un petit coup de coude à Caren pour l'inciter à poursuivre.

Elle demanda à l'homme s'il connaissait la ferme Groveland.

« *Sí*, dit-il. *Pero nunco he ido.* »

Il n'était jamais allé là-bas.

Il n'était pas un homme des champs. « *Me gusta el agua.* »

Il jeta son poisson sur la glace et en attrapa un autre.

Sans langage commun, Owens avait l'air perdu. Il s'appuyait sur Caren, littéralement. Il la tirait par le coude et serrait beaucoup trop fort. « Les ouvriers agricoles, est-ce qu'ils habitent ici, aussi ? » demanda-t-il à Caren pour qu'elle transmette à l'homme au couteau. Sentant le souffle insistant d'Owens dans son oreille, elle lui dit de se taire et de la laisser parler.

« *Hay otros campesinos de la granja que viven aquí ?*

— *No, no*, répondit l'homme. *Solo ellos.* »

Il pointa alors le doigt vers la caravane où vivaient Inés et Gustavo. Ici, ils étaient les seuls à travailler pour Groveland.

« *Está seguro ?*

— *Sí.* »

Il en était sûr et certain. Avec un curieux sourire et regardant fixement Caren et Owens, comme pour illustrer son propos, il expliqua qu'ils ne voyaient pas beaucoup de visages inconnus dans le coin. « *Claro, la policía llegó.* » Les policiers, évidemment. Ils étaient venus.

Son copain, qui pour l'instant n'avait rien laissé franchir ses lèvres hormis de la bière fraîche, lui donna un petit coup de coude. « *Y el gringo* », dit-il d'une voix tellement pâteuse que Caren ne comprit pas du premier coup. L'homme au couteau confirma. Quelqu'un d'autre était venu fourrer son nez autour du camping, plusieurs fois, à la recherche d'Inés.

« *Un gringo ?* »

— *Sí.* »

Un homme à la peau un peu mate, avec des cheveux noirs, et très, très grand, expliqua l'homme éméché, plaçant sa main à une trentaine de centimètres au-dessus de la Pontiac LeMans. Dans la semaine qui avait précédé la mort d'Inés, il était passé plusieurs fois. « *En un troca rojá.* »

— Il avait un camion rouge ? »

L'autre confirma d'un signe de tête.

Caren récapitula : un homme à bord d'un camion rouge venant chercher Inés... Comme l'homme au pick-up rouge qu'elle avait vu dans son rétroviseur plusieurs fois la semaine précédente. Elle repensa à ce que lui avait dit Owens, à savoir que les vraies coïncidences étaient l'exception. Pour la première fois, elle eut un léger doute sur la culpabilité d'Abrams. Y avait-il quelqu'un d'autre ? Un tueur qui avait assassiné Inés Avalo et qui désormais la suivait, elle ?

Elle dit à Owens qu'elle était prête à repartir.

Elle voulait décamper.

Mais Owens trouvait inconcevable de s'être approché autant d'Inés, de l'endroit où elle avait vécu, sans jeter un coup d'œil à l'intérieur. « Une petite seconde », dit-il en tendant la main vers la porte à moustiquaire de la caravane.

Il entra le premier et chercha à tâtons l'interrupteur sur les murs gondolés. Mais il n'y avait pas d'électricité là-dedans, uniquement une énorme lampe torche de garagiste accrochée à un clou à côté de la porte. Caren l'alluma et vit qu'il n'y avait pas non plus l'eau courante. Par terre, des draps et des tas de vêtements pliés, ainsi qu'une caisse d'ustensiles de cuisine abîmés, une guirlande de houx en plastique, des bols en céramique et une valise à roulettes. Caren se souvint de la phrase du père Akerele disant qu'Inés recyclait absolument tout. Parmi ses affaires figuraient une glacière en plastique rouge... et des dizaines de cierges, comme ceux que Caren avait découverts dans la case de Jason.

Elle sentit une goutte de sueur couler dans son dos.

Hormis la porte à moustiquaire, il n'y avait aucune aération. À chaque pas que faisait Owens, c'était toute la caravane qui ployait et basculait d'un côté. Arrête, pensa-t-elle. Arrête. Elle voulait qu'il arrête de bouger, qu'il fasse demi-tour et qu'il la reconduise chez elle. « Donnez-moi les clés », dit-elle. Elle n'arrivait pas à mettre des mots dessus ni à l'expliquer facilement, mais dans ce logement minuscule elle retrouvait le même silence absolu et cette absence stupéfiante d'humanité qui l'avaient assaillie dans la case de Jason. Owens n'y prêta pas attention. Il s'était penché pour s'intéresser à une pile de revues et de papiers rangés dans une vieille boîte à chaussures. Caren lui dit qu'elle avait l'impression de ne pas pouvoir respirer. Il la regarda et perçut pour la première fois une forme de détresse dans sa voix. Avant même qu'il ait le temps de se relever, ils entendirent un coup sourd sur un côté de la caravane, comme si quelqu'un avait frappé la paroi extérieure avec une batte, suffisamment fort pour faire tanguer l'ensemble de la structure.

« Qu'est-ce que c'était ? » dit Owens en essayant de s'accrocher à quelque chose. Caren se retourna et regarda par la porte à moustiquaire, vers la route.

La radio, se dit-elle.

Elle ne l'entendait plus.

Ni la télévision dans la caravane voisine.

C'était comme si Owens et elle étaient les deux dernières personnes présentes — sans compter celle qui se trouvait de l'autre côté de la paroi.

Elle entendit des petits bruits de pas.

Owens dut les entendre aussi.

Il lui montra la porte à moustiquaire et forma muettement avec sa bouche les mots : « On se tire. » Ils firent demi-tour et coururent. Dehors, l'homme au couteau avait disparu, de même que son ami juché sur le coffre de la Pontiac. Le bébé au casque de football américain blanc et bleu n'était plus là non plus. Tout le monde, semblait-il, s'était calfeutré derrière des portes closes. Caren se demanda s'ils avaient vu quelque chose. Avaient-ils été effrayés par une présence sur la route de terre ?

Owens lui dit de ne pas arrêter de courir.

Elle fut réconfortée par le bruit de ses pas derrière elle.

La Saturn était toujours là, sur le bas-côté. Owens serrait ses clés dans sa main, cherchant la bonne. Il ouvrit les portières. Ils s'affalèrent à l'intérieur. Lorsqu'il finit par mettre le contact, passer la marche arrière et démarrer, Caren regarda le bout de la route et les vieilles caravanes. Pas un chat. Mais elle n'en conclut pas pour autant qu'elle était tirée d'affaire. Quelqu'un l'épiait — elle en avait maintenant la

certitude. Le même homme au pick-up rouge qui avait suivi Inés Avalo quelques jours avant qu'elle se fasse égorger.

Il la ramena chez elle, comme promis. Il entra dans le parking. Hormis la berline louée par Eric, près du portail principal, l'endroit était désert. Owens se gara juste à côté ; il laissa le moteur allumé et ses deux phares éclairer le cadenas du portail. Caren défit sa ceinture de sécurité, regardant droit devant elle. Elle n'avait pas encore pensé à ce qui l'attendait, le trajet à pied dans le noir. Du portail, elle pouvait voir la guérite de Gerald, vide. Il n'était pas de garde ce jour-là et la voiturette de golf n'était pas garée à sa place habituelle — ce qui signifiait qu'Eric, qui lui avait emprunté un jeu de clés, s'en était sans doute servi pour traverser la plantation avec Morgan. À cette heure tardive, sans mariage ni événement spécial, Belle Vie était sombre et calme. Caren voyait à peine au-delà du faisceau des phares. Le portail était fermé. Mais il l'était aussi le soir de la mort d'Inés. Et, face à la perspective de devoir traverser la plantation seule, Caren se sentit presque paralysée par la peur. Elle hésita... Avant d'ouvrir la portière. Le plafonnier s'alluma, fendant l'obscurité en deux — la partie Owens et la sienne.

Le journaliste tendit la main et lui toucha le bras.

« Au fait, dit-il. Vous voulez que je vous accompagne ? »

Elle remonta la fermeture de son blouson. « Vous ne trouveriez jamais le chemin du retour. Pas à cette heure de la nuit.

— Je pourrais rester chez vous. »

Elle n'osait même pas imaginer la réaction d'Eric.

« Ça ira, merci. »

Elle demanda si elle pouvait lui emprunter son portable.

« Bien sûr », dit-il en attrapant son téléphone posé sur le porte-gobelet entre eux. Caren composa le numéro de la bibliothèque et attendit quatre sonneries. Lorsqu'elle entendit enfin la voix d'Eric, elle se sentit observée par Owens. Elle dit à Eric d'être sur le qui-vive, de sortir l'artillerie lourde si elle n'était pas sur le perron de la bibliothèque d'ici dix minutes. Elle poussa un petit gloussement, forcé, gêné, essayant de garder un ton détendu et enjoué auquel Eric ne crut pas une seule seconde. « Tout va bien ? »

Elle lui répondit que tout allait bien.

Lorsqu'elle raccrocha, Owens demanda : « C'est votre mari ? »

— Euh, non », dit-elle en lui rendant le portable. Peut-être était-ce

le ton de sa réponse, ou le fait qu'il les avait suffisamment observés, Eric et elle, pour en déduire un certain niveau de complexité dans leur relation, mais Owens sourit. « Oui, dit-il. Moi aussi j'ai connu ça. » Il regarda vers le portail de Belle Vie, tout en se rongant l'ongle du pouce. « Mais pas d'enfants, en revanche », reprit-il. Elle distingua dans sa voix quelque chose qu'elle eut du mal à déchiffrer. C'était de la gratitude, ou alors un profond regret.

« Je peux vous demander quelque chose ?

— Mais faites donc, dit-il avec son accent traînant de la Louisiane.

— Pourquoi est-ce que vous vous intéressez à ces choses-là ? »

Elle voulait parler de Groveland, d'Abrams et de la mort d'une femme qu'il ne connaissait même pas.

« Mon grand-père coupait la canne à sucre, lui dit-il.

— Le mien aussi. »

Toute sa famille, en réalité, déjà avant la guerre de Sécession, jusqu'à Jason. Qu'Owens partageât cela avec elle lui plut. Elle se sentit rassurée de lui avoir confié les DVD de Donovan. Grâce à lui, les disques se retrouveraient sur le bureau de son rédacteur en chef dès le lendemain. Tel était leur plan, le pacte qu'ils avaient scellé. Elle sortit de la voiture et, à travers le pare-brise martelé par la pluie, Owens lui adressa un sourire songeur. « Bonne nuit, mademoiselle Caren », dit-il. Il attendit qu'elle ait franchi le portail et quitté le parking, emportant le dernier fragment de lumière avec lui.

Entre le portail et l'ancienne école, c'était facile. Caren resta ensuite sur l'allée principale, qui tournait de quelques mètres vers l'ouest avant de croiser le chemin circulaire derrière la grande maison. Elle continua jusqu'à la roseraie, en direction de la bibliothèque située dans le coin nord-est de la plantation. La pluie avait cessé, mais la terre était détrempée après plusieurs jours de ce temps curieux, alternance d'éclaircies et d'averses, un jour les nuages, le lendemain le soleil. Elle fit en sorte de ne pas s'éloigner de l'allée pavée. Tout était calme autour d'elle, à tel point qu'elle crut entendre le lointain fleuve, sa puissance, ses courants tourbillonnants, le chœur des oiseaux de nuit sur ses rives. Quand la lune se montrait, ses rayons transperçaient les branches au-dessus d'elle et jetaient des ombres courtes et tranchées de-ci de-là, juste devant Caren. Ce n'est tout de même pas si terrible que ça, pensa-t-elle en plongeant ses mains glacées dans ses poches.

C'est bien après la roseraie que l'idée lui vint qu'elle n'était pas toute seule. Le bruit fut d'abord discret. Elle crut que c'était le vent dans les arbres, les murmures des fantômes de la plantation. Puis le bruit se mua en une sorte de *pat-pat-pat* grave, au même rythme régulier que les battements du cœur. C'étaient des pieds qui foulaient l'herbe

mouillée. Par deux fois, elle se retourna et cria le nom d'Owens, pensant, espérant, même, qu'il l'avait suivie après le portail de Belle Vie. Elle accéléra, trotтина, puis courut franchement, de toutes ses forces, abandonnant l'allée principale pour couper par la pelouse est. Elle aperçut enfin la lampe derrière la fenêtre de sa chambre. Elle fonce vers la lumière. Les semelles de ses chaussures étaient imbibées de rosée, ses orteils étaient gagnés par le froid. Elle courut en appelant Eric.

La racine d'un vieux chêne lui tendit un piège dans le noir. Sa cheville s'y tordit et Caren tomba violemment sur l'herbe humide, face contre terre. Lorsqu'elle redressa la tête, elle avait face à elle, à quelques centimètres de son visage, deux chaussures d'homme. Elle vit ensuite le revolver, noir, dans une main, tandis que l'autre se baissait et l'attrapait par le col de son blouson pour la relever sur ses genoux. Caren se mit à pleurer, un bruit horrible, sifflant et désespéré. Elle ne put prononcer que quelques mots. « Qu'est-ce que tu *fais* ?

— Je te cherchais. »

Eric posa le revolver par terre et s'agenouilla à côté d'elle. Une fois qu'il eut constaté qu'elle allait bien, il se laissa tomber sur le dos et replia ses genoux contre son torse. Il fit la grimace, s'efforçant de retrouver son souffle, et s'adossa à la base du vieux chêne. « Tu m'as dit de venir te chercher si tu n'arrivais pas. J'ai attendu, attendu, et puis tu as encore téléphoné, et je ne savais pas ce qui se passait. Je ne savais pas quoi penser. »

Elle regarda fixement le profil de son visage dans l'obscurité.

« Comment ça, j'ai encore téléphoné ?

— Tu m'as téléphoné, dit-il, l'air surchauffé et agité. Moins de dix minutes après le coup de fil du parking, tu as rappelé à la maison. J'ai décroché mais je n'entendais rien, à part quelqu'un qui était au bout du fil et qui ne disait pas un mot. Et je crois que j'ai eu peur.

— Je t'ai appelé ?

— Je me suis dit qu'il y avait un problème. »

Caren ressentit le même effroi que sur la piste de terre, près des caravanes, quand Owens et elle avaient fui une présence invisible.

« Le numéro, dit-elle. Le second appel, il provenait de mon portable ?

— Oui.

— Eric... Ce n'était pas moi. »

D'après la carte qui figurait sur son ordinateur, l'appel avait déclenché une borne située à moins de huit cents mètres de là, dans la campagne. La source la plus proche que le site de l'opérateur téléphonique put indiquer était une adresse sur la route du fleuve, dont le numéro correspondait à la plantation de Belle Vie. La personne

qui avait passé le coup de fil était donc peut-être encore là. Eric blêmit et recula. Caren se dirigea vers le téléphone fixe, puis s'arrêta net. Appeler la police pour un téléphone portable disparu n'aboutirait sans doute à rien. Même à un standardiste, elle ne pouvait pas affirmer avec certitude que les sept hectares de la propriété avaient eu de la visite, ni qu'il y avait eu la moindre effraction. Elle n'allait pas non plus ressortir en pleine nuit pour en avoir le cœur net, même pour ouvrir le portail à Lang. Sa petite fille, son seul enfant, dormait à l'étage. Caren ferma la porte de l'entrée à double tour, puis vérifia deux fois. Elle donna à Eric le calibre 32 et prit le fusil. Ils défendraient leur maison du mieux possible.

Eric était assis sur le canapé en cuir.

C'est à ce moment-là qu'elle vit son sac de toile, fermé, par terre. Posé dessus, un itinéraire de voyage en avion imprimé. Caren regarda le sac, puis Eric. « Je ne savais pas si je devais acheter deux ou trois billets d'avion, dit-il.

— Il faut encore que j'annonce la nouvelle au personnel, Eric. Je leur dois au moins ça. »

Il ne réagit pas tout de suite. Il se contenta de baisser les yeux vers ses mains.

« On a encore le mariage Whitman la semaine prochaine. Je leur ai promis ce boulot-là.

— Et Morgan ? Tu l'as entendue, aujourd'hui.

— Elle sera avec son père.

— Elle veut que tu viennes aussi. Elle veut sa mère. »

Ils semblaient embarqués dans une discussion plus générale sur ce qu'il adviendrait *après* le mariage Whitman, après la fermeture définitive de Belle Vie. « Je ne sais pas encore, Eric. »

Pour le moment, c'était ce qu'elle pouvait leur offrir de mieux.

Eric lui répondit qu'il avait réservé un vol pour le lundi matin — trois sièges.

« J'espère encore que tu changeras d'avis. »

Elle comprit qu'il l'attendait.

Depuis des jours.

Elle sourit.

« Tu as faim ? »

Il secoua la tête. « Non.

— Alors bonne nuit, Eric. »

Elle s'aperçut qu'il était derrière elle seulement en arrivant en bas des marches. Jusque-là, elle n'avait pas vu qu'il l'avait suivie pendant qu'elle montait vers sa chambre. « Qu'est-ce que tu fais ? » Bien entendu, il n'avait rien à répondre, du moins rien sur quoi mettre des mots. Mais ça n'avait pas d'importance. Elle était parfaitement

disposée à être entraînée par leur passé, quoi qu'il en restât, qui imposait encore sa marque sur ce petit intervalle de temps, eux deux dans l'escalier. Elle n'avait pas l'énergie pour se battre. Il l'embrassa là, Caren dos au mur couvert de papier toilé et de roses. Elle prit sa main pour l'emmener.

Ils ne firent pas l'amour.

Elle n'essaya pas et il ne demanda pas.

Ils restèrent couchés l'un à côté de l'autre dans le noir, les yeux au plafond.

Il resta immobile et silencieux pendant si longtemps que Caren commença à penser qu'il s'était endormi. Mais lorsqu'elle tourna la tête, Eric était parfaitement éveillé. Il avait un avant-bras posé derrière lui, calé sous sa nuque comme un oreiller très fin. Elle regarda son torse se soulever et se baisser.

« Je t'ai menti, dit-il à mi-voix. Quand je t'ai dit que je pensais ne jamais t'épouser, je mentais. » Il la regardait, mais dans l'obscurité ses yeux étaient invisibles. « J'étais juste en colère.

— Je sais. »

C'était son petit mensonge à elle.

« J'avais acheté une alliance », dit-il en se tournant de nouveau vers le plafond.

Plus que tout le reste, ce fut ce détail-là qui bouleversa le plus Caren. Elle pensa un instant lui demander où était cette alliance. Non pas pour la mettre à son doigt, mais simplement pour l'avoir, comme un souvenir, quelque chose à serrer dans sa main.

Eric posa la sienne sur son bras.

« Je l'aime, Caren. Pour moi, c'est du sérieux.

— Je sais, Eric. »

Il resta silencieux quelques secondes, puis murmura la fin de sa phrase.

« Lela est enceinte. »

Évidemment.

Il attendit la réaction de Caren. Celle-ci ne disant rien, il laissa sa main abandonner son bras. Dans le noir, il dit : « Je veux réunir ma famille, Caren. Je le veux vraiment. »

Ils restèrent ainsi, couchés côte à côte, un long moment. Ne sachant pas quoi dire de plus, ils s'assoupirent avec le fusil et le revolver au pied du lit. Eric sombra le premier, puis ce fut Caren, bercée par son souffle lourd et ensommeillé ; elle ne se réveilla qu'une seule fois, pour lui dire, à haute et intelligible voix : « Je suis désolée, Eric. » *Plus que tu ne le crois.*

Elle s'endormit en pensant à sa famille, celle qui vivait sous ce même toit, mais aussi celle qui vivait au-delà de la porte de la bibliothèque. Lorraine, Pearl, Ennis. Luis, Dell, Donovan, tous les

Comédiens de Belle Vie. Et à ceux qui n'étaient plus là, aussi. Sa mère, ses grands-parents et ses arrière-grands-parents, jusqu'à Jason. Ce qui lui fit penser à Inés, aussi. Tous ces gens-là étaient reliés à travers le temps, à travers le paysage onduleux d'un lieu nommé Belle Vie. Chacun menait une existence façonnée par la force du labeur, mais aussi par l'amour ; leurs liens étaient bâtis sur la vase du fleuve, fine et mouvante, leurs vies de famille étaient un travail d'improvisation, construites avec ce qu'ils avaient sous la main, à l'image des bouteilles étincelantes de l'arbre d'Akerele.

Le lendemain, Caren se réveilla dans un lit vide.

En bas, Eric dormait sur le canapé du salon, où il avait dû retourner en pleine nuit. Il était allongé sur le dos, ses lunettes posées sur le thorax. Elle ne le réveilla pas. Malgré le bruit de ses pas sur le parquet, il ne bougea pas d'un pouce. Elle glissa ses bras dans les manches de son blouson rembourré, puis remonta la fermeture. Ensuite, elle rangea le fusil et le revolver loin de la vue de Morgan, dans la pièce où étaient conservées les archives de Belle Vie, et laissa une note à l'attention d'Eric. Après ce qui s'était passé dans la nuit, ils ne pouvaient plus rester ici. Elle lui demanda de partir. De faire la valise de Morgan et d'aller à l'aéroport sans regarder derrière lui. Ne t'inquiète pas pour moi, écrivit-elle. Elle irait dans un motel, s'il le fallait. Avant ça, il lui restait deux ou trois choses à faire.

C'était un samedi. Toujours une grosse journée à Belle Vie.

Trois spectacles, des visites guidées toutes les heures et du café chaud à la boutique de souvenirs.

Tout en s'installant au volant de la voiturette pour entamer sa rituelle inspection des lieux, elle se demanda combien de fois elle pourrait encore faire ça, observer Belle Vie au lever du jour. Dans la lumière mauve, les gouttes de rosée scintillaient. Le ciel était zébré de nuages fins et clairsemés, et elle se dit qu'ils allaient peut-être avoir du soleil dans la journée. Au loin, les colonnes blanches de la grande maison s'élevaient, majestueuses, projetant de petites ombres gris clair sur les briques de l'allée principale.

Elle fit trois haltes.

La boutique de souvenirs : elle ouvrit la porte et alluma les lumières.

La grande maison : elle ouvrit les portes du rez-de-chaussée et alluma son ordinateur portable.

La cuisine en pierre : elle voulait savoir si Lorraine était déjà là.

Trouvant le bâtiment vide, elle poursuivit sa tournée et inspecta l'extrémité sud-ouest de la propriété, les pavillons des invités et les cases des esclaves.

Derrière celles-ci, la petite butte était toujours aussi morne et déprimée.

Ce matin-là, pourtant, quelque chose attisa sa curiosité.

Le bout de terrain, un pan d'herbes et de terre jaunies d'environ trois mètres soixante-cinq sur quatre mètres vingt-cinq qui avait enseveli les fondations d'une structure depuis longtemps disparue, se trouvait exactement à l'emplacement où Jason avait jadis construit un petit édifice — ce qu'attestait la carte qu'elle avait trouvée dans les affaires de sa mère, fragment du passé de Belle Vie qu'Helen avait sauvé, une carte que son aïeul avait déposée au bureau foncier fédéral, à La Nouvelle-Orléans.

Cet ultime petit fragment planait dans l'air comme une brume basse et froide.

Caren posa ses bras sur le volant et réfléchit.

Elle finit par redémarrer, décrivit un grand demi-cercle et retourna à la maison principale, à son bureau. Elle y retrouva la carte de Jason, qu'elle avait photocopiée ici même avant de la montrer à Danny. Tracée à la main, c'était vraiment un bel ouvrage. La grande maison et les pavillons, la cuisine et la roseraie, et bien sûr les quartiers des esclaves. Tout y était. D'une main délicate, Jason avait dessiné la structure de trois mètres soixante-cinq sur quatre mètres vingt-cinq qu'il avait bâtie derrière les cases... peu de temps avant sa mort. La carte, elle s'en souvenait, datait de l'automne 1872, novembre pour être précis, et comportait le tampon fédéral du bureau foncier de La Nouvelle-Orléans. Jason l'avait fait enregistrer auprès du bureau foncier... Et pourtant, c'était Tynan qui s'était finalement retrouvé avec l'acte de vente.

Tynan, pensa-t-elle.

Le dernier homme à avoir vu Jason en vie.

Elle passa son doigt sur les lignes de la carte, reliant les parties entre elles.

Elle tendit le bras pour s'emparer du téléphone. Elle composa le numéro que lui avait donné Owens, celui de son bureau au journal. Il n'était pas là, mais elle laissa tout de même un message. Existait-il des traces de cette affaire dans les archives du journal ? À l'époque où les propriétaires terriens formaient l'élite, les transactions foncières et immobilières n'étaient-elles pas rapportées noir sur blanc par le journal et son ancêtre, le *Picayune* ? Owens pouvait-il jeter un coup d'œil ? Elle raccrocha en repensant au shérif et aux soupçons qu'il nourrissait à l'encontre de William P. Tynan. Elle sentait qu'elle touchait du doigt quelque chose, qu'elle n'était qu'à un jet de pierre de la vérité. Cinq générations plus tard, peut-être allait-elle enfin découvrir ce qui était arrivé à Jason... Et pourquoi.

Il était 9 heures passées lorsqu'elle arriva devant l'ancienne école.

Pour le premier spectacle, c'étaient presque toujours des touristes. Les gens du coin, eux, venaient en général avec leurs gamins, parents

et proches après un petit déjeuner tardif, l'entraînement de foot ou d'autres activités du week-end, débarquant en retard pour la séance de 11 heures. Ce matin-là, pour la première représentation, il y avait moins de dix personnes dans le public, notamment un couple venu d'Inde, casquettes de base-ball et baskets assorties, en train de siroter du café, le meilleur de Lorraine, dans des gobelets en carton. La femme avait un appareil photo de poche qui pendait à son poignet par une courroie. L'homme, aux tempes grisonnantes, avait une carte de la Louisiane pliée et calée sous la ceinture de son pantalon en toile beige ; il regardait le décor qui s'étalait devant lui. Caren connaissait la scène qui était en train d'être jouée. C'était le clou de la pièce.

Les dames de Belle Vie, Madame Duquesne et Manette, sa fille célibataire, deux femmes très comme il faut réduites à porter des haillons et à quémander leur nourriture à crédit, fondent en larmes au moment où elles apprennent que les soldats yankees ont investi toutes les plantations de la paroisse — ordonnant aux esclaves d'abandonner leur travail aux champs, volant les bijoux et les peignes en argent pour les offrir à leurs mères et à leurs petites amies, là-haut dans le Nord, et brûlant les pianos pour se chauffer ou rigoler un bon coup. Lorsque le fidèle chauffeur des Duquesne, joué avec une obséquiosité grandiloquente par Ennis Mabry, leur annonce la nouvelle, Madame Duquesne s'évanouit aussitôt dans les bras de sa fille. Les esclaves sont rassemblés, dernier ordre donné à eux par Mademoiselle. Ennis était en train de déclamer ce qui aurait dû être le grand discours de Donovan. Sur la scène, le chapeau serré contre son torse, il dit : « Jamais ces Blancs de Yankees pourront me faire quitter cette terre. Ici, c'est chez moi. La liberté sans Belle Vie, c'est pas la liberté. » Une tirade enflammée, destinée à montrer des esclaves fidèles aux Blancs du Sud, pour la plupart bienveillants. Mais l'âme de la pièce, ç'avait toujours été les dames Duquesne qui étaient censées l'incarner, des femmes qui préfèrent tout perdre plutôt que de voir leur mode de vie ridiculisé ou moqué. Ayant perdu leurs hommes à la guerre — mari et fils, père et frère —, Madame et Manette, jouées respectivement par Val Marchand et Kimberly Reece, décident de quitter pour toujours la plantation et de trouver refuge chez de lointains parents, en Virginie. « C'est terminé, Paul et Delphine, Anthony et Sera », disait Manette en passant en revue ses esclaves, telle Dorothy disant adieu à sa famille improvisée dans *Le Magicien d'Oz*. Le dernier mot de Mademoiselle : « Belle Vie n'est plus. » Bras dessus, bras dessous, les dames Duquesne quittaient la scène, tandis qu'une radiocassette passait un disque de Brahms un peu éraillé. Les esclaves, abandonnés sur la plantation, ne sautaient pas de joie pour célébrer la fin de leur servitude, pas plus qu'ils n'entendaient dans le bruit des tambours militaires au loin — et l'arrivée des soldats de l'Union — la promesse d'une vie libre. Ils

s'effondraient les uns dans les bras des autres, pleurant la fin d'un monde.

Belle Vie n'est plus.

Il revint à Caren de dire la même chose aux employés.

Pendant que le public quittait l'école, elle rassembla les acteurs et les techniciens dans la salle, devant la scène : Luis, Pearl et Lorraine, Cornelius, Shep et le reste des acteurs, Val et Kimberly, Eddie, Bo, Nikki, Shauna, Dell, ainsi que Gerald, de la sécurité.

Elle s'assit sur le bord de la scène, face à sa petite troupe bigarrée.

Ils avaient environ vingt minutes devant eux avant le début du spectacle suivant.

« C'est fini, les amis, dit-elle. Lorraine avait raison. »

Et là, parce que leur silence était troublant, presque insupportable, elle fit en sorte que ses paroles soient claires, que tous comprennent bien le message. « Clancy met la clé sous la porte. »

Lorraine siffla entre ses dents. Pearl s'enfonça sur une des chaises pliantes blanches, le menton dans ses mains. Luis, le doyen du personnel, baissa la tête. Les autres se regardaient et attendaient que quelqu'un prenne la parole.

« Quand ça ? demanda Cornelius.

— Dans une semaine, grand maximum. Le mariage Whitman sera notre dernière prestation. »

Nikki Hubbard, curieusement, se mit à pleurer, agrippée au bras de Bo Johnston. Ensemble ils formaient un drôle de couple, romantique, Nikki dans ses haillons d'esclave et Bo habillé en contremaître blanc. Bo lui embrassa le haut du crâne, sa main serrée dans la sienne.

« Si vous voulez faire un peu d'heures sup, je peux vous caler presque tous pour le mariage Whitman. Et je serai heureuse de rédiger une lettre de recommandation pour tous ceux qui le voudront. » Elle ferait n'importe quoi pour eux, pensa-t-elle, comme pour Donovan.

« Mais, quoi qu'il arrive, le moment est venu de commencer à faire nos affaires.

— C'est Merryvale ? » demanda Val. Ce jour-là, ses ongles étaient couverts d'un vernis rose aussi vif que le rouge qui débordait de ses lèvres. « Ils construisent un nouveau lotissement ? » Plus que quiconque, elle semblait au moins entretenir un vague espoir.

« Non. C'est Groveland qui reprend la propriété.

— Sans déconner, dit Shep.

— Groveland ? »

Val eut l'air déçue.

Lorraine aussi, mais pour des raisons diamétralement opposées. « Il n'y aura plus que de la canne ici, maugréa-t-elle. Rien que des Mexicains et des machines toute la journée. Nous, les Noirs, on ne peut jamais espérer rien de bon. »

Dell, plus maussade qu'à l'accoutumée, lui lança : « C'est une plantation, Lorraine.

— Oui, mais c'était la nôtre.

— Oh, arrête, Lorraine, ça n'a jamais été *la nôtre*. »

Dell, qui incarnait la vieille bonne noire dans la pièce, sortit une cigarette de la poche avant de son tablier. Caren ne fit même pas une remarque lorsqu'elle prit la liberté de l'allumer, à l'intérieur de l'école. Après tout, quelle différence si la baraque brûlait ? Qu'essayait-elle de sauver, au juste ? Quoi que la plantation eût signifié pour chacun d'entre eux, ils allaient devoir l'emporter avec eux.

« Et Danny ? demanda Ennis. Il pourrait aller voir Clancy, non ?

— Exact, ajouta Cornelius. Danny devrait lui parler.

— Je ne pense pas que Danny pourra lui faire changer d'avis, répondit Caren.

— Oh, laissez tomber. C'est fait, c'est fait », dit Dell. Shauna, assise à ses côtés, avait la tête baissée. Eddie Knoxville annonça de but en blanc qu'il aimerait voyager. Lorraine, de son côté, fulminait. « Ce n'est pas rien, Dell. C'est l'Histoire. *Notre* histoire. »

Dell recracha un nuage de fumée blanche.

Pfff.

Tout allait disparaître, tout.

« Merde, marmonna Shep. J'imagine que je vais retravailler chez Walmart.

— Et encore, si tu as de la chance, répondit quelqu'un d'autre.

— Tu n'as plus qu'à espérer que Walmart accepte de rembaucher ta tronche de plouc », dit Cornelius.

Shauna, ses cheveux lissés tenus par un mouchoir noué, avait très peu parlé. Elle avait passé l'essentiel de la discussion à triturer le revers de son habit. « Et Donovan ? demanda-t-elle à voix basse.

— Ça sent mauvais pour lui, répondit Caren.

— Oh bordel, jura Ennis, tordant son chapeau entre ses mains.

— Il a un avocat. Un des types qui travaillent avec Clancy. Et ils lui demandent d'accepter un accord.

— Ils ne peuvent pas faire ça.

— Pas sans son feu vert, bien sûr.

— Mais Donovan n'a jamais tué cette fille, dit Lorraine.

— Dans ce cas, pourquoi accepterait-il un accord ? » demanda Gerald.

Cornelius fit la grimace. « Notre pote s'est fait avoir, c'est tout. »

Kimberly Reece les regardait comme s'ils étaient tous des imbéciles. « Je vous rappelle que les gens innocents n'avouent pas les crimes », argua-t-elle, criarde, sur le ton à la fois agacé et vertueux d'une grande sœur qui leur demandait de grandir. Elle rabattit une mèche de cheveux blonds derrière son oreille et leur rappela les antécédents

judiciaires de Donovan. « Il était là le soir où la femme a été tuée et vous le savez tous très bien. »

Elle se tourna soudain vers Caren, consciente qu'elle en avait peut-être trop dit.

« Je suis déjà au courant pour le film, fit Caren. J'ai vu les DVD. »

Du revers de la main, elle balaya leurs regards surpris, leur crainte d'entendre des réprimandes qu'elle n'avait aucune intention de leur faire. Elle se fichait désormais des règles. « Et les flics aussi sont au courant, ajouta-t-elle. Donovan peut se faire inculper pour violation de propriété, par la même occasion. Les inspecteurs savent qu'il était ici mercredi soir. »

Kimberly Reece hocha la tête. « Mon cousin travaille au tribunal et je sais qu'ils ont retrouvé l'arme du crime dans la voiture de Donovan. »

Caren sentit l'air se glacer.

Ils essayaient de voir ce que ça donnait, elle le savait, cette idée que Donovan, leur collègue de travail, était un dangereux criminel, un assassin. Cornelius agita sa tête embrumée et hirsute. Il n'aimait pas ça, mais il fallait bien s'y résigner.

Shep marmonna dans sa barbe. « Putain. »

Lorraine en avait assez entendu comme ça.

« Est-ce que Leland est au courant ? demanda-t-elle.

— Pour Donovan ?

— Pour la vente.

— Je suis sûre que Raymond en a parlé à son père, répondit Caren. Il a dû signer aussi.

— Pas sûre, dit Lorraine avant de regarder tout le monde autour d'elle. Ce serait pas la première fois que Raymond fait un sale coup. Il a racheté toutes les parts de Bobby il y a quelques années, en sachant que son frère est incapable de garder le moindre dollar, ivrogne comme il est. Et maintenant il va gagner des millions en vendant la propriété à Groveland. Je le vois très bien arnaquer son propre père. »

Elle avait envie d'aller à Baker sur-le-champ et d'avoir une petite discussion au chevet de Leland, histoire de le mettre au parfum de ce que son fils aîné manigançait et de s'assurer que tout ça se faisait dans les règles de l'art. « Raymond... maugréa-t-elle. Avec ses dents à couronne et ses cheveux teints. » Elle secoua la tête, dégoûtée par l'image.

Caren sauta du bord de la scène. « Comment ça, il a racheté toutes les parts de Bobby ?

— Il y a des années de ça, dit Lorraine.

— Donc Bobby ne va rien gagner de la vente à Groveland ?

— Je ne vois pas comment il pourrait. »

Et dire que Caren pensait que la soudaine réapparition de Bobby

dans la paroisse, ces dernières semaines, était motivée par une volonté de surveiller ses biens et par la mainmise de son grand frère sur les affaires familiales. C'était bien ce qu'il lui avait dit, non ?

« Il n'a plus un seul radis, reprit Lorraine. Leland ne veut pas le voir chez lui et Raymond ne le reçoit plus. C'est fou comme l'argent transforme les gens. Avec le temps, Raymond est devenu froid comme la glace, et il méprise sa propre famille. Mais Bobby n'est pas un mauvais bougre. Il y a des gens qui ont besoin de l'amour et de la patience d'une vraie famille, qui ont besoin d'un ancrage quelque part. Moi, ce que j'en dis, c'est que c'est ça qui lui manque. Pour Bobby, cet endroit, c'est toujours chez lui. »

Raymond avait tenu le même discours juste après le meurtre.

Caren se rappelait, le soir de la fête Schuyler, comment Bobby avait débarqué en picorant dans les plats et en déplorant la présence de ces étrangers dans la maison de son père. Elle se demanda si Bobby possédait encore une clé. « Il n'est pas passé ici ? » demanda-t-elle à tout le monde. Elle se souvenait aussi du soir où Morgan jurait avoir entendu quelqu'un devant la fenêtre de sa chambre, quelqu'un dont Caren n'était plus vraiment sûre qu'il s'agît de Lee Owens. « Est-ce que l'un d'entre vous l'a vu traîner à Belle Vie ? »

Lorraine haussa le sourcil... Puis fit signe que non.

« Je ne l'ai jamais rencontré, dit Cornelius.

— Moi non plus », fit Nikki.

Les autres secouèrent la tête aussi.

Luis s'éclaircit la gorge et fit un pas en avant. « Il est venu », dit-il, les mains dans les poches et affichant un air penaud, inquiet, peut-être, parce qu'il n'en avait pas parlé plus tôt.

« Tu l'as vu ?

— Oui, madame, je l'ai surpris dans la remise. Il prenait une des pelles.

— Une pelle ?

— Oui, madame. »

Caren observa un long silence. Elle était immobile et calme.

Mais son esprit allait déjà à cent à l'heure, sortait par la porte, survolait la plantation jusqu'aux champs de canne et au terrain inculte le long de la route de campagne. Dans son cerveau apparut soudain l'image de la terre remuée, les trous dans le sol, là où quelqu'un avait creusé à la recherche d'ossements. Quel était le rapport avec Bobby ? « Tu sais où il habite, Lorraine ? Tu sais où je peux le trouver ? »

Lorraine hocha la tête.

« Je sais où il crèche, chérie. »

Pendant tout ce temps-là, Bobby avait vécu juste un peu plus loin sur la route du fleuve, à moins d'un kilomètre de Belle Vie, dans une cabane de pêcheur délabrée qui tournait le dos au fleuve, séparée des berges par une étendue de sable et d'herbes, sur une centaine de mètres. Il y avait un réservoir à propane accolé à la cabane en bois, côté ouest. Quelques-unes des planches pourrissaient sur les bords et, par terre, une rallonge orange serpentait depuis l'orée du jardin jusqu'à la porte d'entrée, où se trouvait en ce moment Caren. Elle crut entendre du mouvement à l'intérieur et s'apprêta à frapper une deuxième fois à la porte. La pelle, celle que, selon Luis, Bobby avait volée à Belle Vie, était posée là, contre la rambarde du perron.

Une minute passa, mais personne ne vint ouvrir.

Caren pensa à une deuxième porte, face au fleuve, et se demanda si Bobby n'était pas en train de sortir de ce côté-là. En descendant les marches, elle sentit les planches en bois craquer sous la pression de ses chaussures. C'était une vraie mesure : pas de fondations et les quatre coins juchés sur des parpaings. Caren aperçut quelques brins d'herbe s'agiter sous la maison ; le vent se levait. Un énorme pan de ciel bleu disparut.

Elle sentit l'odeur de la pluie imminente.

La lumière était devenue grise et sombre. Caren regardait où elle posait les pieds sur la terre brute, enjambant des outils jetés çà et là, des cannettes de bière vides et des mignonnettes de bourbon, de celles qu'on pouvait encore acheter à la supérette de la ville pour 1 ou 2 dollars. Elle fit tout le tour de la maison... puis s'arrêta net. Garé dans le jardin, invisible depuis la route, il y avait un pick-up rouge. Il était rouillé sur les côtés et la calandre comportait une bosselure bien reconnaissable. Les phares étaient carrés... Exactement comme dans la vidéo tournée par Donovan, le soir du meurtre d'Inés Avalo.

Caren mit aussitôt sa main sur sa bouche, craignant d'avoir poussé un cri de stupeur. Lentement, elle recula, s'éloigna du pick-up rouge et de tout ce que sa présence *en ce lieu* impliquait. Elle aurait bien le temps d'y réfléchir plus tard. Mais pour l'instant elle ressentait le besoin, presque primaire, de se tirer de là le plus vite possible.

Elle fit demi-tour pour regagner sa voiture.

C'est alors qu'elle tomba sur Bobby Clancy.

Il sentait la résine de pin et la bière, et il transpirait, au point que son tee-shirt en coton trempé laissait voir les muscles sur son torse. Il avait beau s'être laissé aller avec les années, il était toujours baraqué. Capable de faire Dieu sait quoi, pensa Caren.

Bobby la regarda et sourit.

« Eh bien, dit-il, qu'est-ce qui me vaut l'honneur ? »

Caren expliqua en bredouillant qu'elle s'apprêtait à partir.

Elle voulut le contourner, mais Bobby la bloqua. Il lui attrapa d'abord la main, puis l'épaule, et enfonça ses doigts dans sa peau, de sorte qu'elle ne pouvait aller ni à gauche ni à droite.

« Reste ici, dit-il. Laisse-moi au moins t'offrir une tasse de café. »

Elle vit un éclair se refléter dans ses yeux bleus.

Puis arriva le tonnerre, aussi retentissant qu'un coup de feu.

L'orage approchait.

Pendant qu'elle se tordait presque sous la poigne de Bobby, Caren regarda sa voiture, de l'autre côté du jardin, hors de portée. Elle se tourna alors vers la cabane.

Un téléphone, pensa-t-elle.

Il y avait peut-être un téléphone à l'intérieur.

Alors elle le laissa l'y emmener.

L'endroit était étonnamment spacieux, d'autant plus que Bobby ne possédait pour ainsi dire aucun meuble. D'après ce qu'elle vit, il dormait sur un tas de couvertures posé au centre de la pièce principale. Bobby venait de la conduire dans la cuisine, où il l'avait installée sur une chaise contre le mur, de manière à être entre elle et la porte d'entrée. Debout devant une petite gazinière à deux brûleurs, il tripotait les boutons et une boîte d'allumettes qui venait de chez Rainey's, remarqua-t-elle, le bar où elle s'était rendue le soir où elle cherchait son téléphone portable. Bobby alluma un des brûleurs, leva les yeux vers Caren et sourit. « Ou je peux faire du thé, si tu préfères. » Elle fit non de la tête. Elle était de plus en plus calme, curieusement. Après tout, ce n'était que Bobby. Elle l'avait toujours connu. Assise là, dans sa cuisine bien chauffée, devant une table recouverte d'une belle nappe, de miettes de pain et de quelques pages intérieures de journaux locaux, elle se prit à espérer qu'elle se trompait sur son compte, sur toute cette histoire. « C'était bien de te voir, l'autre soir, dit-il. C'est toujours bien de te voir, Caren. »

Elle força un sourire.

« C'est une petite fille très mignonne que tu as, aussi », ajouta-t-il. Il faisait couler de l'eau dans l'évier pour nettoyer bruyamment un mug vide. « Elle est en quelle classe, maintenant ? En septième, c'est ça ? » En entendant parler de sa fille, Caren sentit quelque chose d'acide dans son ventre. Bobby lui tournait le dos. Elle vit qu'il portait un

Wrangler bleu, exactement comme l'homme qui était passé chercher Morgan à l'école, d'après la description de la concierge.

« Bien vu. »

Trop bien vu, pensa-t-elle.

Elle déglutit péniblement. « Tu penses que je peux me servir de ton téléphone ? »

Bobby, qui posait une cafetière sur la gazinière, la regarda et ne dit rien pendant plusieurs secondes. Caren vit néanmoins ses yeux se plisser très légèrement. Dehors, elle entendit un nouveau coup de tonnerre, celui-là plus proche d'une clameur, d'un cri.

Bobby lui fit un drôle de sourire.

« Bien sûr. »

Sur le coin ébréché de son plan de travail, il s'empara d'un téléphone sans fil très sale et le lui tendit. Leurs regards se croisèrent une fraction de seconde avant qu'il lâche l'appareil dans sa main. Il ne retourna pas à sa gazinière, préférant rester debout devant la table pendant que Caren composait les dix chiffres de son numéro de portable. Sous le regard de Bobby, elle entendit la ligne établir la connexion, puis une sonnerie. Derrière la table de la cuisine, le reste de la maison était plongé dans un silence de mort. Caren éprouva pendant quelques instants un soulagement immense. Peut-être y avait-il une autre explication à toute cette affaire. C'était un minuscule espoir auquel elle s'accrocha... Jusqu'à ce qu'elle entende un petit bourdonnement dans la poche avant du Wrangler de Bobby. Ils se regardèrent. Elle raccrocha. Une seconde après, le bourdonnement dans la poche de Bobby cessa.

Il était toujours penché au-dessus d'elle.

Caren vit qu'il s'était remis à transpirer. Au-dessous de ses yeux fatigués et rougis, des gouttes humides perlaient dans les rides profondes. Elle tenait encore le téléphone sans fil dans sa main. Elle réussit à appuyer sur le 9, puis sur le premier 1, avant que Bobby ne dise : « Ne fais pas de bêtise, Caren. » Il tendit la main et reprit l'appareil.

Caren entendit un murmure surgir du fond de sa gorge. « Qu'est-ce que tu as fait, Bobby ? »

— Je ne vais pas te faire de mal, Caren, répondit-il en reculant et en rangeant le téléphone dans sa poche arrière de jeans. Jamais je ne te ferai de mal.

— Mon Dieu, mais qu'est-ce que tu as fait ? »

Bobby refusait de la regarder droit dans les yeux.

« C'est toi qui as tué cette fille ? »

— Elle était sur ma terre, dit-il sèchement. La *mienne*. Pas celle de Groveland. »

Sous ses yeux, les gouttes d'eau se mirent à ruisseler en deux filets le

long des joues. Caren se rendit compte que Bobby pleurait. Il tremblait presque de rage. Sa vie se réduisait maintenant à cette cabane de pêcheur, à cette pauvre cahute près du fleuve, où il habitait seul. « C'est ma maison de famille, dit-il. Et ce que fait Ray, ce n'est pas bien.

— Mais *toi*, qu'est-ce que tu as fait ? »

Il haussa les épaules froidement, comme si dire les mots n'avait pas grande importance. Il lui tournait presque le dos, et Caren ne savait pas s'il dissimulait sa honte ou des traits déformés par la colère. « Mon frère m'a dit de garder un œil sur cette fille. Elle avait découvert quelque chose dans les champs, quelque chose qui faisait peur à Raymond, et dont Abrams lui avait parlé. Et il ne voulait pas que ça se sache. Il m'a demandé de la surveiller. » Il ajouta, amer : « C'est tout Ray, ça. Il ne veut rien avoir affaire avec moi jusqu'à ce qu'il me demande de faire un sale truc.

— Et donc tu l'as *tuée* ?

— Je gardais juste un œil sur elle, histoire d'être sûr qu'elle fermerait sa gueule, que personne ne parlerait des ossements dans les champs, pas avant la grosse vente de Ray. Et puis là-dessus elle est venue me voir avec un couteau... Sur ma propriété, putain... Elle est venue me menacer, *moi* ! Alors j'ai levé le bras et je ne sais pas, j'ai attrapé le couteau et je l'ai agité. Je crois que je l'ai égorgée bien comme il faut.

— Oh, Bobby... »

La voix resta coincée, cachée, dans le fond de sa gorge.

« Elle n'avait rien à foutre ici, dit-il avec mépris.

— Est-ce que Raymond t'a demandé de garder un œil sur moi, aussi ? »

La voix de Caren tremblait, maintenant.

« J'ai fait tout ça pour rien. »

Bobby s'accroupit. Ils étaient face à face.

Elle crut qu'il allait poser les mains sur elle.

Elle bondit de sa chaise et se redressa, renversant au passage la table, qui retomba sur Bobby ; il bascula en arrière, et Caren en profita pour se précipiter vers la porte encore ouverte. Elle dévala les marches du perron et courut jusqu'à la portière conducteur de sa Volvo. Elle entendit des pas dans son dos mais ne regarda pas en arrière. Une fois au volant, elle fit demi-tour et prit la route du fleuve, vers le sud, vers l'autoroute, vers le bureau du shérif. Au bout d'environ trois kilomètres sur l'autoroute 1, elle se souvint qu'elle avait laissé Morgan à Belle Vie avec son père. Eric n'avait aucune idée de ce que Caren venait de découvrir, à savoir que tout ce qui concernait les Clancy était vicié, que lui et Morgan constituaient désormais des cibles faciles sur la plantation. Et, sans son portable, elle n'avait aucun moyen de

l'en informer.

Elle fit encore demi-tour pour rejoindre Belle Vie.

La bibliothèque étant située dans le coin nord-est de la propriété, de là où elle arrivait ce fut la première chose qu'elle vit, avant même la maison principale. Elle laissa la voiture le long de la clôture et courut jusqu'au portail. Au moment où elle s'élançait dans l'allée bordée de chênes verts, les premières gouttes se mirent à tomber. Elle arrêta de courir et coupa à travers les pelouses.

La porte d'entrée n'était pas fermée à clé.

Toutes les lumières étaient allumées, mais il n'y avait trace ni de Morgan ni d'Eric. Elle inspecta toutes les pièces, du salon de l'entrée à la cuisine, où du café froid attendait sur la gazinière. En haut, il y avait une valise Samsonite ouverte, à moitié remplie, posée dans le couloir entre les deux chambres à coucher, comme s'ils avaient commencé à faire leurs bagages avant d'être brusquement interrompus. « Morgan ? » criait-elle sans arrêt. Elle appela également Eric en descendant l'escalier. Il ne restait plus qu'une pièce à inspecter : la salle des archives, qui contenait toute l'histoire de Belle Vie, son âme, son esprit. Caren traversa en courant le salon pour entrer dans l'étroite pièce. « Eric ? » dit-elle en poussant la porte. Celle-ci, gonflée par la pluie, mit un certain temps à s'ouvrir. À l'intérieur, l'unique ampoule pendouillait au bout de son fil. Caren plissa les yeux pour mieux voir dans la pénombre et il lui fallut un petit moment avant de comprendre ce qui n'allait pas. Les armes avaient disparu. Le fusil et le revolver, le calibre 32 à crosse perlée. Ils n'étaient plus là.

Elle courut vers le téléphone fixé au mur de la cuisine.

Elle composa le numéro du portable d'Eric. Deux fois. Aucune réponse.

Elle fit demi-tour et se rua vers la porte d'entrée.

Il y avait un spectacle en cours dans l'ancienne école, mais aucune trace d'Eric. Morgan et lui ne se trouvaient pas non plus dans la boutique de souvenirs. Caren tenta de joindre Gerald, mais il ne répondit à aucun de ses appels sur le talkie-walkie. Elle inspecta toutes les pièces au rez-de-chaussée de la maison principale, puis à l'étage, y compris les anciennes chambres à coucher et, pour finir, son bureau. Le téléphone fixe n'arrêtait pas de sonner. Caren décrocha et hurla le nom d'Eric. Il y eut un long silence à l'autre bout du fil... Puis la voix de Lee Owens.

« Caren, ça va ? »

— Bobby Clancy, dit-elle, pantelante. C'est lui.

— Quoi ? »

Owens sembla désorienté quelques secondes, comme s'il était entré dans une salle de théâtre bien après l'entracte et avait manqué un

tournant crucial de l'intrigue.

« C'est Clancy.

— Et Abrams ? »

Abrams, elle s'en était finalement rendu compte, n'avait jamais eu de vrai mobile.

C'était Bobby Clancy qui avait épanché toute sa fureur contre Inés Avalo. De même, c'était lui qui avait creusé le champ à l'emplacement où Inés avait découvert des restes humains — inquiétant Raymond au point que celui-ci avait demandé à son frère de garder un œil sur elle et déclenché la machine infernale qui devait conduire à la mort d'Inés.

« C'est lui, répéta-t-elle. C'est Clancy.

— Caren... Est-ce que ç'a un rapport avec le message que vous m'avez laissé ce matin ? Les trucs que vous m'avez demandé de chercher ? »

Elle avait presque oublié.

« Et qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Le Homestead Act », répondit-il, tout excité. Caren l'entendit remuer des papiers sur son bureau. « Je n'ai rien trouvé dans les archives du journal concernant la plantation de Belle Vie et les ventes de terres. En tout cas, rien qui ait retenu mon attention. Vous aviez raison, l'État a été propriétaire de Belle Vie pendant quelque temps, après la guerre de Sécession, puis William P. Tynan en a fait l'acquisition en 1872. » L'année même de la disparition de Jason, pensa Caren. « Il est vrai, reprit Owens, que le gouvernement fédéral se servait du Homestead Act de 1862, signé par Lincoln, pour donner des terres aux anciens esclaves. Au départ, cette loi avait été faite pour aider à la colonisation de l'Ouest. Mais, pendant la Reconstruction, les fédéraux ont eu une autre idée. Tout homme libre pouvait obtenir un bout de terrain non réclamé, y compris d'anciennes plantations, du moment qu'il y vivait et plantait ou construisait sur place une structure d'au moins trois mètres soixante-cinq sur quatre mètres vingt-cinq. Tant qu'il pouvait prouver qu'il avait contribué à la mise en valeur du lieu, tout homme avait sa chance. Du moins c'était l'idée. »

Caren jeta un coup d'œil par la fenêtre. Elle repensa aux quartiers des esclaves et au lopin de terre situé derrière les cases, où Jason avait construit une petite hutte, pas plus grande qu'une écurie, assez spacieuse, néanmoins, pour satisfaire aux exigences de la loi fédérale. Elle avait la carte de la plantation devant elle, étalée sur son bureau, validée par le gouvernement fédéral en 1872. Elle comprenait que son ancêtre avait dû soumettre une demande pour ce terrain juste avant de mourir... Et juste avant que William Tynan n'en prenne possession lui-même. Elle se remémora les derniers mots que lui avait dits sa propre mère : Leland Clancy savait qu'il n'avait pas obtenu cette terre honnêtement. Et elle se doutait bien que ses deux fils le

savaient aussi. Ils savaient ce que William Tynan, leur aïeul, avait fait pour mettre la main sur Belle Vie, que les accusations de meurtre lancées par le shérif en 1872 n'étaient pas si farfelues. Elle repensa, du coup, à l'os qu'Inés avait exhumé et à l'identité possible de ce corps enterré dans les champs. « Et les archives fédérales ou de Louisiane ? demanda-t-elle. Vous avez pu les consulter ? »

— J'ai vérifié ce que j'ai pu à mon bureau, ici. Mais si j'ai bien compris, certaines de ces archives ont disparu avec les années. Avant les ordinateurs, les documents se trimballaient d'un endroit à l'autre et les papiers disparaissaient. »

Après quelques secondes de réflexion, Owens ajouta : « Bobby Clancy... Vous en êtes sûre ? »

Dehors, un éclair zébra le ciel, illuminant l'extrémité sud de la plantation. Caren eut une vision qui lui glaça le sang. Sur le parking, il y avait la voiture louée par Eric... et le pick-up rouge de Bobby. « Je dois y aller », dit-elle en raccrochant brusquement. Le tonnerre se fit entendre, puissant comme un coup de canon. Caren sortit de la grande maison en courant, à la recherche des siens. Derrière la cuisine de Lorraine, elle aperçut le potager. La terre en était retournée, les racines sortaient du sol.

Elle vit des traces de pneus dans la boue.

Elle sortit le talkie-walkie de sa poche et appela, une fois de plus, la sécurité.

Gerald semblait essoufflé, déboussolé. La voiturette de golf blanche avait disparu, lui dit-il. Il l'avait prise pour aller aux toilettes de la boutique de souvenirs. Une fois ressorti, il avait constaté que le véhicule n'était plus là.

« Qu'est-ce qui se passe, mademoiselle Caren ? »

— Appelle la police. Fais venir quelqu'un ici *immédiatement*. »

Elle coupa la ligne et suivit les deux traces parallèles dans la boue.

Elle dépassa le potager, la cuisine et les deux pavillons des invités, inspecta le moindre recoin de la plantation, toujours en courant. Elle traversa le village des esclaves jusqu'à la clôture blanche, haute de un mètre cinquante, et c'est là qu'elle les vit. De l'autre côté, la voiturette, moteur allumé, était garée près des champs de canne. Eric était au volant. Ses lunettes ruisselaient tellement de pluie que Caren distingua à peine ses yeux. Morgan tremblait, recroquevillée à côté de lui. Eric avait passé un bras autour d'elle et ne la lâchait pas d'un pouce. Derrière eux, assis sur le siège arrière, Bobby tenait le calibre 32 contre le crâne d'Eric.

Lorsqu'elle vit sa mère, Morgan voulut se lever. « Morgan ! » hurla Eric.

Caren lui dit de ne pas bouger.

J'arrive, pensa-t-elle.

Ne bouge pas.

Elle courut en direction de la clôture. Les barreaux en étaient glissants, mouillés, et elle eut du mal à comprendre comment elle réussit à l'enjamber sans se briser le cou. Elle eut tout de même la paume entaillée et, quand elle retomba sur le champ de canne, sa cheville se tordit violemment, lui causant une douleur d'une rare violence. Elle boitilla vers la voiturette et s'arrêta net en voyant Bobby descendre du siège arrière. Il tenait le revolver dans une main et, dans l'autre, le fusil, dont le long canon traçait un sillon sur la terre. Il marchait d'un pas hésitant, il titubait, et son corps penchait d'un côté. « Je t'avais dit de ne pas faire de bêtise. » Il est ivre, pensa Caren. Le revolver, toujours braqué sur la tête d'Eric, bougeait légèrement dans la main de Bobby. Tout autour d'eux, les hautes glycéries se balançaient de droite à gauche sous l'effet du vent. « Je ne vais pas plonger pour ça, dit Bobby. Pas sans contrepartie. » Sa tête fut prise d'un mouvement de va-et-vient d'une précision folle, comme s'il mettait en marche quelque moteur interne, qui prenait de la vitesse... Quel sens cela avait-il ? Caren l'ignorait. « Je ne vais pas plonger tout seul. »

Il y eut un petit mouvement derrière lui.

Eric était descendu de la voiturette. Il brandit l'index vers Morgan, afin qu'elle comprenne qu'elle devait rester silencieuse et parfaitement immobile, quoi qu'il arrive. Puis il regarda Caren. Il hocha le menton en direction du fusil. Elle comprit son message muet : il comptait s'emparer du fusil et prendre Bobby au dépourvu.

Mais lorsque Eric passa à l'acte, l'arme ne quitta pas facilement la main de Bobby. Ce dernier se retourna et, avec le revolver, gifla violemment Eric sur le front, le faisant reculer. Morgan poussa un cri. Le front ensanglanté, Eric se rua sur Bobby, l'attrapa par la taille, et les deux hommes s'affaissèrent dans la boue. Bobby tomba sur le fusil, lâchant un gémissement guttural lorsque son dos heurta le canon de l'arme. Eric attrapa le revolver. Une seconde plus tard, Caren entendit un coup de feu. Morgan bondit de la voiturette. Sa mère lui hurla de ne pas bouger. Elles regardèrent ensemble Eric rouler en silence sur le côté et se retrouver face contre terre. Au bout de quelques secondes, Bobby se tenait au-dessus de Caren.

« Je ne vais pas plonger pour ça, dit-il en pointant le revolver vers elle, son doigt éraflé sur la détente. Tu vas la fermer, tu m'entends ? »

Bobby.

Elle murmura son nom.

« C'est moi, la fille d'Helen, dit-elle. C'est moi, Caren. » Bobby titubait, plissait les yeux au son de sa voix et des souvenirs qu'elle charriait. Dans sa main, le revolver tremblait légèrement.

Derrière lui, Eric se redressa.

Bobby s'en aperçut et se retourna, ce qui explique pourquoi il ne vit pas d'où était parti le coup de feu. Même Caren ignorait que Hunt Abrams avait entendu leurs cris dans les champs. Sans un mot, Abrams braqua son fusil, celui qu'il transportait dans son camion, et fit feu. Caren, sidérée, vit l'épaule gauche de Bobby éclater sous l'impact de la balle. Il lâcha son revolver et tomba à la renverse, aussi raide qu'une tige de canne. Le son qu'il émit, à cause de son larynx comprimé par le choc et la douleur atroce, transperça l'air.

Abrams arriva en trotinant et s'agenouilla à côté de Bobby. Après avoir longuement observé le beau travail accompli et vu ce qu'il avait fait, il se maudit. « Oh, bordel de Dieu », marmonna-t-il. Il se laissa choir sur la terre humide et baissa la tête, son fusil encore chaud près de lui.

Eric avait le bras gauche en sang.

Il tremblait de tout son corps, la douleur le faisait claquer des dents.

« Morgan a ouvert la porte », dit-il à Caren pour tenter d'expliquer, de comprendre lui-même ce qui venait de se passer. « Elle l'a laissé entrer et... » La fin de sa phrase se perdit dans la pluie et le vent. Il grimaça et regarda son bras. « C'est grave ? » Ce n'était pas beau à voir, mais soignable. Une simple blessure superficielle, espéra Caren.

À quelques mètres de là, Morgan, par miracle, était indemne.

« Emmène-la », dit Caren.

Eric s'approcha de leur fille, qui se jeta dans ses bras.

« Allez-vous-en ! » insista Caren.

Eric hésita.

Il ne voulait pas laisser Caren en plan.

« Ça va aller », dit-elle, ce qui était la vérité.

Elle regarda patiemment Eric faire remonter Morgan dans la voiturette, puis s'installer au volant. Il mit le contact, dirigea le véhicule vers la route du fleuve et s'éloigna en projetant un gros paquet de boue. Hunt Abrams était toujours assis près du corps blessé de Bobby ; c'était sa cérémonie à lui, la cérémonie d'un homme seul. Caren boitilla jusqu'à lui, la cheville toujours endolorie. Elle s'agenouilla et posa une main sur l'épaule d'Abrams. Ce dernier leva les yeux, mais il n'avait rien à dire. Elle s'appuya sur lui pour se pencher au-dessus de Bobby Clancy et tâta son corps détrempé jusqu'à ce qu'elle retrouve son propre téléphone portable dans la poche du jean. Sous la pluie battante, elle appela les urgences, demanda une ambulance, puis téléphona au bureau du shérif.

Lang, lui répondit-on, était déjà en route.

Elle expliqua qu'il faudrait une deuxième équipe, des enquêteurs et des techniciens de scène de crime, équipés de pelles et de tout le matériel nécessaire pour procéder à une exhumation, pour sortir Jason de ce champ.

Le lundi matin, Bobby avait quitté le service de chirurgie et se reposait tant bien que mal à l'hôpital St. Elizabeth, de l'autre côté du fleuve, à Gonzales, soit à quelques encablures du bureau du shérif, situé dans le tribunal de la paroisse d'Ascension. Une fois qu'il serait en mesure d'être déplacé, il y serait transféré, puis officiellement inculpé du meurtre d'Inés Avalo. C'était dans ce même tribunal que, ce matin-là, l'audience au cours de laquelle Donovan Isaacs devait plaider coupable avait été prestement effacée de l'ordre du jour de la juge Jonetta Pauls. Caren apprit que toutes les charges retenues contre lui avaient été abandonnées.

Elle était déjà à des dizaines de kilomètres de là, à Kenner, l'aéroport international de La Nouvelle-Orléans, en train de faire des adieux doux-amers.

Comme elle n'avait pas le droit de franchir le contrôle de sécurité, le décor était pour le moins singulier. Sur le trottoir, près des porteurs, elle embrassa sa fille une dernière fois.

Morgan était étonnamment calme, joyeuse, même. Elle n'était jamais montée dans un avion, n'était jamais allée à Washington. Eric, par deux fois, lui avait parlé d'une éventuelle visite de la Maison-Blanche. Il essayait de la mettre à l'aise — ils essayaient tous les deux. Caren avait promis de l'appeler chaque soir. Elle avait voulu prévenir Eric, la veille au soir et encore le matin même, pendant qu'ils chargeaient la voiture : elle savait qu'ils n'allaient pas y couper. D'ici peut-être un ou deux jours, voire quelques semaines, lui dit-elle. Avec les événements de la veille, la pluie et le sang, et les armes... Morgan finirait bien par se réveiller un soir en hurlant. Ou alors elle ne dirait rien, à charge pour lui de guetter ces instants-là plus que tout, quand elle regarderait simplement par la fenêtre ou s'arrêterait de manger en plein repas.

Sois présent, lui avait-elle dit.

« Et toi ? » avait-il demandé, son bras gauche toujours en écharpe.

Rien n'avait été décidé. Pas encore.

Il y avait le mariage Whitman. Du travail promis aux employés.

Il y avait toute une maison à vider, toute une histoire à évacuer.

Après ça, elle n'avait pas envie de prendre une décision définitive, dans un sens ou dans l'autre.

« Maman ! » Morgan se retourna et courut vers sa mère au moment précis où les portes en verre coulissantes du terminal s'ouvraient et où Eric les franchissait avec leurs bagages. Caren se baissa sur un genou et enlaça sa fille qui se jetait dans ses bras. *Je sais, 'Cakes. Je ressens la même chose que toi.* Morgan fut la première à desserrer leur étreinte ; elle enfonça ses doigts dans les épaules de sa mère et la regarda au fond des yeux, comme si elle avait besoin de lui remonter le moral ou de la convaincre de sa propre force. Caren repensa aux paroles d'encouragement qu'elle lui susurrail à l'époque où Morgan apprenait à marcher. « Je ne les laisserai pas me toucher les cheveux, dit Morgan. Ou choisir mes habits. »

Par ce pluriel, Caren savait que Morgan voulait dire « elle ».

Sans même prononcer le nom de Lela, elles étaient en train de parler de loyauté. Caren ne savait pas si elle devait se sentir fière, ou au contraire incroyablement triste, de voir que Morgan pensait que cela la soulagerait, que c'était à la fille de protéger sa mère. « Non, 'Cakes, lui dit-elle. C'est ton papa et elle, elle sera ta belle-mère, ta famille. » La mère de ton petit frère ou de ta petite sœur, pensa-t-elle.

Elle sourit, caressant les boucles qui entouraient le visage rond de sa fille.

« Et ça me va, 'Cakes. »

Morgan se fendit d'un grand sourire qui dévoila ses dents du bonheur. Bobby avait raison : elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à Helen Gray. « Dis à Donovan que je l'aime », répondit-elle. Là-dessus, elle se retourna et courut pour rattraper son père, avec son sac à dos qui rebondissait sur ses fesses. Eric avait assisté à toute la scène depuis le vestibule vitré du terminal d'American Airlines. « Bonne chance pour le mois prochain », lui lança Caren, référence à son mariage, à son nouveau départ. Il lui adressa un petit salut. Morgan, Dieu bénisse son cœur immense, magnifique et indulgent, ne se retourna pas une fois.

Plus tard, au bureau du shérif, Caren accorda aux inspecteurs Lang et Bertrand son second et dernier entretien. Le premier avait eu lieu la veille au soir, à Belle Vie, alors que ses vêtements étaient encore mouillés et salis par l'orage de l'après-midi. Cette fois, elle signa une déclaration sous serment dans laquelle elle racontait en détail le déroulement des dernières vingt-quatre heures, et même plus : ses soupçons, dès le début, quant à la culpabilité d'une personne autre que Donovan, la découverte du scénario et des DVD, la disparition de son propre téléphone portable, les discussions avec Lee Owens, du *Times-Picayune*, les renseignements transmis par le père Akerele et Ginny à l'église, les témoignages selon lesquels Inés était suivie, en l'occurrence, Caren le savait maintenant, par Bobby Clancy en

personne. Et elle reliait cela aux ossements découverts par Inés dans les champs. Un dossier officiel venait d'être créé pour Jason. Des anthropologues de la LSU, experts en criminologie, furent contactés, et Caren avait donné son sang en vue de procéder à une recherche ADN ou à tout ce que ce siècle permettait désormais en matière scientifique, cela pour comprendre qui était enterré dans ce champ de canne à sucre.

Les policiers n'étaient en rien aidés par Raymond Clancy. Il évitait par tous les moyens de les croiser. Trop occupé, soupçonnait Caren, à rencontrer la presse, à donner d'innombrables interviews à la télévision pour évoquer son frère déséquilibré, les circonstances dramatiques, un homme devenu fou, un homme qu'il ne voyait presque plus. Le lendemain matin, on apprenait qu'il avait totalement déshérité Bobby, et les gens le félicitaient déjà pour sa rectitude et son sang-froid dans la bourrasque. Il était parfaitement télégénique.

En quittant le bureau du shérif, Caren aperçut Owens sur le parking. Il était au volant de sa Saturn, garée à côté de la Volvo.

Elle se dirigea vers lui. Il descendit et appuya sa hanche droite sur l'avant de sa voiture. Il avait retrouvé son éternel uniforme, pantalon de toile et tee-shirt fin, alors qu'il faisait à peine 10 °C. Et sur sa tête une vieille casquette de base-ball où était inscrit, cousu en lettres blanches : BANKS STREET BAR & GRILL — c'était le nom d'un autre club de blues de sa chère Nouvelle-Orléans qu'il aimait tant. Caren se demanda ce que ça aurait donné si elle l'avait rencontré à l'époque où elle vivait là-bas, si elle l'avait croisé un soir au Sweet Lorraine's ou au Old Opera House, ou s'il était passé boire un verre au Grand Luxe Hotel après le travail. Elle devait bien avouer qu'elle en pinçait un peu pour lui. Lorsqu'il ôta sa casquette devant elle et passa sa main dans ses cheveux bouclés, elle fut submergée par une émotion à laquelle elle ne s'attendait pas.

Owens, tout sourire, martelait sa cuisse avec sa casquette. « Bon... Où est-ce que vous créez ce soir, mademoiselle ?

— À Belle Vie, pour le moment. J'ai encore deux ou trois choses à régler.

— Il y a une chance qu'on vous revoie un jour ? »

Ce « on », elle le savait, signifiait la ville d'Owens, La Nouvelle-Orléans. « Je ne sais pas.

— Ce n'est plus comme avant.

— C'est une bonne ou une mauvaise nouvelle ? »

Il sourit et donna des petits coups de talon dans le pneu avant de sa voiture. La réponse à la question n'était pas simple. Owens adopta un ton sérieux, mélancolique, même. « L'affaire est terminée, dit-il. Et Clancy ressort de tout ça comme une star. » Il secoua la tête, tant l'ironie de la chose était patente. « Les gars des faits divers vont parler

du meurtre et de Bobby Clancy. Mais comme il n'y a pas de lien établi avec la vente à Groveland et aucune charge retenue contre Hunt Abrams, le journal s'intéresse beaucoup moins à la manière dont l'entreprise traite sa main-d'œuvre. Ils vont faire un papier sur l'expansion de Groveland, les conséquences sur l'économie locale et l'avenir de l'industrie sucrière en Louisiane. Mais la plupart de ces recherches-là sont faites par le bureau de l'AP à La Nouvelle-Orléans. Je n'aurai plus rien à voir avec ça.

— J'ai une idée d'article pour vous. »

Il lui lança un regard intrigué, la tête inclinée d'un côté. « Ah oui ?

— Laissez-moi juste le temps de mettre les choses au clair, Owens.

— Vous pouvez m'appeler Lee. »

Il remit sa casquette et hocha la tête en direction des portes du tribunal. « À mon tour, maintenant », dit-il, voulant parler de l'entretien avec les policiers qui l'attendait.

Cependant il traînait, gagnait du temps.

« Bon, finit-il par lâcher. Si vous revenez à La Nouvelle-Orléans... Si vous revenez pour de bon, je veux dire, est-ce que vous m'autoriserez à vous offrir un verre, mademoiselle Gray ?

— J'insisterai pour que vous le fassiez. »

Il était sous le charme, de toute évidence. Et suffisamment avisé pour partir sur une bonne impression.

Il baissa le bout de sa casquette en guise d'au revoir et entra dans le tribunal de la paroisse.

Deux jours avant le mariage Whitman, Caren procéda à la visite guidée de Belle Vie pour les dirigeants de Groveland. L'entreprise avait dépêché une équipe de cinq personnes issues du siège, à Porterville, en Californie, afin qu'elles inspectent le site. Deux femmes et trois hommes, dont le plus jeune et le plus grand — un Noir aux cheveux coupés ras et à la peau lisse, sans une ride — semblait être le responsable. Ils arrivèrent avec leurs badges, des cartes plastifiées clippées sur leurs chemises en coton assorties, et le logo rutilant de Groveland cousu sur le sein droit. Le Noir était ainsi : KEN WIGGAMS, PRÉSIDENT, DÉVELOPPEMENT RÉGIONAL SUD-EST. Les quatre autres n'étaient que des prénoms sans titres : Susan, Kathy, Edward et Jim. Caren les accueillit sur le parking de la plantation. Il ne pleuvait pas ce jour-là. Pas un seul nuage à la ronde. Aussi leur proposa-t-elle de faire le tour du propriétaire à pied. Elle commença par la roseraie, ce qui lui fit repenser à la main sûre de Luis, à la méticulosité dont il avait fait preuve pendant toutes ces années. La maison principale était ouverte. De la porte d'entrée, on avait une vue sur le vestibule, la salle à manger, jusqu'à la pelouse de l'autre côté, avec l'allée de chênes et la digue au loin, étendue d'herbe d'un vert rendu éclatant par le soleil.

Elle leur montra les chambres à l'étage, où dormaient autrefois les Duquesne et les Clancy. Puis elle les emmena dans la cuisine, leur présenta Pearl et Lorraine, qui leur offrit un plateau de thé glacé infusé avec des oranges et du miel. Lorsque le petit groupe repartit pour faire le tour du jardin, Lorraine adressa un rapide clin d'œil à Caren. Au bout de l'allée, toutes les fenêtres des pavillons Manette et Le Roy étaient ouvertes. Les fins rideaux blancs avaient été soulevés et laissés au repos pour faire entrer le petit souffle matinal. Caren expliqua que ces pavillons étaient réservés, dans le temps, aux invités de Belle Vie, mais que le contremaître, un certain Tynan, s'était installé dans la *garçonnière* 1, qui était devenue la bibliothèque de la plantation.

Dans le village des esclaves, elle garda un œil sur Ken Wiggams.

Les femmes, Susan et Kathy, et même l'homme plus âgé, Edward, un Blanc qui approchait la soixantaine, étaient tous captivés ; ils lisaient soigneusement chaque pancarte et visitaient les cases, y compris la dernière sur la gauche, celle de Jason. Ces dames posèrent des questions sur les couvertures, les outils agricoles et le trou creusé dans le sol pour la cuisson. Edward prit une photo de la case avec son portable.

Ken Wiggams, le Noir, fut le seul à ne pas s'aventurer dans le village des esclaves, à ne pas fouler le chemin de terre. Il restait à l'écart des autres, les mains dans les poches de son pantalon noir, les lèvres pincées, l'air contrarié et mécontent. Caren se dit alors qu'elle aurait dû trouver le moyen de l'emmener seul, loin de ses collègues blancs, et que sa tentative désespérée pour sauver la plantation se serait mieux passée si elle ne l'avait pas mis dans cette position délicate, qui ne lui laissait d'autre choix que de se percevoir comme deux hommes à la fois : président et descendant d'esclaves. À un moment donné, il se retourna et lui demanda sans ambages : « Ça dure encore longtemps ? »

La dernière étape était l'ancienne école.

Il n'y avait pas de spectacle ce jour-là, mais la délégation Groveland fut invitée à assister à une autre prestation, un travail en cours, le tournage d'une des dernières scènes du film de Donovan. Caren leur demanda de faire attention lorsqu'ils enjambèrent une série de fils et de câbles emmêlés qui permettaient d'avoir le son et la lumière. L'école avait été transformée en un tribunal, où Tynan comparait, enfin, pour l'assassinat présumé de Jason à l'arme blanche.

Le shérif était à la barre.

C'était Donovan, bien entendu. Il portait les bottes et l'étoile.

Danny Olmsted, récemment enrôlé, jouait le procureur. En guise de costume, son éternel imperméable noir, mais cette fois au-dessus d'une chemise blanche à fronces et d'une lavallière mal nouée. Les mains

croisées dans le dos, il s'exprimait sur un ton qui tenait à la fois de Perry Mason et de George Washington.

Les cadres de Groveland assistaient à la reconstitution d'un procès pour meurtre.

« Mais qu'est-ce que c'est que ça ? demanda l'un d'eux.

— Belle Vie », répondit Caren.

Ça, c'est ce que vous avez acheté.

Plus tard dans la journée, elle fit ses adieux à sa mère. Elle balaya la terre, ôta la poussière et les feuilles sur les tombes de sa famille, l'une après l'autre, jusqu'à Eleanor et l'espace vide à côté d'elle, dévolu à Jason. Elle aurait aimé pouvoir les connaître, murmurer leurs noms. Pour finir, elle annonça à sa mère que le temps était venu pour elle de partir. De passer à autre chose.

Cette soirée-là serait une de ses dernières à Belle Vie.

Seule, elle mangea la moitié d'une pizza surgelée qu'elle accompagna de vin rouge tiède. Elle s'installa devant son ordinateur portable, sur la table de la cuisine, et consulta les sites des facultés de droit dans la région de Washington. Juste pour voir, se dit-elle.

Puis elle passa en revue les affaires qu'il lui restait à ranger.

Au soleil couchant, elle prit sa Maglite et son jeu de clés, monta dans la voiturette de golf blanche et, passant sous la voûte des magnolias, vérifia et revérifia les deux portails de la plantation. Alors qu'elle longeait l'arrière de la maison principale, elle vit tout à coup une lumière à l'intérieur. Elle était pourtant censée être seule sur la propriété. Elle freina brusquement. Tout en essayant de voir derrière les fenêtres du rez-de-chaussée, elle chercha à tâtons le calibre 32 au fond de sa poche de blouson. Elle le portait toujours sur elle, maintenant.

Sans couper le moteur de la voiturette, elle entra dans la maison par la porte de derrière et s'arrêta dans le vestibule sombre. Tenant le revolver contre son flanc, elle s'avança sous l'escalier en colimaçon, jusqu'à la salle à manger, dont la porte était entrouverte. Derrière, elle aperçut une petite lumière vacillante. Elle mit tout son poids dans ses hanches pour faire le moins de bruit possible sur le parquet. Ce n'est qu'en approchant de la porte qu'elle entendit un souffle lourd, comme un murmure rauque. Son arme à présent braquée devant elle, elle poussa la porte en bois sculpté. Dans la salle à manger, elle vit Raymond, seul, allongé, éclairé par une lampe. Il était ivre mort et dormait en travers de deux des plus beaux sièges de la maison. À côté de lui, par terre, il y avait une bouteille de brandy à moitié bue. Caren tâtonna pour trouver l'interrupteur sur le mur. Soudain, le lustre en cristal du plafond s'éclaira.

Clancy s'agita.

Il ouvrit les yeux et regarda Caren avec un grand sourire. « Gray.

— Qu'est-ce que tu fais là, Raymond ? »

Il se redressa, riant tout seul de la situation, de se voir ainsi, ivre et vautre. Une fois qu'il se fut rassis, ses genoux touchaient presque son torse sur le siège bas. « Assieds-toi », dit-il, comme si elle passait simplement lui dire bonsoir ou boire un petit digestif. Il attrapa la bouteille de brandy, qu'il avait dû, elle en était sûre, dégoter dans la cuisine de Lorraine. Il en versa quelques gouttes dans un verre à cognac qu'il lui tendit. Caren déclina. Raymond but directement au goulot.

Il leva les yeux au plafond et soupira.

« Ils vont tout démolir, Gray. Ils m'ont téléphoné tout à l'heure.

— Qu'est-ce que tu croyais ? »

Il haussa les épaules. Caren décida qu'elle le détestait, notamment pour l'indifférence hautaine avec laquelle il envisageait tout ça. Certes, il était triste de perdre cet endroit, mais triste pour toutes les mauvaises raisons du monde, un homme parvenu au mitan de sa vie et conscient de tout ce que, à la moindre occasion, il sacrifierait à la politique. Dans cette pièce ne planait plus qu'un parfum d'autocomplaisance, ce dont Caren ne voulait sous aucun prétexte. Elle n'avait qu'une chose à lui demander avant de partir.

« Je veux le voir, dit-elle. Je veux voir l'acte de vente. »

Raymond regarda son brandy.

De son doigt maigre, il tapotait le ventre de la bouteille.

« Je ne sais pas de quoi tu parles, Gray.

— Si, tu sais très bien. »

Clancy avala une longue gorgée mais ne répondit pas. Pendant quelques secondes, il fit comme si Caren n'avait pas prononcé le moindre mot, comme si elle n'était même pas devant lui. « Écoute-moi, Gray, finit-il par dire d'une voix aussi dure et froide qu'un glaçon. Écoute-moi bien... Mon frère va mal, et depuis des années. Je ne sais pas ce qui lui est passé par la tête, je ne sais pas ce qui lui a pris de massacrer cette fille. Mais je n'ai rien à voir avec ça.

— Tu savais ce qui était arrivé à Jason et tu m'as menti quand tu m'as juré n'avoir jamais entendu dire que ton propre aïeul avait été soupçonné du meurtre. C'est toi qui as sorti les dossiers des archives pour essayer d'effacer la véritable histoire de la propriété. Et quand Abrams est venu te voir — alors que tu étais encore le propriétaire attitré de cette terre — pour te dire ce qu'Inés avait découvert dans le champ, tu as compris de quoi il s'agissait, que l'os appartenait à Jason. Et tu as voulu effacer ça aussi. Tu as demandé à ton frère de creuser dans le champ pour déterrer le reste des ossements. C'est *toi* qui as mis Bobby sur la trace d'Inés, dit-elle sur un ton revêche, la langue brûlée par ses propres mots. Et regarde ce qui est arrivé.

— Il devait simplement la surveiller et s'assurer qu'elle ne raconterait rien, fit Raymond. Mais je te jure, Gray... Je pense que mon frère y a vu une occasion de se venger de moi et qu'il était prêt à tuer quelqu'un pour ça. »

Il leva la bouteille. « Je te jure qu'il l'a fait pour me nuire, en l'abandonnant comme ça dans la boue.

— Je veux juste le voir, dit Caren. Je veux juste voir le petit bout de papier qui stipule que cet endroit aurait appartenu à Jason si Tynan ne l'avait pas assassiné. Je veux le voir de mes propres yeux. »

Raymond ne dit rien.

Il regardait la lie au fond de la bouteille ; le blanc de ses yeux était terne, gris.

« Il ne s'agissait pas seulement de Groveland, n'est-ce pas ? demanda Caren. La vente ? »

La voix de Raymond, lorsqu'il répondit enfin, n'était qu'un murmure mélancolique.

« Les gens ont de drôles de réactions face à cet endroit, Gray. Je connais des Blancs qui l'adorent, des Noirs qui ne le supportent pas, et vice versa, et sans jamais de demi-mesure. Chacun a sa petite idée sur ce que devrait être Belle Vie. Chacun croit savoir à qui Belle Vie appartient vraiment.

— Elle appartenait à Jason. Tout était à lui.

— Tu ne pourras jamais le prouver, Gray.

— Et jamais tu n'aurais pu présenter ta candidature dans un État où il y a autant de Noirs, jamais tu n'aurais pu te réclamer de l'héritage de ton père, si le monde entier avait découvert que ta famille avait volé cette terre à un Noir. »

Raymond bondit sur ses pieds, renversant au passage son siège.

Il fit un geste, comme pour attraper le bras de Caren, mais celle-ci tenait toujours le revolver dans sa main droite.

En voyant l'arme, Raymond recula et se mit à bafouiller. « Je n'ai rien volé du tout, Gray... C'était Tynan. Je n'ai rien à voir avec tout ça. Je n'ai rien volé, bon Dieu... Et je ne veux pas être tenu pour responsable de ce qu'un escroc de Blanc, famille ou pas famille, a fait il y a deux siècles de ça. C'est injuste, pour moi et pour tout le monde. Et je ne veux plus avoir ce fardeau sur le dos. J'aurais vraiment préféré que papa ne se soit jamais mêlé de ça, ne l'ait jamais léguée à ses enfants, n'ait jamais transmis cette saloperie de génération en génération. Je n'en veux pas. Les gens m'ont tanné pendant des années pour que je vende ces terres, j'ai toujours repoussé à plus tard, mais aujourd'hui je suis enfin prêt à m'en débarrasser. » Il se retourna pour regarder par la fenêtre. « Groveland est une bonne affaire, pour moi autant que pour la Louisiane, dit-il. Si les gens veulent s'intéresser à l'Histoire, il y a des bouquins pour ça.

— Où est le titre de propriété, Raymond ?

— Il a disparu. »

Son aveu n'avait rien de malveillant. C'était la vérité.

Caren n'aurait jamais l'occasion de le voir.

« Je peux encore y arriver en 2010, dit Raymond en parlant de son statut au sein du paysage politique. Ça me laisse encore toute une année. » Il se cala au fond d'un fauteuil, la bouteille de brandy à la main. « Les gens ont la mémoire courte.

— Pas moi. »

Clancy leva les yeux vers elle et roula des épaules pour se calmer. « Si je comprends bien, tu vas essayer d'empêcher la vente à Groveland et déposer une réclamation sur la propriété. J'imagine que tu vas aller fourrer ton nez dans des archives poussiéreuses, au nom de ta famille, pour essayer d'y trouver un vieux papier prouvant que Belle Vie t'appartenait depuis le début. »

Caren fit signe que non.

« Je ne veux pas de Belle Vie, dit-elle d'un ton ferme. Pas plus que toi. »

Elle répéta les mots qu'elle avait prononcés devant la tombe de sa mère. Il était temps pour elle de tourner la page.

« Où vas-tu, alors ?

— À Washington, dit-elle, enfin à haute voix. Je pars pour Washington.

— Ah oui, Washington ? s'exclama Raymond avec une grimace, comme persuadé que personne ne pouvait aller là-bas sans avoir été élu quelque part. Tu as de la famille là-bas ?

— Quelque chose comme ça. »

Elle le laissa seul, dans la grande maison, et retourna chez elle avec la voiturette, parmi les vieux chênes et les saules pleureurs de la plantation, dont chacune des branches, chacune des feuilles était caressée par le clair de lune argenté.

Pour le mariage Whitman, ils sortirent le grand jeu.

Des pivoines hors saison aux teintes prune et rose et des orchidées pour jouer les seconds rôles, expédiées tout droit de Memphis ; des tables couvertes de vaisselle et de porcelaine cerclée d'or ; enfin, de la roseraie à la salle à manger, un tapis rose foncé parsemé de pétales blancs. Lorraine, comme on le lui avait demandé, ne ménagea pas sa peine : des huîtres fraîches à la sauce mignonette attendirent les convives sur le perron de l'entrée aussitôt les vœux prononcés, ainsi qu'un viognier d'une cuvée rare, en quantité suffisante pour que tout le monde puisse boire deux ou trois verres avant le dîner, avec du roquefort, du comté et une confiture de cerises constellée de cristaux de canne à sucre. Et ce n'était qu'une mise en bouche.

Dans la salle à manger, pendant que Shannon Whitman, resplendissante avec son blanc cassé, ses perles et sa soie, pleurait durant quatre tournées de toasts enivrés, les invités eurent droit à du chou rouge poêlé au vinaigre de cidre, à de l'andouille accompagnée de *grits* et de beurre, à du rôti de porc aux pommes et au vin, enfin à un poulet rôti entier par table. Un festin pareil, Belle Vie n'en avait pas connu depuis plus d'un siècle. Caren y assistait depuis le fond de la salle, occupée à superviser le moindre détail.

Plus tard, bien après le coucher du soleil et le départ des convives, elle aida Lorraine et Pearl à transporter un chariot entier de restes — gâteau à la crème au beurre, vin, fromage et champagne — jusqu'aux quartiers des esclaves, où s'était réuni l'ensemble du personnel. Tous les employés avaient finalement dit non aux heures supplémentaires et à la perspective de se déguiser une dernière fois en esclaves et en esclavagistes pour un public payant. Ils avaient préféré passer la soirée à jouer devant la caméra, au cœur du village des esclaves, loin des réjouissances de la maison principale.

Ils tournaient l'enterrement de Jason.

Le décor était toujours là.

Des lampions étaient accrochés aux portes en bois. Des bouquets de pensées et de jonquilles, dans divers pots en verre, bordaient le chemin de terre, où les anciens esclaves s'étaient rassemblés pour un ultime adieu. Sous les étoiles, par une nuit noire et claire, c'était assez beau. Après minuit, Cornelius brancha son iPod sur une chaîne, qu'il brancha à son tour sur le générateur de Donovan. Ça commençait à ressembler davantage à une soirée qu'à un enterrement — un pot de départ en bonne et due forme, avec à manger et à boire, et de la bonne musique, du blues, du zydeco, puis beaucoup plus tard Earth, Wind & Fire. Quelques-uns dansaient ; tous discutaient et riaient ensemble, assis. Shauna, Nikki, Dell, Bo Johnston. Luis, Shep, Kimberly, Val et Eddie Knoxville. Cornelius, Pearl, Ennis Mabry, Lorraine, Danny Olmsted... Et Donovan, bien sûr. Parmi eux, Caren savait qu'elle n'en reverrait jamais certains, et c'était vraiment triste. Lorraine buvait une cannette de bière. Lorsqu'elle l'eut vidée, elle se leva et annonça qu'il était temps d'y retourner, de prendre le relais des équipes du traiteur — débarrasser les tables, les replier, nettoyer la cuisine et tous les restes dans la salle à manger. Mais, au moment où elle se releva, Caren lui demanda de bien vouloir se rasseoir. « Laisse, Lorraine », dit-elle, la langue déliée par le champagne, joyeuse comme jamais depuis des semaines, des années, même. *Laisse ça comme ça.*

Remerciements

Ce livre n'existerait pas sans : les conseils de mon agent, Richard Abate ; la confiance infaillible de mon éditrice, Dawn Davis ; le soutien et la franchise de ma famille chez *Serpent's Tail*, notamment Rebecca Gray ; l'amour de mon mari, Karl Fenske, vrai féministe, qui a plus d'une fois assuré une « deuxième garde » pour que je puisse écrire le soir ; l'œil acéré de ma sœur, Tembi Locke, qui a lu de nombreuses versions et m'a fait part de commentaires excellents (comme toujours) ; l'appui opportun de Gene et d'Aubrey Locke, ainsi que de Sherra Aguirre ; et la grande intelligence du Dr Cheryl Arutt, qui chaque semaine ouvre mon esprit et mon cœur aux mystères de la nature humaine, à commencer par la mienne.

Je remercie tout particulièrement Dennis Lehane pour sa générosité d'âme et le soutien passionné qu'il apporte aux jeunes écrivains — et pour m'avoir donné l'envie de voir le monde et de faire la même chose. Et je veux également exprimer ma gratitude la plus profonde à Claire Wachtel et au personnel de Dennis Lehane Books.

Je veux remercier aussi Pete Ayrton, Andrew Franklin et Ruth Killick pour m'avoir accueillie de l'autre côté de l'Atlantique ; Shanna Milkey, Maya Ziv, Katherine Beitner, Kendra Newton, Jonathan Burnham, Michael Morrison et le reste de ma famille chez HarperCollins, pour leur professionnalisme et leur discernement ; Megan Beatie et Lynn Goldberg pour avoir contribué à me présenter au monde en tant que nouvel auteur ; et Bob Myman, Philip Raskind et Adriana Alberghetti, parce qu'ils sont les merveilleuses constantes de ma vie d'écrivain.

Et pour m'avoir emmenée dans son pick-up et expliqué en détail l'industrie sucrière de la Louisiane, je remercie Herman Waguespack, Jr., de l'*American Sugar Cane League*. Merci aussi à James Wilson, du Center for Louisiana Studies, qui m'a fourni toute la documentation historique dont j'avais besoin, et à mon cher voisin, Lowell Bernstein, qui a vérifié mon espagnol.

Je ne peux pas oublier de remercier mon beau-frère, Rosario Gullo, qui m'a rappelé si souvent que je suis exactement là où je devais être ; ni mes frères Nick, Doug et Thomas, et les nombreux amis et membres de ma famille, qui, chacun à sa manière, m'ont fait savoir que j'avais leur soutien entier et indéfectible.

Pour finir, avec ce livre en particulier, je veux dire tout mon amour et

ma gratitude aux femmes qui m'ont toujours prise sous leur aile : Sherra, mon premier amour ; Aubrey, qui m'a ouvert son cœur dès notre première rencontre ; Mme Odell C. Johnson, ma sœur en littérature ; Fanny et Willie Jean, qui est une lumière dans ma vie ; Altha Mae, Dolphus et Douglass ; Rhonda, Pam, Cheryl, Lennette et Michela ; Bernadette et Mme Willie Sampson ; Helen, Opal, Versa et Elsie ; Connie Fenske ; ma chère sœur, Tembi, qui m'a toujours tendu sa main ; et Odelia, qui est encore dans mon cœur.

Et à ma fille, Clara, qui a fait de moi une mère, je dis merci, mon amour.

DU MÊME AUTEUR

MARÉE NOIRE, Série noire, 2011 (Folio Policier n° 687)

Titre original :
THE CUTTING SEASON

© Attica Locke, 2012.

© Éditions Gallimard, 2014, pour la traduction française.

Couverture : d'après photo © Jeremy Woodhouse / Spaces Images / Photononstop.

Dernière récolte

Cette édition électronique du livre *Dernière récolte* de Attica Locke
a été réalisée le 22 avril 2014 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

Table of Contents

Titre

Dédicace

Exergue

Plan de la ferme

PREMIÈRE PARTIE UNE DÉCOUVERTE OBSÉDANTE

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

DEUXIÈME PARTIE BELLE VIE AU TEMPS JADIS

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

TROISIÈME PARTIE DERNIÈRE VISITE

26

27

28

29

30

Remerciements

DU MÊME AUTEUR

Copyright

Présentation

